
SMITHSONIAN INSTITUTION LIBRARIES
SMITHSONIAN INSTITUTION WASHINGTON D.C.


SMITHSONIAN INSTITUTION LIBRARIES
SMITHSONIAN INSTITUTION WASHINGTON D.C.

LES

EXPLORATIONS AU SÉNÉGAL

ET DANS LES CONTRÉES VOISINES

DEPUIS L'ANTIQUITÉ JUSQU'A NOS JOURS

PAR

J. ANCELLE

Capitaine du génie, breveté

PRÉCÉDÉ D'UNE

NOTICE ETHNOGRAPHIQUE SUR NOTRE COLONIE

PAR LE

Général FAIDHERBE



PARIS

MAISONNEUVE FRÈRES ET CH. LECLERC, ÉDITEURS

25, QUAI VOLTAIRE, 25

1886

LES

EXPLORATIONS AU SÉNÉGAL

1 carte dépliante hors-texte

[JOUCLA : pp. 14-15]

ANGERS, IMP. BURDIN ET Cie, RUE GARNIER

DT
549.27
A53
1886
MAA

LES

EXPLORATIONS AU SÉNÉGAL

ET DANS LES CONTRÉES VOISINES

DEPUIS L'ANTIQUITÉ JUSQU'A NOS JOURS

PAR

J. ANCELLE

Capitaine du génie, breveté

PRÉCÉDÉ D'UNE

NOTICE ETHNOGRAPHIQUE SUR NOTRE COLONIE

PAR LE

Général FAIDHERBE



PARIS
MAISONNEUVE FRÈRES ET CH. LECLERC, ÉDITEURS
25, QUAI VOLTAIRE, 25

1886

AVANT-PROPOS

Une parallèle à l'équateur tracée par 16° nord, c'est-à-dire une ligne allant à peu près de Khartoum sur le haut Nil à Saint-Louis, près de l'embouchure du Sénégal, donne d'une manière générale la limite nord de l'habitat des nègres d'Afrique.

Au nord de cette ligne se trouvent des déserts de quatre cents lieues moyennement d'étendue du nord au sud, qui séparent le monde noir du monde blanc méditerranéen. Au nord de ces déserts, les rivages africains de la Méditerranée ressemblent à ses rivages européens et asiatiques, sous le rapport du climat, des saisons, de la flore et de la faune et sont habités par des races blanches.

Les auteurs anciens, grecs et latins, appelaient libyenne la population blanche du nord de l'Afrique; nous désignons aujourd'hui cette race et sa langue par le nom de Berbère.

Le monde noir du Soudan et le monde blanc ont existé bien longtemps sans avoir connaissance l'un de l'autre. Ce qui amena le premier contact entre eux, c'est que le Nil, ce fleuve immense de mille deux cents lieues de cours, a son embouchure dans la Méditerranée et ses sources par 5° au sud de l'équateur, en plein monde noir; or, une riche

vallée, bien arrosée, est une voie toute naturelle ouverte aux migrations des peuples. La race blanche qui a civilisé l'Égypte, des milliers d'années avant notre ère, poussait ses explorations, son commerce et ses expéditions guerrières vers le sud, et se trouva ainsi en contact avec la race noire d'Afrique. Aussi, dans ses annales, sur ses monuments, est-il souvent mention de cette race. Mais, à ces époques reculées, l'Égypte n'avait pas de relations avec l'Europe occidentale.

Vers les temps de l'ère chrétienne il y avait contact entre les Libyens et les noirs (Éthiopiens) au sud de la petite Syrte et sur le littoral de l'Océan Atlantique et les généraux romains rapportèrent de leurs campagnes en Afrique des notions vagues sur les noirs. Quant aux puissances occidentales de l'Europe, ce fut à une époque relativement rapprochée qu'elles eurent une pleine connaissance du Soudan ; et voici comment :

Quelques siècles après J.-C., les populations de l'ouest de la Berbérie (le Maroc), et spécialement celle de leurs nations qui portait le nom de Iznaguen (Zénaga), s'étendirent vers le sud à travers le désert et s'y trouvèrent en présence des noirs. Ils fondèrent, au delà du tropique du Cancer, des comptoirs qui devinrent bientôt des colonies puissantes, où ils se multiplièrent en se croisant plus ou moins avec la race noire. Leur principal commerce devint bientôt celui des habitants eux-mêmes passés à l'état de simple marchandise. Ces relations et ce commerce ne firent qu'augmenter quand,

vers la fin du xe siècle après J.-C., les Arabes vinrent se joindre aux Berbères, après les avoir convertis à l'islamisme et que les uns et les autres se mirent à convertir les noirs par force. La traite des noirs prit des proportions considérables. Le Maroc en recevait des centaines de milliers, et l'armée régulière marocaine s'en trouva bientôt exclusivement composée.

L'empereur avait, dans son harem, quantité de jeunes négresses. Il donnait, comme faveur insigne, ses filles mulâtresses en mariage à ses principaux chefs. C'est de là qu'il résulte que le Maroc est un État mulâtre, contrairement à l'Algérie et à la Tunisie. Les Arabes des plaines du Nord-Ouest, et surtout les Berbères de l'Atlas y sont restés relativement purs, mais la famille royale, la cour, l'armée, les fonctionnaires et beaucoup d'habitants des villes sont fortement croisés de nègre.

Les États barbaresques avaient à cette époque des relations de commerce avec l'Europe, et celle-ci eut alors connaissance de la race nègre.

Dans le xvie siècle, les puissances maritimes de l'Europe occidentale : Espagne, Portugal, Angleterre et France, colonisaient l'Amérique récemment découverte ; on y avait détruit les indigènes par les mauvais traitements et l'excès du travail. Les bras manquaient ; les Européens eurent l'idée de se procurer des esclaves nègres et de les transporter en Amérique ; ils fondèrent, dans ce but, des établissements à la côte d'Afrique, et notre colonie du Sénégal fut ainsi créée.

Aujourd'hui il n'en est plus ainsi. En 1848, le gouvernement provisoire de la République, à l'instigation de M. Schœlcher, a aboli l'esclavage dans les colonies françaises.

Nos idées ont, en effet, bien changé; pour nous, aujourd'hui, les noirs ont le droit de jouir dans les contrées auxquelles la nature les a adaptés, de la liberté individuelle et de l'indépendance nationale. Les blancs n'ont le droit d'aller chez eux et de les dominer au besoin, que pour leur faire du bien, en même temps qu'ils y trouvent leur avantage. Les Français au Sénégal ne s'écartent pas de ce principe.

Toutes les puissances civilisées envahissent aujourd'hui l'Afrique dans cet ordre d'idées. La France doit veiller à ce qu'on ne lui enlève pas la situation prépondérante qu'elle a acquise dans le Nord-Ouest de ce continent.

On trouvera, dans cet ouvrage, les explorations qui ont été faites dans les contrées du Nord-Ouest africain, depuis l'antiquité jusqu'à nos jours, précédées d'un précis géographique et ethnographique sur nos possessions actuelles, pour qu'on puisse y rapporter les itinéraires des explorateurs.

L'utilité de ce livre est évidente; il y a encore des parties insuffisamment connues qu'il faut explorer, et tout explorateur, avant de se mettre en route, doit connaître les travaux de ses prédécesseurs, sans cela il s'expose quelquefois à faire rétrogader la science au lieu de la faire progresser.

NOTICE ETHNOGRAPHIQUE

SUR LA COLONIE DU SÉNÉGAL ET DÉPENDANCES

La colonie française du Sénégal et dépendances s'étend, sur la côte occidentale d'Afrique, depuis le cap Blanc (21° nord) jusqu'à la rivière de Saloum (14° nord) et d'une manière discontinue jusqu'à la Mellacorée (9° nord).

Les principales rivières qu'elle exploite dans cette étendue sont, après le Sénégal, le Saloum, la Casamance, le Rio-Nuñez, le Rio-Pongo et la Mellacorée.

Des établissements étrangers sont intercalés dans cet intervalle savoir : la Gambie qui est aux Anglais, Kacheo, Bissao aux Portugais.

C'est par le Sénégal que nous pénétrons le plus loin dans l'intérieur; nos postes s'étendent aujourd'hui jusqu'à Bammakou, sur le Niger, à plus de deux cents lieues de la côte à vol d'oiseau, à quatre cents lieues de Saint-Louis en suivant le fleuve Sénégal, à trois cents lieues en amont de Tombouctou, et à huit cents lieues de l'embouchure du Niger.

Nos principaux établissements sont, au Sénégal,

Saint-Louis, Dagana, Podor, Saldé, Matam, Bakel, Médine, Bafoulabé, puis Kita entre le Ba-khoy et le Ba-oulé et enfin Bammakou sur le Niger.

Viennent ensuite Gorée, Dakar et Rufisque, près du cap Vert, et les stations du chemin de fer de Dakar à Saint-Louis dans le Cayor; Joal sur la côte, Kaolakh dans le Saloum, Carabane et Sedhiou dans la Casamance, Boké dans le Rio-Nuñez, point de départ de René Caillé, dans son voyage à Tombouctou, Bofa dans le Rio-Pongo, et Benty dans la Mellacorée.

Toutes ces rivières, ainsi que le Sénégal et ses affluents de la rive gauche, descendent d'un massif de montagnes rayonnantes, le Fouta-Djalon, pays très accidenté, fertile, bien arrosé, au climat agréable, où les orangers abondent et dont les chefs ont presque toujours montré de la sympathie pour les Français, sympathie que les Anglais de Sierra-Leone cherchent volontiers, mais en vain jusqu'à présent, à nous disputer.

S'il se forme jamais un grand empire colonial dans cette partie de l'Afrique, le centre et le chef-lieu politique en seront sans doute dans le Fouta-Djalon, aussi ne devons-nous pas perdre de vue cette intéressante contrée.

Voyons maintenant quelles sont les populations qui habitent les pays soumis à notre autorité et les contrées voisines.

Les vastes solitudes qui s'étendent le long de la côte occidentale d'Afrique, entre le Sénégal au sud, et la frontière du Maroc au nord, sont parcourues

et dominées par des tribus arabes guerrières appartenant à la souche des Beni-Hassan. Les principales sont les Trarza, les Brakna, les Ouled-Embarck, les Ouled-Yaya-ben-Othman et les Ouled-Delim.

C'est de ces tribus que l'historien Ibn-Khaldoun dit : « La tribu de Makil, tribu hymiérite de l'Yémen, entrée en Afrique (au XIe siècle de notre ère), peu nombreuse au moment de l'invasion, se multiplia, par la suite, au point de devenir une des plus puissantes de l'Afrique occidentale. Les Makil se divisèrent en trois fractions : les Beni-obeid-Allah, les Beni-Mansour et les Beni-Hassan. Ces derniers, nomades par excellence, s'étendirent dans les régions sablonneuses du sud jusqu'au Sénégal. »

Trarza. — La rive droite du Sénégal, depuis les bords de la mer jusqu'au marigot de Mahguen (*mahguen :* entonnoir), vis-à-vis de Gaé, et sur une profondeur variable et indéterminée, mais qu'on peut évaluer à plus de cent lieues, est ce qu'on appelle le pays des Trarza. Ce nom Trarza, n'est, à proprement parler, que celui de quelques familles arabes dominantes, qui sont : les Ouled-Dahman, les Ouled-bou-Alia, les Aleb, les Moussat.

Les fractions des Ouled-Dahman sont : les Ouled-Ahmed-ben-Dahman, Hal-Attam, Ouled-Sasi, Hal-Aboulla, Hal-Agmoutar, Ouled-Mohaïmedat.

Ces familles dominent toutes les populations arabes, berbères, mulâtres et noires, qui vivent en

nomades sur le territoire dont nous avons donné ci-dessus les limites. Les Français ont appliqué le nom de Trarza à toutes ces populations, et nous appelons roi des Trarza le cheikh des Ouled-Ahmed-ben-Dahman, élu par les siens comme chef de toute la tribu des Trarza, et qui, par suite, commande à toutes les populations soumises, tributaires, affranchies et esclaves, qui habitent son territoire.

Les Berbères-Zénaga furent les premiers blancs qui dominèrent sur les bords du Sénégal. Ils y furent supplantés, dans le XIe siècle de notre ère, par les Trarza Beni-Hassan, fraction des Makil dont ils devinrent les tributaires.

Une partie des tribus berbères Zénaga échappèrent ensuite, à cause de l'influence religieuse qu'elles acquirent comme marabouts, aux tributs imposés; et, comme au Sénégal, le mot Zénaga, qui a perdu sa signification historique, est devenu aujourd'hui synonyme de tributaire, ces tribus de marabouts repoussent ce nom de Zénaga; elle se désignent, chez les Maures, par le nom de Tolba (pluriel de *taleb*, qui veux dire étudiant, ou de Zouaïa, sociétés de religieux); elles parlent le berbère Zénaga, tandis que la plupart des tributaires, nommés chez les Maures zénaga, ne sont pas Zénaga de race et ne parlent qu'arabe.

Ainsi, les habitants du pays des Trarza seraient composés à moitié de Berbères et d'Arabes; mais, comme les uns et les autres se sont mêlés depuis des siècles aux noirs et qu'il se trouve même parmi

eux le tiers au moins de noirs purs, captifs ou anciens captifs, qui ont adopté les mœurs, les vices et le genre de vie de leurs maîtres, on doit dire que les Maures Trarza se composent, par tiers environ, de mulâtres arabes, de mulâtres berbères et de noirs affranchis ou esclaves, tous nomades.

Les tribus dominantes sont les Beni-Hassan ou Hassan. Au Sénégal, on fait de hassan comme de zénaga, un nom commun : *hassan* veut dire prince, guerrier; *zénaga* veut dire tributaire.

Les descendants des Beni-Hassan, dans le pays des Trarza, sont :

- 1° Les Ouled-Rezg......
  - Ouled-bou-Ali.
  - Ouled-Khalifa.
  - Ktibat
- 2° Les Trarza.
  - Ouled-Dahman.....
    - Ouled-Ahmed ben Dahman..
      - El-Amar-ould-Ey, branche détrônée.
      - El-Mokhtar-ould-Cherghi, branche régnante.
      - El-Cherghi-ould-Addi.
      - El-Mohammed-Babana.
      - El-Ouled-Siïd.
    - Hal-Attam.
    - Ouled-Sasi.
    - Hal-Aboulla.
    - Ouled-Mohaïmedat.
  - Ouled bou-Alia.
  - Aleb.
  - Moussat.
- 3° Les Azouna........
  - Ouled-Beniouk.
  - Ouled-Akchar.
- 4° Les Rahla.
- 5° Les Mradin.
- 9° Les Arouidjat, les Sbiaat, les Ouled-el-Fari, les Ouled-Aïd, les Loumag, les Ouled-Abd-el-Ouahad, les Ouled-Rahmoun, etc.

Ces dernières tribus, peu considérées, payent des tributs aux princes, et, chose singulière, sont appelées Zénaga, dans le sens de tributaires, quoiqu'elles soient d'origine arabe.

Parmi les Hassan, les Ouled-Rezg prétendent qu'ils dominaient dans le pays, avant l'arrivée des Trarza, et qu'ils sont plus nobles qu'eux ; mais, refoulés par eux vers le sud, ils se sont presque confondus avec les noirs du Walo, et n'ont plus d'importance.

Après les Hassan, viennent deux tribus arabes El-Mehalla d'une autre origine, ce sont : 1° les Bouïdat, venus du Maroc du temps d'Ely-Chandora, c'est-à-dire au commencement du XVIIIe siècle ; 2° les Ouled-Rguig, venus plus récemment du même pays.

Parmi les tribus berbères d'origine, se trouve une seule tribu encore guerrière de nos jours, c'est celle des Nirzig, comprenant les deux fractions Takharedjent et Dagbadji ; elles étaient toutes deux tributaires des Ouled-Dahman. Aujourd'hui, il n'y a plus que la dernière qui soit soumise à un tribut.

Les autres tribus, d'origine berbère, sont toutes des tolba ou marabouts. Les principales sont : les Ouled-Diman, habitant dans l'intérieur, les Koumlaïlen, qui font beaucoup de commerce dans le Cayor, les Tendagha, qui habitent les environs de Saint-Louis et approvisionnent cette ville de lait et de beurre, les Ntabou, qui ont oublié la langue berbère, les Tachedbit, chez lesquels quelques

vieillards seuls la parlent encore, les Aïd-Rmadjik, renommés par la pureté avec laquelle ils la parlent, les Tagounanet, les Azguiat, etc.

Une grande tribu de marabouts, d'origine berbère, et qui jouissent d'une certaine indépendance vis-à-vis des Trarza, comme récompense, dit-on, de ce qu'ils ont, les premiers, vendu aux Européens la gomme, source de richesse pour ces peuples, est celle des Aïdou-el-Hadj, que les noirs appellent Darmanko, et nous Darmancours. Enfin viennent des tribus ou fractions d'affranchis qu'on appelle Ahratin, et dont la principale est celle des Zomboti. Ces Ahratin sont des noirs presque purs.

Faisons maintenant connaître une autre division des Trarza, une division géographique, division d'où est résultée une différence d'habitudes et de genre de vie.

On appelle El-Guebla (les méridionales), les tribus guerrières, Hassan ou non, qui, par leur position méridionale, fréquentèrent plus que les autres le fleuve, pénétrèrent plus habituellement sur la rive gauche, se mêlèrent plus complètement aux noirs, perdirent leurs chameaux et leurs chevaux de race, auxquels les bords du fleuve sont fatals pendant l'hivernage, multiplièrent, au contraire, leurs troupeaux de bœufs, qui y trouvent en tout temps d'immenses pâturages, et contractèrent, plus que les autres, des habitudes de brigandage. Ces tribus sont donc devenues incapables de parcourir les profondeurs du désert.

Les tribus dites El-Guebla sont : les Azouna

(Ouled-Beniouk et Ouled-Akchar), qui sont des Arabes Hassan; les Ouled-Rezg (Ouled-Bou-Ali, Ouled-Khalifa Ktibat), qui sont des Arabes Hassan; les Nirzig (Dagbadji et Takharadjent), qui sont des Berbères-Zénaga.

Les Maures Trarza qui, il y a cent ans, payaient encore des tributs aux Wolof du Walo pour s'approcher du fleuve, s'emparèrent de la rive droite au commencement de ce siècle.

Tous les Trarza *proprement dits*, descendent de Terrouz, qui leur a donné leur nom (*trarza*, forme plurielle de *terrouz*).

Les Ouled-bou-Alia, les Aleb et les Moussat, sont aujourd'hui les moins puissants parmi eux.

Les Ouled-Dhaman, descendants de Dhaman, forment les tribus dominantes de la nation.

Les Ouled-Ahmed-ben-Dhaman en sont la fraction principale ; ils sont, comme le nom l'indique, descendants d'Ahmed, fils de Dhaman. Ils se divisent en deux branches, l'une descendant de Brahim, fils d'Ahmed, qu'on appelle les El-Tounsi, qui ne donne pas de rois, mais contribue à leur élection; l'autre, descendant d'Addi, l'aîné des fils d'Ahmed (qui a donné son nom à Portendik, *port d'Addi*), se subdivise encore en deux branches : celle qui descend de Cherghi, fils d'Addi, qu'on appelle El-Cherghi-Ould-Addi, ne donne pas non plus de rois, et a seulement beaucoup d'influence sur les élections ; c'est la branche de Mohammed-Chein et de ses fils, qui se disait la suzeraine de tous les pays des noirs, et leur faisait payer tribut,

même à Damel[1]. L'autre branche est celle qui descend d'Ely-Chandora, et dans laquelle sont choisis les rois des Trarza.

Le fils aîné d'Ely-Chandora fut Amar, qui régna après lui, et tous les rois, jusqu'en 1817, furent les frères, les fils, petits-fils et arrière-petits-fils de cet Amar-Ould-Ely, savoir : après lui, ses trois frères, Mokhtar, Mohammed Babana et Addi, puis son fils Mokhtar, puis les quatre fils de ce Mokhtar, savoir : Mohammed-ould-Mokhtar, Ely-Kouri, Aleït et Amar-Coumba.

Ensuite, vinrent les fils d'Ely-Kouri, Mohammed-Ely-Koury et Mokhtar. Ceux-ci, ayant été appelés très jeunes à régner, le prince Amar-Ould-Mokhtar, de la famille royale, comme descendant d'Ely-Chandora, non par Amar, le père du rameau régnant, mais par Cherghi, fut régent, puis usurpateur.

Mokhtar, après avoir lutté contre lui, abandonna ses droits, mena une existence vagabonde, et fut fusillé à Saint-Louis, pour avoir assassiné un traitant aux escales. Amar-ould-Mokhtar, resté paisible possesseur du pouvoir, mourut, en le léguant à son fils, Mohammed-El-Habib, qui régna pendant vingt-sept ans. Celui-ci fut assassiné, en 1860, par ses

1. Les deux branches El-Chergi-ould-Addi ont reçu le sobriquet de Khandoussa (nom d'un insecte qui passe pour en dévorer de plus petits), sous lequel ils sont connus au Sénégal. Ils sont les plus riches des princes Trarza. Quand ils sont mécontents et ne peuvent pas avoir le dessus chez les Trarza, ils vont dans l'Adrar et se joignent aux Ouled-Yaya-ben-Othman.

neveux, mécontents du traité qu'il venait de signer avec nous et qui leur était désavantageux.

Son fils aîné, Sidi, le vengea en tuant ses cousins, les assassins, au nombre de neuf, dit-on, et il succéda à son père.

Outre Sidi et deux autres fils qu'il avait eus d'une princesse trarza, sa première femme, Mohammed-el-Habib avait sept fils d'une seconde femme trarza, nommée Saloum, et un fils de la négresse Djimbot, reine du Walo ; ce dernier, mulâtre foncé, nommé Eli.

En 1871, Sidi, le roi, et ses deux frères de même mère furent assassinés par les sept frères Saloum ; mais ceux-ci ne profitèrent pas de leur crime, parce que la majorité des Trarza se rangea sous les ordres d'Eli, qui déclara la guerre aux assassins, les chassa du pays, et, après en avoir fait tuer plusieurs, se trouve régner aujourd'hui.

Brakna. — Le territoire des Brakna s'étend, sur la rive droite du fleuve, depuis le marigot de Mahguen jusqu'à El-Modinalla.

Les Brakna offrent, comme race, une composition identique à celle des Trarza, c'est-à-dire, qu'ils se composent d'un tiers de mulâtres d'origine arabe, descendant des Beni-Hassan, d'un tiers de mulâtres d'origine berbère, descendant des Zénaga, et d'un tiers de noirs purs, captifs ou affranchis, nomades avec leurs maîtres ou patrons.

Les institutions sont aussi les mêmes que celles des Trarza. Le roi est pris dans une branche de la famille des Brakna proprement dits, avec la sanc-

tion des principales autres branches de la famille.

Le père des Brakna était Berkani (*Brakna* est la forme plurielle de *Berkani*), fils de Haddadj, et frère de Terrouz, le père des Trarza.

Abd-Allah, arrière-petit-fils de Berkani, eut sept fils, qui furent les auteurs des diverses tribus des Brakna, savoir :

1° Mhammed, père de Siid, d'où viennent les Ouled-Siid, et de Nokhmach, père des Ouled-Nokhmach.

Les Ouled-Siid et les Ouled-Nokhmach prennent quelquefois le nom collectif d'Ouled-Mhammed.

2° Mansour, père des Ouled-Mansour;

3° Ely, père des Ouled-Ely;

4° Bakar, père des Ouled-Bakar.

Les Ouled-Siid, les Ouled-Nokhmach, les Ouled-Mansour, les Ouled-Ely et les Ouled-Bakar prennent, habituellement, le nom collectif d'Ouled-Abd-Allah.

Les Ouled-Ahmed sont Brakna, comme descendant de Berkani, mais ils ne sont pas Ouled-Abd-Allah.

Voici la série des rois des Brakna, depuis Abd-Allah jusqu'à Ahmédou, qui fut nommé, en 1817.

Abd-Allah;

Mhammed-ben-Abd-Allah;

Siid-ben-Mhammed;

Mokhtar-ben-Siid;

Aghrichi-ben-Mokhtar;

El-Mokhtar-ben-Aghrichi;

Mhammed-ben-el-Mokhtar;

Sidi-Ali-ben-Mhammed ;

Ahmédou-ould-Sidi-Ali ;

Ahmédou, de 1817 à 1841, année de sa mort, gouverna les Brakna avec sagesse et fermeté, et porta leur puissance à son apogée. Il fut toujours notre ami, excepté pendant un instant, en 1819, lorsque le roi des Trarza ameuta tout le pays contre nous, au moment de la réoccupation de la colonie par les Français.

Il maintint la tribu pillarde et remuante des Ouled-Ahmed sur la frontière des Trarza, et eut, avec les Ouled-Nokhmach, quelques démêlés, dont il se tira avec avantage.

A la mort de ce roi, des divisions interminables vinrent affaiblir, et presque anéantir, la puissance qu'il avait fondée.

La seule règle d'élection du roi, c'est qu'il doit être pris dans les Ouled-Siid, parmi les descendants d'Aghrichi, premier roi qui protégea l'escale de gomme des Brakna, et choisi par la branche des Ouled-Siid, qui porte le nom de El-Ameur-el-Baz.

En même temps qu'Ahmédou, mouraient les chefs de son parti ; son frère de père, Mohammed, et son frère de mère, Khoddich, prince très influent chez les Ouled-Siid ; d'un autre côté, il ne laissait qu'un fils enfant, Sidi-Ely, âgé d'environ huit ans.

On lui nomma pour successeur son cousin Mokhtar-Sidi, en attendant que son fils fut en âge de régner.

Ce régent, pour se faire un parti et conserver

ensuite le pouvoir, rappela les Ouled-Ahmed et flatta les Ouled-Nokhmach, qui lui étaient dévoués les uns et les autres, et avaient formé le parti de l'opposition, sous le règne d'Ahmédou, lequel s'appuyait sur les Ouled-Siid.

Alors ces derniers, mécontents à leur tour, et sous l'inspiration de Ndiak, ministre du feu roi, et de Boubakar-Khoddich, nommèrent un autre roi; leur choix tomba sur Mohammed-er-Radjel, autre cousin d'Ahmédou.

Il y eut une guerre civile entre les deux partis.

Le gouverneur Bouët se déclara pour Mohammed-er-Radjel, qui était maître de l'escale des gommes. Voyant cela, Mokhtar-Sidi fit couper les routes par ses bandes. Alors le gouverneur le fit appeler, et le roi maure ayant avoué hautement que c'était lui qui avait pillé les caravanes, tiré sur les bateaux et tué les marabouts, marchands de gomme, le gouverneur le garda comme prisonnier et l'envoya au Gabon, où il mourut.

Comme il ne laissait qu'un très jeune fils, Mohammed-el-Habib, ses partisans se mirent aux ordres de son neveu, Mohammed-Sidi, qui avait environ quinze ans.

Le roi des Trarza prit parti pour ce dernier et le nomma roi des Brakna. Bientôt, le parti de Mohammed-er-Radjel se soumit à Mohammed-Sidi.

Le fils d'Ahmédou, Sidi-Ely, avait été demeurer chez les Trarza avec la sœur de son père, mariée à Ould-el-Eygat, ce frère que Mohammed-el-Habib fit tuer. Bientôt, Mohammed-el-Habib, ne trouvant

pas assez de soumission chez Mohammed-Sidi, remit Sidi-Ely à la tête de l'ancien parti d'Ahmédou, et le nomma roi.

Celui-ci, qui règne encore aujourd'hui, se débarrassa, en 1858, de son compétiteur et cousin, Mohammed-Sidi, en le tuant d'un coup de fusil, à bout portant.

Nous avons dit qu'Ely, fils d'Abd-Allah, était le père de la tribu des princes des Ouled-Ely. Cet Ely eut deux fils, l'un Eyba, est le père de la fraction des El-Eyba, l'autre fraction s'appelle El-Filali.

Le chef des El-Eyba, Mohammed-ould-Eyba, est le chef le plus influent des environs de Matam, et on vient de le reconnaître comme indépendant, en lui payant un droit sur les gommes.

Les principales tribus de tributaires guerriers des princes Brakna, nommées Zénaga, quoique d'origine arabe, sont :

Les Aralinn ;

Les Touabir ;

Les Bassinn ;

Les Ouled-Aïd ;

Les Rahla.

Les principales tribus des tributaires guerriers, d'origine berbère Zénaga, sont :

Les Gueddala ;

Les Chellouha.

Puis viennent les Ahratin ou affranchis de chaque tribu de princes, parmi lesquelles on remarque les Ahratin-Tanak.

Les principales tribus de marabouts des Brakna, toutes d'origine berbère, sont :

Les Id-Abou-el-Hassan, tribu très nombreuse et très commerçante, dont le chef, El-Aloum, touchait autrefois une coutume à l'escale du Coq;

Ce sont eux qui ont fait, les premiers, le commerce des gommes chez les Brakna, comme les Aïdou-el-Hadj (Darmancours), chez les Trarza. Ils se divisent en un grand nombre de fractions :

Id-Eidjba, tribu considérable, riche et commerçante, divisée en beaucoup de fractions;

Ouled-Abieyri, nombreuse, riche, commerçante, un peu remuante, vit avec les Ouled-Ahmed. Son chef était, en 1858, cheikh Sidia, le marabout le plus vénéré des bords du Sénégal;

Taganit, grande et riche tribu;

Id-Aghzeinbou;

Tendagha;

Zaghoura;

Tagat;

Toumoddok;

Lamtouna, ancienne tribu dominante des Berbères Zénaga;

Daghania;

El-Ghourba.

Douaïch. — Le territoire des Douaïch commence sur la rive droite du fleuve, à El-Modinalla, et se prolonge jusque derrière les Guidimakha, mais c'est surtout dans l'intérieur qu'il s'étend. Les Douaïch ne sont pas des riverains du Sénégal, comme les Trarza et les Brakna; ils n'y viennent

que pour leur commerce ou pour faire des razzias sur les noirs, mais leurs campements ordinaires sont très éloignés dans le nord, vers le Tagant, qui leur appartient.

Les Douaïch nous présentent encore les mêmes races mélangées, les mêmes mœurs et les mêmes institutions que les Trarza et les Brakna, mais, avec une différence essentielle, c'est que la race zénaga, primitivement vaincue et subjuguée chez eux, comme chez leurs voisins, par les descendants des Arabes Hassan, a repris ensuite le dessus et règne aujourd'hui sur le pays. Toutefois, à cause de la signification que le mot zénaga a prise chez leurs voisins, les princes Douaïch ne s'entendent pas volontiers appliquer ce nom.

Le nom de Douaïch ne s'applique proprement qu'aux familles de princes et des tributaires guerriers, qui prennent part à leurs guerres civiles.

Depuis près de soixante-dix ans, ces Douaïch sont divisés en deux partis ennemis l'un de l'autre; l'un a pris le sobriquet d'Abakak, parce que, à la suite d'une longue guerre avec l'autre parti, il fut réduit à se nourrir, dans les bois, d'une espèce de gomme, nommée Abakak; l'autre a pris le nom de Chratit (espèce d'hyène), parce qu'à la suite de cette même guerre, il fut réduit à manger les vieilles peaux de bœufs, comme le font ces animaux.

Les familles de princes du parti Abakak, sont :

Hel-Raçoul;

Hel-Bakar;

Hel-Aly.

Leurs tributaires guerriers et alliés, de même race qu'eux, sont :

Ouled-Tahla;

El-Chebli;

Moitié des El-Adjilat;

Moitié des Toghda;

Ouled-Enouachkot.

Les familles de princes du parti Chratit, sont :

Hel-Khaiat;

Hel-Aggil;

Hel-Mohammed-Chein.

Leurs tributaires guerriers et alliés, de même race qu'eux, sont :

Dayat;

Idakfonni;

Moitié des El-Adjilat;

Moitié des Toghda;

Ideichelli;

Ouled-bou-Lahia.

Cette division des Douaïch en deuxpartis, et les longues guerres entremêlées d'assassinats qui eurent lieu entre eux, eurent, pour cause première, les coutumes que nous nous engageâmes à leur payer, lors de la construction de Bakel, en 1820.

Comme nous l'avons dit plus haut, les tribus berbères, aujourd'hui désignées sous le nom de Douaïch, étaient, autrefois, tributaires de diverses tribus arabes, descendant des Beni-Hassan; ces tribus étaient les Ouled-Embarck, les Ouled-Naceur et des Ouled-Bella.

Vers 1800, Mhammed-ben-Khouna, chef des

Douaïch, refusa le tribut. Après lui, Mhammed-Bakar, commença la guerre d'indépendance, et Mhammed-Chein la termina et chassa définitivement les Ouled-Embarck du pays occupé aujourd'hui par les Douaïch.

La guerre avec les Ouled-Naceur continua plus longtemps. Quant aux Ouled-Bella, ils ont presque disparu, se sont faits marabouts et habitent la ville de Tichit, dont ils sont maîtres.

En 1819, le fils de Mhammed-Chein, nommé lui-même Mhammed, était roi, lorsqu'on construisit Bakel. Il mourut en laissant six fils.

Son fils aîné, Souid-Ahmed, se prétendant héritier de son père, pour la coutume de Bakel, usurpa le pouvoir à la place de son oncle El-Mokhtar, le prétendant légitime ; mais, celui-ci eut une partie de la nation pour lui, et, c'est de là que date la division entre les Abakak, parti de Souid-Ahmed, et les Chratit, parti d'El-Mokhtar.

Souid-Ahmed laissa cinq fils : Mohammed, qui lui succéda, Bakar, qui fut roi, et trois autres.

Après la mort d'El-Mokhtar, Ahmed-el-Mokhtar, son fils, devint le chef de son parti ; et, après la mort de ce dernier, ce fut son frère Bakar ; il fut assassiné par un Abakak.

Outre leurs tributaires guerriers, qui se mêlent à leurs guerres civiles, et dont nous avons donné les noms plus haut, les Douaïch ont des tributaires d'un ordre inférieur, qu'ils pressurent le plus qu'ils peuvent.

Ce sont, pour les Abakak, la très nombreuse

tribu des Ladem, et pour les Chratit, les Machtsouf, aussi très nombreux et très riches. Ces derniers ont pris un instant parti pour El-Hadj-Omar.

Enfin viennent les tribus de marabouts, tous d'origine berbère Zénaga, excepté les Kountah, qui sont Arabes.

Ce sont :

Les Kountah, tribu nombreuse de marabouts guerriers, qui habitent le pays de Tagant;

Les Ouled-Sidi-Mahmoud, marabouts guerriers, dont les chefs sont des Aïdou-el-Hadj.

Il y a encore quelques vieillards chez eux, qui parlent le berbère, que tous les Douaïch ont oublié depuis longtemps, pour ne faire usage que de l'arabe.

Les Kountah tiennent pour les Abakak, et les Ouled Sidi-Mahmoud pour les Chratit; ils se font souvent la guerre entre eux.

Puis viennent les Tajakant;

Les Torkos, soumis à des tributs;

Les Tagat;

Les Idou-Aly;

Les Id-Abou-el-Has;

Les Aghlal (Arlal), très nombreux;

Les Id-Eyboussat;

Les Messouma (Messoufa);

Et les Lamtouna.

Ces derniers parlent encore le berbère zénaga; on sait qu'ils ont été la tribu la plus puissante de cette race, dans le moyen âge. Ils disent que les princes Douaïch sont leurs parents, ce qui prouve bien l'origine berbère de ceux-ci.

Les Douaïch guerriers faisaient des razzias sur le Gadiaga, le Damga, le Bondou et le Bambouk.

C'est avec Bakel que les Douaïch font leur commerce. Tous leurs marabouts recueillent et apportent des gommes. Ils vendent aussi beaucoup de bœufs, de moutons, du beurre très estimé et de beaux chevaux.

Les populations soumises à Al-Hadj-Omar, leur faisaient la guerre, pour les empêcher de commercer avec nous.

Nous n'avons aucune espèce de données pour évaluer la population des Douaïch; elle doit être au moins aussi considérable que celle des Trarza et des Brakna. Les Douaïch ont la réputation d'être bons guerriers, surtout bons cavaliers; ils entretiennent des relations avec toutes les peuplades du Sahara occidental, jusqu'au Maroc.

Ouled-Embarck, *Ouled-en-Naceur*, *Askeur*, *Ouled-el-Ghouizi*, *Ouled-Yaya-ben-Othman.* — A l'est des Douaïch, et en face du Kaméra, du Khasso et du Kaarta, se trouvent d'autres tribus maures, dont quelques-unes entretiennent quelques relations avec nous.

Les Ouled-Embarck forment une puissante tribu arabe, autrefois dominatrice des Douaïch, et aujourd'hui leur rivale.

Ce sont aussi des Beni-Hassan, frères des Trarza et des Brakna, car leur auteur, Embarck, était le frère de Haddadj, père de Terrouz et de Berkani.

Une des principales fractions des Ouled-Embarck est celle des Ely-ould-Amar, maîtres du Bakhounou,

habité par les noirs, et nommé, par les voyageurs et géographes, Ludamar (Ely-ould-Amar).

Les Ouled-en-Naceur sont une fraction des Ouled-Embarck, aujourd'hui séparée et indépendante. Ils ne s'approchent jamais du fleuve et n'ont d'importance pour nous que par les guerres qu'ils peuvent faire et font souvent aux Douaïch.

La tribu des Askeur ne fait pas partie des Ouled-Embarck, mais ils sont aussi Beni-Hassan d'origine, descendant de Dey-ben-Hassan. Ils sont assez nombreux et guerriers. Ils sont, quelquefois, en guerre avec les Douaïch et les Ouled-en-Naceur.

Ils s'approchent du Sénégal, à hauteur de Makhana, font payer tribut à certains villages des Guidimakha, et leur chef percevait autrefois de nous, une coutume pour Makhana.

Les Askeur commandent aux El-Ghouizi, ancienne fraction séparée des Ouled-Embarck. Ils font, les uns et les autres, des courses dans le Gadiaga, le Bondou et dans le Bambouk, et sont alliés du Khasso, dont ils épousent les filles.

Les Ouled-Yaya-ben-Othman forment une tribu indépendante, descendant aussi des Beni-Hassan, et habitant au nord-est des Trarza, dans l'Adrar, dont elle est maîtresse. L'Adrar renferme des oasis, dont les principales sont Ouadan et Chinguéti, habitées par des marabouts révérés de la tribu berbère Zénaga, des Aïdou-el-Hadj.

Les Yaya-ben-Othman, moins puissants que les Trarza, sont très riches, par leur commerce avec le Maroc.

Leurs cheikhs s'appellent Ould-Aïda, du nom de leur ancêtre Aïda. Quand les princes, mécontents des Trarza (Khandoussa), ne sont pas les plus forts chez eux, ils se réfugient dans l'Adrar, et alors, les Yaya-ben-Othman sont des ennemis redoutables pour le roi des Trarza.

La guerre, entre eux, a duré longtemps, avec des chances diverses de part et d'autre. En 1854, Mohammed-el-Habib tua Ould-Aïda en trahison, et, quelque temps après, la guerre des Trarza avec nous ayant éclaté, le roi des Trarza, qui ne pouvait tenir tête de tous les côtés, endoctrina le nouveau cheikh des Yaya-ben-Othman (fils du précédent), et fit des concessions aux Khandoussa, qui rentrèrent dans leur pays.

Les Ouled-bou-Sebâ sont une tribu peu puissante, occupant la côte, en face de l'île d'Arguin, qu'elle prétend faire partie de son territoire.

Les Ouled-bou-Sebâ ne sont pas de force à résister aux Trarza ni aux Ouled-Delim, tribu qui se trouve au nord de leur territoire.

Les Ouled-Delim se divisent en :

Ouled-Delim de l'ouest, fréquentant la frontière maritime du Sahara, du cap Blanc au cap Bojador, et dont les fractions sont :

1° Les Ouled-el-Lob, la plus puissante ;
2° Les Ouled-Chouckh ;
3° Les Ouled-Marref ;
4° Les Ouled-Khelika;
5° Les Ouled-el-Mouhahal ;
6° Les Ouled-el-Rmitsia ;

Et, en Ouled-Delim de l'est, habitant le pays de Azouad, au couchant de Tombouctou, et dont les fractions sont :

1° Les Abda ;
2° Les Arib ;
3° Les Ouled-el-Moulad ;
4° Les Loudikat ;
5° Les Askarn ;
6° Les Asrahna ;
7° Les Aïdou-Bilal ;

Ces derniers Ouled-Delim vivent avec les Touareg et les Kountah, qui dominent dans le pays.

Les meilleurs guerriers de l'armée de l'empereur du Maroc viennent des Ouled-Delim.

Passons aux populations de la rive gauche. La rive gauche du Sénégal, depuis la mer jusqu'à Dagana, est habitée par une race noire distincte de celles qui l'entourent. C'est la race des Wolof et des Sérer, qui sont physiquement semblables et qui parlent deux langues ayant de grandes affinités grammaticales.

On s'accorde à dire que tous les Wolof étaient autrefois réunis sous un seul roi dont le titre était Bour-ba-Djolof. Son empire était divisé en trois états : le Djolof, le Walo et le Cayor. Ces deux derniers s'étant trouvés en contact avec les Maures et avec les établissements européens, devinrent assez puissants pour se rendre indépendants.

Le Walo n'a aujourd'hui qu'un territoire de quatre cents lieues carrées environ ; il y a un siècle, il en possédait autant sur la rive droite. Cette rive lui fut enlevée par les Trarza et, les habitants Wolof refoulés, s'établirent dans la province du Cayor, qu'on appelle le N'Diambour.

Le chef du Walo portait le titre de Brak ; mais, il y a une soixantaine d'années, deux princesses de la famille royale, D'jimbot et ensuite N'dété-Yalla, sa sœur, s'emparèrent de l'autorité. Le roi des Trarza, Mohammed-el-Habib, épousa D'jimbot et en eut un fils, Ély, qui est aujourd'hui roi des Trarza, mais auquel, en vertu des traités, nous refusons tout droit sur le Walo, qui est province française.

Le Cayor est un état beaucoup plus considérable que le Walo. Il s'étend sur la côte, de Saint-Louis à Gorée. Il a un roi absolu, dont le titre est Damel. Nous avons annexé plusieurs de ses provinces. Du reste, annexé ou non, ce pays, que traverse aujourd'hui le chemin de fer de Dakar à Saint-Louis, nous est tout à fait acquis. Il est très productif.

Les derniers Damel du Cayor sont :

1719, Latir-Fal-Soukabé ;

1748, Maïssa-Teinde ;

1748, Maïssa-Bigué ;

1750, Mahawa ;

1758, Biram-Codou ;

1763, Madior ;

1766, Macodou ;

1777, Biraïma-Fatim-Penda ;

1790, Amari-Ngoné-Della-Coumba ;
1809, Biraïma-Fatma-Tioub ;
1832, Maïssa-Teinde ;
1855, Biraïma ;
1859, Macodou ;
1861, Madiodio ;
1862, Lat-Dior ;
1883, Amary-Ngoné-Fal II ;
1884, Samba-Laobé.

Quant au Djolof, il est peu important, en raison de son éloignement et de sa population clair-semée.

Les Sérer forment la plus grande partie de la population du Baol, dont le chef a le titre de Teigne, et complètement celle du Sine et du Saloum, petits états au sud de Gorée, et dont le dernier est le plus considérable. Les chefs du Sine et du Saloum ont le titre de Bour ; c'est-à-dire roi en Wolof. Les états Sérer font avec nous un commerce important.

Sous le nom de Poul (singulier *Poullo*, pluriel *Foulbé*), une race d'hommes, rouge-bruns, aux cheveux à peine laineux, aux traits presque européens, aux formes sveltes et à l'intelligence développée, joue, aujourd'hui, le principal rôle dans le Soudan ou Afrique centrale.

Il paraît certain que les Poul ont d'abord vécu dans cette contrée, à l'état de groupes de pasteurs tributaires des chefs nègres, maîtres du sol, qui n'avaient pas, eux, de troupeaux, et qui étaient heureux de pouvoir se procurer du laitage, grâce à leurs hôtes. Ce sont les zébus ou bœufs à bosse que les Poul ont introduits dans le pays. Il y eut,

naturellement, des croisements entre les Poul et les Noirs, croisements quelquefois assez importants pour former des nations. On a pris l'habitude, au Sénégal, d'appeler ces Poul, mélangés de noirs, Toukoulor, corruption du mot Tokror, par lequel les Berbères et les Arabes désignaient autrefois les Soudaniens convertis à l'islamisme. Les Toukoulor se désignent eux-mêmes par le nom de Poular, Al-Poular.

En remontant le Sénégal, on trouve, sur la rive gauche, après le Walo, le pays de Fouta, dont les habitants sont Toukoulor, avec quelques tribus de Poul purs, et dont le chef électif porte le titre d'Almamy.

Le Fouta renferme les provinces du Dimar, du Toro, du Fouta central et du Damga.

Le Dimar va de Gaé à Doué ; le Toro, de Doué à Boki ; le Fouta central comprend le pays des Lao, de Boki à Abdallah-Mokhtar, le pays des Irlabé, d'Abdallah-Mokhtar à Saldé, le pays des Bosséiabé, de Saldé à Tiaski, le pays des Ebiabé, de Tiaski à Doualel, le pays des Kouliabé de Djooul à Bapalel ; la province de Damga, pays des Denianké, des Nguénar et des Aéranké, de Guiray à Dembakané.

Ces provinces nous sont annexées, excepté la province du Fouta central, où domine la tribu des Bosséiabé.

Il y a, dans le Fouta, une caste religieuse dominante qu'on appelle les Torodo, et qui fournit la presque totalité des chefs.

Depuis l'établissement de la puissance des Torodo, le Fouta n'a cessé d'être un foyer de fanatisme, d'où les Poul, croisés de noirs, qui semblent avoir acquis par là des facultés nouvelles, c'est-à-dire être devenus sédentaires, cultivateurs, guerriers, conquérants et fondateurs d'empire, ne cessent de proclamer des guerres saintes et s'emparent, peu à peu, de tout le Soudan.

Ainsi, dans le cours du XVIIIe siècle, un nommé Sidi fonde l'État musulman du Fouta-Djalon. Peu après, l'Almany, Ibrahima, du Fouta-Djalon, fonde le Bondou musulman. Au commencement du XIXe siècle, le Torodo, Othman-Fodia et son fils, le sultan Bello, fondent, entre le Niger et le lac Tchad, un vaste empire, qui se divise, par la suite, en royaumes de Sokoto et de Gando. A la même époque, Ahmadou-Labbo fonde un État musulman, le Macina, sur le Niger, entre Ségou et Tombouctou. Enfin, de 1857 à 1861, le Torodo El-Hadj-Omar, d'Aloar, près de Podor, repoussé par nous du Sénégal, fait la conquête de tous les pays compris entre Médine et Tombouctou, ville dont il fut un instant maître.

Aujourd'hui, tandis que les royaumes de Sokoto et de Gando poussent journellement leurs conquêtes vers le Sud et atteindront bientôt les bouches du Niger, les Poul du Fouta-Djalon, étendent leur influence vers l'Ouest et cherchent à établir leur pouvoir jusqu'à la mer.

En continuant à remonter la rive gauche du Sénégal, on trouve, après le Fouta, un pays nommé

Gadiaga, que les gens de Saint-Louis appellent Galam, divisé par la Falémé, principal affluent du Sénégal, en deux parties, aujourd'hui indépendantes ; le Kaméra en amont, et, en aval, le Guoy, à moitié annexé à la colonie. Ce pays a pour habitants des Soninké. Les Soninké sont un peuple noir, très intéressant ; ils sont intelligents, travailleurs et commerçants. Ils viennent cultiver les arachides dans les contrées de la côte, et ils sont, sous le nom de dioula, les conducteurs de caravanes nègres dans l'ouest du Soudan. Malheureusement, pour le moment, ces caravanes sont surtout formées d'esclaves ; mais cela changera avec les progrès de notre domination.

Les Soninké ont joué un grand rôle dans l'histoire. Nous pensons qu'ils formaient la population de l'antique empire de Ghana, trois cents ans après Jésus-Christ, à l'ouest de Tombouctou.

Ils furent même, plus tard, maîtres de cette dernière ville, et au XVe siècle, leur roi, Soni-Ali, permit aux Portugais, sous Jean II, d'établir dans l'Adrar, un comptoir qui n'eût pas de durée.

Les Soninké, ayant été refoulés par les Malinké, reculèrent vers le sud et se divisèrent en un grand nombre de fractions. Aujourd'hui, ils forment la population de plusieurs provinces dans le Kaarta, ils constituent, en majorité, la population des grandes villes commerciales du Niger, Djenné, Sansandig, N'Yamina, etc.

En face du Gadiaga, les Guidi-Makha de la rive droite sont encore des Soninké. Guidi-Makha veut

dire, en soninké, ceux des rochers (*guidi*, rochers) parce que, réfugiés dans le Gangara, ils avaient établi leurs villages sur des rocs escarpés.

Les Aéranké, habitants des derniers villages du Fouta-Damga, sont les frères des Guidi-Makha ; Aéranké veut dire la même chose que Guidi-Makha (*aéré* signifiant rochers en poul).

Le versant septentrional des pays montagneux où le Niger, le Sénégal et la Gambie prennent leur source est, pour la plus grande partie, habité par des populations parlant les dialectes d'une même langue, ce qui semble indiquer une même race d'hommes, quoiqu'on leur donne des noms différents, savoir : Bambara ou Bamana, dans le Kaarta, le Ségou, le Bakhounou et le Bélédougou, etc..., Mandingues ou Malinké, sur le Haut-Niger, sur le Ba-khoy, dans le Bambouk, dans la Casamance..., Soussou, dans la Méllacorée, etc..., on pourrait même, en raison de l'analogie des langues, rattacher les Soninké à cette même race.

Les plus puissants états de cette race étaient, dans ces derniers temps, avant qu'ils fussent conquis par El-Hadj-Omar, le Kaarta et le Ségou, états guerriers qui avaient, jusqu'alors, résisté à l'islamisme, mais qui, malheureusement, dévastaient les contrées voisines pour y faire des esclaves.

Les derniers rois bambara du Kaarta furent :

1789, Décé ou Décé-Koro ;

1802, Moussa-Kourobo ;

1811, Tiguin-Koro ;

1815, Sakhaba;

1818, Moriba;

1835, Garan;

1844, Mahmadi-Kandia, détrôné par El-Hadj-Omar.

Puis, à ceux-ci, succédèrent les chefs Toucouleurs :

1859, Moustaf, lieutenant d'El-Hadj-Omar;

1858 (?) Mountaga, fils d'El-Hadj-Omar et de l'esclave Fathma, et, par conséquent, frère d'Ahmadou. Assiégé dans son tata de Nioro, par ce même Ahmadou, il s'est tué (1885) pour échapper au supplice qui l'attendait.

Les derniers rois bambara du Ségou furent :

1783, Mansong;

1800, Da, fils de Mansong;

1825, Tiéfolo, fils de Mansong;

1837, Nianamba, fils de Mansong;

1838, Bélé, fils de Mansong;

1846, Naré-Koma, fils de Mansong;

1848, Manabougou-Demba, fils de Mansong;

1853, Toro-Koro-Mori où Toroco-Mari, fils de Mansong, assassiné par les captifs révoltés, en 1859 (?);

1859, Ali, renversé, en 1861, par El-Hadj-Omar, qui mit à sa place, en partant pour le Macina révolté, son fils;

1862, Ahmadou-Cheïkhou, qui règne encore aujourd'hui.

Ceux qui portent le nom de Malinké ont joué, au moyen âge, un rôle prépondérant sur la branche

du Niger qui se dirige vers le Nord. Leur empire comprit autrefois Tombouctou ; ils furent refoulés et dispersés par les Poul, dont la domination succéda, comme nous l'avons dit, à la leur. Aujourd'hui, ils forment quelques provinces sans importance, entre le Sénégal et le Niger, où se trouve la ligne de nos postes de pénétration.

Il semblerait que l'armée de Samory, ce nouveau prophète qui vient de paraître dans ces contrées, est composée surtout de Mandingues ; cette fraction de la grande race tendrait donc à rétablir une puissance qui était éclipsée depuis plusieurs siècles.

Le Khasso, qui vient après les États Soninké sur le Sénégal, à partir de la cataracte du Félou, a, pour principaux habitants, des Poul parlant malinké.

Si nous considérons la situation politique des contrées du Haut-Sénégal et du Haut-Niger, nous nous trouvons en présence des restes de l'empire d'El-Hadj-Omar, sous l'autorité de son fils Ahmadou, et, se composant encore du Kaarta et du Ségou, sans ses dépendances. Nous ne sommes, pour le moment, ni en paix ni en guerre avec cet État.

Vers le sud, Samory, comme nous l'avons dit, a conquis tout le Haut-Niger, et, dans toute l'ardeur d'un fanatisme encore nouveau, et jusqu'à présent heureux dans ses entreprises, il nous a disputé le Bouré, aux gisements aurifères, mais il semble aujourd'hui disposé à entrer en arrangement avec nous.

Sur le Niger, en aval des États d'Ahmadou, un neveu d'El-Hadj-Omar, nommé Tidjani, domine le fleuve avec des bandes de Poul et de Bambara.

C'est la voie commerciale du Niger, tant en amont qu'en aval, que nous nous efforçons de rouvrir, maintenant que nous avons sur ce fleuve un port, Bammakou.

Après avoir fait connaître sommairement l'état actuel de cette partie de l'Afrique où notre pavillon tient la première place, nous allons passer en revue les explorations qui, depuis l'antiquité, nous l'ont peu à peu fait connaître. Nous en laissons le soin à M. le capitaine Ancelle.

On retrouvera, sous des noms quelquefois différents, les localités, les contrées et les peuples dont nous venons de parler.

LES

EXPLORATIONS AU SÉNÉGAL

ET DANS LES CONTRÉES VOISINES

Les premières explorations ayant eu pour théâtre le Soudan occidental, dont l'histoire nous ait conservé les récits, et qui ont fourni au monde ancien les premières notions géographiques sur cette région de l'Afrique, sont le périple d'Hannon et le voyage des Nasamons.

Les récits de ces expéditions, écrits probablement dans un style quelque peu obscur, ont dû, de plus, être dénaturés par les traductions répétées qu'ils ont subies pour parvenir jusqu'à nous. Cependant une étude sincère et attentive de ces récits permet, avec la connaissance plus complète que nous avons aujourd'hui de l'Afrique, d'y démêler un fonds de vérité.

LE PÉRIPLE D'HANNON

(VIe siècle avant J.-C.)

L'expédition d'Hannon, amiral carthaginois, eut lieu vers 570 avant J.-C. Elle provoqua une telle admiration chez les Carthaginois même, que, pour en éterniser le souvenir, ils en firent inscrire la relation dans un des temples de Carthage.

Écrite en langue punique, elle fut traduite en grec et citée par Aristote dans son traité des *Choses merveilleuses*.

En voici la traduction :

« Les Carthaginois ordonnèrent que Hannon naviguerait au delà des Colonnes d'Hercule, et y fonderait des villes libyphéniciennes. Et Hannon mit à la voile, conduisant une flotte de soixante navires à cinquante rames, chargés de trente mille individus, tant hommes que femmes, de vivres et d'autres objets nécessaires. Après avoir mis en mer et navigué pendant deux jours au delà des Colonnes, nous fondâmes une ville qui fut nommée *Thymiaterion ;* elle domine sur une vaste plaine. Continuant de naviguer à l'ouest nous arrivâmes au promontoire de Libye, nommé *Soloé*, et couvert de bois épais ; nous y élevâmes un autel à Neptune. Du cap Soloé, nous naviguâmes un demi-jour en tirant vers l'est, jusqu'à ce que nous parvînmes à un étang voisin de la mer et plein de grands roseaux; une multitude d'éléphants et

d'autres bêtes sauvages paissaient sur ses bords. Ayant, dans une journée de navigation, passé cet étang, nous fondâmes les villes suivantes sur la mer : *Carichum-Teichos, Gytte, Acra*, *Melitta* et *Arambe.* Continuant notre route, nous arrivâmes au grand fleuve *Lixus* qui vient de la Libye. Sur les bords de ce fleuve, les Lixites nomades faisaient paître leurs troupeaux. Nous y séjournâmes quelque temps, et nous conclûmes avec eux un pacte d'amitié. Au-dessus de ces peuples, habitent les Éthiopiens sauvages, dans une contrée montagneuse et pleine de bêtes féroces, où le Lixus prend ses sources; ces montagnes étaient habitées par les Troglodytes, hommes d'une configuration extraordinaire et qui, à la course, surpassent la vitesse des chevaux; c'est ce que disaient les Lixites. Après avoir pris des interprètes chez les Lixites, nous suivîmes pendant deux jours, une côte déserte qui s'étendait au midi; tournant ensuite vers l'est pendant un jour de navigation, nous trouvâmes au fond d'un golfe, une petite île de cinq stades de tour, que nous nommâmes Cerné, et nous y établîmes des colons. A Cerné, nous calculâmes la route que nous avions faite depuis notre départ, et, en l'évaluant, nous reconnûmes que cette île était à l'opposite de Carthage, par rapport aux Colonnes; car notre navigation depuis Carthage jusqu'aux Colonnes avait duré autant que celle depuis les Colonnes jusqu'à Cerné. Après avoir remonté l'embouchure d'un grand fleuve nommé Chrétès, nous arrivâmes à un étang dans lequel

étaient trois îles plus grandes que celle de Cerné. Nous parvînmes au fond de cet étang en un jour de navigation. Là s'élevaient de hautes montagnes, habitées par des hommes sauvages, vêtus de peaux de bêtes féroces, et qui, nous ayant attaqués à coups de pierres, nous forcèrent de nous retirer. Nous entrâmes ensuite dans un autre fleuve, grand, large, plein de crocodiles et d'hippopotames. De là nous retournâmes à Cerné. De Cerné, recommençant le voyage au midi, nous voguâmes douze jours le long de la côte, habitée par les Éthiopiens qui paraissaient nous éviter, et qui fuyaient à notre approche. La langue de ces peuples n'était plus entendue par les Lixites, nos interprètes. Le douzième jour, nous fûmes près de grandes montagnes couvertes d'arbres odoriférants de diverses espèces. Ayant navigué deux jours plus loin, nous nous trouvâmes dans un golfe immense bordé de plaines. Pendant la nuit, on voyait briller de tous côtés une quantité de feux, tantôt plus grands, tantôt plus petits. Nous renouvelâmes notre eau en cet endroit, et ayant suivi pendant cinq jours les côtes de ce golfe, nous arrivâmes à une grande baie nommée par nos interprètes la *Corne du Couchant*. Dans ce golfe était une grande île, et dans cette île un lac d'eau salée dans lequel se trouvait une autre île. Y étant descendus, nous n'aperçûmes pendant le jour que des forêts; mais pendant la nuit, nous vîmes briller un grand nombre de feux, et nous entendîmes retentir des flûtes, des cymbales et des tambourins, au milieu

de cris effroyables. Nous en fûmes épouvantés, et nos devins nous ordonnèrent de quitter promptement cette île. En étant partis, nous voguâmes le long d'une côte embrasée et odoriférante; partout des torrents de feu s'écoulaient dans la mer. Le sol était si brûlant, que les pieds ne pouvaient en supporter la chaleur. Nous nous retirâmes au plus vite; et durant quatre jours que nous tînmes la mer, la terre nous parut remplie de feux toutes les nuits. Au milieu de ces feux, il s'en élevait un beaucoup plus grand que les autres; il semblait atteindre jusqu'aux astres; mais de jour on n'y distinguait qu'une haute montagne appelée *Théon Ochema*, le char des dieux. Après avoir passé pendant trois jours ces torrents de feu, nous arrivâmes à une baie nommée la *Corne du Midi*. Dans le fond de ce golfe existait une île qui, comme la précédente, renfermait un lac, dans lequel se trouvait une île peuplée de sauvages. Les femmes, plus nombreuses que les hommes avaient le corps velu, et nos interprètes les nommaient gorilles. Nous ne pûmes saisir aucun homme, car ils fuyaient à travers les précipices et se défendaient à coups de pierres; mais nous prîmes trois femmes : elles rompaient leurs liens; elles nous mordaient et nous déchiraient avec fureur; nous les tuâmes donc, et les ayant écorchées, nous rapportâmes leurs peaux à Carthage. Nous ne pûmes naviguer plus loin, n'ayant plus de vivres. »

Dans cette relation, les distances parcourues ne sont pas indiquées. Une notation continue et exac-

tement traduite des journées de navigation aurait pu servir à marquer sur les cartes les différentes étapes du voyage avec une approximation suffisante. Ce moyen de repérage fait également défaut. Aussi s'explique-t-on le nombre et la diversité des interprétations auxquelles a donné lieu ce récit. Citons les deux extrêmes. Gosselin prétend prouver que Hannon n'a pas dépassé le cap Noun ; Pline et des commentateurs modernes le conduisent jusque dans la mer Erythrée, lui faisant accomplir le périple entier de l'Afrique.

Si, sur l'identification des données du périple avec les contrées et les peuples que nous connaissons aujourd'hui, on est loin d'être d'accord, il est cependant trois points qui restent incontestablement acquis.

1° Hannon a visité les peuplades *libyennes* (nous disons aujourd'hui berbères. Les Arabes n'arrivèrent dans ces régions que quinze cents ans plus tard) à partir du détroit des Colonnes jusqu'à la limite sud de leur habitat. Il a pris chez eux des interprètes ;

2° Naviguant plus au sud, il a rencontré des populations *éthiopiennes* (nous disons aujourd'hui nègres), dont les interprètes libyens ne comprenaient pas le langage ;

3° Enfin Hannon a pénétré jusque dans le golfe de Guinée, car les singes anthropomorphes, dont il rapporta les peaux à Carthage, n'apparaissent, en venant du nord, que sur le littoral de ce golfe.

Le nom de gorilles (îles Gorgades, îles des gor-

gones), dont il les appelle donne lieu à une remarque intéressante et probante : dans plusieurs langues nègres de la Sénégambie, *homme* se dit : *gour* (wolof), *kor* (sérère), *gorko* (poul).

LE VOYAGE DES NASAMONS

(VIIe siècle avant J.-C. ?)

Le voyage des Nasamons est, au point de vue des découvertes, un digne pendant au périple d'Hannon. Il eut probablement lieu entre 5 et 600 ans avant J.-C. Hérodote, qui le raconte, en tenait le récit des Grecs de Cyrène qui, eux-mêmes, l'avaient appris d'Étéarque, roi des Ammoniens.

« Les Nasamons étaient une des principales tribus libyennes, par conséquent blanche, nomade et vivant de ses troupeaux et des dattes d'Augila, oasis qui existe encore aujourd'hui, à 100 lieues au sud de Cyrène, sous le nom arabisé d'Audjila [1].

« Il y eut chez eux des jeunes gens entreprenants, dit Hérodote, appartenant à de bonnes familles, qui, ayant atteint l'âge viril, désireux de faire quelque chose de remarquable, désignèrent, au sort, cinq d'entre eux pour parcourir les déserts de la Libye et les explorer plus loin que personne ne l'eut jamais fait jusqu'alors.

1. Général Faidherbe. *Voyage des cinq Nasamons d'Hérodote. Revue africaine*, t. XI, 1867.

« Donc ces jeunes gens, envoyés par leurs camarades, bien approvisionnés de vivres et d'eau, traversèrent d'abord la partie peuplée; l'ayant fait, ils pénétrèrent dans le pays des bêtes fauves, puis, de là, ils passèrent dans la partie déserte, marchant dans la direction du Zéphyr, ils franchirent un vaste espace de contrées sablonneuses et, après beaucoup de jours, ils aperçurent enfin des arbres qui avaient poussé dans la plaine. Ils s'en approchèrent et cueillirent des fruits de ces arbres. Comme ils les goûtaient, vinrent à eux de petits hommes d'une taille au-dessous de la moyenne, qui les saisirent et les emmenèrent. Les Nasamons ne comprenaient pas la langue de ces hommes, ni ceux-ci celle des Nasamons. Les Nasamons furent conduits par eux à travers de très grands marais, vers une ville où les habitants étaient de même taille que ceux qui les avaient pris. Or, tous étaient noirs. Auprès de la ville coulait un grand fleuve; il venait de l'ouest et coulait à l'est; il s'y trouvait des crocodiles... Etéarque supposait que c'était le Nil. »

Toutes les particularités signalées par Hérodote dans ce court récit, amènent à reconnaître, dans le grand fleuve sur les bords duquel furent conduits les Nasamons, le Niger, dans sa partie septentrionale, entre Tombouctou et Bourroum. C'est l'opinion de la plupart des géographes et savants qui se sont occupés de cette question. Cependant M. Vivien de Saint-Martin a donné une autre interprétation de cette relation. Il indique comme point d'arrivée des Nasamons les environs d'Ouargla.

Or, il est inadmissible, comme l'a démontré le général Faidherbe, que des voyageurs qui veulent reconnaître le sud inexploré aboutissent à un point plus au nord que leur point de départ, car Ouargla est par 32° de latitude nord tandis qu'Audjila est par 29°.

Ainsi donc l'existence du grand fleuve soudanien aurait été révélée au monde ancien plus de cinq siècles avant J.-C. Cette notion, telle qu'elle ressort du récit d'Hérodote, s'est, avec des modifications diverses et qu'on s'explique, perpétuée de siècle en siècle. Jusqu'au jour où les découvertes arabes vinrent apporter un peu de clarté sur les régions mystérieuses du centre de l'Afrique, elle servit exclusivement de base aux systèmes géographiques sur la Libye intérieure et l'Éthiopie occidentale.

Tous les géographes grecs et romains parleront de ce grand fleuve. Les uns, en petit nombre, pour en nier l'existence, presque tous pour l'admettre. Pour ces derniers, ce fleuve, quelle que soit la latitude sous laquelle ils le font couler, appartient au réseau du Nil. Ou bien c'est un affluent, ou bien il a ses sources communes avec celles du grand fleuve d'Égypte. Cette dernière opinion, assez singulière, puisqu'elle ne tient aucun compte du sens du courant indiqué par les Nasamons, est celle d'Aristote.

C'est donc du récit d'Hérodote que naquit cette légende géographique d'un Nil immense, arrosant de ses nombreux affluents l'Afrique entière et même, pour certains, une partie de l'Asie.

Quant au fleuve Sénégal, l'époque de sa décou-

verte est plus indécise. Peut-être est-ce le fleuve Chrétès dont parle Hannon? peut-être le fleuve Chrémétés que reconnut un certain Euthymène de Massalia (IVe siècle avant J.-C.)? Ce fleuve Chrémétés était, dit-il, soumis à des crues périodiques et l'on y trouvait les mêmes animaux que dans le Nil.

VOYAGEURS ET GÉOGRAPHES ARABES

(du Xe au XVIe siècle)

Les tables de Ptolémée (140 ans après J.-C.) résument toutes les connaissances géographiques des anciens sur le monde alors connu.

Elles ne contiennent, en ce qui concerne le Soudan occidental, que des indications très vagues, très confuses, tirées des deux récits que nous venons de citer : quelques noms sur la côte et la preuve de l'existence d'un grand fleuve intérieur. Vouloir y trouver plus, c'est entrer dans le champ des hypothèses.

C'est à ces données bien indécises que se bornera, pendant plus de dix siècles, la science géographique des peuples d'Europe sur cette région. C'est qu'en effet, durant les derniers siècles de l'empire romain et pendant bien longtemps encore après sa chute, les guerres intestines, l'invasion des barbares, les révolutions profondes que subissent les peuples du

bassin méditerranéen, les empêchent de songer aux aventures lointaines.

A la fin du XIIIe siècle et pendant tout le XIVe, les marins de l'Europe et principalement ceux de Gênes, du Portugal et de France, côtoyant les côtes occidentales d'Afrique, s'avancent peu à peu vers le sud. Ils reconnaissent les Canaries, l'Oued-Noun, le Rio-do-Ouro, etc.

Mais quoiqu'il semble prouvé que les marins dieppois aient fondé des comptoirs au cap Vert et dans le golfe de Guinée, dès 1364, ce n'est qu'à partir de 1434, époque à laquelle les Portugais, sous la conduite du pilote Gil-Yanez, doublèrent le cap Bojador, que les découvertes géographiques prennent un caractère de vérité et de précision suffisant pour qu'on s'y arrête.

En même temps que le Soudan occidental était attaqué ainsi par les côtes, quelques notions sur l'intérieur de ce pays parvenaient en Europe ; elles étaient fournies par les travaux des géographes arabes.

Les pasteurs nomades et les pillards de l'Arabie que le fanatisme religieux avait transformés en guerriers conquérants ne se bornèrent pas seulement aux choses de la guerre. A peine un siècle après la mort de Mahomet, Bagdad, la capitale du vaste empire musulman, devenait un foyer de civilisation éclairée où les lettres, les arts, les sciences surtout étaient en honneur. En particulier les sciences géographiques y prirent une grande extension. Elles eurent pour première base les livres

grecs et principalement la géographie de Ptolémée, mais bientôt elles s'enrichirent de précieux renseignements au fur et à mesure que la religion musulmane pénétrait plus avant en Afrique.

D'abord, dès leurs premières conquêtes, les califes ordonnèrent à leurs généraux de faire faire des descriptions géographiques des pays soumis ; puis les caravanes religieuses et commerciales, le voyage à la Mecque, obligatoire pour les musulmans, étaient des sources d'observations précieuses et d'éléments nouveaux pour la géographie.

Nous ne pouvons passer en revue la longue liste des cosmographes, historiens ou voyageurs arabes ; nous nous contenterons de citer ceux qui, sur la région qui nous occupe, apportent quelques indications nouvelles.

Ibn-Haukal, de Bagdad, qui écrivait vers la fin du xe siècle, aurait parcouru toutes les possessions musulmanes d'Afrique. Dans son livre des *Routes et des royaumes*, dont beaucoup de parties sont empruntées à un de ses prédécesseurs El-Istakri, il parle du pays des noirs. Il cite Audagost, capitale d'un empire berbère ; cette ville, présume-t-on, était située au nord du Tagant ; Aoukar, un état noir dont le chef s'appelait Ghana et dont la capitale devait être à l'emplacement du Walata actuel ; vers l'an mil cet État fut conquis par les Berbères Lemtouna et Zénaga d'Audagost. Ibn-Haukal parle d'Aulil ou Oulil ; il y a doute sur l'emplacement de cette localité située dans une petite île ou péninsule de la côte occidentale d'Afrique. Il s'y trou-

vait des dépôts considérables de sel naturel : on y rencontrait des tortues gigantesques en grand nombre ; El-Bekry dit qu'Oulil était à 60 jours de marche de l'Oued-Noun. Ces renseignements semblent indiquer Arguin. D'autre part, Aboul-Féda place Oulil au sud d'une île située en face de l'embouchure du Nil de Ghana (le Sénégal) par 14° de latitude nord. Il dit que Oulil est composé d'habitations en roseaux et en chaume. Ses habitants font un grand commerce de sel ; des navires chargés de sel remontent le fleuve et en fournissent aux contrées riveraines. D'après ces notions, il semblerait qu'Oulil devait être placé près de l'embouchure du Sénégal. Aujourd'hui encore, près de Gandiole (au sud de Saint-Louis), des dépôts de sel sont exploités par les indigènes.

El-Bekry, dont nous venons déjà de parler, écrivit son ouvrage vers 1068, d'après les renseiments que lui fournit un faqyh voyageur, Abd-el-Malek qui aurait pénétré dans les contrées les plus reculées de l'Afrique. El-Bekry complète les données d'Ibn-Haukal sur l'empire du Ghana, sur Audagost; il nous fait connaître les premières conquêtes des Almoravides, ces Berbers qui, partis des bords du Sénégal, s'emparèrent du Maroc et finirent par se rendre maîtres d'une partie de l'Espagne et de la Sicile. Il donne des détails assez circonstanciés sur le Nil des noirs (le Niger) et sur les villes et États qui se trouvent sur ses bords, mais le vague de ses récits rend difficile et hypothétique toute identification avec les localités actuelles.

El-Edricy, surnommé le prince des géographes arabes, vint à la cour du roi de Sicile en 1153. Il fit présent à ce roi d'un globe d'argent sur lequel il indiqua tout ce que ses compatriotes connaissaient alors de l'Afrique occidentale. Ces notions ne vont guère plus loin que celles fournies par El-Bekry ; elles sont seulement plus détaillées. El-Edricy fut le premier des géographes arabes dont les écrits parvinrent en Europe ; à ce titre il était intéressant de le citer.

Nous laisserons de côté Ibn-Sayd, Aboul-Féda, quoique leurs ouvrages sur l'Afrique occidentale aient été savamment commentés et éclaircis par M. Reinaud, pour en arriver au plus célèbre des voyageurs musulmans, Ibn-Batoutah, de Tanger. Il commença en 1325 ses voyages qui durèrent trente ans. Il visita successivement l'Égypte, la Syrie, la Perse, l'Arabie, l'Asie-Mineure, l'Inde, la Chine, etc., et enfin le Soudan, ou pays des noirs. En 1352, il partit de Sidjilmessa, ville aujourd'hui disparue et qui probablement était située dans l'oasis de Tafilelt, avec une caravane de marchands qui, à travers le désert, se dirigeait vers le Soudan.

A vingt-cinq journées de marche au sud de Sidjilmessa il parvint à Teghazza, ville du désert habitée par des Berbers de la tribu de Messoufa et aux environs de laquelle se trouvaient d'importantes mines de sel. De là, en passant par Tasserahla, après vingt-deux jours de marche à travers le désert, infesté de serpents et parcouru par les Berbers Messoufa et Berdamma, il parvint à Aïwala-

tin dont le nom et la situation permettent de l'identifier avec le Walata actuel ; cette ville était habitée par des noirs. Ensuite, en quarante jours, Ibn-Batoutah se rend à Mali, capitale d'un vaste empire noir situé sur les bords du Nil des noirs (Niger). L'emplacement de l'ancienne ville de Mali n'a pu être exactement fixé. Elle se trouvait probablement sur la branche occidentale du Niger, dans les environs de Djenné. Notre voyageur donne, sur la cour du roi de Mali, Mansa-Suleïman, des détails empreints d'une exagération toute orientale mais qui néanmoins sont intéressants, car ils prouvent sans conteste l'existence, à cette époque, d'un puissant empire noir dans le Soudan occidental. De Mali, après un voyage de plusieurs jours, soit à chameau, soit en pirogue, Ibn-Batoutah atteint Tombouctou. Cette ville, qui fut le but de tant d'explorations était alors au pouvoir des noirs de l'empire de Mali, c'est-à-dire des Malinké, qui s'en étaient emparés en 1326. Fondée par les Berbers, probablement vers le milieu du XIe siècle, cette cité, à l'époque du passage d'Ibn-Batoutah, avait déjà été pillée et ravagée plusieurs fois, soit par les Touareg, soit par les Sousou, noirs de race mandingue, soit par les noirs de Mali qui l'avaient reprise sur ces derniers.

Descendant le Niger, dont il décrit le cours, Ibn-Batoutah arrive à Kaukau, ville qui est peut-être le Gogo actuel. Nous ne le suivrons pas dans le reste de son voyage ; indiquons seulement qu'il revint par le Touat à Sidjilmessa. Pour Ibn-Batou-

tah, le Nil des noirs, après la partie qu'il en a visitée, traverse l'Afrique tout entière de l'ouest à l'est et vient se jeter dans le Nil d'Égypte.

Un autre voyageur non moins célèbre fut El-Hassan de Grenade, plus connu sous le nom de Léon l'Africain. Il visita Tombouctou ; il en donne l'histoire dans l'ouvrage imprimé à Lyon par Jean Temporal en 1556, en même temps qu'une énumération et une description de quinze royaumes d'Afrique. Il complète Ibn-Batoutah, mais n'élargit pas le domaine des connaissances que nous devons à ce voyageur.

Enfin nous ne pouvons passer sous silence Ibn-Khaldoun, né à Tunis en 1332, qui laissa une histoire des Arabes et des Berbers pleine de renseignements précieux.

A partir du XVIe siècle et même du XVe, les ouvrages arabes sur la géographie perdent de leur intérêt à côté des découvertes faites par les marins portugais.

VOYAGES DES PORTUGAIS AUX COTES OCCIDENTALES D'AFRIQUE (XVe siècle).

C'est sous le règne de Henri II, le Navigateur, que les Portugais déployèrent surtout une activité extraordinaire à la recherche de pays nouveaux.

Après des tentatives répétées qui chaque année

leur faisaient gagner du terrain vers le sud, les marins portugais atteignirent, en 1442, le Rio-do-Ouro, en 1443 la baie d'Arguin, en 1446 le Sénégal et le cap Vert.

En 1447, Gil-Yanez, le premier des Portugais qui ait doublé le cap Bojador, s'arrêta à l'embouchure du Sénégal, qu'il nommait Sanaga. Les indigènes lui ayant appris que ce fleuve venait de fort loin du côté de l'est, Gil-Yanez croyait que c'était un des bras du Nil. Un de ses lieutenants remonta le fleuve en barque l'espace de quelques milles et s'empara de deux jeunes noirs.

La même année, Nuño Tristan dépassa le cap Vert et découvrit la rivière qui porte encore son nom : le Rio Nuño ou Nuñez. Il pénétra dans une rivière qu'il appela Rio-Grande et qui vraisemblablement était la Gambie et non le Rio-Grande de nos côtes actuelles. Les indigènes, montés dans de petites pirogues, entourèrent son navire et firent pleuvoir sur ses marins une nuée de flèches empoisonnées. Nuño Tristan fut atteint et mourut le jour même.

En 1454, un gentilhomme vénitien, Ca-da-Mosto entreprit, sous les auspices de Henri le Navigateur, un voyage commercial et de découvertes le long des côtes occidentales d'Afrique. Il en rapporta, sur les pays du Sénégal, des renseignements nouveaux et intéressants.

Après avoir visité Madère et les Canaries, il relâcha à Arguin, qui était alors un des points les plus fréquentés de cette côte. Par les ordres du roi

Henri on y avait élevé un château fort, il s'y faisait un grand commerce avec les Maures. Contre des marchandises diverses telles que toiles, draps, soies, blé, argent, etc., les Portugais recevaient de l'or et surtout des esclaves. Tous les ans, il en passait en Portugal environ huit cents, soit noirs, soit maures, ces derniers souvent enlevés de vive force sur la côte que les Portugais parcouraient jusqu'à l'embouchure du Sénégal.

Ca-da-Mosto fait connaître que les Maures négociants allaient, en grandes caravanes, chercher l'or et les esclaves à Tombouctou et dans le royaume noir de Mali. Ils les payaient avec le sel dont ils se fournissaient à Teghazza, et avec des chevaux. De Mali et de Tombouctou, des caravanes se rendaient au Fezzan par le Bornou, à Tunis et à la côte de Barbarie par le Touat, au Maroc, et enfin à Arguin par l'Adrar.

Ca-da-Mosto arriva à l'embouchure du Sénégal. Il ne cache pas sa surprise de voir les différences si tranchées qui existent entre les habitants des deux rives de ce fleuve : « Et me semble fort étrange et admirable, que delà le fleuve tous les peuples sont très noirs, grands, gros, de belle taille, bien formés, le pays verdoyant, peuplé d'arbres et fertile ; et de çà les habitants se voient maigres, essuis, de petite stature, et le pays sec et stérile. »

Il faut citer également son opinion singulière sur l'origine du Sénégal :

« Ce fleuve, comme plusieurs sont d'opinion, est une branche de Gion, qui prend son origine au

paradis terrestre, et fut nommé Niger par les anciens, lequel Gion, arrosant toute l'Éthiopie et s'approchant près de la mer océane, devers Ponant, là où il s'embouche, jette plusieurs autres branches et fleuves, outre celui de Sénéga. L'autre bras qu'il jette encore est le Nil, qui passe par l'Égypte et se joint avec notre mer Méditerranée. Telle est l'opinion de ceux qui se sont avec travail délectés à chercher le monde et s'enquérir des merveilles d'icelui [1]. »

Ca-da-Mosto entra en relations avec les Gilofes ou Yolofs (Wolof) habitants du royaume de Sénéga, sur la rive gauche du fleuve. Il décrit avec grands détails leurs mœurs, leurs coutumes, leurs vêtements, etc. ; ces noirs étaient déjà, à cette époque, en partie convertis à la religion musulmane. Tous les renseignements qu'il donne à ce sujet, concordent avec ce que nous savons aujourd'hui sur les Wolof.

Ca-da-Mosto reprit la mer et vint aborder en un point de la côte au nord du cap Vert. Il pénétra dans le pays de Budomel, nom que portait le chef d'un état noir que nous appelons aujourd'hui Cayor et dont le roi a le titre de Damel. Après un séjour de près d'un mois auprès de Budomel qui le reçut « fort humainement et avec grandes caresses, » Ca-da-Mosto se rendit par terre à l'embouchure du

1. *De l'Afrique.* Contenant la description de ce pays, par Léon L'Africain, et la navigation des anciens capitaines portugais aux Indes orientales et occidentales. Traduction de Jean Temporal (1556).

Sénégal, le mauvais état de la mer l'empêchant de remonter sur son navire. A ce propos, il dit que les nègres de Budomel sont les plus grands nageurs du monde, car l'un d'eux, malgré la violence des vagues et les brisants de la côte, s'était chargé de porter au large une lettre à son navire et avait heureusement accompli sa mission.

Ce voyage à travers le Cayor fournit à Ca-da-Mosto l'occasion d'observations nombreuses sur ses habitants et sur le pays ; il parle des productions du sol, du vin de palme que boivent les indigènes, du mil et d'une huile particulière (huile de palme?) qu'ils emploient principalement dans leur alimentation. Il résume son impression sur la fertilité de cette région par ces mots : « Tout le pays est en campagne fort propice à produire... la qualité de l'air et du terroir y est bonne. »

Ayant remis à la voile, Ca-da-Mosto rencontra, au large de l'embouchure du Sénégal, deux bateaux montés par des Portugais et par des Génois, commandés par Uso-di-Mare. Il se joignit à eux, et de concert, ils naviguèrent vers le sud en suivant la côte à la recherche du pays de Gambra (Gambie) où, d'après les récits des voyageurs précédents, ils devaient trouver de l'or en abondance. Ils pénétrèrent dans la baie de Dakar, entrèrent en relations avec les Sérères et les Barbasins (Bour-ba-Sine) se servant, pour interprètes, des noirs esclaves que les Portugais avaient enlevés dans leurs premiers voyages et transportés en Portugal.

Nos voyageurs reconnurent l'entrée de la rivière de Saloum et atteignirent le vaste estuaire de la Gambie. Les trois navires remontèrent la rivière et livrèrent un petit combat aux indigènes montés sur de légères pirogues.

La fatigue et le mécontentement de leurs hommes obligèrent Ca-da-Mosto et Uso-di-Mare à retourner en Europe.

L'année suivante (1456) ils revinrent dans ces parages, découvrirent les îles du cap Vert et pénétrèrent de nouveau dans la rivière de Gambie avec l'espérance de s'y procurer de l'or. Ils furent déçus, car ils n'en recueillirent qu'une très faible quantité. Ils eurent avec les sujets du Batti-Mansa (le roi Batti) les rapports les plus amicaux et purent acheter quelques esclaves. Les fièvres qui s'abattirent sur l'équipage les obligèrent à quitter la Gambie; ils firent voile vers le sud, découvrirent l'embouchure d'une rivière qu'ils nommèrent Casa-Mansa, du nom du chef d'un état riverain (le roi Casa). Poursuivant plus loin, ils reconnurent les embouchures du Rio-San-Domingo, du Rio-Geba, et quelques îles de l'archipel des Bissagos. Ses interprètes ne pouvant se faire comprendre des naturels de cette région, Ca-da-Mosto en prit prétexte pour revenir en Europe.

En 1462, une nouvelle expédition, commandée par Piedro de Cintra, continua les découvertes sur la côte occidentale d'Afrique, à partir du Rio-Grande, dernier point atteint par Ca-da-Mosto. Suivant les sinuosités de la côte, baptisant les caps

et les rivières, elle parvint jusqu'à la rivière de Sierra-Leone.

A partir de ce point nous abandonnerons les Portugais dans leurs découvertes géographiques qui sortent du cadre de notre étude. Ajoutons cependant qu'ils ne se bornèrent pas au rôle d'explorateurs, mais qu'ils fondèrent des comptoirs sur la côte du Soudan occidental et entretinrent des relations commerciales continues avec les indigènes; la traite des esclaves en formait le principal objet.

En 1468, le roi Soni-Ali les autorisa à s'établir dans l'Adrar; mais ils n'y restèrent que deux ans.

Le chemin que les Portugais avaient rouvert fut bientôt fréquenté par les marins des autres nations d'Europe. Français, Espagnols, Hollandais, Anglais, Vénitiens, vinrent également chercher fortune sur ces côtes où ils continuèrent entre eux les luttes qui ensanglantaient alors l'Europe.

EXPLORATIONS ANGLAISES DANS LA GAMBIE

(XVIIe et XVIIIe siècles)

Les Anglais portèrent de préférence leurs efforts sur la partie de la côte comprise entre la rivière de Gambie et celle de Sierra-Leone, puis plus tard, sur la côte de Guinée; de leurs démêlés, de leurs luttes, d'abord avec les Portugais, puis ensuite

avec les Hollandais et les Français, il n'y a pas lieu de s'occuper ici, non plus que des vicissitudes que subirent leurs compagnies commerciales ; il suffit de signaler les voyages que firent quelques Anglais vers l'intérieur dans le but de rechercher les pays où se recueillait l'or que les marchands Maures apportaient sur la côte de Barbarie et à Arguin.

En 1618, Thompson, envoyé par une association de marchands de Londres, s'engagea dans la rivière de Gambie. Il la remonta avec son navire jusqu'à Kassan, puis de là, il gagna dans une chaloupe avec deux de ses gens et quelques indigènes, le pays de Tenda à plus de trois cents kilomètres, en ligne droite, de l'embouchure du fleuve.

L'équipage de son navire qu'il avait laissé à Kassan, ayant été massacré par les Portugais, Thompson séjourna deux années dans le pays de Tenda, attendant les secours qu'il avait sollicités d'Angleterre. Il fut tué par les siens quelques mois avant l'arrivée d'un bâtiment anglais monté par Jobson.

Jobson pénétra également jusqu'à Tenda (1620). Il rapporta une relation assez détaillée de son voyage, avec une description de la Gambie. La navigation avait été souvent gênée par les hippopotames qui pullulaient dans le fleuve ainsi que les crocodiles. Il éprouva de grandes difficultés à franchir les rapides de Barraconda. Bien accueilli par les indigènes des petits États de Oulli, de Kantora et de Tenda, il put se procurer, contre du sel

qu'il avait eu soin d'emporter, des dents d'éléphants, des étoffes, des esclaves, mais très peu d'or.

Jobson remarque que la marée se fait sentir dans la Gambie jusqu'à Barraconda.

Pour terminer ce qui a trait à la Gambie, il faut ajouter que les Anglais y fondèrent des comptoirs dans le courant du XVIIe siècle, qu'ils y établirent un fort, celui de Saint-Jacques ou James-fort, à quelques milles de l'embouchure, et qu'enfin, un siècle après Jobson, Stibbs (1725) remonta cette rivière à la recherche de ses sources; il n'atteignit même pas Tenda. Après lui, cette tentative fut renouvelée par plusieurs de ses compatriotes, entre autres par Moore, Harison, etc., mais sans plus de succès.

En résumé, la question de l'origine de la Gambie ne fut pas résolue par eux à cette époque; pour beaucoup de gens, cette rivière restait, comme le Sénégal, une branche du Niger.

EXPLORATIONS FRANÇAISES

(XVIIe et XVIIIe siècles)

C'est en 1626 que naît vraiment le Sénégal en tant que colonie française. Sous l'impulsion du duc de Richelieu, qui encourageait les entreprises coloniales, les Français s'établirent dans l'île de

Saint-Louis. Une association de marchands de Rouen et de Dieppe, sous le nom de Compagnie Normande pour l'exploitation du commerce du Sénégal, obtint, par privilège royal, le droit exclusif d'y commercer.

Mais la situation des Français y était des plus précaires. En effet les Hollandais, dont la puissance maritime avait remplacé celle des Portugais dans ces régions, étaient maîtres d'Arguin, de Gorée, de Rufisque, etc. Ils attiraient sur ces points la plus grande partie des produits de l'intérieur et, par suite, ruinaient le commerce de la compagnie française: en outre de Gorée et d'Arguin, ils surveillaient l'embouchure du Sénégal; en cas de guerre ils pouvaient facilement la bloquer.

En 1667 et 1668, sous le ministère de Colbert, qui continuait la politique coloniale de Richelieu, les Français s'emparèrent d'Arguin et de Gorée, puis plus tard de Rufisque, Joal et Portudal. La possession leur en fut confirmée par le traité de Nimègue (1678).

Malheureusement, on ne parut pas comprendre toute l'importance d'Arguin, on laissa les Hollandais s'y établir de nouveau, ainsi qu'à Portendick, d'où ils faisaient une concurrence redoutable à notre commerce avec les Maures.

Avec des fortunes diverses, plus souvent mauvaises que bonnes; les compagnies se succédèrent dans l'exploitation du Sénégal.

Cependant, sous André Brüe, qui fut nommé directeur de la Compagnie du Sénégal, cap nord

et côte d'Afrique, en 1697, la colonie vit ses affaires prospérer, son commerce prendre une extension tous les jours croissante ; en même temps l'influence de la France s'étendit dans l'intérieur du Soudan occidental, grâce aux voyages qu'y fit André Brüe et aux postes fortifiés qu'il y fit construire.

Les voyages de Brüe ont été racontés en détail par le Père Labat dans son intéressant et curieux ouvrage paru en 1728 sous le titre de *Nouvelle relation de l'Afrique Occidentale*.

Malgré ses naïvetés, cet ouvrage est encore aujourd'hui une mine précieuse de renseignements sur tout ce qui touche au Soudan occidental.

Il est certain qu'avant Brüe la vallée du Sénégal avait été parcourue par des Français ; quelques-uns y résidaient même comme agents des compagnies ; mais ceux-ci, commerçants, aventuriers ou négriers, se souciaient peu de faire connaître les pays nouveaux qu'ils découvraient ou en étaient incapables.

Nous ne possédons, comme relation de ces voyages, que celle d'un sieur Jannequin qui, l'année 1637, serait remonté dans le Sénégal l'espace d'environ soixante-dix lieues ; il ne cite aucun nom sur le fleuve que celui de son point d'arrivée : Terrier-Rouge. C'était un lieu d'échange pour la traite des gommes, une escale située sur la rive droite du Sénégal, à dix lieues en aval de la pointe ouest de l'île à Morfil.

ANDRÉ BRÜE. — COMPAGNON
(1697-1725)

Dès son arrivée dans la colonie, en 1697, Brüe mit à exécution le dessein qu'il avait formé de visiter tous les pays avec lesquels les commerçants avaient des relations, afin d'y développer le commerce, d'ouvrir des débouchés nouveaux, et surtout d'y rétablir l'influence des Français, fort diminuée par l'incapacité ou les malversations des agents de la Compagnie.

Il commença par le Cayor qu'il traversa de Rufisque à Saint-Louis, accompagné par le Damel Latir-Fal-Soukabé. Les relations avec ce prince, d'abord très cordiales, s'envenimèrent par la suite, lorsque Brüe, conformément aux traités, voulut s'opposer à ce que les indigènes du Cayor trafiquassent avec les navires étrangers. Brüe fut même fait prisonnier à Rufisque par les soldats du Damel, en 1701 ; la présence de deux vaisseaux français dans la baie de Rufisque mit fin à sa détention qui avait duré douze jours et pendant lesquels les négresses de l'entourage du Damel avaient été pleines d'égards pour lui.

Au mois de septembre 1697 Brüe partit du fort Saint-Louis pour entreprendre son premier voyage dans la vallée du Sénégal. Sa flottille se composait de trois barques et de quelques petites chaloupes chargées de marchandises et de vivres.

Les pluies de l'hivernage venaient à peine de cesser. Le Sénégal, gonflé par les eaux, s'étalait majestueusement entre ses rives couvertes d'une végétation luxuriante. Au milieu d'arbres, chargés de verdure, se jouaient des oiseaux parés des plus brillantes couleurs, des singes se poursuivaient de branches en branches « et par leurs gambades ne semblaient penser à autre chose qu'à divertir ceux qui passaient auprès de leurs retraites. » (Père Labat.)

Brüe s'arrêta à Donaye, le Coq, Terrier-Rouge, villages où les Maures Brakna venaient apporter les gommes du désert. Il visita également les chefs des villages noirs de la rive gauche, cherchant partout à nouer des relations dont le commerce de la compagnie put tirer profit.

A cette époque, l'île à Morfil ou d'ivoire justifiait encore son nom ; on y rencontrait de nombreux troupeaux d'éléphants et les indigènes vendaient une dent du poids de dix livres pour la modique somme de six sous. Partout sur son passage Brüe signale la grande fertilité des terres sur les bords du Sénégal, surtout sur la rive gauche, et principalement dans l'île à Morfil ; on y récoltait du mil, du riz et du tabac. A Goumel, village situé sur la rive droite du Sénégal près du Marigot de Kaeaedi, André Brüe fut très amicalement reçu par le Siratik ou chef des Poul du Fouta, qui pour lui faire honneur, fit défiler devant lui toute sa cavalerie. Ainsi il y a près de deux siècles la capitale des Poul se trouvait sur la rive droite du Sénégal.

Brüe profita des bonnes dispositions de son hôte pour le faire consentir à l'établissement de plusieurs comptoirs dans ses États, dont un entre autre à Guiorel, près de Goumel. Il espérait ainsi faire dévier sur Saint-Louis, l'or, l'ivoire, le coton que les Poul livraient aux Maures.

C'est à Goumel que se termina le premier voyage de Brüe sur le Sénégal.

L'année suivante (1698) il repartit de Saint-Louis avec l'intention de remonter le Sénégal le plus loin possible. Comme dans le premier voyage, il eut soin de se munir d'une grande quantité de marchandises d'échange. A Guiorel, il cimenta par quelques présents l'alliance et les conventions commerciales conclues l'année précédente avec le Siratik et déjoua ainsi les projets des Hollandais qui cherchaient, par Portendick et Arguin, à attirer à eux les produits du Haut-Sénégal. Poursuivant son voyage, Brüe atteignit Dembacané près du Marigot de N'guérère, limite entre le Damga et ce qu'on appelait alors le pays de Galam-Galam était une appellation générale, en usage à cette époque parmi ceux qui faisaient la traite, pour désigner les régions au delà de Bakel.

Ayant dépassé la Falémé, Brüe s'arrêta à Dramané. Il donne à cette ville plus de quatre mille habitants, la plupart Sarakhollé. Les noirs de cette race étaient alors, comme aujourd'hui, les commerçants les plus actifs du Soudan occidental. Ils invitèrent Brüe à s'arrêter chez eux et à y faire le commerce ; ils lui cédèrent, en échange de ses

marchandises européennes, de l'or, de l'ivoire et des esclaves.

Deux rois se disputaient alors le pouvoir dans le royaume de Galam ; Brüe chercha à se les concilier tous les deux par des présents ; mais l'un d'eux, peu satisfait sans doute de ceux qu'il avait reçus, réunit ses troupes et se porta contre Dramané. Les habitants de ce village firent cause commune avec les Français et le roi mécontent n'osa les attaquer. Cependant Brüe, encouragé par les affaires qu'il faisait en ce pays, résolut d'y établir de suite un comptoir et de le protéger par un poste fortifié. Il fit choix d'un emplacement près du village même de Dramané et son ingénieur se mit immédiatement à faire le tracé du fort, qui ne fut achevé que deux ans après. L'établissement de ce poste qu'on appela fort Saint-Joseph, sur le Haut-Sénégal, à deux cent vingt-cinq lieues de Saint-Louis, est un fait mémorable dans l'histoire de la colonie du Sénégal.

Pendant que ses facteurs continuaient à commercer avec les Sarakhollé, pendant qu'un de ses officiers allait explorer la Falémé, Brüe continua son voyage en remontant le Sénégal. Il parvint jusqu'aux cataractes du Félou. Un moment, il eut l'intention de faire établir un fort dans les environs, sur l'île de Caignou, mais l'éloignement de la Falémé lui fit abandonner ce projet. Brüe comptait pousser par terre jusqu'aux cataractes de Gouina, quand une baisse rapide des eaux l'obligea à revenir en hâte à Dramané et de là à Saint-Louis.

Quelques années après, des agents de la compagnie se rendirent à Gouina, mais ne purent aller au delà, leurs guides noirs refusant de s'engager dans un pays dont les habitants parlaient un langage qu'ils ne comprenaient pas. Des renseignements que les agents recueillirent auprès des habitants et de ceux que leur fournirent les marchands nègres, il résulta que le royaume de Kasson (Khasso) s'étendait à l'est entre deux rivières, la rivière Blanche et la rivière Noire. Le pays était très fertile ; dans certaines parties on y trouvait de l'or qu'on extrayait par le simple lavage des terres, c'est ainsi que cela se pratique encore aujourd'hui dans le Bambouk et dans le Bouré. Les indigènes leur apprirent aussi que les sources du Sénégal se trouvaient dans les environs d'une ville du nom de Timbou ou Tombou, qu'on confondit avec Tombouctou, ce qui ne fit que continuer l'erreur géographique, déjà signalée, qui faisait du Sénégal et du Niger un fleuve unique.

En 1700, Brüe fit un voyage dans la Gambie pour régler, avec les Anglais, quelques questions de commerce. Après un court séjour à James-fort, il gagna par terre, à travers le Fogni, d'abord les établissements portugais de la Casamance, puis ceux du Rio-Cachéo.

L'année suivante (1701) c'est dans le Rio-Géba qu'il se rendit à l'effet d'établir un comptoir français dans une des îles de l'archipel des Bissagos ; il fit choix de l'île de Bissao quoique les Portugais y eussent déjà un fort. De là, il alla visiter différentes îles de l'archipel : Boulam Cazegou, Carashe, etc.

Toutes ces îles, ainsi que la côte depuis la Casamance jusqu'au Rio-Nuñez, étaient d'une fertilité extraordinaire, elles produisaient en abondance du riz, de la canne à sucre, de l'indigo ; on y trouvait également de l'ivoire en grande quantité, de la cire et un peu d'or. Toute cette région était fort peuplée ; aussi Brüe forma le dessein d'y entretenir des relations commerciales suivies, surtout dans le but de s'y procurer des esclaves. Les Portugais en tiraient chaque année plusieurs milliers qu'ils achetaient à des prix relativement modérés.

Brüe quitta le Sénégal, en 1702 ; il y revint en 1714.

La compagnie des Indes qui, en 1718, succéda à la compagnie du Sénégal, le maintint comme directeur. Par son intelligence, son activité et sa grande connaissance du pays, Brüe amena les affaires de cette nouvelle Compagnie à un degré de prospérité qui n'avait jamais été atteint.

Pendant cette seconde période, Brüe fit encore plusieurs voyages dans l'intérieur du pays.

Il tenta tout d'abord de pénétrer en bateau par le Sénégal et le marigot de Garack dans le lac Cayar ; déjà plusieurs tentatives de ce genre avaient été faites avant lui, toujours sans succès, par sui' de l'épaisseur des roseaux qui obstruaient le passage. Il pensait qu'il y aurait eu grand profit à établir un comptoir sur les bords du lac Cayar pour y attirer les gommes que les Maures allaient porter à Arguin et à Portendick où on avait laissé les Hollandais se réinstaller. Une baisse rapide des

eaux l'arrêta à mi-chemin du lac et l'obligea à revenir vivement en arrière, à son grand regret, dit-il, car plus de cinq cents marchands maures ou nègres s'étaient rassemblés dans l'espérance de trafiquer avec les Français.

L'année suivante il se rendit à l'escale du désert pour régler avec les Maures les nouvelles conditions qui devaient présider à la traite des gommes. Le but poursuivi par Brüe avec une persévérance infatigable était toujours le même : attirer à nos comptoirs du Sénégal les produits de l'intérieur.

La question d'Arguin, dont l'importance n'avait pas échappé à Brüe, le préoccupait vivement. Comme on vient de le voir, il cherchait, par tous les moyens, à attirer les produits de la rive droite vers nos comptoirs, à détourner les Maures de les porter à Arguin. Il ne borna pas là ses efforts. En 1717, il dirigea une escadre commandée par Perrier de Salvert sur cette île pour la reprendre aux Hollandais et aux Maures qui l'occupaient en force. Le 24 février, Perrier de Salvert débarquait ses troupes et s'emparait du fort après y avoir fait brèche. Il y laissa un gouverneur français.

« Le commerce reprit ; les Maures apportaient des plumes d'autruche, de l'or, de la gomme, des moutons, des tortues qu'ils pêchaient aux abords de l'île. Il y eut bientôt plus de trois cents Maures établis dans l'île d'Arguin. »

Les Hollandais, qui étaient restés maîtres de Portendick, poussèrent les Trarza à attaquer Arguin. Ceux-ci, au nombre de quinze cents, sous la

conduite de leur roi Ely-Chandora, s'emparèrent du fort le 22 janvier 1722.

Une expédition fut alors dirigée contre Arguin, mais malgré les protestations de Brüe, l'attaque ne fut pas donnée au fort, parce qu'on n'avait pas trouvé d'eau potable dans les citernes ; les troupes furent rembarquées.

L'année suivante (1724), Brüe fit équiper une escadre dont Perrier de Salvert eut le commandement. Celui-ci donna l'assaut au fort et les défenseurs capitulèrent.

Un gouverneur français fut de nouveau laissé dans l'île qui nous resta jusqu'en 1758, époque où la colonie du Sénégal fut prise par les Anglais.

Cependant Brüe ne perdait pas de vue le pays de Galam. Il fit activer la reconstruction du fort de Saint-Joseph qui, élevé en 1700, avait été emporté par une inondation en 1701, puis pillé et brûlé en 1702 par les indigènes révoltés. Le nouveau fort de Saint-Joseph fut reconstruit près de Makhana, à peu de distance de l'ancien.

Brüe fit établir un nouveau poste fortifié, celui de Saint-Pierre de Caynoura, sur la rive gauche de la Falémé, à la place qu'occupe aujourd'hui celui de Sénoudébou.

Enfin Brüe confia à un facteur ou traitant, du nom de Compagnon, la mission de parcourir les pays de Galam et de Bambouk afin de rechercher les gisements aurifères d'où les noirs tiraient l'or qu'ils apportaient à nos comptoirs.

Compagnon fit plusieurs voyages dans le Bam-

bouk, contrée montagneuse qui s'étend entre le Sénégal et la Falémé. Il en dressa une carte très exacte qui, aujourd'hui encore, peut être consultée avec fruit.

Du fort Saint-Joseph il se rendit, en droite ligne, au fort Saint-Pierre, puis passant sur la rive droite de la Falémé qu'il suivit, il descendit dans le sud jusqu'à hauteur de Farabanna, à près de quarante lieues du confluent de la Falémé et du Sénégal. Dans un autre voyage, il pénétra dans le massif de Tambaoura en suivant la vallée du Sénou-Kholé (rivière de l'or).

Compagnon, par son habileté, son caractère conciliant, les présents qu'il distribuait sur sa route, sut se faire bien accueillir des indigènes dont les défiances avaient tout d'abord été éveillées par l'arrivée d'un blanc dans leur pays. Il obtint d'eux tous les renseignements qu'il désirait sur les mines d'or du Bambouk. C'était là le principal but de son voyage, aussi il néglige un peu ce qui ne se rattache pas directement à ses recherches.

Compagnon, ou plutôt le Père Labat qui transcrit la relation de ses voyages, dit que le sol tout entier du Bambouk est un immense placer d'or. La Falémé, les marigots qui s'y déversent, les moindres ruisseaux roulent des paillettes d'or. Néanmoins l'or se trouve en plus grande abondance dans certains points, à Naé, Segalla, Salabali, Guinguifarana, Farabana sur la Falémé; Farabana sur le Sénou-Kholé et dans le district de Tambaoura. Les noirs extrayaient l'or par le lavage des terres, mais

ne suivaient aucune méthode dans l'exploitation des gisements. Creusant des trous dans le sol, les abandonnant quand les parois menaçaient de s'ébouler, allant de ci, de là à la recherche de la terre aurifère et se consolant quand ils ne trouvaient pas le précieux métal, en disant que l'or était un dieu malin qui se plaisait à changer de domicile pour tourmenter ceux qui l'aiment.

Compagnon prétend qu'outre l'or, le Bambouk renfermerait des gisements de plomb argentifère, des minerais de cuivre, d'étain et de fer.

ADANSON (1749-1754). — **RUBAULT** (1786). — **GOLBERRY** (1785-1787). — **WATT et WINTERBOTTOM** (1794).

Brüe, dont l'administration avait été si remarquable, eut, comme directeurs des compagnies du Sénégal, de dignes successeurs : de Saint-Robert, David, entre autres, qui consolidèrent l'œuvre fondée par lui. Mais les efforts de ces derniers ne dépassèrent pas les limites qu'il avait atteintes. Jusqu'à la fin du XVIIe siècle, les explorateurs, et ils furent nombreux, se bornèrent à reconnaître le littoral de l'Atlantique et le bassin du bas et du moyen Sénégal jusqu'à la Falémé.

Les relations de voyages, les descriptions des pays, les études sur le commerce, sur les mœurs,

les habitudes, des habitants du Sénégal abonden dans la période qui s'étend de 1723 à 1800. Et cependant, durant cette période, la colonie subit le contre-coup des guerres malheureuses qui affaiblirent la puissance maritime de la France et qui permirent à sa rivale, l'Angleterre, de s'emparer de presque toutes ses colonies.

En 1758, Saint-Louis et Gorée tombèrent aux mains des Anglais; ceux-ci restituèrent l'île de Gorée en 1763 et, en 1779, le duc de Lauzun leur reprit Saint-Louis. Mais en 1800 les Anglais s'emparèrent de nouveau de Gorée et en 1809 de Saint-Louis.

La colonie du Sénégal fut rendue à la France par le traité de 1814 et réoccupée effectivement en 1817.

Parmi les récits des voyages exécutés au Sénégal pendant le XVIIIe siècle, il en est un certain nombre qu'il faut citer en raison des clartés nouvelles qu'ils apportaient dans la connaissance de ces régions ou du mérite de leurs descriptions.

Le naturaliste Adanson séjourna au Sénégal pendant cinq ans (1749-1754). Il en étudia la flore et la faune et rapporta d'immenses richesses en productions des trois règnes, des documents considérables qui lui servirent à écrire une histoire naturelle du Sénégal et une histoire des coquillages, qui sont encore utiles à consulter aujourd'hui.

Ses investigations eurent pour théâtre l'île de Sor, les bords du marigot des Maringouins, les

environs de Podor, l'île de Gorée, le cap Vert et les rives de la Gambie près du comptoir d'Albréda.

Un négrier, du nom de Lamiral, que les besoins de son commerce conduisirent jusqu'au pays de Galam, donne, dans un livre qu'il écrivit en 1789, des renseignements très précis sur le commerce des gommes qui se faisait avec les Maures et sur la traite des esclaves ; sa compétence en un pareil sujet rend son livre précieux.

Durand publia en 1802 le récit d'un voyage qu'il fit en 1785 et 1786 au Sénégal, avec la description de la côte depuis le cap Blanc jusqu'à Sierra-Léone. Son ouvrage est accompagné d'un atlas de cartes très soignées.

La partie la plus intéressante de cet ouvrage est la relation du voyage qu'un employé de la compagnie, nommé Rubault, fit, par terre, de Saint-Louis au pays de Galam.

Rubault partit de Saint-Louis le 11 janvier 1786, avec un marchand maure, deux domestiques noirs et trois chameaux chargés de provisions et de marchandises de traite.

Il traversa la partie septentrionale du Cayor et pénétra dans le Djolof. A Hicarkor, probablement le Ouarkhohh des cartes actuelles, capitale de ce dernier État, où il resta trois jours, il fut parfaitement accueilli par le roi du Djolof. Au lieu de continuer vers l'est, il marcha au sud et pendant quatre jours traversa une forêt épaisse composée, en majeure partie, de gommiers. Le petit État de Niani, riverain de la Gambie, dans lequel il parvint, sans

toutefois pousser jusqu'au fleuve, lui parut être d'une fertilité remarquable, et bien cultivé. La région est boisée et les arbres qui s'y rencontrent le plus fréquemment sont les gommiers, les aloès, et ceux qui produisent l'encens et le *mastic*. Rubault, en signalant ces richesses, fait remarquer que les noirs ignorent absolument leur valeur et le parti commercial qu'ils en pourraient tirer.

Le pays de Oulli qu'il traversa ensuite est très accidenté, d'un parcours difficile. Deux de ses chameaux, porteurs de ses marchandises de traite, se perdirent dans un précipice. Cet accident faillit avoir une influence fâcheuse sur la suite de son voyage. Ne possédant plus de présents à offrir aux chefs des villages, il éprouva, de la part de certains d'entre eux, quelque résistance à le laisser passer.

Après avoir visité le Oulli, Rubault remonta dans la direction du nord-est, traversant encore de grandes forêts pleines d'animaux sauvages : sangliers (phacochères), singes, éléphants, loups (chacals ou hyènes), panthères, lions. Dans le Bondou, État situé sur la rive gauche de la Falémé et habité par des Poul musulmans, il fut tout d'abord bien reçu par le roi ou almamy qui fit défiler son armée devant lui. Mais celui-ci, apprenant le dénûment de Rubault, ne voulut plus le laisser partir qu'il ne lui eût promis de lui envoyer de nombreux présents de Galam. Rubault, grâce à cette promesse, put continuer son voyage ; il franchit la Falémé près de Kaynoura, et atteignit le fort Saint-

Joseph, d'où il revint à Saint-Louis par le fleuve.

Cette exploration est remarquable non par ses découvertes géographiques, mais parce que ce fut la première exploration un peu étendue, qui se fit par terre.

En 1785, 1786, 1787, sous l'administration de M. de Repentigny, puis du marquis de Boufflers, qui, nommés gouverneurs du Sénégal pour le roi, prirent à tâche d'y faire renaître le commerce français presque ruiné par suite de l'occupation étrangère, le capitaine du génie Golberry fit plusieurs voyages de reconnaissance et d'études dans la colonie du Sénégal.

Il traversa le Cayor, de Saint-Louis à Dakar, accompagna M. de Repentigny dans le Saloum, pour y conclure un traité de commerce avec le Bour ou roi de cet État noir, visita les escales du désert, le comptoir d'Albréda ; dans l'ouvrage qu'il publia, il donne des renseignements sur le commerce de la gomme, sur celui de l'or qui vient du Bambouk ; il alla également à Sierra-Léone où les Anglais avaient élevé des établissements remarquables et où ils faisaient alors un commerce d'esclaves des plus actifs et qui leur rapportait de gros bénéfices. Au moment où Golberry s'y trouvait, un navire français venait prendre livraison, à la factorerie de Sierra-Léone, du premier chargement d'un lot de 3,000 captifs qui devait être fourni dans une année, à une maison du Havre, pour le prix moyen de 600 francs par tête d'esclave. Sierra-Léone en expédiait annuellement 4,000 aux colo-

nies anglaises et en vendait environ 3,000 aux Portugais.

La prospérité dont jouissaient alors les établissements anglais de Sierra-Léone encourageait la compagnie commerciale de Liverpool, qui en était propriétaire, à étendre ses affaires.

Les Anglais portèrent principalement leurs efforts sur la côte, du Rio-Nuñez à Scherboro ; ils cherchèrent à y établir de nouveaux comptoirs, même à y fonder des colonies agricoles (à Boulam en 1794) ; de sorte qu'à la fin du XVIIIe siècle cette partie du littoral était reconnue dans toutes ses sinuosités. De 1785 à 1787, un lieutenant de vaisseau de la marine anglaise, M. Mathews, la visita et en donna une description complète et détaillée.

Cependant les légendes qui couraient alors sur Tombouctou, sur les mines d'or des pays de l'intérieur, sur les richesses fabuleuses qui se trouvaient dans le centre de l'Afrique, exercèrent sur les Anglais de Sierra-Léone leur fascination habituelle. Ils résolurent d'envoyer des explorateurs à la recherche d'une route vers les contrées populeuses de l'Afrique centrale, afin d'ouvrir un nouveau et fructueux débouché à leur commerce.

En 1794, deux employés des factoreries de Sierra-Léone offrirent de se rendre dans le Fouta-Djallon dont le chef avait manifesté l'intention d'ouvrir des relations commerciales avec les Anglais. Watt et Winterbottom espéraient pousser leur exploration bien au delà, vers l'intérieur ; ils

en furent empêchés par les Poul de Timbo, qui les obligèrent à retourner à Sierra-Léone.

Tous deux moururent prématurément peu de temps après leur retour ; ils n'eurent pas le temps d'écrire la relation de leur voyage ; le peu qu'on en sait, provient de quelques parties du journal de Winterbottom.

Les explorateurs étaient partis de Kakondy sur le Rio-Nuñez, au mois de février 1794, et s'étaient dirigés droit vers l'est. La région qu'ils traversèrent était coupée de nombreux cours d'eau, de marigots, qui assuraient la fertilité des terres basses près de la côte ; mais à mesure qu'ils s'avançaient vers l'est, le pays devenait accidenté, rocheux et aride en certains points, les rivières torrentueuses. Sur l'itinéraire qu'ils suivirent au travers de l'État de Timbi, les villages étaient distants les uns des autres de 6 à 8 milles. C'était une route très fréquentée par les caravanes de Foulah (Poul) qui apportaient à la côte du riz, de l'ivoire et des esclaves qu'ils échangeaient principalement contre du sel.

Watt et Winterbottom avaient pénétré dans le Fouta-Djallon et atteint Labé dont ils évaluent la population à 5,000 habitants et où ils furent reçus avec la plus grande hospitalité. De là, se dirigeant vers le sud-est, ils parvinrent à Timbo après avoir traversé une rivière qu'ils appellent Tanya et qui n'était autre probablement que la Téné ou Falémé, près de ses sources.

De Timbo, ils conçurent le projet de se rendre à

Tombouctou; ils avaient appris à Labé qu'il leur faudrait quatre mois de marche pour atteindre : cette ville et qu'ils devraient traverser six royaumes; ceux de Bélia, de Bouré, de Manda (Manding), de Ségo (Ségou), de Genach (Djenné), de Sousandou (Sansandig), et enfin celui de Tombouctou. Mais l'almamy de Timbo s'opposa absolument à l'accomplissement de ce projet. Watt et Winterbottom revinrent à Sierra-Léone, en suivant à peu près la vallée du grand Scarcies, accompagnés ou plutôt reconduits par une forte escorte de Poul.

Watt et Winterbottom s'étaient trouvés pendant plusieurs jours dans la région montagneuse ou la Falémé et le Sénégal (Bafing) prennent leurs sources, et par conséquent à même de résoudre un intéressant problème géographique. Ils ne l'ont pas su, ne s'en sont pas préoccupés ou ne l'ont pas fait connaître. Du reste, ce n'était pas là le but de leur voyage.

HOUGHTON (1790).

Les explorations dans le Soudan occidental qui viennent d'être brièvement résumées dans les chapitres précédents, n'avaient eu, sauf de bien rares exceptions, qu'un seul but : l'ouverture de nouveaux marchés pour le commerce, la recherche

des pays aurifères et surtout des pays à esclaves. En réalité, les connaissances géographiques qui en résultaient étaient peu étendues : Le Sénégal reconnu jusqu'aux cataractes de Gouïna, la Falémé jusqu'à Farabana, la Gambie jusqu'au pays de Tenda ; le Walo, le Cayor, le Djolof, le Bambouk, le Fouta-Djallon plus ou moins explorés.

En revanche la côte, depuis le cap Blanc jusqu'à Sierra-Léone, avait été parcourue et décrite dans ses moindres sinuosités.

Au delà de ces limites vers l'est, on en était encore aux renseignements bien vagues fournis par les géographes arabes, les indigènes et les traitants du haut Sénégal. En particulier, on ne savait rien d'exact sur le cours du Niger, ni sur ses sources, encore moins sur son embouchure. On croyait encore que le Sénégal, la Gambie, le Rio-Pongo étaient des branches du delta du grand fleuve.

A la fin du xviii[e] siècle cependant, le récit des crimes atroces auxquels donnait lieu le trafic des esclaves sur les côtes africaines attira l'attention de l'Europe savante et philanthropique sur ce continent dont les marchands seuls se préoccupaient jusqu'alors. Au cri de réprobation qui s'éleva contre ces attentats succéda un profond étonnement ; l'Afrique était inconnue. Le désir de soulever le voile épais qui couvrait ces régions du mystère et des fables enflamma les esprits les plus froids, en France, en Angleterre surtout. Des sociétés se fondèrent, une entre autres, à Londres, « l'Association

africaine » pour l'exploration scientifique de l'Afrique centrale. Cette société trouva des hommes dévoués auxquels elle communiqua son zèle ardent pour l'humanité, sa soif de connaître ; et ceux-ci n'hésitèrent pas à affronter les dangers, les maladies, la mort presque certaine pour aller arracher le mot de son énigme à ce sphinx irritant. Ces hardis voyageurs eurent des imitateurs et tous les pays de l'Europe et l'Amérique comptent aujourd'hui des héros et des martyrs dans cette lutte pour la science et la civilisation. Mais aussi quelle riche moisson ! et le XIXe siècle, comme le XVe, pourra s'enorgueillir de la découverte d'un nouveau monde.

Le premier des voyageurs envoyés dans le Soudan occidental par l'Association africaine fut le major Houghton ; il devait y périr misérablement et ouvrir le martyrologe, si rempli depuis, des explorateurs de l'Afrique.

Durant qu'il était consul au Maroc, le major Houghton s'était familiarisé avec le langage et les habitudes des musulmans ; plus tard, commandant du fort de Gorée, il avait pu étudier également les Maures et les Noirs. Il s'offrit à l'association africaine pour tenter de pénétrer par la Gambie jusqu'au Niger ; de Tombouctou, il comptait revenir sur les côtes de la Méditerranée avec les caravanes qui traversent le Sahara.

Ce fut au mois de novembre 1790 que Houghton commença son voyage. Accompagné d'un interprète noir et suivi de quelques ânes porteurs de

ses marchandises de pacotille, il remonta la Gambie sur la rive droite, traversant les états de Bana, de Badibou, de Niani. Parvenu dans le Oulli, il s'arrêta quelque temps à Médina, capitale de ce petit état. Pendant qu'il s'y trouvait, un incendie détruisit presque complètement cette ville ; la plupart de ses marchandises furent brûlées, son interprète l'abandonna en emmenant avec lui trois de ses ânes. Néanmoins, grâce à la protection du roi de Oulli, Houghton put continuer sa route. Remontant dans la direction du nord-est, il arriva sur la Falémé, qu'il franchit près de Sansandig, et pénétra dans le Bambouk, dont le roi lui donna un guide pour le conduire à Tombouctou. Houghton passa le Sénégal aux environs de Médine et s'engagea dans le Kaarta, marchant toujours vers le nord-est.

Arrivé sur la limite du territoire parcouru par les tribus maures, ses domestiques noirs l'abandonnèrent. Il parvint cependant à Jarra, ville du désert dépendant des Eli-ould-Amar (Loudamar). Là il se joignit à des Maures qui se rendaient à Tichit; mais ceux-ci, après deux jours de route, le dépouillèrent de tout ce qu'il possédait et s'enfuirent dans le désert. Houghton revint seul à pied au puits de Farra ; c'est là qu'il mourut quelques jours après y être arrivé. Mungo-Park qui, suivant le même itinéraire, avait recueilli ces derniers détails, ne put savoir s'il fut assassiné par les Maures ou s'il mourut de faim dans cet endroit. La première hypothèse semble la plus vraisemblable.

MUNGO-PARK. — Première exploration (1795).

Né en 1771, Mungo-Park avait vingt-quatre ans quand il entreprit son premier voyage qui devait le conduire à la découverte du Niger. Un goût très vif pour les voyages que l'étude des sciences naturelles, de la botanique en particulier, avait développé, l'amour de la gloire, l'avaient conduit à offrir ses services à l'Association africaine, alors que celle-ci désespérait de trouver quelqu'un pour renouveler la tentative que la mort du major Houghton avait si malheureusement arrêtée.

Après deux années consacrées à acquérir les connaissances et à faire les préparatifs qu'exigeait cette grande entreprise, Mungo-Park s'embarqua le 22 mai 1795, à Portsmouth, pour la Gambie.

Il remonta cette rivière en bateau jusqu'à Pisania, où se trouvait alors une factorerie anglaise assez importante, mais qui disparut quand fut créé l'établissement de Sainte-Marie de Bathurst.

Mungo-Park séjourna près de cinq mois à Pisania, attendant la fin des pluies d'hivernage pour se mettre en route. Il profita de cette inaction forcée pour apprendre le mandingue et pour recueillir, sur les pays qu'il allait traverser, les renseignements indispensables.

Le 5 décembre 1795, il quittait Pisania, emmenant avec lui un interprète mandingue et un petit

noir comme domestique ; en outre quatre indigènes de pays différents, l'un Bambara, les autres du Bondou et du Khasso, lui demandèrent à le suivre et lui offrirent leurs services jusqu'au point où ils comptaient se rendre. Un cheval pour lui, deux ânes pour ses domestiques, des vivres pour deux jours, un petit assortiment de marchandises de pacotille, quelques instruments d'observation, tel était le modeste bagage, tels étaient les faibles moyens avec lesquels ce voyageur allait exécuter une des plus remarquables explorations qui aient été faites dans le Soudan occidental.

Restant sur la rive droite de la Gambie, Mungo-Park traversa les états de Niani et de Oulli ; partout il fut bien accueilli, mais souvent il dut acheter, par quelques présents, le droit de passage à travers un village ou le droit de séjour dans une misérable case de noir. C'est là un impôt que doit subir tout voyageur dans le Soudan, bien heureux quand les chefs de villages, leurs esclaves, leurs griots, se bornent à le lui demander et qu'ils ne montrent pas plus d'exigences.

A partir de Médina, capitale du Oulli, qu'avait également visitée le major Houghton, Mungo-Park, comme celui-ci, se dirigea vers le nord-est. Sur la route qu'il suivit pour pénétrer dans le Bondou, il se croisa avec de nombreuses caravanes qui venaient apporter de l'ivoire et de l'or aux comptoirs de la Gambie. Après avoir traversé la Falémé, il arriva à Fattecounda où résidait alors l'almamy du Bondou. Mungo-Park, pour lui faire honneur, avait

revêtu son plus bel habit (il en avait deux) ; l'almamy le trouva de son goût et exigea que le voyageur le lui cédât.

Dans ce village, il eut encore à subir la curiosité indiscrète des femmes de l'almamy qui le raillèrent sur la blancheur de sa peau et surtout sur la forme ridicule de son nez, droit et effilé, ce qui leur paraissait une difformité.

Après quelques jours passés à parcourir la partie orientale du Gadiaga, Mungo-Park atteignit le Sénégal et le traversa dans les environs de Khayes, en compagnie du neveu du roi du Khasso, à l'escorte duquel il s'était joint.

Avec des guides, que lui fournit ce chef, en suivant la vallée du Krieko, il arriva à Guémou, alors la capitale du Kaarta, le 12 février 1796. Il signale la fertilité et surtout la densité de population de la vallée du Krieko; il est vrai qu'à cette époque beaucoup d'indigènes, fuyant les territoires où on se battait, étaient venus s'y réfugier.

Le roi du Kaarta était alors Daisy-Kourbari ; en hostilité ouverte avec Mansong, le roi des Bambara de Ségou, il s'était réfugié avec son armée à Guidingouma, ville plus facile à défendre que Guémou ; là il repoussa les attaques de Mansong ; alors celui-ci marcha contre Ali, le chef des Eli-ould-Amar (Loudamar) qui lui avait refusé son concours. Le désir de sortir d'un pays aussi troublé amena Mungo-Park, qui s'était joint à des fuyards, jusqu'à Diara-Jarra.

Quoique située sur le territoire des Eli-ould-

Amar, une des tribus maures les plus redoutées du Soudan par ses rapines, la ville de Jarra était surtout peuplée de nègres qui préféraient une existence précaire sous la protection des Maures, protection qu'ils achetaient par un tribut, à la continuelle inquiétude de se voir piller par eux.

Mungo-Park avait obtenu des guides maures pour le conduire vers l'est dans la direction de Tombouctou. Déjà il n'était qu'à deux journées de marche de Goumbou, village situé à la frontière est du Bakhounou, quand des soldats d'Ali se saisirent de lui et le conduisirent au camp des Maures Eli-ould-Amar. Il y demeura prisonnier pendant près de trois mois, subissant les caprices, les mauvais traitements d'Ali et de ses serviteurs, entraîné dans les courses vagabondes de ces nomades qu'inquiétaient alors les mouvements de l'armée de Daisy-Kourbari. Une nuit que leurs pérégrinations les avaient ramenés à Jarra, Mungo-Park profita d'un défaut de surveillance de ses geôliers pour s'enfuir avec son interprète noir et quelques habitants effrayés par l'approche de l'armée du Kaarta. Pendant plus d'un mois, il erra presqu'à l'aventure, souffrant de la faim, de la soif, croyant bien souvent son dernier jour arrivé. Cependant il atteignit Mourdia et, suivant une caravane qui portait du sel à Sansanding, il arriva le 22 juillet 1796, en vue du Niger, vis-à-vis de Ségou. Il était le second Européen parvenu sur les bords de ce fleuve, le matelot français Paul Imbert ayant été le premier.

Le roi Mansong, en lui envoyant un présent de

cinq mille cauris (environ 7 fr. 50) lui fit défendre de traverser le fleuve et d'entrer à Ségou. Il lui enjoignit d'aller loger dans un petit village de la rive gauche. On refusa d'y recevoir le blanc. Accablé de fatigue, privé de nourriture, Mungo-Park s'assit sous un arbre, « la nuit menaçait d'être peu agréable, car le vent s'élevait, et il y avait toute apparence d'une pluie abondante ; de plus les bêtes féroces sont tellement nombreuses dans le voisinage qu'il m'aurait fallu grimper sur un arbre et dormir dedans. Toutefois, à l'heure du coucher du soleil, comme je me préparais à passer la nuit de cette façon après avoir lâché mon cheval, une femme qui revenait du travail des champs s'arrêta pour me regarder, et voyant que j'étais fatigué et abattu, elle s'informa de ma situation que je lui exposai brièvement. Alors, avec un regard de profonde compassion, elle me prit ma selle et ma bride et me dit de la suivre. M'ayant alors conduit dans sa cabane, elle alluma une lampe, étendit une natte sur la terre, et me dit que je pouvais y rester la nuit. Quand elle vit que j'avais grand'-faim, elle me dit qu'elle allait me procurer de quoi manger. Elle sortit donc et revint bientôt avec un très beau poisson qu'elle fit griller à demi sur des cendres, et me le donna pour souper. Les devoirs de l'hospitalité étant accomplis envers un étranger dans la détresse, ma digne bienfaitrice me montra la natte et me dit que j'y pouvais dormir sans crainte ; puis elle appela autour d'elle toutes les femmes de la famille qui n'avaient cessé de me re-

garder dans un étonnement insatiable, et elles se remirent à leur tâche qui consistait à filer le coton[1]; » puis elles chantèrent une sorte de complainte dont voici la traduction : « Les vents rugissaient et la pluie tombait. Le pauvre homme blanc, faible et fatigué, vint et s'assit sous notre arbre. Il n'a pas de mère pour lui apporter du lait, point de femme pour moudre son grain. — Refrain : Ayons pitié de l'homme blanc ; il n'a pas de mère, etc.[2]. »

Cet épisode et bien d'autres semblables qui n'ont pu trouver place dans ce court récit prouvent que le noir est en général foncièrement bon, charitable et compatissant.

Les misères qu'eurent à supporter Mungo-Park et les autres explorateurs dans le Soudan furent la plupart du temps le fait des Maures, ou des noirs qui, convertis à l'islamisme, avaient pris avec leur nouvelle religion, la haine du blanc ou plutôt du chrétien.

Quoique dénué de toute ressource, affaibli, déjà malade, Mungo-Park ne se découragea pas, et voulut continuer son voyage vers Tombouctou qui restait le but constant de ses efforts. Il suivit la rive gauche du Niger, passa quelques jours à Sansanding, le grand marché des Sarrakhollé, fréquenté par les Maures qui venaient y échanger le sel du désert, le corail et les verroteries des États barbaresques contre le coton, l'or, l'ivoire et les esclaves du Soudan.

1. Montémont, *Voyages en Afrique*.
2. Walckenaer, *Histoire générale des voyages*.

Poursuivant au delà, il atteignit, le 28 juillet 1796, Silla, au confluent du Niger et du marigot de Diaka. Mais ayant appris des habitants de Silla que plus il avancerait vers l'est, plus il lui serait difficile de se faire comprendre, les populations du Macina n'entendant pas le bambara, il se résolut bien à regret à borner là son exploration et à revenir vers l'ouest. Il recueillit des renseignements sur les États de Djenné, du Macina, sur le Djimbala, sur Tombouctou et enfin sur le cours même du Niger. Le 30 juillet, il reprenait la route qu'il venait de suivre.

Près de Ségou, les indigènes lui annoncèrent que Mansong avait donné l'ordre de s'emparer de lui; il dut donc encore renoncer au projet qu'il avait formé de visiter cette ville et poursuivit sa route en toute hâte. Il n'osa non plus entrer dans Nyamina par crainte des Maures qui s'y trouvaient en grand nombre. Cette ville, presque aussi grande que Sansanding, venait d'être pillée récemment par Daisy, roi du Kaarta.

Mungo-Park s'arrêta à Koulikoro, à Marrabou qu'il signale comme de grandes villes, où se faisait alors un commerce considérable de sel, à Bammakou, d'une superficie un peu moins grande que Marrabou, mais dont les habitants étaient réputés très riches. Toutes ces localités, pillées à tour de rôle par les Poul, les Mandingue, les Bambara, etc., sont aujourd'hui bien déchues et ne rappellent que par les dimensions de leurs tata en ruines leur ancienne importance.

Longeant le pied de la falaise qui borde la rive gauche du Niger, Mungo-Park arriva à Sibi, village juché sur une hauteur presque inaccessible et qui devait à sa situation d'échapper aux pillages auxquels étaient soumises les localités voisines.

Mungo-Park prit le parti d'attendre à Kamalia, village du Manding situé à une quarantaine de kilomètres à l'est de Niagassola, la fin des pluies d'hivernage et le départ d'une caravane pour la Gambie. Il y demeura cinq mois; le 19 avril, il quitta Kamalia avec une caravane d'esclaves conduite par son hôte, un Mandingue mahométan qui trouvait de beaux profits dans la traite.

On marcha vers l'ouest, et l'on franchit successivement le Kokoro et le Ko-Meissang, affluents du Bakhoy, puis le Fourkhama, le Boki, affluents du Bafing. Toute la région entre le Kokoro et le Boki, qui comprend le Gadougou et le Koullou, et une grande partie du Diallonkadougou, était presque déserte.

Après le Bafing qu'on passa à Mana, on pénétra dans le Diébédougou et dans le Konkadougou, pays aurifères situés au sud du Bambouk, puis dans le Dentila; on traversa le petit désert de Tenda, remarquable par ses grands taillis de bambous, et l'on atteignit enfin le pays de Tenda, riverain de la Gambie. Le voyage s'acheva sans incidents. Le 10 juin 1797, Mungo-Park était de retour à Pisania, qu'il avait quitté dix-huit mois auparavant. Le 22 décembre suivant, il débarquait en Angleterre après une absence de deux ans et sept mois.

MUNGO-PARK. — Deuxième voyage (1805-1806).

De retour en Angleterre, Mungo-Park s'occupa de rédiger la relation de son voyage qui obtint dans son pays un succès considérable. Retiré en Écosse, où il s'était marié, il exerçait la profession de médecin de campagne, et, quoique encore tourmenté de la passion des voyages, il semblait avoir pris son parti de vivre dans la retraite, quand la Société africaine lui fit proposer de le mettre à la tête d'une nouvelle expédition dans l'intérieur de l'Afrique; il accepta. C'était sous les auspices du gouvernement anglais qu'il allait entreprendre son deuxième voyage, pour lequel on mettait à sa disposition cinq mille livres sterling, environ 125,000 francs.

Il put, avec cette somme, organiser son expédition sur un grand pied, acheter de grandes quantités de marchandises de traite, engager un personnel nombreux. Il emmena d'Angleterre avec lui, M. Anderson, son beau-frère, un dessinateur M. Scott, et cinq artilleurs, ouvriers d'art. A son passage à Gorée, qui était alors au pouvoir de l'Angleterre, il prit, comme il y était autorisé, trente-six hommes de la garnison.

Bref, quand il quitta Pisania le 4 mai 1805, pour s'enfoncer dans l'intérieur, son convoi se composait d'une quarantaine d'Européens, d'un nombre à peu

près égal de nègres domestiques et conducteurs, et de quarante-deux ânes chargés de marchandises et de vivres. Il avait de plus engagé un marabout mandingue, nommé Isaac, très habitué aux voyages dans le Soudan, pour lui servir de guide et d'interprète.

Jusqu'au delà de la Falémé, Mungo-Park suivit la même route qu'au retour de son premier voyage, traversant les États de Niani, de Oulli, de Tenda, de Dentila et de Diébédougou. Les richesses qu'il emportait, loin de lui ouvrir la route comme il le pensait, furent plutôt une cause d'embarras et même de dangers. Partout il dut faire des présents considérables et plus il donnait, plus s'allumait la cupidité des noirs qui croyaient puiser à une source intarissable.

Après la Falémé, au lieu de marcher vers le sud-est, il se dirigea droit à l'est, passa à quelques kilomètres au sud de Koundian, vint franchir le Bafing près du confluent du Balé, puis le Bakhoy dans les environs du marigot de Kéniéko, à peu de distance du village actuel de Goniokorry. A partir de ce point jusqu'à Bangassi, il est difficile d'établir d'une façon précise l'itinéraire suivi par Mungo-Park. Depuis le commencement du siècle, le Fouladougou a été tant de fois ravagé que la plupart des villages ont disparu ou changé de place, et par suite, bien souvent de nom. Le voyageur passa probablement assez loin de Kita ; la forme singulière, remarquable de la montagne de Kita l'aurait frappé et il n'en parle pas.

La même incertitude pour les mêmes raisons règne sur sa route entre Bangassi et le Niger, il est probable qu'il laissa Kondou au nord et qu'il traversa le Ba-Oulé entre Kondou et le pic de Sirincourou. Enfin le 19 août 1805, après trois mois et demi de voyage, Mungo-Park atteignit le village de Bammakou qu'il appelle Bambakou.

La caravane qui, au départ, se composait de quarante-quatre blancs, n'en comptait plus alors que dix. Les autres étaient morts en route, et parmi ceux-ci, M. Scott, qu'on avait dû laisser au village de Koumi-Koumi. C'est aux pluies d'hivernage qu'il faut attribuer cette mortalité effrayante. Elles avaient commencé, en effet, presqu'au départ de Pisania et duraient encore au moment de l'arrivée sur le Niger.

Grâce aux hautes eaux, Mungo-Park put franchir les rapides en aval de Bammakou, avec des canots ou plutôt des pirogues portant ses bagages et vint débarquer à Marrabou (probablement le Marrabougou actuel). Il y demeura près d'un mois, attendant le retour de son interprète Isaac, qu'il avait envoyé à Ségou, pour porter des présents au roi Mansong et lui demander l'autorisation de naviguer sur le Niger et de passer devant sa capitale.

Le bruit courait déjà que Mansong avait fait mettre à mort Isaac, quand, le 8 septembre, un chanteur (griot) du roi de Ségou arriva à Marrabou avec huit pirogues conduites par des Somono (pêcheurs, bateliers).

Le 13 septembre, on partit de Marrabou et l'on

descendit le cours du Niger. Le voyage se fit rapidement et, malgré une chaleur étouffante, dans de bonnes conditions. Mais, par ordre de Mansong, on dut s'arrêter au village de Sama. Un envoyé du sultan de Ségou vint prendre livraison des cadeaux destinés à son maître et en même temps intimer au blanc la défense d'entrer dans Ségou. En revanche, il lui était permis de voyager sur le Niger et dans tous les états bambara.

Le 27 septembre, Mungo-Park atteignit Sansanding. Il donne sur cette ville et son commerce des renseignements intéressants.

« Elle contient environ 11,000 habitants. Ce lieu n'a point de bâtiments publics, à l'exception des mosquées, dont deux, quoique bâties en terre, sont assez élégantes. La place du marché est un large carré, et les différents articles de marchandises sont exposés sur des échoppes couvertes de nattes, pour les garantir du soleil.

« Le marché est rempli de monde, du matin jusqu'au soir. Quelques-unes des boutiques ne contiennent que des grains à collier, d'autres de l'indigo en boules; d'autres des cendres de bois en boules; d'autres encore des toiles de Haoussa et de Djenné. Je remarquai une boutique où il n'y avait que de l'antimoine en petits morceaux. Dans une seconde, était du soufre; dans une troisième, on ne voyait que des anneaux et des bracelets de cuivre et d'argent. Dans les maisons qui forment la place, on vend de l'écarlate, de l'ambre, des soies de Maroc, et du tabac qui ressemble au tabac du

Levant, et vient par la voie de Tombouctou. A côté est le marché au sel, dont une partie occupe un côté de la place. Dans le centre de cette même place, est une vaste échoppe de boucher, où l'on vend chaque jour de la viande, aussi bonne, aussi grasse que l'on puisse en trouver en Angleterre. Le marché à la bière (*dolo*) est à peu de distance, sous deux grands arbres. On expose souvent en vente de quatre-vingts à cent calebasses de bière, contenant chacune environ cent gallons (?). Près du marché à bière est le lieu où se vend le cuir rouge et jaune.

« Outre les places de marché ordinaire, il y a un très vaste espace destiné au grand marché, qui se tient tous les mardis. Ce jour-là, une quantité surprenante de gens viennent de la campagne, pour acheter en gros des articles qu'ils vendent en détail dans les différents villages, etc. On tue communément de seize à vingt jeunes bœufs mauresques, gros et gras, le matin du jour de marché. »

Mungo-Park séjourna longtemps à Sansanding, attendant les pirogues que le roi Mansong lui avait promises pour descendre le Niger. Désespérant de les voir arriver, il se fit marchand, ouvrit une boutique sur la place du marché et se mit à débiter ses articles d'Europe qu'on lui payait en cauris ; il pensait pouvoir ainsi s'en procurer une quantité suffisante pour acheter deux pirogues à Sansanding même. Sa boutique était très achalandée, il faisait de bonnes affaires, si bonnes mêmes que les marchands sarrakhollé et maures en prirent ombrage et envoyèrent des délégués au roi Mansong avec

des promesses de cadeaux considérables s'il voulait les débarrasser de ce concurrent redoutable en le tuant ou en le chassant du pays bambara ; Mansong rejeta ces propositions. Il envoya à Mungo-Park une pirogue de dimensions considérables, puisque dans son journal, Amadi-Fatouma prétend qu'elle pouvait contenir cent vingt personnes. Cette évaluation est évidemment très exagérée ; cependant nous savons que les pirogues qui servaient autrefois au commerce, entre Sansanding et Tombouctou, pouvaient porter jusqu'à soixante tonneaux de marchandises.

Mungo-Park passa une vingtaine de jours à réparer cette pirogue, à la gréer, à la transformer en schooner, puis à y embarquer ses bagages. Le 17 novembre 1805, il quitta Sansanding avec quatre blancs, dont le lieutenant Martyn — M. Anderson était mort quinze jours auparavant — trois esclaves noirs et un nommé Amadi-Fatouma. Ce dernier devait lui servir d'interprète et de guide dans sa navigation vers Tombouctou, puis au delà, si comme le pensait Mungo-Park, d'après les renseignements qu'ils avait recueillis, le Niger, coulant vers le sud, devait le ramener vers la côte occidentale d'Afrique, peut-être dans le Congo.

Avant de partir, Mungo-Park confia son journal de voyage, des lettres pour sa femme, pour des amis, pour le secrétaire d'État Camden, etc., à son fidèle guide Isaac, qui de retour sur la Gambie, les fit parvenir en Angleterre.

Ce furent les dernières nouvelles authentiques

qu'on eut de l'expédition. En 1806, des bruits sinistres circulèrent au Sénégal ; on disait que Park et ceux qui l'accompagnaient avaient été massacrés.

En 1810, le gouverneur anglais du Sénégal envoya Isaac sur le Niger pour s'enquérir du sort de ses anciens compagnons. Isaac retrouva Amadi-Fatouma près de Sansanding et reçut de lui une relation écrite de la dernière partie du voyage de Mungo-Park et des circonstances de sa mort.

Ce récit, un peu obscur en ce qui concerne le rôle joué par Amadi-Fatouma, ne laissait cependant plus de doute sur le sort des débris de la brillante expédition qui avait quitté les bords de la Gambie, en 1805 ; Isaac en restait le seul survivant.

Peu de temps après avoir quitté Sansanding, l'embarcation de Mungo-Park avait été accostée dans les environs du lac Dibbie ou Débo par des pirogues qui cherchaient à lui barrer le passage ; elle s'ouvrit la route à coups de fusil. Les mêmes incidents se reproduisirent à Kabra, port de Tombouctou, à Gourouma (Bourroum?), et dans d'autres endroits, le nombre des pirogues ennemies allant toujours en croissant. L'embarcation de Park était chargée de provisions considérables, ce qui permit aux voyageurs de continuer à suivre le cours du fleuve sans descendre à terre. Ils parvinrent ainsi dans l'état de Yaour.

Amadi-Fatouma fut alors débarqué pour aller remettre au chef d'un village riverain du fleuve des présents destinés au roi de Yaour ; le chef du

village ayant appris que Park ne devait pas revenir, conserva les présents et fit dire au roi de Yaour « que les hommes blancs avaient beaucoup d'objets, qu'ils étaient partis sans rien donner ni pour lui, ni pour le roi . »

« Le matin suivant, de très bonne heure, le roi envoya une armée au village appelé Boussa, et situé sur le bord de la rivière. Il y a devant ce village un rocher qui domine sur toute la largeur de la rivière. Une partie de ce rocher est très haut et il a une ouverture en forme de porte, qui est le seul passage au travers duquel l'eau puisse couler. Le courant est là très rapide. Cette armée vint prendre possession de l'ouverture, où M. Park n'arriva qu'après qu'elle s'y fut postée. Il n'en essaya pas moins de passer. Les naturels commencèrent alors à l'attaquer, en lui jetant des lances, des piques, des flèches et des pierres, M. Park se défendit longtemps. Deux esclaves furent tués à la poupe du canot. Les gens qui le montaient jetèrent dans le fleuve tout ce qui se trouvait sur ce canot, et firent feu ; mais ils furent accablés par le nombre et la fatigue, et ne purent faire remonter le canot contre le courant. Alors M. Park prit la main d'un des hommes blancs, et se jeta dans l'eau. Martyn fit de même, et ils furent noyés dans le fleuve, en tâchant de se sauver. » (Journal d'Amadi-Fatouma.)

Voyage de MOLLIEN aux sources du Sénégal et de la Gambie (1818).

Par les traités de 1814 et de 1815, l'Angleterre avait restitué à la France le Sénégal dont elle s'était emparé en 1808. En 1816, le ministre de la marine dirigea sur Saint-Louis une expédition de quatre bâtiments, transportant un personnel nombreux de soldats, de marins, et le nouveau gouverneur, colonel Schmalz, pour reprendre possession effective de la colonie. Un de ces bâtiments, la frégate *la Méduse,* fit naufrage, le 2 juillet, sur le banc d'Arguin. Sur les quatre cents hommes qui composaient l'équipage de la *Méduse*, cent cinquante environ prirent place sur un radeau qui devint le théâtre des scènes les plus affreuses. Pendant treize jours, ces malheureux furent ballottés sur la mer; quand le brick *l'Argus* rencontra le radeau de la *Méduse,* il ne s'y trouvait plus que quinze survivants.

Les autres passagers de la *Méduse* s'étaient embarqués sur les chaloupes et les canots du bord; deux de ces canots, dans l'un desquels se trouvait le gouverneur, purent gagner Saint-Louis après une traversée de quatre jours. Les autres canots, au nombre de quatre, abordèrent la côte dans les environs du cap Mirik et ceux qui les montaient n'atteignirent Saint-Louis qu'au prix de cruelles souffrances, après une longue et pénible marche dans le désert.

Parmi ceux-ci se trouvait Mollien, qui, deux années plus tard, devait entreprendre une intéressante exploration dans le Fouta-Djallon. Ce jeune homme, agé de vingt ans quand il débarqua en Afrique, était le fils du comte Mollien, qui fut ministre du trésor sous Napoléon Ier. Il venait au Sénégal en qualité de commis de marine. Dès son arrivée dans la colonie, il fut pris d'un vif désir d'explorer les régions inconnues du Soudan. Il revint en France, à la fin de 1817, solliciter l'autorisation de mettre ses projets à exécution ; l'année suivante, le gouverneur du Sénégal, M. de Fleuriau, lui en fournit les moyens.

Le premier projet de Mollien, d'après les instructions qu'il avait reçues du gouverneur de la colonie, était de découvrir les sources du Sénégal, de la Gambie et du Niger, puis de chercher à descendre ce dernier fleuve jusqu'à son embouchure. Il dut restreindre considérablement ce projet et s'en tenir à la première partie.

Accompagné d'un marabout nommé Diai Boukary, qui, parlant l'arabe, le poul et le woloff, devait lui servir d'interprète, Mollien partit de Saint-Louis le 28 janvier 1818. Son bagage consistait uniquement en quelques marchandises de traite, deux outres pleines d'eau, des couvertures, le tout porté par un petit âne.

A cette époque les populations du Cayor et du Walo étaient en butte aux exactions, aux brigandages des Maures de la rive droite du Sénégal, dont quelques tribus s'étaient même établies dans

le Walo ; aussi Mollien, qui avait cru prudent et même habile de se faire passer pour un Maure et d'en revêtir le costume, se vit-il refuser l'hospitalité dès ses premiers pas dans le Cayor. Il reprit ses habits européens et fut dès lors bien reçu partout.

De Saint-Louis il alla à Coki, puis à Khorkhol et à Ouarkhor, alors résidence du Bour-ba-Djolof.

Il se joignit à une caravane et avec elle traversa le Ferlo, pays boisé presque désert parcouru seulement par quelques Poul nomades, conducteurs de troupeaux. Mollien atteignit le Sénégal ou plutôt le marigot de Doué, près de Diaba, village du Fouta.

Son voyage à travers le Fouta, le Damga et le Bondou ne présente aucune particularité intéressante. Comme ses prédécesseurs, Mollien dut satisfaire la cupidité des chefs de village, des almany qui tous réclamaient quelques cadeaux pour l'autoriser à continuer sa route.

Il quitta les bords du Sénégal à une quinzaine de lieues de Matam et marcha droit au sud à travers le Bondou. Entre le 14e et le 15e degré de latitude, il arriva à un étang nommé Dendoulé-Tiali qui, pendant les pluies, au dire des indigènes, déverse ses eaux d'un côté dans un marigot affluent de la Falémé, et de l'autre dans une rivière, le Nérico, qui se jette dans la Gambie. C'est là toute la communication existante entre la Gambie et le Sénégal que, pendant longtemps, on croyait reliés par une rivière navigable.

Mollien franchit la Gambie à la limite entre les petits États de Tenda et de Dentila. Dans cette ré-

gion, le terrain est accidenté, coupé de ravins profonds, de véritables précipices; les collines deviennent des montagnes, on sent l'approche du massif du Fouta-Djallon. En cet endroit, au coude supérieur de son cours, la Gambie est déjà une belle rivière, large comme la Seine dans la traversée de Paris.

Le 28 mars, Mollien arrive à Cocagné, village situé sur le versant nord de la chaîne du Fouta-Djallon. C'était à cette époque un entrepôt où les gens du Bondou venaient acheter les produits du Fouta-Djallon.

A partir de Cocagné, la route suivie par Mollien est sensiblement sud-sud-est. Il aborde le massif du Fouta-Djallon par le versant nord, et le traverse en passant par les villages de Nadel et de Fameri. Il fait l'ascension de la montagne de Tamgué que surmonte un pic élevé, et descend sur le versant ouest reconnaître les sources d'une rivière qu'il nomme le Rio-Grande et qui n'était en réalité qu'un affluent de ce fleuve, la Bentela.

Mollien dit que le seul aspect des montagnes du Fouta-Djallon indique que la région « a été bouleversée par les volcans : les tremblements de terre y sont encore fréquents. »

Continuant sa route sur le versant est, Mollien coupe une série de contreforts et de ravins dans lesquels coulent des rivières qui vont se jeter dans la Gambie.

Au sud de Bandeïa, près du village de Toulou, son guide le mène sur le sommet d'une montagne

d'où l'on apercevait en bas, deux bouquets de bois ; l'un cachait la source de la Gambie (en poul, *Diman*), et l'autre celle du Rio-Grande (en poul, *Coumba*). » Au sortir de ces bouquets de bois qui sont « à treize cents pas l'un de l'autre » et sur une dépression profonde de la chaîne, la Gambie coule d'abord au sud-est, l'espace de quelques kilomètres, puis se tourne vers le nord ; le Rio-Grande coule vers le nord, puis ensuite vers l'ouest.

Laissant à l'ouest le village de Labé situé dans la montagne, Mollien se dirige vers Timbo. Il traverse une région bien cultivée, couverte d'orangers, de papaïers et de bananiers. Il fait un détour pour aller visiter les sources de la Falémé ou Téné qui se trouvent près du village de Kobali, à une trentaine de kilomètres au sud-est de Labé. Comme la Gambie, la Falémé coule vers le nord, à l'est de la chaîne du Fouta-Djallon.

Le 20 avril 1818, l'explorateur arrive à Timbo, ville principale de l'État du Fouta-Djallon, résidence habituelle des almamy.

« Timbo, dit Mollien, est situé au pied d'une haute montagne. Cette ville peut contenir neuf mille âmes; il y a une grande mosquée et trois forts (?) dans l'un desquels se trouve le palais d'Almamy... Timbo est le séjour du roi et de l'armée. On me dit que l'on y voyait jusqu'à mille chevaux. Les habitants sont riches... c'est une ville de guerre, et, par conséquent peu commerçante... Toutes les cases sont bâties avec goût ; les cours sont plantées de papaïers et de bananiers... Les

habitants de Timbo ont des relations fréquentes avec le Rio-Nuñez et Sierra-Léone. »

En 1818, l'almamy du Fouta-Djallon était Ibrahima Sory. Mais comme à ce moment il guerroyait dans un pays voisin, Mollien ne le vit pas, il n'en parle même pas, pas plus du reste que de la constitution politique du Fouta-Djallon. Cependant, déjà à cette époque elle présentait cette particularité curieuse et intéressante que deux almamy se disputaient le pouvoir et s'y succédaient alternativement. Le second almamy était alors Abdoulaye Ba-Demba. Mollien fut reçu à Timbo par un marabout nommé Abdoulaye, qui gouvernait Timbo en l'absence de l'almany. Peut-être était-ce le deuxième almamy ?

En quittant Timbo, où il ne séjourna que deux jours, Mollien se dirigea à l'ouest pour aller à la découverte des sources du Sénégal. Son guide hésita longtemps à l'y conduire. Les indigènes considérent en effet ces lieux comme sacrés et punissent de mort les imprudents qui y pénètrent.

« Le Sénégal, appelé *Baléo* (fleuve noir) en langage poul; *Bafing*, qui a la même signification en mandingue, ou *Foura*[1], qui veut dire simplement le fleuve, prend sa source au sud de Porédaka (à une trentaine de kilomètres à l'ouest de Timbo); il coule d'abord du nord au sud, passe à peu de distance au sud de Timbo puis se dirige à l'ouest. »

1. En réalité, *foura*, *farra*, veut dire : petit torrent, appellation logique près des sources.

Il coule ensuite au nord jusqu'à sa jonction avec le Bakhoy, à Bafoulabé.

De Porédaka, Mollien rejoignit la route qu'il avait suivie à l'aller et remonta vers le nord. Épuisé par les fièvres, à bout de forces, il dut s'arrêter à Bandéïa et y séjourner plus d'un mois; son hôte qui convoitait son maigre bagage et qui trouvait que la mort tardait trop à venir, chercha à l'empoisonner. Mollien échappa comme par miracle à ce nouveau danger et, quoique encore bien faible, il s'enfuit avec son fidèle Boukari; il marcha droit vers l'ouest, franchissant la chaîne du Fouta-Djallon, puis successivement les affluents du Rio-Grande, et ce fleuve lui-même. En obliquant vers le nord-ouest, il finit par atteindre l'établissement portugais de Géba sur le rio de ce nom. La cordiale hospitalité qu'il y reçut, les soins qui lui furent prodigués le remirent bientôt en état après quelques mois de séjour à Géba. Il descendit le rio en barque jusqu'à Bissao; enfin une goélette française le ramena à Gorée, d'où il fit route de suite pour Saint-Louis.

Il rentra dans cette ville le 19 janvier 1819 après une absence d'une année. Mollien rapportait sur le cours supérieur du Rio-Grande, de la Gambie, de la Falémé et du Sénégal, dont il découvrit les sources, des données, qui tout d'abord contestées, furent dans la suite reconnues exactes. Cette exploration résolut donc un certain nombre de problèmes géographiques des plus intéressants, ce qui est tout à l'honneur de cet explorateur dont

l'inexpérience et la grande jeunesse ne pouvaient faire prévoir un résultat aussi sérieux.

Après Mollien, il faut citer comme explorateur du Soudan l'enseigne de vaisseau de Beaufort qui, pendant les années 1824 et 1825, parcourut des régions déjà connues et explorées, le Bambouk, le Oulli, les bords de la Gambie, les environs de Bakel (ce poste fut, pendant quelques mois, le centre de ses explorations) le royaume de Khasso et une partie du Kaarta ; de Beaufort fut surpris par la mort à Bakel, le 3 septembre 1825, avant d'avoir pu rédiger le récit de ses voyages. Néanmoins, dans les lettres qu'il envoyait à Paris, on trouva des indications précieuses pour la géographie de ces régions, c'étaient les longitudes et latitudes qu'il avait déterminées pour un grand nombre de points. Elles servirent à rectifier les itinéraires des explorateurs précédents et à établir une carte plus exacte de la colonie du Sénégal et des pays voisins.

René CAILLÉ

Voyage à Djenné et Tombouctou (1827-1828).

Le Français René Caillé fut le premier Européen qui, parti avec le dessein bien arrêté d'aller à Tombouctou, atteignit le but qu'il s'était proposé, en revint et rapporta des notions précises sur cette ville rendue si fameuse par les légendes. Avant

lui, deux matelots, l'un Français, Paul Imbert, et l'autre Américain, Robert Adams, tous deux naufragés sur la côte d'Afrique et emmenés comme esclaves par les Maures, y auraient été conduits, le premier vers 1630, le second en 1810. Mais il n'en résulta aucun éclaircissement certain sur cette ville. En 1826, le major Laing partit de Tripoli, traversa le désert, et parvint à Tombouctou ; à son retour, il périt assassiné par les Brabisch, dans les environs d'Arawan. Cinq ans auparavant, cet explorateur avait parcouru le Timani, le Kouranko et le Soulimana, états mandingues des bassins des Scarcies et de la Rokelle. Il avait reconnu les sources de ces rivières, et du sommet d'une hauteur située au sud de Falaba, aperçu à l'horizon dans l'est, une haute montagne, le mont Loma d'où, au dire des indigènes, sortait le Niger.

René Caillé naquit en 1800, à Mauzé, petit bourg du département des Deux-Sèvres. Son père était boulanger et ne put lui faire donner qu'une éducation bien incomplète. Les récits de voyages, dont René Caillé fit sa lecture dès son enfance, enflammèrent sa jeune imagination et lui donnèrent ce désir ardent des aventures lointaines au service duquel il mit une énergie, une persévérance qui ne se démentirent jamais. A seize ans, il part pour le Sénégal ; embarqué comme mousse sur la gabare *la Loire* qui faisait partie de la même expédition que la *Méduse*, il fut plus heureux que son compatriote Mollien; il arriva au Sénégal sans encombre.

A cette époque s'organisait l'expédition du major Peddie et du capitaine Campbell pour pénétrer par le Rio-Nuñez dans le Fouta-Djallon, expédition qui échoua complètement ; l'almamy de Timbo ayant défendu l'entrée de ses États et les deux officiers anglais étant morts des fièvres. Heureusement René Caillé n'eut pas assez tôt connaissance de cette expédition ; il aurait demandé à en faire partie, comme il le fit pour l'expédition du major Gray, qui ne fut guère mieux partagée que la précédente. On parvint à le détourner de ce projet ; son jeune âge ne lui aurait probablement pas permis de supporter les fatigues de cette expédition.

René Caillé se réembarqua et alla passer six mois à la Guadeloupe. De retour à Saint-Louis, en 1818, il obtint alors de se joindre à la caravane de Partarrieu qui devait porter au major Gray les marchandises, les cadeaux exigés par l'almamy du Bondou pour permettre à cet explorateur de continuer sa route. René Caillé et Partarrieu parvinrent à Boulébané, capitale du Bondou ; ils y rencontrèrent Gray et furent reçus par l'almamy. En revenant vers Bakel, ils eurent à subir les avanies des Toucouleurs. Les fièvres obligèrent René Caillé à revenir à Saint-Louis.

Il quitta de nouveau le Sénégal, mais il y revint en 1824, toujours décidé à pénétrer dans l'intérieur de l'Afrique. Le gouverneur de la colonie, qui était alors le baron Roger, l'autorisa tout d'abord à se rendre avec quelques marchandises chez les Brakna. René Caillé voulait étudier les mœurs,

les coutumes des Maures, apprendre la langue arabe et les pratiques de la religion musulmane; en un mot, se préparer au grand voyage qu'il projetait d'accomplir. Son dessein était de parcourir l'Afrique en se faisant passer pour musulman.

Il séjourna près d'une année chez les Brakna, les renseignements qu'il rapporta sur l'existence de ces nomades sont encore aujourd'hui intéressants à consulter, mais ne peuvent trouver place ici.

Quand René Caillé rentra à Saint-Louis, le baron Roger avait quitté momentanément la colonie, aussi l'accueil qu'il reçut fut-il bien différent. Toutes ses demandes de subvention pour exécuter de nouveaux voyages furent repoussées. Dédaigné, abreuvé d'humiliations, il n'en persista pas moins dans son projet d'aller à Tombouctou. Il se rendit alors à Sierra-Léone, espérant trouver auprès du gouverneur anglais un appui qu'on lui refusait à Saint-Louis. Il ne fut pas plus heureux de ce côté. A ce moment, le major Laing cherchait à atteindre Tombouctou par le nord; les Anglais ne pouvaient raisonnablement pas encourager ni aider une expédition rivale ayant le même objectif et conduite par un Français.

René Caillé prit alors une résolution énergique, celle d'exécuter son voyage seul, sans le secours de personne, et avec ses ressources propres; elles étaient bien minimes : René Caillé possédait pour toute fortune 2,000 francs, fruit de ses économies de six années. Il est intéressant de rapprocher ce chiffre dérisoire de celui que coûtèrent à l'Angle-

terre les explorations avortées des majors Peddie et Gray : plusieurs millions.

Pour échapper aux tracasseries et aux dangers que lui valait, tant de la part des Maures que des Européens de Sierra-Léone, son projet de se faire passer pour arabe et musulman, René Caillé choisit pour point de départ de son voyage le village indigène de Kakondy, sur le Rio-Nuñez.

Avant de partir de Sierra-Léone, il convertit ses 2,000 fr. en partie en marchandises. « Il emploie 1,700 francs à acheter de la poudre, du papier, du tabac, diverses verroteries, de l'ambre, du corail, des mouchoirs de soie, des couteaux, des ciseaux, des miroirs, des clous de girofle, trois pièces de guinée bleue, le tout ne pesant pas plus de cent livres. » Des amis qu'il avait à Sierra-Léone lui constituèrent une petite pharmacie de voyage consistant en quelques médicaments indispensables.

« Muni de toutes ces choses utiles et de deux boussoles de poche pour connaître la direction de ma route; vêtu de mon costume arabe, dont les poches étaient remplies des feuillets d'un Coran que j'avais déchiré, je m'embarquai à Sierra-Léone le 22 mars 1827, pour le Rio-Nuñez. »

René Caillé resta plusieurs semaines à Kakondy. Le 19 avril 1827, il quittait ce village, marchant droit dans la direction de l'est. Il allait de compagnie avec cinq Mandingues auprès desquels il se faisait passer pour musulman ; il leur avait raconté l'histoire suivante qu'il répéta à toute occasion ; « qu'il était né en Égypte de parents arabes, et

qu'il avait été emmené en France dès son plus jeune âge par des Français faisant partie de l'armée qui était allée en Égypte; que, depuis, il avait été conduit au Sénégal pour y faire les affaires commerciales de son maître, qui, satisfait de ses services, l'avait affranchi. Libre maintenant d'aller où il voulait, il désirait naturellement retourner en Égypte pour y retrouver sa famille et reprendre la religion musulmane. »

La petite troupe rejoignit bientôt des Foulahs (Poul) qui se rendaient dans le Fouta-Djallon. Ils étaient chargés de sel qu'ils avaient acquis à Kakondy contre des cuirs, de la cire et du mil. Comme tous les indigènes de ces régions, ils portaient leur charge de sel, dont le poids dépasse quelquefois cent livres, sur leur tête, dans de longues corbeilles en bois mince et flexible.

Sur les bords du Rio-Nuñez que René Caillé suivit quelque temps, croissent en abondance le *nédé*, sorte de mimosa dont le fruit contient une substance féculeuse qui sert de nourriture aux indigènes, le bambou, le figuier sauvage, une espèce de prunier que les nègres nomment *caura*. Plus on s'avance vers l'est, plus le pays devient montagneux. Les collines formées de roches granitiques atteignent bientôt cinq à six cents pieds d'élévation. A travers cette région accidentée, coupée de nombreux ruisseaux, de rivières, la marche était des plus fatigantes ; cependant René Caillé trouve le pays ravissant. De grands bois, de jolies collines, de verdoyants pâturages ; autour

des villages habités par des Poul pasteurs, des Mandingues ou des Dialonké, des cultures bien entretenues de bananiers, d'ananas, de cassaves, d'ignames, etc., quelques plantations de coton, l'indigo croissant sans culture. Près du village de Lantégué, à deux cent quarante kilomètres de la côte, René Caillé signale le premier oranger qu'il ait vu : cet arbre est très répandu dans le Fouta-Djallon. Notre voyageur franchit successivement le Rio-Pongo, les affluents du Rio-Fattala, le Kakriman, le Kokoulo qui coule sur un lit de granit et qui près du village de Pendeya forme une cataracte de près de soixante pieds de hauteur. Dans presque tous les villages du Fouta-Djallon, le faux Arabe fut accueilli avec douceur, avec respect même quand on apprenait son origine, ses malheurs, sa constance dans sa foi et son ardent désir d'aller à la Mecque, où est le tombeau du prophète ! Presque partout il recevait des présents et sa nourriture quotidienne.

Le 2 mai, il arriva à Popoco, grand village d'esclaves (*ouroumdé* ou *roumdé*) situé sur le versant oriental du massif du Fouta-Djallon, à peu de distance de la Téné ou Falémé, dont René Caillé par extraordinaire ne fait pas mention. A Popoco, il apprend que le Fouta-Djallon était alors divisé en deux camps ennemis. Les deux almamy[1], *Tierno-*

1. Almamy Boubakar était le chef de la famille des Alfaïa ; Almamy Yaya chef de la famille des Souria; toutes deux issues du même tronc, toutes deux ayant déjà donné des almamy au Fouta-Djallon.

Boubakar et *Tierno-Yayaye* se disputaient en effet le pouvoir depuis la mort de l'almamy Gadry[1].

Aussi Caillé refusa-t-il de se rendre à Timbo par crainte de tomber au milieu de ces luttes ou d'être retenu prisonnier. Plus tard à Cambaya, il apprit que l'almamy Yayaye, au retour d'une expédition jugée inutile par le conseil des anciens de Timbo, avait été déposé et remplacé par Boubakar.

Continuant sa route sensiblement dans la direction du nord-est, il vint franchir le Bafing près du village de Couraco. Gravissant près de ce lieu, une hauteur, il découvrit « une chaîne de montagnes très élevées qui s'étend à perte de vue dans la direction du nord-est-quart-est au sud-ouest ; elles paraissent couvertes d'une belle végétation ; le Bafing y prend sa source : il y a quantité de bas-fonds d'où sort une eau limpide et délicieuse. Ces montagnes donnent naissance à de grosses rivières et à plusieurs ruisseaux, qui fertilisent ces belles campagnes et les couvrent d'une verdure toujours renaissante. Sur le penchant, on aperçoit beaucoup de petits villages d'esclaves, entourés de belles plantations de coton, et des fruits que l'on trouve dans nos colonies. Ces lieux charmants et pittoresques enchantent la vue, et rompent la monotonie du voyage. On y cultive du riz et beaucoup d'autres productions. » Partout, dit plus loin René Caillé, un air de prospérité, de tranquillité troublé seulement par le bruit des discordes civiles.

1. Almamy Abdoul-Guadiri (Abd-el-Kader).

Les montagnes peu élevées, formées de granit noir mélangé de quartz, qui séparent le Bafing du Tankisso, furent facilement franchies.

Le Tankisso est une rivière qui, prenant sa source dans le Soulimania, à une centaine de kilomètres au sud de Timbo, coule d'abord au nord, puis se retournant vers l'est près du village de Cambaya où René Caillé le traversa, longe le Bouré et se jette dans le Niger.

A Cambaya, René Caillé faillit être reconnu comme chrétien et européen par des Mandingues ayant été à Sierra-Léone. Ce ne fut qu'en exagérant les pratiques de la religion musulmane qu'il parvint à dissiper les doutes qui déjà se formaient autour de lui ; et cependant les Mandingues sont des musulmans peu zélés. Un marabout du Bondou remplissait alors les fonctions de maître d'école à Cambaya ; il apprenait le Coran aux garçons comme aux filles, à ces dernières seulement quelques versets.

René Caillé quitta Cambaya le 30 mai 1827 et se dirigea vers l'est-sud-est, traversant ainsi la partie sud du Baleya, état habité en majorité par des Dialonké, les autochtones du Fouta-Djallon, soumis par les Poul envahisseurs. Beaucoup de Dialonké étaient encore idolâtres.

Le 11 juin, l'infatigable voyageur arriva enfin sur les bords du grand fleuve du Soudan, du Djoliba ou Niger. Au village de Couroussa, par 10° 1/2 environ de latitude nord, où Caillé l'aborda, ce fleuve est déjà large comme le Sénégal à Podor.

Ses rives, comme le terrain qui s'étend à l'ouest jusqu'au Tankisso, sont peu élevées. Quelques collines formées de roches ferrugineuses exploitées par les forgerons bambara ou mandingues se montrent à l'horizon. Les riverains sont naturellement pêcheurs ; on les nomme *sognios* (ou *somono* pêcheurs).

Avec deux cent cinquante à trois cents personnes, Poul et Mandingues qui se rendaient à Kankan, René Caillé traversa le Niger en pirogue. Le 17 juin il entre dans Kankan, ville située sur le Milo, affluent du Niger qui, comme tous ceux de la rive droite, prend sa source dans les montagnes de Kong et coule du sud au nord.

René Caillé séjourna près d'un mois à Kankan, attendant l'occasion de se joindre à une caravane pour traverser les forêts du Wassoulou infestées de pillards. Le Kankan étant en guerre avec le Bouré, il avait abandonné son premier projet qui consistait à se rendre d'abord dans ce dernier pays. Il résolut de continuer sa route vers le sud-est jusqu'à Sambatilika pour de là prendre la route des caravanes qui du Wassoulou se rendent à Djenné.

Kankan est le chef-lieu d'un petit état indépendant habité par des Mandingues musulmans. « Il y a à Kankan un marché trois fois par semaine ; on y apporte toute sorte de marchandises et les choses les plus utiles à la vie... Les Mandingues sont tous marchands et voyagent beaucoup ; ils vont à pied à Sierra-Léone, à Kakondy, à la Gam-

bie, au Sénégal et même jusqu'à Djenné. Le voisinage du Bouré les rend très riches ; ils tirent de ce pays beaucoup d'or. En temps de paix, les femmes de Kankan vont à Bouré vendre du riz, du miel et plusieurs autres comestibles qu'elles échangent contre de l'or. Les hommes parcourent le Kissi où ils se procurent de beaux esclaves... Un Mandingue qui possède une douzaine d'esclaves, peut vivre à son aise ; il ne s'occupe uniquement que de les surveiller. » Plus loin, René Caillé parlant de la richesse aurifère du Bouré ajoute : « Il serait à désirer que l'on fît des tentatives pour établir un comptoir à Bammako ; ce poste rendrait maître du commerce de l'intérieur, en y attirant les richesses des mines d'or qui s'exportent en partie à Kakondy, Gambie et Sierra-Léone... »

Le 16 juillet, la petite caravane à laquelle s'était joint René Caillé quitta Kankan se dirigeant droit vers l'est. Elle traversa sans encombre les bois du Wassoulou ; à partir de Diécoura, elle infléchit sa route vers le sud-est, coupant les différents affluents du Niger : la Line, le Sarano, les bras du Mayel Balével. Cette partie du Wassoulou qui s'étend de Diécoura à Sambatilika est un pays généralement découvert, sillonné de ruisseaux qui débordent et inondent la campagne pendant la saison des pluies ; la terre y est très fertile ; le nédé et le karité s'y rencontrent à chaque pas. Autour des villages, les habitants cultivent le riz, le coton, l'indigo, le tabac. Les habitants du Wassoulou sont en majorité Mandingues ; il s'y trouve aussi des Poul idolâtres,

qui cultivent la terre ou élèvent des troupeaux, et dans les cantons du sud, surtout dans le Folou, des Bambara.

Les Bambara qui forment le fond de la population du Ségou, du Kaarta, du Bélédougou et d'une partie du Macina sont, paraît-il, originaires des pays situés sur le versant nord des montagnes de Kong, entre autres du pays de Torong.

Sambatilika, où René Caillé arriva le 27 juillet 1827, était un grand village entouré d'un double tata. Comme Kankan, c'est le chef-lieu d'un petit état indépendant habité par des Mandingues musulmans, voyageurs et commerçants. A quelques milles au sud-est de Sambatilika la caravane traversa le Oula-Ba (Ba-Oulé), un des grands affluents du Mayel-Balével. Le 3 août elle arriva au joli village de Timé, le point le plus au sud qu'atteignit René Caillé (9° latitude nord).

Son intention était de poursuivre sa route vers Djenné avec la caravane dont il faisait partie depuis Kankan; mais les fatigues endurées depuis le départ, fatigues accrues encore par les pluies persistantes et par le mauvais état des chemins, une blessure qu'il s'était faite au pied, et enfin les fièvres l'obligèrent à rester à Timé. Presque complètement rétabli, il se préparait à continuer son voyage, quand il fut atteint du scorbut avec une violence extraordinaire. La mère de son hôte le soigna avec le plus grand dévouement. Il parvint à triompher de la maladie et au bout de cinq mois il pouvait reprendre son voyage. Même au milieu des

souffrances les plus intolérables, presque mourant, René Caillé n'eut pas un moment de défaillance et ne songea pas un instant à revenir en arrière.

Les habitants du Timé, au milieu desquels il vécut pendant si longtemps, étaient Mandingues. Ils faisaient surtout le commerce des noix de kola qu'ils allaient chercher à une quinzaine de journées de marche au sud et qu'ils portaient à Djenné où ils les échangeaient contre du sel en barre.

Le 9 janvier 1828, René Caillé partit de Timé avec une caravane d'une centaine de Mandingues qui se rendaient à Djenné. Marchant vers le nord-est, ils traversèrent des villages habités par des Bambara.

Tangrera ou Tangrela, où ils arrivèrent le 19 janvier « est un grand village muré : il est ombragé par de gros bombax et baobabs; il y a tous les jours un marché assez bien fourni; la majeure partie des cases sont couvertes de paille; mais toutes celles des chefs de famille sont en terre et à terrasses. Il est habité par des Bambara et des Mandingues, qui vivent en très bonne intelligence. Les Bambara sont les plus nombreux, se réunissent très souvent dans le cours de la journée sous des arbres, pour boire de la bière[1], qu'ils aiment beaucoup... Les habitants sont commerçants et cultivateurs; ils fabriquent beaucoup d'étoffes de coton, et ont des communications fré-

1. Bière de mil ou dolo.

quentes avec les villes situées sur les bords du Dhioliba. Ils ont des troupeaux de bœufs, des moutons et quelques chèvres; j'ai vu aussi plusieurs jolis chevaux, chose assez rare dans le pays; ils ne connaissent d'autre monnaie que les cauris. »

Après être restée deux jours à Tangrera, la caravane, qui s'était considérablement augmentée, puisqu'elle comptait environ six cents individus, fit route vers le nord-ouest. Elle traversa les forts villages de Bangoro et Débéna, dont la population s'élevait, à l'estimation de René Caillé, de trois à cinq mille âmes. Les renseignements fournis à nos camarades qui ont été au Sénégal par des indigènes, par des Diolas, indiquent en effet le Wassoulou comme une des régions les plus peuplées du Soudan. Il s'y fait un très grand commerce de noix de kola, d'oranges, de sel, d'esclaves surtout... de nombreuses caravanes parcourent ce pays, allant des montagnes de Kong, du Wassoulou vers Djenné, Sansanding, Ségou, le Bouré, etc. Certains villages comme ceux de Bangoro et de Débéna, entre autres, tirent profit du passage des caravanes en leur faisant payer un impôt. La façon dont se perçoit cet impôt ou péage, d'après René Caillé, est asesz curieuse. Des indigènes remplissant le rôle de véritables douaniers, se tenaient en dehors du tata, avec un bâton où un sabre nu au poing. « Ils arrêtèrent la caravane et prirent en nantissement à chaque Mandingue, un chapeau ou autre chose, pour ne pas perdre les droits qu'ils devaient percevoir. » Puis une fois la caravane entrée dans le

village, les douaniers vinrent, en échange de l'objet qu'ils avaient saisi, recevoir les droits qu'on payait en noix de kola.

A Tiara, René Caillé se sépara du gros de la caravane qui allait à Sansanding, et avec son guide et un certain nombre de Mandingues il suivit la direction du nord-est, vers Djenné. Toute la région parcourue depuis Timé et qui appartient au Wassoulou, au Kentiledougou, au Worodougou, est unie, découverte, sillonnée par des ruisseaux tributaires du Ba-Khoy (rivière blanche) le principal affluent du Niger. Le cé ou karité y domine. Les naturels recueillent le beurre que donne le fruit de cet arbre et en font un grand commerce. Ils le portent jusqu'à Djenné ou le vendent aux caravanes qui s'y rendent.

Au village de Toumané, il y eut encore une nouvelle scission dans la caravane (5 février), un grand nombre de marchands ayant pris le parti de se rendre à Sansanding où le cours du kola était plus élevé qu'à Djenné. Malgré cette séparation, et par suite des petites troupes qu'on avait rejointes en route, la caravane comprenait encore près de sept cents personnes. Très souvent on croisait d'autres caravanes revenant de Djenné, celles-là transportaient surtout du sel.

Au nord de Couara, il fallut traverser un nouvel affluent du Niger, le Koraba, déjà navigable en cet endroit pour de grandes pirogues.

Les villages, très rapprochés les uns des autres sur cette route de Djenné, sont habités par des

Bambara; la population varie de trois cents à mille habitants par village.

Enfin le 10 mars, René Caillé arriva au hameau de Galia, situé sur la rive droite du Bakhoy ou Mayel-Balével. Le lendemain la caravane traversait le fleuve dans de petites pirogues d'une dizaine de mètres de longueur faites d'un seul tronc d'arbre.

La largeur du fleuve était en ce point de deux cents mètres environ. Il fallut encore franchir à gué deux marigots pour arriver dans l'île de Djenné. Le 11 mars la caravane entrait dans cette ville. La population de Djenné ou Jenné, comme l'appelle René Caillé, était alors de huit à dix mille habitants comprenant des Mandingues ou Malinké, des Foulah, des Bambara et des Maures. Faisant partie autrefois de l'empire bambara de Ségou, elle avait été récemment conquise par Ségo-Ahmadou. Ce roi du Macina, comme nous l'apprit plus tard Mage, se nommait Cheikh-Ahmadou et était fils du Poul Ahmadou-Labbo, originaire du Fouta sénégalais, conquérant et fondateur du Macina. Ségo-Ahmadou, fervent musulman, « trouvant que le grand commerce de Djenné troublait ses habitudes religieuses et détournait les vrais croyants de leur dévotion, avait créé une nouvelle ville sur la rive droite du fleuve. » Il lui avait donné le nom de El-Lamdou-Lillahi, louange à Dieu (Hamd'allahi des cartes actuelles). C'était là qu'il résidait et que se trouvaient les écoles où on apprenait aux enfants et aux hommes les préceptes de la religion. Djenné était surtout une ville com-

merçante, un grand marché, une sorte de succursale de Tombouctou. Les marchands maures établis à Djenné accaparaient tous les produits des pays du sud apportés par les caravanes : l'ivoire, l'or, le riz, le mil, le miel, la cire brute, les étoffes fabriquées dans le Wassoulou, les noix de kola, etc... Ils les expédiaient ensuite à Tombouctou, où ils avaient des correspondants qui leur envoyaient en échange du sel, du tabac et des marchandises d'Europe. Ils faisaient aussi la traite des esclaves, qui, par les caravanes qui rayonnent de Tombouctou vers le nord, étaient ensuite amenés dans le Tafilelt, le Maroc, la Tunisie, l'Algérie, Tripoli.

A l'époque du passage de René Caillé, le commerce de Djenné subissait une crise par suite de la guerre qui régnait entre le Macina, état musulman, et le Ségou, état bambara idolâtre. Sansanding, N'yamina et Bammakou bénéficiaient de cette situation et voyaient leurs transactions avec le Soudan central augmenter d'importance. « Avant cette guerre, des petites embarcations, dit René Caillé, remontaient de Djenné jusqu'au pays de Bouré pour y chercher de l'or. »

La ville de Djenné est située sur un petit monticule échappant aux inondations périodiques, à l'est d'une île formée par des marigots ou bras peu profonds du fleuve et navigables, pour les grandes pirogues, seulement aux hautes eaux. Les environs sont marécageux et entièrement dénués d'arbres. Les esclaves des habitants riches de la ville y culti-

vaient du riz, du tabac, des giraumons et au moment des pluies, le chou, la carotte et le navet d'Europe dont les graines sont apportées du Tafilelt.

Les maisons de Djenné sont pour la plupart de forme carrée, à un étage et à terrasses; elles sont construites en petites briques séchées au soleil; il n'y a pas de fenêtres extérieures.

Les renseignements sur cette ville, si anciens qu'ils soient, ont une grande valeur, car René Caillé est le seul Européen qui l'ait visitée et nous l'ait fait connaître.

Le 23 mars, Abdallah (nom arabe sous lequel René Caillé parcourut le Soudan et le Sahara) s'embarquait dans une petite pirogue de douze à quinze tonneaux qui devait le conduire avec une vingtaine d'esclaves jusqu'au fleuve. Là ils prendraient une grande pirogue qui les transporterait jusqu'à Tombouctou.

Après une navigation de près de dix milles, la pirogue déboucha, un peu en amont de Galia, dans le Mayel-Balével, que René Caillé appelle par erreur le grand bras; puis elle suivit le courant. « Les matelots poussaient l'embarcation avec une grande perche; ils se servaient de pagaies dans les endroits trop profonds et tiraient quelquefois à la cordelle en suivant le rivage. » On faisait ainsi environ deux milles à l'heure.

Jusqu'au lac Débo, les rives sont basses, découvertes. Aussi loin que la vue peut s'étendre on apercevait de grandes plaines marécageuses, avec

quelques mimosas rabougris et de loin en loin de grands roniers qui atteignent jusqu'à vingt-cinq mètres de haut.

Les Poul pasteurs élèvent dans ces plaines de nombreux troupeaux de bœufs, de chèvres et de moutons. Sur les deux rives, et principalement sur la rive droite se trouvent des villages dont les habitants sont poul ou bambara ; certains de ces villages sont exclusivement habités par des pêcheurs qui prennent le poisson à la ligne où à l'aide de filets faits avec du coton.

Au village de Kouna, situé sur la rive gauche, René Caillé et ses compagnons de voyage prirent place dans une grande pirogue. Cette embarcation jaugeait de soixante à quatre-vingts tonneaux ; elle mesurait quatre-vingt-dix pieds de long, douze à quatorze de large et calait environ six pieds. Elle était construite avec des planches sciées, ajustées, réunies entre elles par des cordes de chanvre du pays et calfatées avec de la paille pilée, mêlée avec de la vase argileuse. Toutes les pirogues de Djenné et du Macina sont ainsi faites. Ce sont de fragiles embarcations qu'une vague un peu forte peut briser ou submerger. Aussi elles doivent faire de fréquentes relâches, s'arrêter aussitôt que le vent s'élève. Elles prennent l'eau que des hommes sont constamment occupés à épuiser. Lourdement chargées de marchandises, elles portent un équipage d'une vingtaine de rameurs ou mariniers et de nombreux passagers.

A l'époque où René Caillé parcourait ces régions,

le mouvement commercial était si actif sur le Niger qu'il n'était pas rare, dit-il, de voir des flottilles de soixante à quatre-vingts embarcations semblables se rendre de Djenné à Tombouctou.

La pirogue entrait dans le Niger, que René Caillé appelle le grand bras, près d'Isaca, village de sept à huit cents habitants, pour la plupart Poul.

Le 2 avril, elle pénétrait dans le lac Débo, vaste épanouissement du fleuve dont les limites sont difficiles à fixer, par suite de la nature marécageuse des rives. Près du débouché du bras principal que suivait René Caillé, se trouvent trois îlots formés de rochers granitiques auxquels notre compatriote donna les noms de Saint-Charles, Henri et Marie-Thérèse.

La pirogue sortit du lac près du village de Didhioder et embouqua la branche orientale du Niger, marquée sur certaines cartes sous le nom de Bara-Issa, tandis que la branche occidentale porte le nom de Mayo Dhanco.

Le fleuve traverse jusqu'à Tombouctou des terrains bas, inondés à la moindre crue ; son cours, dont la direction générale est nord-est, présente des sinuosités nombreuses. La largeur varie de six cents à dix-huit cents mètres. En certains endroits, avant son confluent avec le Mayo Dhanco en particulier, elle se retrécit beaucoup.

Au dire de René Caillé, la profondeur du chenal serait assez constante, environ neuf à dix pieds.

Au village de Sa, les pirogues qui voyageaient

isolément s'attendaient pour descendre en nombre jusqu'à Tombouctou, afin d'être en force pour résister aux exigences des Sourgous. Les Sourgous sont des Touareg qui vivaient des droits de passage qu'ils prélevaient sur les pirogues à leur arrivée au port de Kabra; mais pendant la route ils descendaient à bord, s'y faisaient nourrir et pillaient consciencieusement s'ils se sentaient les plus forts. Ils se montraient surtout intraitables vis-à-vis des Maures qu'ils considéraient comme très riches.

A Sa, la pirogue qui portait René Caillé se joignit à une trentaine d'embarcations qui se rendaient à Kabra. On passa en vue de Filinca, village de la rive droite, où se trouvait un grand chantier de construction et de réparation de pirogues.

Le 19 avril 1828, un peu moins d'un mois après que Caillé avait quitté Djenné, la pirogue accosta *au quai* de Kabra ou Kabara, le port de Tombouctou. Le village de Kabra est situé sur une éminence, à quelque distance d'un petit bras du fleuve, avec lequel il est relié par un canal navigable pour les grandes pirogues, seulement au moment des hautes eaux.

C'était un village d'aspect assez misérable, formé de huttes, de cases mal construites, servant de magasins provisoires. Il n'était du reste habité que par les esclaves employés au déchargement et au transport des marchandises, par quelques pêcheurs et des charpentiers. Sa population était de mille à douze cents individus. Le transport des mar-

chandises entre Kabra et Tombouctou s'effectuait avec des ânes et des chameaux.

Le lendemain, René Caillé, après une marche de trois heures, arrivait à Tombouctou. Cette cité a été visitée depuis 1828 par d'autres explorateurs : Barth, le rabin Mardochée, Lenz, qui nous en ont donné des descriptions plus complètes, plus exactes, plus savantes en un mot que notre compatriote ne pouvait le faire. Nous résumerons donc très brièvement ce que René Caillé dit de Tombouctou.

Avant tout il faut noter son impression première. « En entrant dans cette cité mystérieuse, objet des recherches des nations civilisées de l'Europe, je fus saisi d'un sentiment inexprimable de satisfaction, je n'avais jamais éprouvé une sensation pareille et ma joie était extrême... Revenu de mon enthousiasme, je trouvai que le spectacle que j'avais sous les yeux ne répondait pas à mon attente. Je m'étais fait de la grandeur et de la richesse de cette ville une toute autre idée; elle n'offre au premier aspect qu'un amas de maisons en terre, mal construites; dans toutes les directions on ne voit que des plaines immenses de sable mouvant, d'un blanc tirant sur le jaune, et de la plus grande aridité. Le ciel, à l'horizon, est d'un rouge pâle; tout est triste dans la nature; le plus grand silence y règne; on n'entend pas le chant d'un seul oiseau. Cependant il y a je ne sais quoi d'imposant à voir une grande ville élevée au milieu des sables, et l'on admire les efforts qu'ont eu à faire ses fondateurs.

En ce qui regarde Tombouctou, je conjecture qu'antérieurement le fleuve passait près de la ville ; il en est maintenant éloigné de huit milles au nord et à cinq milles de Cabra, dans la même direction. »

Faisant la comparaison entre Djenné et Tombouctou, René Caillé trouve que cette dernière ville semble morte. La vie commerçante y était beaucoup moins active, beaucoup moins bruyante que dans Djenné que quelques commentateurs des géographes arabes ne sont pas éloignés d'identifier avec l'antique Melle ou Mali, la florissante capitale du grand empire noir des Malinké.

Caillé évalue la population fixe de Tombouctou à dix ou douze mille habitants, en grande majorité nègres de la *nation Kissour* [1]. Il ne fait que nommer cette race sans donner d'autres détails ; il s'agit certainement ici des Sonhray. « Beaucoup de Maures, dit-il, sont établis dans la ville pour y faire le commerce, ils reconnaissent l'autorité du roi ou gouverneur qui est un nègre. »

Tombouctou, par suite de l'aridité du sol environnant, n'a d'autres ressources pour son approvisionnement que son commerce avec le Sud, et principalement avec Djenné. Cette considération

1. Il n'y a que René Caillé qui ait parlé d'une langue, d'une nation *kissour*. Il y a peut-être là une erreur provenant d'un jeu de mots ou plutôt d'un malentendu. Lorsqu'avant d'arriver à Djenné, Caillé s'informa de la langue qu'on parlait au delà jusqu'à Tombouctou, on lui répondit sans doute qu'on se servait de la langue des ksour (villes, en arabe), dont il fit *langue kissour*. D'autre part, Barth donne une explication différente de ce mot; il le fait dériver de *ki-sonrhi*, *ki-sonrhai*, *sonrhai-kini*, langue des Sonrhay.

empêche les équipages des bateaux qui descendent le fleuve jusqu'à Kabra, de lutter avec les Touareg ou Sourgous, malgré tout ce qu'ils ont à souffrir de leurs exigences ; il s'ensuit également que les habitants de Tombouctou supportent avec résignation les pillages quotidiens, méthodiques, la tyrannie des Touareg nomades qui, au moindre indice de résistance, couperaient les communications avec Kabra et le fleuve, et pourraient affamer la ville.

Ces Touareg étendaient leurs exactions depuis Diré en amont de Tombouctou jusqu'aux confins du Haoussa en aval.

Malgré l'hospitalité très cordiale qu'il recevait chez Sidi-Abdallahi-Chebir, un Maure auquel il avait été recommandé par son hôte de Djenné, René Caillé avait hâte de quitter Tombouctou. Il craignait d'y être reconnu comme chrétien et de subir le même sort que Laing. Il attendait l'occasion de se joindre à une des nombreuses caravanes qui de Tombouctou se dirigent vers le Maroc.

Le 4 mai, il quittait cette ville dans laquelle il n'avait séjourné que quatorze jours. La caravane dont il faisait partie comprenait près de six cents chameaux. Elle fit route vers le nord, et le 9 mai elle arriva à Arawan, après avoir passé près de l'endroit où le major Laing avait été assassiné. Arawan, bâti en plein désert, est l'entrepôt des sels de Taodéni ; sa population s'élevait à plus de trois mille habitants. C'est le point de convergence

de toutes les caravanes qui viennent des États méditerranéens ou qui s'y rendent. « On ne peut concevoir, dit René Caillé, de séjour plus triste. »

Au départ d'Arawan, qui eut lieu le 19 mai, la caravane comptait plus de quatorze cents chameaux. Marchant du sud au nord, elle mit près de trois mois à franchir le désert ; elle passa près de Taodéni, traversa les pays des Maures Tadjakantes, El Draah, l'oasis de Tafilelt, qui dépendent du Maroc. Le 12 août, elle arrivait à Fez. Enfin le 7 septembre 1828, René Caillé entrait dans Tanger et venait se présenter au consul de France, par les soins duquel il fut embarqué quelques jours après pour Toulon.

La Société de géographie de Paris lui décerna son grand prix annuel, récompense qu'avait bien méritée ce courageux et persévérant explorateur, dont les découvertes agrandirent considérablement le domaine des connaissances géographiques sur l'Afrique occidentale.

Cependant René Caillé eut le chagrin de voir émettre des doutes, surtout en Angleterre, sur la réalité même de son voyage ; il fut vaillamment défendu par le président de la Société de géographie, M. Jomard, qui l'aida même à rédiger sa relation.

Trente ans plus tard, Barth confirma d'une façon éclatante l'exactitude de ses assertions. C'était une réhabilitation posthume. René Caillé, dont la santé avait été profondément altérée par les fatigues, les souffrances subies au cours de son

voyage, était mort dix ans après son retour en France, à l'âge de trente-neuf ans.

Sur l'ordre du gouverneur Faidherbe, un modeste monument a été élevé à sa mémoire à Boké, près de Kakondy sur le Rio-Nuñez, point de départ de son exploration.

LES FRÈRES LANDER

Découverte des bouches du Niger (1830).

Les explorations de Mungo-Park et de René Caillé avaient démontré l'indépendance complète du Sénégal et du Niger et fait connaître ce dernier fleuve sur une grande partie de son cours. Plusieurs villes importantes situées sur la branche occidentale du Niger avaient été visitées ou aperçues par ces deux voyageurs : Couroussa, Bammakou, N'yamina, Ségou, Sansanding, Djenné, Tombouctou. A partir de ce point jusqu'à Boussa, on n'avait encore, en 1830, que des données incertaines ; c'est tout au plus si on connaissait la direction générale du fleuve dans cet intervalle. De la partie en aval de Boussa, de l'emplacement des bouches, on ne savait rien encore.

René Caillé, d'après les renseignements très vagues qu'il avait recueillis en route et qu'il inter-

prêtait, pensait que le Niger n'était pas, suivant une opinion assez courante, un affluent du Congo, mais un fleuve indépendant qui se jetait dans le golfe de Bénin.

Il était réservé aux frères Lander de résoudre ce dernier problème géographique en descendant le Niger, de Boussa à son embouchure, en 1830.

Cette exploration n'était que la suite, la dernière partie d'une série d'explorations très intéressantes qui eurent lieu, de 1822 à 1830, dans le Soudan central. Comme elles sortent des limites que nous nous sommes fixées pour ces études, nous les indiquerons rapidement, sans détails.

De 1822 à 1824, Denham, Clapperton et Oudney, partant de la Tripolitaine et passant par le Fezzan, pénétrèrent jusqu'au Soudan. Ils découvrirent le lac Tchad, explorèrent le Bornou, le Haoussa, le Kano, le Sokoto, etc... A Sokoto, régnait alors le sultan Bello, fils d'Othman Fodia, Poul du Fouta sénégalais, fondateur de l'empire du Haoussa.

Bello, homme intelligent, très ouvert aux idées de progrès, fit à Clapperton un accueil des plus empressés ; il l'invita à revenir à Sokoto et lui témoigna le désir de voir des relations commerciales s'établir entre ses sujets et les Européens.

L'année suivante (1825), Clapperton, accompagné de son serviteur Richard Lander, partit de Badagry sur la côte de Guinée et, remontant dans la direction du nord, vint franchir le Niger près de Boussa ; il recueillit en ce lieu quelques détails sur

la mort de Mungo-Park. Après avoir parcouru le Kano, il retourna à Sokoto, où il mourut au mois de mars 1827.

De retour en Angleterre, Richard Lander qui rapportait le manuscrit de son maître, rendit compte qu'il avait appris dans le Sokoto, à Boussa et dans d'autres lieux, que le Niger coulait vers le sud-est, à partir de Boussa, et que, selon toutes les apparences, il venait déboucher dans l'Océan Atlantique. Le gouvernement anglais lui confia, sur sa demande, la direction d'une expédition destinée à vérifier l'exactitude de ce fait, en descendant le fleuve de Boussa jusqu'à la mer. Richard Lander et son frère John se rendirent de Badagry à Boussa, où ils arrivèrent le 18 juin 1830. En cet endroit, le Niger est si étroit qu'on pourrait sans peine, dit Lander, lancer une pierre d'un bord à l'autre. Le passage est obstrué de rochers et le courant tellement rapide et torrentueux que la navigation y est impossible. Après avoir fait un court voyage en amont jusqu'aux chutes de Kagoji, les frères Lander et leurs compagnons s'embarquèrent au-dessous de Boussa dans deux pirogues qu'ils s'étaient procurées à grand'peine. Leur navigation s'accomplit dans d'excellentes conditions. Les rives du Niger, souvent assez élevées et escarpées, surtout jusqu'à Egga, offraient à leurs yeux un merveilleux spectacle par la richesse et l'éclat d'une puissante végétation ; elles étaient couvertes de nombreux villages, dont quelques-uns, par le chiffre de leur population, méritaient le

nom de ville. Les frères Lander s'arrêtèrent à Rabba, capitale de l'état de Nupé, à Egga, Damougou, Éboé, etc... Arrivés au point où le Niger se divise en un grand nombre de bras pour former un immense delta, ils s'engagèrent dans la rivière de Brass, et débouchèrent enfin dans le golfe de Bénin. Ils reconnurent également le bras de Noun où ils trouvèrent un bâtiment anglais qui les prit à son bord.

Richard Lander revint en Angleterre rendre compte de sa mission. Deux années plus tard, au retour d'un nouveau voyage effectué en bateau à vapeur sur le Niger jusqu'à Rabba, il fut mortellement blessé dans le delta et vint mourir à Fernando-Po.

RAFFENEL (1843-1846).

Le Sénégal, comme il a été dit plus haut, avait fait retour à la France en 1814 et avait été réoccupé en 1817. Dès la reprise de possession, le gouvernement de la Restauration tenta de réorganiser cette colonie, de lui rendre son ancienne prospérité, déjà fort amoindrie à la fin du XVIIIe siècle par suite de l'abolition de la traite, qui avait tari une de ses plus grosses sources de revenus.

Mais au lieu de diriger tous leurs efforts en vue

de développer le commerce, les gouverneurs de la colonie, d'après les instructions qu'ils recevaient de la métropole, voulurent faire du Sénégal une colonie agricole. On encouragea par des primes, dans la banlieue de Saint-Louis, dans le Cayor, le Walo, autour des postes de Dagana, Richard-Toll, etc., les essais de culture du cotonnier, des indigofères, de la canne à sucre, du caféier, etc... Mais ces essais ne réussirent pas et même donnèrent lieu à de telles fraudes qu'en 1830 ils furent abandonnés.

En même temps, on poursuivait, timidement il est vrai, la reprise des opérations commerciales dans le pays de Galam, c'est-à-dire dans le Guoy, le Kaméra, le Khasso. En 1820, un fort était construit à Bakel pour protéger les traitants.

Après l'abandon des projets de culture, tout le monde au Sénégal s'adonna au commerce des gommes, avec frénésie pourrait-on dire, malgré les exigences des chefs Maures, malgré les humiliations, les pillages, les dangers auxquels étaient soumis les traitants.

En somme, de 1817 à 1854, la situation politique et commerciale au Sénégal fut loin d'être brillante, et il faut l'attribuer, en grande partie, au manque de suite dans la direction des affaires ; en effet, pendant ces trente-neuf années, trente et un gouverneurs ou chefs intérimaires se succédèrent à la tête de la colonie.

Aussi s'explique-t-on que, dans cette période, les explorations aient été si peu nombreuses au Séné-

gal. Le gouvernement ne les encourageait d'aucune façon. Comme on l'a vu, René Caillé rencontra même une véritable hostilité quand il fit connaître ses projets, et se vit refuser tout subside.

Cependant en 1843, le capitaine de corvette Bouët-Willaumez, nommé gouverneur du Sénégal, avait élaboré un plan général de réformes à introduire dans l'administration de la colonie et dans nos rapports avec les indigènes. En outre, et on ne saurait trop à ce sujet faire ressortir la hauteur de vues de M. Bouët-Willaumez, comme il prévoyait le parti qu'on pourrait tirer du Sénégal comme route d'accès vers le Niger et le centre de l'Afrique, il se préoccupait tout d'abord d'asseoir notre influence dans l'intérieur et de rendre un peu de vie aux opérations commerciales languissantes dans le haut pays.

A cet effet, il chargeait une commission de cinq membres d'exécuter une exploration ayant pour but « d'étudier les moyens de multiplier nos relations commerciales, d'examiner avec soin les mines du Bambouk et les procédés d'exploitation des indigènes, enfin de déterminer la position astronomique de divers lieux et d'établir la carte de la Falémé [1]. »

Cette commission était formée de MM. Huard-Bessinières, pharmacien de la marine, président ; Jamin, enseigne de vaisseau ; Raffenel, officier du

1. Voyages dans l'Afrique occidentale, etc., exécutés en 1843 et 1844 et rédigé par Anne Raffenel.

commissariat de la marine ; Peye-Ferry, chirurgien de la marine, et Pottin-Patterson, habitant du Sénégal.

Elle fut bientôt réduite à trois membres, MM. Jamin et Peye-Ferry ayant dû, par suite du mauvais état de leur santé, abandonner l'expédition et revenir à Saint-Louis.

Raffenel, dans l'ouvrage précité, expose longuement les travaux de cette commission. Nous en extraierons seulement les parties les plus intéresrantes.

Partant de Saint-Louis, au mois d'août 1843, la commission remonta le fleuve jusqu'à Bakel. De là, en passant par Sénoudébou, elle se rendit à Boulébané, résidence de l'almamy du Bondou. Ce village, entouré d'un assez fort tata de trois à quatre mètres de hauteur, pourvu de tours ou bastionnets de flanquement, comprenait un certain nombre d'îlots de cases, entourés à leur tour de murs en terre, entre lesquels tournaient des voies étroites et encombrées d'ordures. Cette disposition très fréquente au Sénégal, est éminemment propice à la défense pied à pied. Raffenel évalue la population de Boulébané à deux mille trois cents habitants.

L'almamy du Bondou était alors Amady-Sadda (Amady), le père de Boubakar-Saada ; il fit un accueil des plus empressés à la mission et procura à ses membres tout ce qui était nécessaire pour leur existence.

Raffenel et Pottin-Patterson exécutèrent une

reconnaissance de la Falémé sur un parcours d'environ trente lieues, puis revinrent rejoindre leurs compagnons à Bakel. Quelques jours après leur retour, ils repartaient avec M. Huard pour aller visiter les mines d'or de Kéniéba. Repassant par Boulébané, ils vinrent traverser la Falémé au gué de Sansanding, à plus de cent kilomètres, en ligne droite, du confluent de cette rivière avec le Sénégal, et remontèrent dans la direction du nord-ouest pour atteindre les gisements aurifères de Kéniéba.

Ils pénétrèrent sur le terrain des mines, si on peut donner ce nom aux galeries et aux trous creusés sans plans et surtout sans précaution par les indigènes dans une terre assez friable et que les inondations de la saison pluvieuse délitent et bouleversent. Raffenel concluait de cette visite, très superficiellement faite, et des renseignements qu'il avait recueillis dans le pays sur sa richesse aurifère, sur ce qu'en tirent annuellement les noirs, etc..., qu'avec des moyens plus perfectionnés on pourrait arriver à une exploitation donnant de gros bénéfices.

En 1852, M. Rey, commandant de Bakel, vint également reconnaître les mines d'or de Kéniéba.

Après avoir, dans son rapport, exposé les procédés d'extraction et de lavage employés par les indigènes, voici ce qu'il dit de la richesse du gisement : « Il n'est pas aisé de juger la richesse des mines de Kéniéba ; les noirs ne comptent la quantité d'or qu'ils ont tirée, que par le nombre de

captifs qu'ils ont achetés ; et, comme ils ne sont ni cultivateurs, ni industrieux, l'or sert à leurs besoins (*sic*). Quelquefois le travail d'une laveuse pendant une saison équivaut à quatre ou cinq captifs , d'autres fois, à un seulement ; quelques-uns, au bout d'un mois, ont acquis assez pour être satisfaits ; il y a des chances très variables. La mine de Kéniéba n'est peut-être pas d'une grande richesse ; cependant je n'hésite pas à avancer qu'elle donnerait au moins deux cents kilogrammes d'or par million de kilogrammes de terre. Il est vrai qu'on pourrait, en peu de temps, appauvrir la mine ; mais le bénéfice fait serait considérable relativement aux frais d'extraction et d'établissement. La richesse relative de la mine serait-elle moitié moindre, qu'il y aurait encore bénéfice à l'exploiter. »

Rey, comme Raffenel, concluait donc à la possibilité d'une exploitation largement rémunératrice et de plus indiquait les moyens à employer pour y arriver.

A la suite de ces reconnaissances, des essais furent faits à plusieurs reprises, mais ils ne donnèrent pas les résultats promis par les deux explorateurs. En attendant que des études, des reconnaissances plus précises aient été faites, nous croyons qu'il est sage de se borner à acheter aux noirs, pour lesquels le temps n'est rien et qui sont organisés pour remuer la terre sous le dur climat du Soudan, le peu d'or qu'ils extraient de leur sol. Il faut se bien pénétrer de cette idée que ni le

Bambouk, ni le Bouré, ne sont de nouveaux Eldorado que la véritable richesse du Sénégal n'est pas dans ses gisements aurifères, mais bien dans ses produits agricoles, dans ses troupeaux, dans son commerce.

Après un nouveau séjour à Bakel, Raffenel et ses compagnons se dirigèrent vers la Gambie, qu'ils atteignirent à Fattatenda dans l'état de Oulli. Ils suivaient un chemin déjà frayé par d'autres explorateurs et dans lequel il est inutile de les suivre. Quant à leur navigation sur la Gambie, elle ne présente également rien de particulièrement intéressant. Ils rentrèrent à Saint-Louis le 16 mars 1844. Quelques mois après, M. Huart mourait des suites des fièvres contractées dans le cours de cette exploration.

Deux ans plus tard, Raffenel obtenait du gouvernement une nouvelle mission. Cette fois son projet était des plus grandioses ; il voulait traverser l'Afrique septentrionale de l'Occident à l'Orient, en passant par le Kaarta, le Ségou, le Sokoto, le Bornou, le Darfour, pour atteindre les sources du Nil.

Raffenel, accompagné d'un indigène sénégalais, Léopold Panet, partit de Saint-Louis au mois d'août 1846. De Bakel, après quelques tentatives infructueuses pour traverser le Bondou, il se dirigea vers le Kaarta, et suivit tout d'abord la vallée du Kriéko. Fait prisonnier par les gens de Mamoudy-Kandia, roi du Kaarta, il fut emmené à Foutobi, aux deux tiers de la route de

Nioro, et là retenu pendant près de huit mois. Il mit à profit son séjour forcé dans ce village pour recueillir des documents sur les Bambara, sur les Poul, sur leurs mœurs, leurs coutumes, leur histoire. Son voyage s'arrêta à Foutobi. Rendu à la liberté, il revint à Saint-Louis. De retour en France, il écrivit une relation très détaillée de son expédition, à laquelle il joignit l'histoire des Bambara et des études sur la colonie du Sénégal, comprenant l'historique de cette possession et des compagnies commerciales qui l'exploitèrent ; il y traïta également la question du commerce libre, et enfin y exposa des projets d'aministration pour l'avenir [1].

LÉOPOLD PANET (1850). — HECQUARD (1851).

Nous nous bornerons, pour les explorations exécutées par Panet et Hecquard, à en donner seulement les itinéraires. On trouvera plus loin dans les relations des voyages du capitaine Vincent, du sous-lieutenant Lambert et de Bou-el-Moghdad des renseignements plus complets, plus détaillés sur les régions qu'ils ont visitées.

1. *Nouveau voyage dans le pays des Nègres*, par Anne Raffenel, 1856.

En 1850, Léopold Panet, homme de couleur sénégalais, qui, comme secrétaire, avait accompagné Raffenel dans son deuxième voyage, reçut du ministère de la marine et des colonies la mission de se rendre de Saint-Louis à Alger, en traversant le désert.

La caravane de marchands maures de l'Adrar, à laquelle il s'était joint, suivit d'abord le littoral jusqu'au puits de Moumarsa, puis obliquant vers le nord-ouest, elle se dirigea vers Chinguète, ville de l'Adrar qu'elle atteignit après vingt-deux jours de marche depuis Saint-Louis. Panet se donnait, auprès de ses compagnons de route, pour un chrétien converti à la religion musulmane.

Quoique le pays fût peu sûr, par suite des luttes qui régnaient entre les Oulad-Ahmed et les Trarza, la caravane ne fut pas inquiétée pendant le voyage. Panet affirme du reste que les tribus en guerre ont coutume de respecter les marchands et de les laisser circuler librement, après toutefois leur avoir fait payer un droit de passage.

Après un mois de séjour à Chinguète, Panet partit avec une famille d'Oulad-Bou-Seba, qui rejoignait son campement dans le nord-est. La petite caravane passant entre Ouadan et la grande sebkha d'Idjil, s'engagea dans le désert où elle eut à souffrir du manque d'eau. On gagna cependant le camp des Oulad El Hadj Mokhtar, situé à une centaine de lieues au nord de Ouadan.

Traversant ensuite les riches pâturages de Zémour, canton d'origine des Oulad-Bou-Seba,

d'après une légende, Léopold Panet était sur le point d'arriver à Grona, quand, à l'instigation de son guide, il fut attaqué par ses compagnons de route, complètement dévalisé et laissé pour mort sur la place. Recueilli par quelques individus de la tribu des Larocïn, il put gagner Grona, où il resta quelques jours. Il rentra en possession de ses notes que des Larocïn, qui s'étaient lancés à la poursuite des pillards, trouvèrent enfouies dans le sable.

De Grona, en coupant dans la direction générale sud-nord le territoire des Rgueïbat, il parvint à Termaçoun, petit ksar situé à quelques kilomètres au sud de l'Oued-Draa. La région que venait de parcourir Panet est accidentée, sillonnée par les oued affluents du Sakiet-el-Hamra, dans quelques-uns desquels coulait une eau limpide et excellente.

Panet franchit l'Oued-Draa à soixante kilomètres de son embouchure ; en ce point la hauteur de l'eau était de soixante à soixante-dix centimètres ; on était en pleine saison sèche. Le 20 avril, il arrivait à Noun , ksar de la tribu des Aït-Hassan qui faisait alors un commerce assez suivi avec le Maroc, le Touat, le Tafilelt, Ouadan et Tombouctou.

De Noun, qu'il quitta le 20 mai, Panet se rendit à Mogador où il s'embarqua pour la France. Il avait mis quatre mois et demi pour faire le trajet de Saint-Louis à Mogador.

M. Bouët-Willaumez n'était resté qu'une année à la tête du Gouvernement du Sénégal (1843-1844). Il n'avait pu, pendant ce court laps de temps, exécu-

ter toutes les réformes qu'il voulait introduire dans la colonie, ni poursuivre les projets qu'il avait conçus. Nommé au commandement de la division navale des côtes occidentales d'Afrique, il continuait cependant encore à s'occuper des questions concernant cette colonie dont il avait si bien compris l'importance et le véritable rôle comme base de pénétration vers l'intérieur du continent africain. Une exploration faite par un des avisos de sa division avait particulièrement attiré son attention. Cet aviso, remontant la rivière d'Akba ou de Grand-Bassam, avait été arrêté par des cataractes ; mais la direction de ce cours d'eau et les renseignements donnés par les indigènes faisaient supposer au commandant du bateau que la rivière d'Akba était une des branches du delta du Niger.

C'était là un fait géographique qui, s'il eut été exact, pouvait avoir pour notre commerce une importance capitale, en lui ouvrant vers le centre du Soudan, une voie d'accès dont nous tenions le débouché. M. Bouët-Willaumez et le gouverneur du Sénégal, capitaine de vaisseau Baudin, jugèrent qu'il fallait faire vérifier l'exactitude des récits que faisaient à ce sujet les naturels du pays et en tout cas profiter des bonnes dispositions des Bambara du Grand-Bassam qui s'offraient à conduire un Européen dans le haut Niger.

La mission en fut confiée à M. Hecquard, sous-lieutenant de l'escadron des spahis sénégalais, qui depuis sept ans était au Sénégal. Hecquard devait pénétrer dans l'Akba en bateau à vapeur, jusqu'aux

cataractes, remonter ensuite en pirogue aussi loin que possible, gagner à pied un des affluents du Niger, le descendre jusqu'à Ségou, Djenné, Tombouctou, chercher à nouer des relations avec le royaume de Ségou, puis, suivant les circonstances, continuer sa route vers l'Algérie, vers le Maroc, ou se rabattre sur Bakel par le Kaarta.

Cette exploration, qui aurait fourni des données sur la région montagneuse de Kong, sur les bassins supérieurs des affluents du Niger, qui serait venue compléter le voyage de René Caillé, ne fut pas exécutée. Abandonné par ses guides près des cataractes d'Akba, Hecquard revint à la côte.

Le gouverneur du Sénégal lui envoya l'ordre de prendre comme point de départ la Casamance, de traverser le Fouta-Djallon où il devait faire tous ses efforts pour engager l'almamy à diriger ses caravanes sur nos comptoirs ; puis ensuite il continuerait son voyage d'après le premier projet.

Voici comment Hecquard lui-même résume en quelques mots son voyage dans le Fouta-Djallon. « Retenu en Casamance par les vicissitudes de la guerre que se faisaient alors les habitants de Brassou et du Cabou, je profitai de cet intervalle pour visiter ce fleuve, ainsi que la rivière Saint-Grégoire, dont je pus reconnaître la source. Cependant les hostilités ne cessant pas, et ne voyant plus revenir un messager que j'avais envoyé à l'almamy du Fouta-Djallon, pour lui demander une escorte, je me décidai à changer mon itinéraire et à me mettre en route. Deux chemins s'offraient à moi :

l'un, plus court, consistait à aller gagner Géba et à suivre en partie la route prise par M. Mollien à son retour ; l'autre plus long, plus difficile, mais plus intéressant, me permettait de visiter les royaumes du Haut-Cabou, où jamais Européen n'avait mis les pieds. J'optai pour cette dernière voie et, franchissant les plaines inondées qui séparent la Casamance de la Gambie, je suivis les rives de ce fleuve jusqu'à Fattatenda ; puis traversant les États du Haut-Cabou, qui n'avaient jamais vu d'hommes blancs, j'arrivai sur les bords du Rio-Grande. De là je visitai le Kolli, les villages inconnus des Tiapys, et après avoir erré longtemps dans les montagnes arides et désertes du Bauvès pour éviter un chef insurgé contre l'almamy régnant, je gagnai Timbo, capitale du Fouta-Djallon, où je séjournai quatre mois, attendant vainement des secours que j'avais demandés à Bakel ; mais n'espérant plus de les voir arriver, je pris à regret le parti impérieusement recommandé par ma situation de retourner au Sénégal. Alors l'almamy, homme d'élite dont j'avais conquis toute la bienveillance, me donna deux de ses parents pour m'accompagner à Saint-Louis, où j'arrivai le 14 septembre 1851, après une absence de dix-neuf mois, ayant visité les sources du Sénégal, du Rio-Grande, de la Gambie et de la Falémé, traversé le Tangué, le Niocolo, le Kaman, le Bondou et exploré quelques contrées sur lesquelles nul Européen, que je sache, n'avait encore porté ses pas, telles que le

Haut-Cabou, le Kolli, le Bauvès, le Niocolo et le Kaman[1]. »

VOYAGE DE JAMES RICHARDSON, BARTH ET OWERWEG

(1850-1855)

En 1849, Richardson, de retour d'un voyage à Ghadamès et au Fezzan, soumit au gouvernement britannique le plan d'une vaste entreprise ayant pour objet de recueillir des informations géographiques, scientifiques et ethnographiques et de chercher à créer des relations commerciales avec le centre de l'Afrique. S'étant vu refuser par le gouvernement français la collaboration de Raffenel, Richardson s'adjoignit deux Hambourgeois, Barth et Owerweg.

La mission s'organisa à Tripoli et se compléta à Mourzouk d'où elle partit le 25 juin 1850. Elle traversa Rhat, Tin-Tellust, visita Aghadès et arriva le 11 janvier 1851 à Taghelet où elle se disloqua, Richardson se dirigea sur le lac Tsad par Sinder, Owerweg devait explorer le Gober et Amradi ou Maradi, et Barth le Kano et Kassena.

1. *Voyage sur la côte et dans l'intérieur de l'Afrique occidentale,* par H. Hecquard, 1853.

Moins de deux mois après, le 4 mars 1851, Richardson mourait à Ngouroutoua près de Birmi. En apprenant la mort du chef de mission, Barth se mit en devoir de rallier les gens de Richardson et réussit à sauver ses papiers. Le 2 avril il arrivait à Koukoua sur le Tsad où il fut bientôt rejoint par Owerweg.

Pendant 18 mois les deux voyageurs rayonnèrent dans le bassin du Tsad, faisant des excursions dans les pays avoisinants. C'est dans une de ces excursions que Barth eut la bonne fortune de découvrir la Bénué qu'il traversa près de son confluent avec le Faro en se rendant à Yola, capitale de l'Adamawa.

Fin septembre 1852, Barth perdait son deuxième compagnon et l'enterrait sur les bords du Tsad.

Resté seul, Barth prit pour objectif le Niger, traversa l'État de Haoussa et atteignit le grand fleuve le 20 juin 1853 en face de la ville de Say. C'est à Say qu'il renonça à descendre le fleuve jusqu'à son embouchure et prit Tombouctou pour objectif, pensant avec raison qu'il était de la plus haute importance de relier les travaux de Caillé et de Mungo-Park à ceux des frères Lander.

Le 24 juin 1853, Barth quitta Say, traversa le Gourma, le Djilgodi, visita une partie de la région montagneuse du Hombori et atteignit le Niger près de l'île de Kora, suivant à peu près le même itinéraire de Kora à Tombouctou que René Caillé vingt-cinq ans auparavant. Dans sa relation de voyage, Barth se plaît à constater l'exactitude des rensei-

gnements fournis par notre courageux compatriote ; enfin le 7 septembre 1853, Barth faisait son entrée à Tombouctou.

Pendant les premiers mois de son séjour dans cette ville, Barth fut très éprouvé par les fièvres ; à l'excitation nerveuse causée par les retards incessants et l'incertitude sur l'avenir de son entreprise, succéda un état d'affaissement général qui l'empêcha pendant quelque temps de s'occuper activement de son retour ; de plus les complications résultant de l'état politique de Tombouctou ne furent pas étrangères au séjour de sept mois que le voyageur fit à Tombouctou.

Nous allons, ci-dessous, résumer succinctement l'état politique de Tombouctou au moment du passage de Barth. Sans entrer dans de longs détails, il est bon de rappeler ici qu'à la fin du XVIIIe siècle, Tombouctou était encore ville indépendante, gouvernée par les Sonrhaï ses habitants. Mais au commencement du XIXe siècle des Touareg du sud (Aouellimmiden) firent des progrès vers Tombouctou et beaucoup d'entre eux se fixèrent aux environs, tandis que vers la même époque Ahmadou Labbo fondait un État Poul (le Macina) le long du Niger, entre Tombouctou et Ségou. En 1826 les Foulbé du Macina s'emparèrent de Tombouctou et faillirent ruiner à tout jamais son commerce, les exactions des conquérants s'étant étendues non seulement sur la population idolâtre (Mandingues, Mossi, Sonrhaï), mais encore sur leurs coreligionnaires marchands du Touat et de Ghadamès. Ces

derniers, se voyant opprimés, firent venir de l'Azaouad le cheikh El Mouchtar, frère aîné d'El Beckay, de la tribu des Kountah, homme très influent auprès des populations berbères, et lui confièrent leurs intérêts.

El Mouchtar accepta et réussit, en 1844, en s'appuyant sur l'élément touareg, à faire chasser les Foulbé.

Malheureusement la situation défavorable de Tombouctou aux bords du désert, force cette ville à tirer ses vivres des pays du Niger et principalement du Macina, de sorte qu'elle se trouve un peu à la merci des Foulbé, ce qui amena en 1846, le cheick El Beckay à conclure une convention qui replaçait la ville sous la suzeraineté des Foulbé, mais sans occupation militaire. De sorte qu'à l'arrivée de Barth, en 1853, Tombouctou était partagée entre trois fractions rivales : les Foulbé, les Touareg et enfin les marchands de Ghadamès et du Touat, à la tête desquels se trouvait El Beckay.

Barth quitta Tombouctou le 20 mars 1854 en longeant le fleuve jusqu'à Say, de là il se rendit au Tsad et il fit retour avec le docteur Vogel (envoyé par le Foreign Office pour remplacer Richardson) par la route directe du Bournou au Fezzan (route suivie antérieurement par Clapperton). Ils arrivèrent à Marseille le 8 septembre 1855.

La deuxième partie du voyage de Barth, de Tombouctou à Say, nous fournit les renseignements suivants :

« De Tombouctou à Bamba le fleuve s'étale dans

une vaste plaine ; il présente un fouillis de canaux, de bras morts, de marécages coupés d'îles boisées, de dunes couvertes de buissons épineux, dont quelques-unes atteignent 50 mètres de hauteur. Ses rives, où croissent des palmiers d'Égypte, le sol qu'il couvre de ses inondations annuelles, deviennent, pendant la saison sèche, d'excellents pâturages où paissent d'innombrables troupeaux appartenant aux tribus Touareg, aux Sonrhaï et aux Pouls.

En aval de Bamba, le Niger traverse un pays rocailleux ; ses berges s'élèvent, deviennent abruptes, se rapprochent, sa largeur diminue ; à Tossaye elle n'est plus que de 150 mètres. Au coude de Bourroum le fleuve s'épanouit de nouveau ; il a plus de 6 kilomètres de large ; aux basses eaux il est guéable.

Après Gogo, l'ancienne capitale du Sonrhaï, qui n'a rien conservé de sa splendeur passée, le Niger coule sur un rocher. Divisé en plusieurs bras par l'île Ansongho, son cours devient torrentueux ; de nombreux récifs, des blocs de granit obstruent son lit et rendent la navigation très pénible sur un parcours de 25 kilomètres environ. Ces difficultés doivent disparaître au moment des hautes eaux.

En approchant de Garou et Sinder, petites villes établies en face l'une de l'autre sur deux îles, le Niger prend un cours tranquille ; sa largeur atteint 2 kilomètres. En amont de Sinder se trouve l'île de Fetchili dont les habitants sont réputés les meilleurs piroguiers du Niger moyen.

De Tombouctou à Garou-Sinder les rives du fleuve, et surtout la rive gauche, sont parcourues par des tribus nomades de Touareg. Les Sonrhaï et les Foulbé, fort disséminés, n'y ont que peu d'établissements fixes.

Entre Sinder et Say le Niger traverse un pays magnifique, légèrement accidenté. Des collines verdoyantes, d'une altitude moyenne de 250 mètres, dominent le fleuve. Des habitations, de petits villages couvrent ses rives boisées. Dans son lit, débarrassé d'écueils et que coupent seulement quelques rares îles couvertes d'arbres et bien peuplées, le Niger coule lentement ; sa largeur varie entre 1,700 et 2,000 mètres »[1].

Sur la région située dans la boucle du Niger, Barth a également rapporté une série d'itinéraires par renseignements qui constituent encore aujourd'hui les seules données que nous possédions sur cette vaste région.

Avec l'année 1855 s'ouvre une ère nouvelle pour la colonie du Sénégal. A la suite de pétitions réitérées que les commerçants de Bordeaux et de Saint-Louis avaient adressées au gouvernement, le ministre de la marine élabora un programme de réformes énergiques à introduire dans la colonie.

1. L. Faidherbe, *Le Soudan français*, 3e partie, p. 7.

Il ne faisait du reste que reprendre et développer celui qu'un des plus éminents gouverneurs du Sénégal, le capitaine de corvette Bouët-Wuillaumez, avait tracé dix ans auparavant et qu'il n'avait eu ni le temps ni les moyens de mettre en pratique.

L'exécution dudit programme fut confiée au commandant du génie Faidherbe, nommé gouverneur du Sénégal et dépendances le 16 décembre 1854. La grande connaissance des affaires coloniales que cet officier avait acquise par de sérieuses études et par un séjour prolongé en Algérie, à la Guadeloupe, au Sénégal même, qu'il avait parcouru dans tous les sens, le désignait pour ce poste difficile. Il y resta jusqu'au mois de mai 1865.

A des expéditions de guerre auxquelles il fallut consacrer tout d'abord toutes les forces vives de la colonie, succédèrent bientôt, quand la sécurité fut assurée dans la banlieue de Saint-Louis, de pacifiques travaux : construction de ponts, de routes, de lignes télégraphiques, de casernes, d'établissements publics de toutes sortes, création d'écoles, de musées, d'une banque, etc., etc., qui firent de Saint-Louis une véritable ville, la plus belle de la côte occidentale d'Afrique.

Enfin, en 1859, l'état politique des contrées avoisinant le Sénégal étant relativement tranquille, le gouverneur résolut de faire explorer les régions imparfaitement connues du Soudan occidental, afin de compléter les notions fort peu étendues que nous possédions sur la géographie, l'ethnographie, les

ressources commerciales de ces parties de l'Afrique.

Ce sont les récits de ces explorations, récits extraits de l'annuaire du Sénégal de 1864, que nous allons donner maintenant.

VOYAGE DE M. LE CAPITAINE D'ÉTAT-MAJOR VINCENT (1860).

Au commencement de l'année 1860, M. le capitaine d'état-major Vincent fut chargé, par M. le colonel Faidherbe, gouverneur du Sénégal, d'un voyage d'exploration dans l'Adrar (Sahara occidental)[1].

Parti de Saint-Louis, le 5 mars 1860, débarqué à Dagana le 8, M. Vincent arriva le 14 au camp du roi des Trarza, Mohammed-el-Habib, après avoir traversé en largeur la zone de terrain qui borde le fleuve, appelée par les Maures Chamâma, et formée de collines sablonneuses entrecoupées de

1. Lorsque ce voyage fut entrepris, il y avait près de deux ans que nous avions fait la paix avec les Trarza, à la suite d'une guerre de quatre ans. Les Trarza avaient renoncé, en notre faveur, à leurs possessions de la rive gauche. Le pouvoir de leur roi avait été renforcé par la création, à son profit seul, d'un droit de sortie sur les gommes, à la place des *coutumes* que les Français payaient auparavant, aussi bien aux princes et chefs qu'au roi lui-même.

dépressions verdoyantes. L'une d'elles, nommée Bou-Trey-Faya, est célèbre par la razzia que Samba-Dien, chef de Mbilor, fit sur le camp du roi des Trarza lui-même. Après des pourparlers qui le retinrent cinq jours, M. Vincent obtint de Mohammed-el-Habib, Sidi, fils de son ministre, pour l'accompagner jusque chez les Aleb, tribu des Trarza la plus éloignée dans le nord.

Le 19 mars, départ : on s'arrête après avoir fait huit kilomètres dans un camp Tiyab ; c'est le nom qu'on donne aux anciens guerriers qui se sont faits marabouts.

Le 21, la petite caravane traverse le pays de Dahar ; sol légèrement ondulé, sablonneux, couvert d'herbes et d'arbres épineux assez épais. L'un des puits les plus remarquables de ce pays est celui de Rhasserem qui a quatre mètres de profondeur, et qui abreuve quelquefois par jour jusqu'à quinze mille têtes de bétail appartenant aux Deboussat, marabouts, et aux Arouidjat, guerriers tributaires des Trarza. On arrive ensuite au puits de Noueilot, qui a donné son nom à un combat livré entre le père de Mohammed-el-Habib, Amar-ould-Moctar, et Mohammed-ould-Ali-el-Kori, soutenu par la famille El-Cherghi-ould-Addi [1], combat dans lequel la victoire resta au premier, malgré l'infériorité du nombre.

Le 24, on rencontre un premier camp d'Aleb

1. Famille Trarza qui percevait les principaux tributs du pays des noirs.

dont le chef, malgré les représentations de Sidi, refuse de donner des guides, craignant une rencontre avec les Ouled-el-Nacer, avec lesquels ils sont en guerre.

Ce contretemps n'empêche pas les voyageurs de continuer leur route. Ils s'arrêtent au puits de Tiourourt, à une cinquantaine de lieues dans le nord-nord-est de Saint-Louis. L'eau de ces puits, presque impotable et saumâtre, est chargée d'ammoniaque ; cependant de nombreux troupeaux viennent s'y abreuver. Ils appartiennent aux Aleb, aux Tendagha marabouts et aux Bouidat, guerriers nomades qui envoient beaucoup de caravanes dans le Cayor. Près de ces puits se trouve une plantation de 1,500 à 2,000 pieds de dattiers cultivés par un homme de l'Adrar. Cette plantation n'est pas le seul essai de culture qu'on ait fait dans le pays des Trarza. Il en existe encore deux autres ; la première à Tigound, à environ une dizaine de lieues dans le sud de Tiourourt ; la seconde à une journée de marche du fleuve, dans un endroit nommé Amneidir, près de l'ancien village de Mball, qui produit beaucoup de dattes et a rendu de grands services aux Trarza ruinés par nos dernières guerres.

Nous voyons bientôt arriver, dit M. Vincent, la deuxième fraction des Aleb, et Sidi s'abouche avec son chef Mohammed-ould-Beibakar qui, après de longs pourparlers, consent à nous donner son fils pour guide, mais à condition d'être largement récompensé. Le 30 mars, nous partons et nous devons

longer la mer jusqu'à la hauteur d'Arguin. Nous suivons la plaine d'Afthouth, couverte alternativement de pins maritimes, de plusieurs espèces de plantes marines que les chameaux ne dédaignent pas, et d'espaces considérables, humides, vaseux, que les Arabes appellent sebkha et où séjournent longtemps les pluies de l'hivernage. Quelques-unes de ces sebkha ont à la surface une couche de sel trop faible pour être exploitée. Au contraire, les salines qui se trouvent entre Tiourourt et Saint-Louis sont assez riches pour attirer les caravanes du Tagant. A notre gauche, nous avons les dunes blanches du bord de la mer dont la hauteur va jusqu'à 25 mètres ; elles sont parfois couvertes d'une espèce de liane qui met obstacle à la grande mobilité des sables. A notre droite, le pays d'Amoukrouz, sablonneux, couvert de pâturages et d'épaisses haies d'euphorbe. Le phénomène atmosphérique du mirage est très commun dans ces parages. Entre Afthouth et Amoukrouz, on voit quelques monticules de coquilles marines et plusieurs puits profonds donnant une eau bourbeuse, saumâtre et souvent ammoniacale.

Le 1er avril, nous arrivons à l'emplacement de l'ancienne escale de Portendick, que les Maures nomment Tyeïl. Nous venions d'entrer dans le pays de Tarad qui fait suite à Afthouth. Les sebkha y sont peu nombreuses, le terrain n'est plus uni, c'est de la vase desséchée ; soulevée par le vent, elle forme des petits monticules couverts d'euphorbes et de pins maritimes et

laisse à découvert une couche de coquilles marines.

Le pays de Tafouelli, qui se trouve dans l'est de Tarad, offre à peu près le même aspect, il y a de plus quelques arbres épineux.

Le 3 au soir, nous campons dans le pays d'Agneitir, coupé de collines sablonneuses, serrées, variant de quinze à trente mètres de hauteur, d'une direction générale est-ouest, et couvertes d'herbes qui restent vertes très longtemps. Entre ces collines se trouvent des ravins profonds qu'il est impossible de couper en travers avec des chameaux.

Les Aleb sont de tous les Trarza ceux qui connaissent le mieux la vie du désert; ils sont les éclaireurs de leurs frères, du côté du nord; les Rhalla jouent le même rôle du côté de l'est.

Le 5 avril, nous campons sur une colline qui longe le bras de mer appelé, par les Européens, rivière Saint-Jean et par les Maures, Acheïl. Les Tendagha nous font un excellent accueil.

Les voyageurs venaient de traverser tout le pays des Trarza [1].

Voici l'opinion de M. Vincent sur la valeur relative des éléments qui composent les tribus: les chefs sont généralement intelligents et assez ré-

1. En 1843, M. Caille portait la population des Trarza au nombre de 55,000 hommes, dont 25,000 guerriers, pouvant armer 6,000 combattants et 30,000 marabouts; quoi qu'il en soit de ces chiffres, la population des Trarza a été réduite au moins d'un cinquième par la guerre de 1854 à 1858.

servés, aussi se font-ils obéir ; les guerriers (*hassan*) menteurs, hypocrites et voleurs, sont un fléau pour tout le monde, aussi bien pour leurs frères que pour les caravanes ; ils ne respectent rien, et, pour eux, le meurtre d'un homme est une bagatelle quand ils sont sûrs d'un pillage quelconque et de l'impunité. Quant aux marabouts, ils sont généralement très doux et très hospitaliers, contrairement aux guerriers qui font largement payer leur aide.

Les Tijab sont d'anciens guerriers qui se sont faits *Tolba ;* mais leur conversion n'est pas complète, et s'ils ont gardé les vices des guerriers, ils n'ont pas acquis les qualités des marabouts.

Les tributaires de Trarza sont très nombreux ; ils sont plus ou moins rançonnés par les princes.

Le 6 avril, le capitaine Vincent va camper vis-à-vis des îles de Tidra, Taganet, Kiji, Jouik qui communiquent avec la terre ferme par des gués, et le 7, il entre dans le pays de Tasiast. Le littoral n'a plus de dunes jusqu'au nord de l'île d'Arguin (Agadir des Maures) ; le soir, nous nous arrêtons, dit-il, à un camp de Mzazga (tributaires des Trarza), au puits de Loumaïla, et nous recevons la visite d'Ould-Boudda, chef des Ouled-Bou-Seba, qui a substitué son autorité à celle de la famille El-Min-Ahna, par l'assassinat du père et de l'oncle de Mohammed-Saloum. Les partisans de ce dernier occupent le littoral dans le sud des îles citées plus haut et s'appuient sur la protection des Trarza. Dans les îles, sont les gens d'Ould-Boudda, alliés des Ouled-Delim. Les premiers nous ont exprimé

leur vif désir de nous voir fonder un établissement commercial à Arguin ; ils y ont un intérêt politique, car ils désirent le retour de la famille El-Min-Ahna, qui a une réputation non équivoque de générosité, et qui, maintenant, est dispersée dans l'Adrar, chez les Trarza et chez nous ; ils seraient ensuite les intermédiaires obligés entre les caravanes venant de l'intérieur et nos commerçants. Ould-Boudda, au contraire, redoute de nous voir établir chez lui, et il a fallu mes assertions réitérées pour le convaincre que je ne venais pas étudier le pays dans ce but.

Jusqu'à la halte du 8, la petite caravane suit le littoral à quelques kilomètres ; le terrain est légèrement ondulé, le sol ferme, couvert d'un gravier quartzeux assez fin, les herbes sont petites et de grands espaces sont dénudés ; à gauche, se trouvent quelques chaînons escarpés de vingt-cinq à trente mètres ; les débris roulés indiquent qu'ils sont formés de diverses variétés de quartz.

A la hauteur de la montagne de Mataye, le littoral incline vers le nord-ouest ; la route de l'Adrar est nord-nord-est, elle traverse une plaine immense couverte de graviers, d'herbes fines, de grands espaces dénudés argileux et fermes, et de quelques arbres épineux ; on y remarque aussi le henné.

Vers six heures du soir, dit M. Vincent, nous voyons arriver Sidi-Ahmet, frère du chef des Ouled-Delim ; il fait tous ses efforts pour faire partir nos guides, les Aleb, et nous garder ainsi

seuls en son pouvoir ; heureusement pour nous, les Aleb refusent.

Le 11 avril, au matin, nous entrons dans une plaine couverte de cailloux roulés et de quartz amorphe de différentes couleurs ; on remarque une couche d'oxyde de fer qui rend parfois la surface toute noire ; les pâturages deviennent de plus en plus rares. Nous campons près des tentes des Id-Jacoub, marabouts d'origine berbère, qui se disent issus du même père que les Ehel-Barak-Allah [1], marabouts des Ouled-Delim, les Ouled-Deiman, les Id-Aoudadj, les Dadj-Fakha qui vivent chez les Trarza. Les Id-Jacoub et les Ehel-Barak-Allah ne parlent plus berbère, tandis que cette langue est encore parlée par les vieillards, chez les marabouts Trarza. Les marabouts du Tasiast sont riches en chameaux, moutons et bœufs.

Le 13 avril, nous campons sur la limite nord de Tasiast. Depuis que nous avons quitté le littoral, la direction a toujours été, à peu de chose près, la même, le nord-nord-est. Nous avons rencontré quelques collines dont le sommet est formé de quartz opaque et de schiste ardoisé.

Le 14, nous entrons dons le Tiris. Dans la journée

1. Marabouts Trarza qui ont une grande réputation de science et de sainteté. Ils parlent berbère.

Les Id-Aoudadj et les Dadj-Fakha sont leurs voisins, mais ces derniers ne jouissent pas d'une réputation aussi bonne. Les cinq tribus des Ehel-Barak-Allah, les Ouled-Deiman, les Id-Aoudadj, les Dadj-Fakha, les Id-Jacoub sont connus dans le pays sous le nom de Techoum-ha, mot berbère qui vient du mot *chamouch* (cinq).

du 17, nous rencontrons les puits de Tichla (vingt-deux-mètres de profondeur), et nous arrivons dans l'est d'une montagne remarquable, nommée Touama (les jumelles), de formation granitique commune, et ayant la forme de deux pains de sucre juxtaposés. Depuis deux jours, nous avions à notre gauche les massifs montagneux de l'Adrar de l'ouest.

La partie du Tiris, traversée par la petite caravane, est entièrement couverte de roches granitiques formant une nappe parfaitement horizontale ; quelques têtes de roches de granit se font jour à travers cette couche et des bancs longitudinaux de quartz opaque, à grains noirs et fins, se remarquent fréquemment ; le sable, résultant de la décomposition ou de la désagrégation des roches, couvre presque toute la surface du sol où les herbes sont rares et généralement aromatiques.

Certaines tribus séjournent d'une façon permanente dans le Tiris ; ce sont les Ouled-Bou-Seba, les Ouled-Delim, les Ehel-Barak-Allah, les Match-douf [1], les Kountah, etc.

En outre, vers le mois de novembre, après les pluies, le Tiris est envahi par toutes les populations nomades du nord, de l'est et du sud. Ce sont : au nord, les Ouled-Tridarin, tributaires de Hassan ;

1. Guerriers tributaires répandus depuis le Tiris jusqu'à Oualata. Ils étaient très riches et livraient de sanglants combats pour s'affranchir du tribut réclamé par les princes ; c'était la tribu qui fournissait le plus de gommes à Bakel. Il se sont mis du parti d'el hadj Omar.

les Arouciïn, marabouts armés qui n'attaquent jamais, mais se défendent très bravement ; à l'est, la tribu guerrière des Yaya-Ben-Othman, maîtresse de l'Adrar, est commandée par le cheik Ould-Aïda ; les marabouts nomades de l'Adrar, quelquefois les habitants du Tagant, les Tajakantes ; les Tourkouz, les Deboussat, les Messouma, les El-Babiya ; enfin, au sud, les tribus guerrières (*hassan*) des Trarza, les Bouïdat, les marabouts Tendagha, les marabouts Id-Tarouk, les Ouled-Abieyri, gens de Cheikh-Sidia, grand marabout des Brakna, etc.

Le Tiris a peu d'eau, aussi les Maures se tiennent-ils presque toujours à une quinzaine de lieues des puits ; ils vont y conduire leurs chameaux, et font leur provision d'eau tous les quatre ou cinq jours.

C'est dans la partie orientale du Tiris que se trouve la grande sebkha d'Ijil, véritable mine inépuisable de sel gemme, qui a une longueur de vingt-cinq à trente kilomètres, sur une largeur de dix ou douze. Les couches de sel cristallisé, séparées entre elles par des couches d'argile, sont au nombre de quatre, d'épaisseurs différentes ; la plus épaisse a vingt centimètres.

Cette sebkha fournit le sel non seulement à l'Adrar, mais encore au Tagant, à Tichit, à Oualata, dans le Kaarta, le Bambara, le Ségou, le Macina : l'extraction est faite par les Agzazir, tributaires des El-Sidi-Mohammed (Kountah), auxquels la sebkha appartient de droit.

Tichit est un entrepôt et n'a pas de mines comme

certaines cartes l'indiquent. Il en est de même de Singarin, entre Oualata et Tombouctou. On évalue généralement à plus de 20,000 charges de chameaux le produit annuel moyen de la sebkha, ce qui, en portant la charge à 200 kilogrammes, ferait un total de 4,000,000 de kilogrammes.

Près de la sebkha se trouve une montagne remarquable terminée par un plateau, c'est Ijil, qui a environ quatre-vingt-dix mètres de hauteur.

Le 17, continue le voyageur, nous passons la nuit à un camp d'Ehel-Barak-Allah où nous sommes assez mal reçus. Nous y trouvons quelques guerriers des Ouled-Delim ; aussitôt notre arrivée, l'un d'eux part pour aller avertir le chef de la tribu.

Le 18 au matin, nous partons, et nous arrivons, après avoir fait douze kilomètres, au camp de Eli-ould-Mohammed-ould-Ahmet, chef des Ouled-Delim, fraction des Ouled-el-Lab.

Mohammed, surnommé Rmouga, à cause de la laideur de sa bouche, nous reçut d'abord fort mal ; à toutes les propositions d'amitié, de relations commerciales, il répondait par des demandes exagérées d'or et de guinée. Nos provisions étaient presque épuisées et on ne nous donnait qu'une nourriture insuffisante. Enfin, au bout de quelques jours, comme je manifestais tout haut l'intention de retourner à Saint-Louis, le chef parut tout à coup revenir à des sentiments meilleurs ; il nous laissa libre de continuer notre voyage jusque chez Ould-Aïda, et nous donna même des guides pour

nous accompagner. Ces guides furent : un de ses tributaires, vieux guerrier, nommé Lab, deux jeunes gens de dix-huit à vingt ans, et le fils d'Ould-Aïda, Ely-Chandora, en otage chez Rmouga depuis la paix faite entre les Ouled-Delim et les Yaya-ben-Othman.

Si les circonstances amenaient la reconstruction du poste commercial d'Arguin, ce chef est bien l'homme qu'il faudrait pour protéger l'arrivée des caravanes ; non seulement à cause de la position géographique du territoire parcouru par ses camps et ses guerriers, mais encore parce qu'il a une autorité absolue que je n'ai jamais remarquée chez les autres chefs. Il désire voir Ould-Boudda remplacé par un membre de la famille El-Minh-Ahna, universellement regrettée.

Les Ouled-Delim, qu'il a sous ses ordres, sont des Maures pillards par excellence ; il est impossible qu'une caravane passe à leur portée sans qu'ils en aient connaissance ; ils ont des chameaux d'une vitesse et d'une force extraordinaires, et quelques petits chevaux excellents : ce sont les vrais limiers du désert.

Les Ouled-Delim n'ont rien qui les distingue des autres Maures, peut-être sont-ils moins bronzés que les Trarza, leurs frères d'origine. On remarque chez eux une intelligence plus vive, une allure beaucoup plus libre ; à douze ans, les jeunes gens portent un fusil.

Pour éviter les surprises de ses ennemis, Rmouga change souvent de campement ; réunir les

troupeaux, ployer les tentes, charger les ustensiles de ménage et se mettre en marche, est l'affaire de moins d'une demi-heure.

J'avais atteint, continue M. Vincent, le point le plus septentrional de mon voyage, et j'étais arrivé à dix kilomètres de la montagne jumelle de Timisguim-Mou-Ergueba, bien connue des noirs comme étant à moitié chemin entre l'Oued-Noun (Maroc) et Saint-Louis.

La route est au sud-est dans la direction de la montagne de Zoug, où nous arrivons à cinq heures du soir. C'est toujours la même plaine rocheuse dont nous avons parlé plus haut ; seulement, aux approches de la montagne, les blocs de quartz deviennent plus communs. L'eau des puits est excellente. Nous traversons la chaîne à un passage nommé Mek-Zem-Zoug ; cette chaîne se compose de quatre massifs principaux dont les profils dentelés, identiques, annoncent une conformation analogue. Cette montagne, de formation granitique ne présente aucune trace de végétation, et est complètement inaccessible. La hauteur moyenne des massifs est, au maximum, de cent mètres.

Le passage de Mek-Zem-Zoug franchi, nous entrons dans le pays d'Azfal.

Ce pays forme une zone d'une direction générale du nord au sud, s'étendant, depuis la grande sebkha d'Ijil, jusque vis-à-vis des îles, dans le nord de la rivière Saint-Jean. On n'y voit que du sable rougeâtre, au milieu duquel pousse une herbe que les Maures nomment Sbat ; elle a un épi analogue à

celui de la folle avoine ; les tiges font de belles cordes et des plumes à écrire ; le grain sert à préparer un excellent sanglé.

Le 24, nous arrivons aux puits d'Aouadi, situés au pied d'un mamelon granitique d'un seul bloc d'environ quarante-cinq mètres de hauteur. Nous distinguons, depuis la veille, une grande quantité de ces mamelons sur notre gauche et devant nous. Les Maures les appellent du nom général de Satala [1].

Nous traversons ensuite le pays d'Amteyga, parsemé d'éminences granitiques, légèrement rocailleux et couvert de gravier quartzeux. Enfin, le 26, à neuf heures du soir, nous entrons dans l'Adrar, en passant par-dessus la chaîne, alors déprimée (trente-cinq mètres), qui forme la limite ouest du pays. Cette chaîne est entièrement composée de pierres plates, dont les assises, à découvert, sont d'une horizontalité parfaite. Les pâturages sont assez abondants, l'eau est moins rare et de meilleure qualité. Bientôt le terrain devient sablonneux. Le 27, nous arrivons perpendiculairement à la direction d'une chaîne de montagnes d'environ cinquante mètres de hauteur, dont la ligne de faîte est horizontale, et la direction générale nord-sud. On n'y distingue pas la moindre trace de végétation et les flancs sont très escarpés.

Nous apprenons, au puits de Khneifisa, que le

1. Satala signifie vase cylindrique en métal, par extension, montagne d'un seul bloc à surfaces polies.

camp d'Ould-Aïda est à deux heures de marche dans le nord. Nous y arrivons à quatre heures et nous campons près de la tente du cheikh.

Nous venions de parcourir depuis Tiourourt près de 900 kilomètres en vingt-huit jours. Le lendemain de notre arrivée, Ould-Aïda lève le camp ; nous le suivons, et ce n'est qu'après deux jours d'attente qu'il consent à nous recevoir. Il accepte avec empressement l'amitié des Français, et me dit qu'il verrait même avec plaisir l'établissement d'un poste à Arguin, dans le cas où le commerce avec Saint-Louis viendrait à être intercepté par suite d'une guerre avec les Trarza. J'ai vu, continue le voyageur, chez Ould-Aïda, plusieurs chefs importants, entre autres, ceux de Tichit, Chinguête, Atar, Oujeft. J'en ai profité pour leur proposer de signer un traité de commerce avec les Français. J'ai vu les fronts se rembrunir, et Ould-Aïda, qui depuis quelques jours ne me montrait plus de bienveillance, sembla devenir de plus en plus mal disposé en ma faveur.

Le 16 mai, marchant toujours à la suite du camp, nous étions arrivés à une demi-journée de marche de Chinguête, près du passage de Jdeida. Nous avions longé la montagne d'El-Akseiba et rencontré sur notre route le tombeau d'un marabout célèbre, Mohammed-ould-El-Béchir [1], pèlerin de la Mecque. Tout le monde y fit ses dévotions. Nous avions traversé ensuite de nombreux monticules

1. De la tribu des Ida-Ou-Ali, né à Chinguête, mort en voyage.

de sable, pour arriver dans une grande plaine alternativement rocailleuse et sablonneuse, dans le sud de laquelle se trouve la ville d'Atar. Il n'y avait pas encore de palmiers, mais la végétation y était plus riche qu'ailleurs. Nous trouvions des haies très hautes et très vigoureuses de pins maritimes, d'arbres épineux, des herbes épaisses, la plante à soie végétale et des pastèques amères en grande quantité. Cette plaine, de quinze à trente kilomètres de large, est limitée au nord par quelques bancs de quartz amorphe de couleurs variées, et des monticules de sable dont nous avons déjà parlé ; au sud par une chaîne de montagnes d'une centaine de mètres de hauteur, mais à pic, du côté de l'ouest.

Ould-Aïda est devenu complètement hostile, il refuse de nous laisser voir les centres de populations fixes, Chinguête, Atar, etc. ; il ne veut même pas nous donner de guides pour le retour à Saint-Louis, prétendant que le vieux Lab, qui nous a amenés, peut parfaitement nous guider encore ; plus tard, il ne veut pas nous laisser partir. Il m'avait promis, lors de notre arrivée, d'envoyer un marabout avec moi pour traiter avec le gouverneur des affaires communes entre les deux pays, et pour commencer les bonnes relations que nous désirions établir ; au dernier moment, il prétexte que le temps n'est pas encore venu, et que plus tard, il l'enverra certainement. C'est une fin de non recevoir.

Nos provisions étaient épuisées, continue

M. Vincent, Ould-Aïda ne nous envoyait rien. Enfin, notre départ fut fixé au 24, et dès le matin, tous nos préparatifs étaient terminés, tant nous avions hâte de sortir de ces camps. Au moment de nous quitter, je reprochai à Ould-Aïda sa versatilité, et je lui témoignai mon étonnement de l'avoir, à la fin, trouvé si différent de ce qu'il était les premiers jours. Ce sont les marabouts, me répondit-il, qui m'ennuient tellement à ton sujet, que j'ai peur de devenir fou. Après les adieux, le chef nous envoya un toulon de dattes, en ayant bien soin de faire remarquer la valeur du cadeau qu'il faisait.

Nous partons enfin, la première halte fut le puits de Ntid, dont les environs sont intéressants au point de vue géologique.

Le puits, situé dans un enfoncement assez étroit où se rendent les pluies de l'hivernage, est entouré de mouvements rocheux de huit à quinze mètres de hauteur ; on y remarque des assises considérables de jaspe brun, rougeâtre, verdâtre et blanc, qui sont d'une horizontalité parfaite ; à côté de cela, des amas puissants de quartz de différentes couleurs.

Le 25, le chemin est horriblement difficile, tout est roche.

Le 26, nous arrivons dans le ravin, parsemé de puits nombreux, qui renferme le village de Kseur-Teurchan, dont nous voyons les premiers palmiers, et qui débouche dans la vallée d'Atar. Nous le traversons pour passer par-dessus la montagne longitudinale de Tangharada, dont le flanc ouest est

formé de tours demi-circulaires de plus de trois kilomètres de diamètre, placées sur une ligne nord et sud ; le côté ouest est presque à pic, le côté est, au contraire, relie toutes ces tours entre elles par le massif de la chaîne, et présente une pente très accessible.

Il eût été impossible de deviner un passage là où nous arrivions ; après l'avoir franchi, nous nous trouvons entre deux chaînes, celle de Tangarad et celle de Jaul qui forment la limite ouest de l'Adrar. Cette vallée, de huit à neuf kilomètres de largeur, alternativement rocailleuse et sablonneuse, est couverte d'une végétation qui, sans être riche, nous fait oublier l'aspect du pays désolé que nous venons de traverser ; elle court du nord au sud et se réunit à la vallée d'Atar, dans le sud de cette ville et un peu au-dessous de la plantation des palmiers d'El-Cadi, où subsistent encore quelques débris de murailles qui auraient été construites par les blancs [1]. Il m'était impossible, dit M. Vincent, de visiter moi-même les villes de l'Adrar, je fis venir d'Atar un juif blanc, nommé Mardochée, qui connaît les Français, est allé à Saint-Louis, au Havre et à Marseille, et qui m'a donné les renseignements

1. La tradition rapporte qu'*autrefois* l'Adrar était habité par des chrétiens blancs. Ils furent chassés par Imam-el-Hadrami dont le tombeau existe encore. Ce marabout était venu du Maroc pour faire une guerre sainte. Barth pense que c'est à Sonni-Ali, roi de Tombouctou, à la fin du XV[e] siècle, que le roi Jean II de Portugal envoya une ambassade, et que ce fut ce prince Sarrakholé qui permit aux Portugais d'établir une factorerie dans l'Adrar.

les plus précis sur quelques endroits que je n'ai pu visiter.

Ouadan, autrefois la plus belle ville de l'Adrar, appartenait, partie aux Kountah, partie aux Aidou-el-hadj-el-Mohammed-ould-el-Hassan [1]. Ils embrassèrent les querelles de leurs frères du Tagant ; depuis cette époque, Ouadan [2] est restée, mais bien déchue, au pouvoir des Agazir, serviteurs et tributaires des Kountah, des Emguerij et Deihrat tributaires ; la population, forcée d'abandonner Ouadan, est allée grossir celle de Chinguête et d'Atar.

Chinguête [3] se trouve dans l'ouest-sud-ouest d'Ouadan ; quoiqu'elle ne possède pas les cultures les plus étendues, elle est la ville la plus importante et la plus commerçante de l'Adrar, à cause

1. Comme le fait observer M. Panet, c'est une fraction de cette tribu qui est venue s'établir sur les rives du Sénégal, où elle est vulgairement connue sous le nom de Darmankours.

2. Ouadan (deux rivières), une de dattes, l'autre de sciences, disent les habitants, fiers de leur savoir et de la fertilité de leur pays.

3. Chinguête, d'après M. Panet, ne compterait guère que 350 ou 300 âmes. Les Ida-Ou-Ali ne forment que le tiers de la population, le reste se compose de Maures de différentes tribus, attirés par l'appât du gain qu'offre le commerce de cette ville, si on peut ainsi appeler un groupe de maisons informes.

Chinguête est dans une vallée sablonneuse entre deux collines de sable plantées de dattiers, entourées de beaux champs de blé et d'orge cultivés avec soin; un grand puits creusé au milieu fournit de l'eau pour l'arrosage. L'unité monétaire du pays est le sel gemme coupé par planches de 1 mètre de long sur 0,25 de large.

Chinguête est située à 150 kilomètres ouest de Ouadan, au nord à 72 kilomètres d'Atar, à 92 de El-Modokh et à 40 de Oujeft, autres villages de l'Adrar.

de sa position géographique ; elle est sur le chemin de Tichit à la grande sebkha. Chinguête se compose d'environ huit cents maisons bâties en pierres plates jointes par de l'argile. La population est de trois à quatre mille âmes ; ses habitants sont les marabouts Ida-ou-Ali dont le chef est Sidi-Ahmet-Fal, vieillard sourd et fanatique, et les marabouts Laghelal.

Atar, à une centaine de kilomètres dans l'ouest de Chinguête, renferme environ cinq cents maisons de 2,000 à 2,500 habitants presque tous Smassit, anciens marabouts berbères dont le chef est Ahmet-ould-Sidi-Bâba. Les Tezzougue, considérés comme leurs tributaires et serviteurs, vivent avec eux. Atar est le terrain de culture par excellence.

Oujeft, soixante-cinq kilomètres dans le sud-sud-ouest d'Atar, a de 1,500 à 2,000 habitants Smassit et Tezzougue.

Enfin, on remarque dans le nord d'Atar, Kseur-Teurchan, ou village habité par les Teurchan, tributaires des Yaya-ben-Othman. Les Idey-Chilli, tributaires, sont dispersés dans toutes les villes. On cultive dans l'Adrar beaucoup de palmiers, du mil, du blé, de l'orge et des pastèques ; Atar, à elle seule, possède plus de 60,000 pieds de dattiers.

Les sédentaires de l'Adrar, tous marabouts, anciens berbères, forment une population de plus de 7,000 âmes, ils payent un tribut annuel à Ould-Aïda.

Le chiffre des nomades ne peut guère être évalué exactement ; en tête, figure la tribu guerrière des

Yaya-ben-Othman (Hassan d'origine), qui se partage en plusieurs branches, les *Ouled-Amonni* qui donnent les cheikh et les *Ouled Akchar* qui les nomment, les *Ouled-Reilhann*, les *Agmoïtrat*, les *Ouled-Boulaya*, les *Ouïciat*.

Leurs tributaires qu'ils appellent *el-ham* [1] sont : les *Lebhihat*, les *Touabir*, frères de ceux qui sont dispersés chez les Trarza, les Brakna et les Douaïch ; les *Ouled-Selmoun*, les *Ouled-Silla*, les *Ouled-el-Moumeu*, etc.

Les marabouts nomades de l'Adrar vont dans le Tiris, après la saison des pluies, ce sont : les *El-Sidi-Mohammed* (Kountah) ; leurs parents ont dans le Cayor, près de Nguiguis, le village de Ndand, commandé par Bekkay ; les *Aidou-el-hadj* (El-Sidi-Mahmoud) ; ils ont dans le Cayor plusieurs villages, entre autres celui de Ouadan : les *Deboussat*, dont les chameaux sont renommés ; les *Ehel-Adjfar'a-Ahmet ;* les *El-hadj-el-Mokhtar ;* les *Ehel-Adjfar'a-el-Khatlat ;* les *Ouled-Abieyri*, gens du cheikh Sidia grand marabout brakna ; les *Soubak*, quoique marabouts, sont regardés comme tributaires des princes.

Les marabouts de l'Adrar et du Tagant ne se battent jamais contre les guerriers, qui leur inspirent une véritable terreur, mais ils se font souvent entre eux des guerres sanglantes.

En jetant un coup d'œil sur l'Adrar, on voit que

1. El-ham, c'est-à-dire *viande*; voulant dire par là qu'ils ne les considèrent que comme un vil troupeau dont ils peuvent abuser à leur guise.

ce pays est formé d'un vaste soulèvement rocheux. Les traces les plus évidentes de ce soulèvement sont deux chaînes de montagnes ; la première, à l'ouest, courant presque directement du nord au sud, prend successivement les noms de Char, Choume, Jaul, en s'élevant de plus en plus; le versant ouest est abrupt : c'est une muraille naturelle ; l'autre chaîne, venant du nord-est au sud-ouest, en décrivant plusieurs sinuosités, porte le nom de Gasba (muraille), d'une hauteur uniforme d'environ 90 mètres, passant non loin de Ouadan, près de Chinguête, formant un coude à Amogjar pour courir vers le sud, toucher Atar, se réunir à la chaîne de Jaul sous le nom d'Ibi, et lancer un rameau dont l'extrémité ouest est le mont Irigi [1].

Les versants ouest et nord-ouest de cette chaîne sont à pic et infranchissables, excepté à trois ou quatre passages ; le versant oriental de ces deux chaînes est assez doux, et les vents d'est, parfois très violents, apportent au pied une grande quantité de sable qui en facilite l'accès.

Cette disposition des montagnes rend l'Adrar très facile à défendre. Quelques hommes, gardant les passages, peuvent en interdire l'accès aux Trarza et aux Ouled-Delim , seuls guerriers qu'Ould-Aïda ait réellement à craindre.

1. Panet pénètre dans l'Adrar par le sud ; deux chaînes principales sont, dit-il, à remarquer : l'une qui, partant de l'est-sud-est, se prolonge à plus d'un kilomètre dans le nord-ouest, puis va bien loin au nord ; l'autre, plus haute et plus étendue, part de l'ouest, un peu nord-ouest, traverse la première après plusieurs contours, et suit la direction de l'est.

A l'ouest de l'Adrar se trouvent le Tiris et les zones parallèles, alternativement rocailleuses et sablonneuses, d'Amseyga, d'Achar, de Tigirit, d'Azfal et de Tasiast ; dans le nord, les pays d'El-Ouassat, de Meurtir, sablonneux, sans puits, et où se rendent les troupeaux dans la saison froide ; dans l'est, le vaste désert d'Ouaran, qui s'étend à plus d'une centaine de lieues, et n'est fréquenté que par les tributaires des Hassan, les Nmadi, qui ne vivent que de rapines et de chasse.

Dans le sud-est de l'Adrar, entre Chinguête, Tichit et le Tagant, se trouve le pays d'Adafer, pays de sable avec roches et gravier, où les puits sont rares. Enfin, dans le sud, est la plaine immense d'Inchiri.

L'Adrar, malgré sa latitude, doit être encore compris dans la zone des pays arrosés par les pluies périodiques de l'hivernage ; cependant, les vents de nord-ouest y apportent aussi quelquefois des pluies irrégulières, ce qui fait un peu participer ces régions aux avantages des climats tempérés.

Il n'y a pas, dans l'Adrar, de réservoir d'eau considérable ; la disposition des montagnes donne naissance à des sources qui se perdent dans les terrains avoisinants.

Il fait souvent très chaud dans l'Adrar ; mais cette chaleur n'est pas débilitante comme dans les contrées qui avoisinent le cours du Sénégal, où l'humidité combinée avec la chaleur, rend le climat beaucoup plus malsain que dans les régions sèches.

Laissons maintenant M. le capitaine Vincent continuer le récit de son voyage.

Nous sortons de l'Adrar par le passage de Jaul, à vingt-cinq mètres environ au-dessus du niveau de la plaine, et nous entrons dans Amseyga ; deux routes se présentent : la première, celle de Tigirit et plus longue et se rapproche du camp des Ouled-Delim ; la seconde, plus directe, traverse la grande plaine d'Inchiri, infestée de brigands à l'affût des caravanes et des voyageurs. Nous nous décidons pour la plus courte et la plus périlleuse.

Le 30 mai, nous faisons quarante-deux kilomètres au sud-ouest ; le 31, cinquante-neuf kilomètres en passant au puits de Toueyrema, près de Boukhzama et de Kala, montagnes granitiques de 45 à 50 mètres de hauteur. Le 1er juin, nous entrons dans Inchiri, nous faisons cinquante kilomètres, puis cinquante-six pour entrer dans Akchar, après avoir passé en vue de la montagne remarquable de Jeffay, à côté de laquelle se trouve le puits de Tabrinkout.

La plaine d'Inchiri est couverte de graviers, d'herbes fines, d'oxyde de fer et de quelques mimosas rabougris. On remarque de nombreux espaces nus.

Le 2 juin, nous suivons la limite est d'Akchar, en nous tenant derrière un pli de terrain sablonneux qui forme ainsi un rideau entre nous et la plaine d'Inchiri. Nous étions arrivés au point le plus difficile de notre retour. Les bandes de pillards sont nombreuses dans ces parages, et la plus grande

vigilance était indispensable. A midi, nous nous arrêtons au puits de Tiferzaz dont l'eau est peu abondante.

Le 3, nous rencontrons des marabouts Techoumcha et des guerriers Yaya-ben-Othman, faisant la chasse à l'autruche.

Le 4 et 5 mai, nous gardons la direction sud-ouest suivie depuis le départ, et nous traversons une plaine ferme, unie, couverte de gravier fin et d'une herbe courte, excellente pour les chameaux ; nous remarquons plusieurs espaces considérables dénudés ; au puits de Boumhara, nous trouvons de l'eau limpide en abondance.

Le 6 mai, nous entrons dans le pays de Tafouelli dont le sol est formé de terre vaseuse grise, assez pauvre ; nous remarquons encore du gravier quartzeux, mais nous voyons apparaître les coquilles marines. Nous voyons aussi des fragments assez gros de cristaux lamelleux de mica.

Le 7, nous nous arrêtons vers midi, non loin des puits de Toïla, au camp d'un marabout Tendagha renommé. Le 8, nous entrons dans le pays d'Amoukrouz ; et le 9, nous arrivons à Tiourourt, où nous coupons la route suivie deux mois et demi auparavant.

Nous continuons en suivant la mer à petite distance, sur la limite de la plaine d'Afthouth. Nous passons successivement aux puits de Tamzgat, de Tinimeyrat, de Moijeram et de Boguend, après lequel nous gagnons le bord de la mer en laissant à gauche le lac de Téniahié, alimenté dans les fortes

marées, et, pendant l'hivernage, par le marigot des Maringouins. Le 12, nous campons sur des dunes couvertes d'herbes épaisses et de tamaris; et le 14, à une heure du matin, nous arrivons à Ndiago, après une journée de 84 kilomètres. Nous venions de faire 670 kilomètres en 14 jours, depuis notre sortie de l'Adrar.

A Ndiago, nous prîmes quelques heures de repos dont nous avions grand besoin, et le 14, vers huit heures du matin, nous étions de retour à Saint-Louis.

Jusqu'à mon arrivée dans l'Adrar, dit M. Vincent, en terminant son récit, j'avais nourri le projet de pousser jusqu'à Tichit, et de revenir par le Tagant, Bakel et Podor. J'aurais pu réaliser ce projet si je n'avais pas été retardé pendant vingt-sept jours, dans l'Adrar, et si j'avais été mieux reçu par Ould-Aïda.

VOYAGE DE BOU-EL-MOGHDAD

assesseur du cadi de Saint-Louis (1860).

Les derniers succès d'el hadj Omar dans le Soudan, son influence immense dans l'Afrique occidentale permettaient, depuis longtemps, d'appré-

cier l'importance attachée par les populations au seul titre de pèlerin de la Mecque [1].

Dans ces contrées du centre de l'Afrique, où mille dangers et mille fatigues séparent les caravanes de la Mecque, but vers lequel tendent les aspirations de tout bon musulman, quelques marabouts parviennent, à de rares intervalles, à revenir dans leur pays, décorés du titre de el hadj, et la considération, le respect dont ils sont alors entourés, les dédommagent amplement des fatigues de leur voyage.

Aucun noir de Saint-Louis n'avait jusqu'aujourd'hui tenté le grand pèlerinage. Le gouvernement de la colonie, désireux de s'attacher un homme capable de balancer, à un moment donné, l'influence acquise par quelques marabouts, amis des guerres saintes, n'hésita pas à accorder toutes les facilités possibles à Bou-el-Moghad, pour aller visiter le tombeau de Mahomet, à condition qu'il irait par terre jusqu'au Maroc.

Bou-el-Moghdad était un noir de Saint-Louis élevé chez les Maures Ouled-Deiman, et connaissant parfaitement la langue arabe. Il venait de faire, avec M. le capitaine Vincent, le voyage de l'Adrar, lorsqu'il demanda l'autorisation de partir pour la Mecque, par Mogador. En conséquence, le 10 décembre 1860, muni de marchandises d'échange et d'instructions nécessaires à la ligne de conduite

1. On sait qu'el hadj Omar est né dans le village d'Aloar (Toro), et que sa famille était dans une position plus que modeste.

à tenir vis-à-vis des populations qu'il avait à traverser, Bou-el-Moghdad quitta Saint-Louis avec une caravane de marabouts Id-Jacoub qui retournait dans l'Adrar.

Nous nous occuperons seulement du voyage jusqu'à Mogador, et nous laisserons Bou-el-Moghdad nous en raconter lui-même les principaux événements.

Arrivée à Ndiago, notre caravane s'arrête une journée ; les charges des chameaux sont refaites et l'on prend toutes les dispositions usitées pour un long voyage.

Le 12 décembre, nous campons près de la montagne de Nimmi [1], et le 13, sur les bords du lac Aouatil qui, pendant l'hivernage, communique avec le fleuve par un marigot ; près de là se trouvent quelques camps de Tendagha, marabouts et de Loumagui, tributaires. Du lac Aouatil au puits de Bdoukout [2], où nous arrivons le lendemain, il y a environ cinq lieues et demie. Nous rencontrons quelques Bouïdat et quelques Ouled-Abdou-el-Ouahad, tributaires des Trarza.

Le puits d'Afdadier, où nous nous arrêtons ensuite, tire son nom de son peu d'années d'exis-

1. Nimmi est un mot berbère qui signifie bouche, ouverture ; la montagne de Nimmi est formée de deux collines de sable assez élevées, séparées par un ravin profond.

2. Bdoukout dérive de Doukit, mot wolof qui signifie campement abandonné ; ancien village des noirs, du temps où ces derniers habitaient la rive droite. Un assez grand nombre de noms donnés par les Maures, sur les bords du fleuve, dérivent du wolof.

tence. Afdadier signifie tout ce qui est fait nouvellement ou tout ce qui dure depuis peu de temps.

Le 16 décembre, nous arrivons au passage de Legouéchichi [1] entre la grande sebkha et la mer. On commence à apercevoir dans l'est quelques tamariniers. Entre Ndiago et la sebkha se trouvent des Niayes produisant des dattes sauvages et du vin de palme ; ils sont exploités par les tribus voisines.

Le lendemain, nous campons près de la montagne de Tamzagt [2], et le 18, après avoir passé devant Djioua (Petit-Portendick), nous venons coucher à Tinarkan. Près de là, se trouve le puits de Ghandjilit et un camp de marabouts berbères Tendagha. Ils m'apprennent que le cheikh des Trarza, Sidi-ould-Mohammed-el-Habib, a son camp non loin de là, et je profite de cette circonstance pour me rendre le lendemain près de ce chef qui me connaît depuis longtemps. Mohammed-el-Habib venait d'être assassiné [3], et l'autorité de Sidi, son fils aîné, n'était pas encore très bien établie ; il me fit donc les plus belles promesses d'amitié pour les Français et me donna des lettres qui pou-

1. Legouéchichi veut dire poitrine. On est obligé pendant l'hivernage, de traverser un marigot où l'eau monte jusqu'à mi-corps, c'est probablement de là que vient le nom de Legouéchichi.

2. Tamzagt est un mot berbère qui signifie pointe. Ce nom a été probablement donné à la montagne à cause de sa forme.

3. Par son cousin Sidi-Ahmed-ould-Ely-Khramlech, les enfants de Bou-Hou-Beini et ceux de Ould-el-Leygat. Sidi les tua tous le lendemain du crime.

vaient m'être très utiles pour Ould-Aïda, cheikh de l'Adrar.

Le 24, nous quittons nos amis les Tendagha, et après une journée assez pénible dans les sables, nous arrivons le soir à Tin-Ouaguenin, près de Toujounin. Le 25, nous passons à Bayla et le soir, nous établissons notre campement à Toueila. Ce point sert de limite nord au territoire des Trarza. Je l'avais déjà visité pendant mon voyage avec M. le capitaine Vincent.

Près de Toueila habite un grand cheikh marabout nommé Mohamedoun-Fal-ould-Moutaly, de la tribu des Tendagha. Il jouit dans le pays d'une grande réputation de sainteté.

Le 26, nous venions coucher à Mbeikat-Niran (la montagne de feu) ; le 27, à Fesouéteun (le mont de sable), près de Boumhara ; et le 28, nous arrivions à Leboïedat, dans le pays d'Inchiri. Ce dernier puits était déjà occupé par une caravane se rendant de l'Adrar à Saint-Louis. Les gens qui la composaient nous apprirent que Ould-Aïda était mort depuis peu de temps, et que ses fils se disputant sa succession, il ne serait pas prudent à nous de traverser le pays en ce moment.

En effet, Ould-Aïda laissait en mourant deux fils de chacune de ses deux femmes ; ceux de la seconde, quoique les plus jeunes, voulant s'emparer du pouvoir, commencèrent, pour y arriver plus facilement, par assassiner leur aîné Mohammed. Il est probable qu'ils avaient l'intention d'agir de même vis-à-vis du frère de celui-ci, Soueïdi-Ahmed, qui devenait

ainsi l'héritier présomptif; mais, craignant le sort de son aîné, il s'était refugié chez Bakar, cheikh des Douaïch, dont la sœur avait épousé Mohammed, et il lui avai demandé de lui prêter assistance contre les meurtriers. J'ai su depuis, qu'avant que les secours qu'il était allé chercher ne fussent arrivés Soueïdi-Ahmed avait été rappelé dans l'Adrar par les principaux chefs du pays qui avaient forcé les deux meurtriers à s'exiler, et qu'il était ainsi arrivé à succéder à son père, sans avoir eu recours aux armes.

Les gens de la caravane, avec laquelle je voyageais, pensant que leur tribu, qu'ils devaient d'abord aller rejoindre dans l'Adrar, aurait quitté ce pays pour s'établir sur un point où elle serait moins inquiétée, résolurent de se diriger sur le Tiris où ils avaient l'espoir de rencontrer leurs tentes. Je fus obligé de me soumettre à cette décision.

Le 29, nous campons à Touirdja [1] après avoir laissé à notre droite les collines de sable blanc, nommées I-Moullen [2], et le 30, nous arrivons à la montagne de Tamagout, en vue de laquelle passent toutes les caravanes qui vont de Saint-Louis dans l'Adrar. C'est la première montagne rocheuse que l'on rencontre; le sommet en est plat; elle est une

1. Nom d'une plante à grande feuilles très connue au Sénégal; en wolof Paftau.

2. Près de là se trouve une mare appelée Daïet-N'dir, sur les bords de laquelle campent plusieurs tribus des Ahratin (affranchis) des Ehel-Barak-Allah.

des plus élevées de cette partie de l'Afrique, et souvent elle sert de boussole aux voyageurs qui la saluent avec plaisir.

Le 1[er] janvier, nous rencontrons près du puits d'Akjaucht, dans les montagnes de Djahfa, un homme des Ouled-Delim aposté par les Ouled-Talha [1], pour leur signaler les caravanes qui viennent faire leurs provisions d'eau avant de traverser l'Akchar. Au moyen de quelques petits cadeaux, nous mettons cet espion dans nos intérêts, et notre nuit se passe sans accident.

Le 2, nous passons la nuit près des puits de Tiferzaz, et le 3, nous arrivons dans l'Akchar, pays sablonneux, tandis que l'Inchiri, que nous venons de quitter, a un sol ferme, composé de roches ferrugineuses mêlées de quelque végétation. Nous couchons près de Tigjaraten. Le lendemain, nous arrivons à Tafdart (les montagnes rouges), et le 5, à Labba, puits dont l'eau saumâtre est très salutaire pour les chameaux ; nous y passons la journée du 6. Nous apercevons, de ce point, dans le nord-nord-ouest, les montagnes d'Inal et de Galba-Delim [2].

Le 7, nous faisons sept lieues pour atteindre Agouïtim, réunion de quatre montagnes de sable

1. Les Ouled-Talha sont des princes pillards du pays des Douaïch, qui viennent rôder dans ces parages avant les migrations des Trarza qu'ils craignent de rencontrer : leur pays est le Tagant.

2. Montagne de l'autruche : Delim, mâle d'autruche.

et de roches ferrugineuses, un peu au sud de Galba-Delim.

Le 8, après avoir fait dix lieues, nous franchissons la limite nord de l'Akchar et nous entrons dans le Tiris, près de la montagne de Tin-Toueddan ; le 9, nous nous arrêtons entre Ben-Améïra et Zoug, séparés l'un de l'autre par une journée de marche. Le 10, nous apercevons au loin un assez grand nombre de cavaliers et de chameaux ; la prudence nous oblige à envoyer en avant un éclaireur qui tombe dans une bande d'Ouled-Delim [1], des mains desquels il ne se tire qu'en abandonnant sa monture et ses vêtements. Ce malheureux se met dans cet état à la recherche des tentes de sa tribu, et le lendemain matin, vient nous chercher et nous conduire sans encombre au camp des Id-Jacoub.

Le lendemain, 12 janvier, je fais mes adieux à mes compagnons de voyages qui, ne devant pas aller plus loin, me donnent deux guides pour me conduire chez Lafdal-ould-Abdou-el-Ouédoud, cheikh des Ehel-el-hadj-El-Mokhtar, marabout vénéré, dont nous trouvons le camp à un journée

1. Les Ouled-Delim sont des Maures pillards répandus un peu partout, depuis le sud du Maroc jusqu'à l'Adrar, et depuis le pays d'Azouad jusqu'au Tiris, qui est leur véritable patrie.

Toutes les tribus du désert ont des marques particulières pour leurs chameaux. Les Ouled-Delim déclarent, que tous les chameaux qui ont le nez fendu leur appartiennent, et comme tous ces animaux sont dans ce cas, ils trouvent moyen de piller impunément les caravanes de marabouts, prétextant, chaque fois qu'ils retrouvent leurs chameaux qu'ils avaient perdus ou qu'on leur avait volés.

de marche, entre Zoug et Amouzougzag. Lafdaï qui connaissait ma mission de l'année précédente avec le capitaine Vincent, me fait de vifs reproches de me mettre ainsi au service des chrétiens ; il ne s'apaise qu'en apprenant le but réel de mon voyage, mon pèlerinage à la Mecque. Il finit même par me donner son fils Abdou pour guide, jusqu'à l'Oued-Noun.

Du 26 au 29, nous faisons environ vingt-cinq lieues à travers le Tiris, en faisant halte à Galba-Kheir-Allah, Galba-Zouamel, Elb-Lemdemna et enfin à Doumous [1] ; à ce dernier point, nous nous arrêtons pour faire la provision d'eau nécessaire pour cinq jours de marche dans un pays aride.

Sur notre droite, nous apercevons la montagne appelée Galbzenaguia (montagne de la jeune fille). Voici la légende racontée dans ce pays à ce sujet :

Une famille des Ouled-bou-Seba [2] abreuvait ses

1. Doumous est un puits très fréquenté par les gens de l'Adrar et du Tiris qui viennent y faire boire leurs troupeaux. Dans le Tiris, il ne pleut pas toutes les années, mais une seule bonne pluie suffit pour faire pousser l'herbe qui se renouvelle pendant deux ans.

2. On donne à ce nom de Bou-Seba plusieurs étymologies :

1° Bou-Seba, le père des lions; parce que Bou-Seba, l'auteur de la tribu qui prétendait descendre de Mahomet, se faisait suivre par des lions qui le protégeaient;

2° Bou-Seba, le père de sept; parce qu'il avait sept femmes, sept enfants, sept chameaux, etc.:

3° Enfin, les ennemis de la famille prétendent que l'ancêtre s'appelait Bous, qu'il était un grand commerçant et qu'il vendait toujours bien sa marchandise, d'où, Bous baâ (Bous a vendu) ; on voit que le calembourg se fait même en plein Sahara.

Les Ouled-bou-Seba sont commerçants et vont échanger leurs produits au Maroc et à Saint-Louis; leur grand chef est Ould-Boucheiguir, il habite le Tiris et a été à la Mecque.

chameaux au puits de Doumous ; une jeune fille fut envoyée au sommet de la montagne pour donner le signal d'alarme, si elle apercevait des bandes de Marocains. Tandis qu'elle regardait au loin, des pillards réussirent à tromper sa vigilance et à s'approcher des puits, en longeant le pied de la montagne. Enfin, l'œil de la jeune fille découvrit les maraudeurs, mais trop tard pour rejoindre son père et le prévenir à temps du danger qui le menaçait. Dans cette extrémité, elle poussa des cris perçants qui parvinrent au camp de sa famille et lui permirent de préparer sa fuite ; mais les efforts surhumains de cette courageuse enfant avaient amené sa mort subite, et le théâtre de cet acte de dévouement prit le nom de montagne de la jeune fille.

Notre route nous fait successivement passer près des montagnes de Taraf-Mounnina, Azaïgue-bou-Darag, entre Tichié et Taouarachit, Smamit et Lakrab où nous passons la nuit du 31 janvier.

Du 1er février au 5, nous traversons le Rag [1], pays désert, aride et sans la moindre végétation.

1. Le Rag renferme cependant quelques puits, mais ils se trouvent assez loin de la route suivie par les voyageurs. Les Ouled-Tidrarin viennent faire paître leurs moutons et leurs chameaux non loin du bord de la mer; ils ont de très belles laines qu'ils vont vendre au Maroc ; rarement ils viennent à Saint-Louis. Jamais leurs femmes et leurs enfants ne portent de bijoux en or, qui seraient pour eux un signe de malheur.

Les Ouled-Tidrarin sont des marabouts; cependant les guerriers ne les respectent pas et leur font payer tribut partout où ils les rencontrent.

Notre provision d'eau s'épuise à moitié route et nous éprouvons les souffrances de la soif; enfin, réunissant tout ce qui nous reste de forces, nous faisons une marche de quinze lieues dans le nord-nord-ouest, sans nous arrêter, et nous arrivons dans les bas-fonds de Khat-Semsérou qui, heureusement, contient assez d'eau pour nous désaltérer. Le 5, nous passons les défilés de Timsirdad, puis nous faisons dix lieues dans la vallée d'El-Hafra qui sépare les montagnes Timsirdad de celles de Zig et nous venons camper le soir sur une de ces dernières.

Le 6, après avoir traversé la vallée d'Itri nous arrivons au ravin de Saguiet-el-Hamra, qui est à sec à cette époque de l'année, mais dont les flancs abrupts nous présentent beaucoup de difficultés. Ce ravin sert de limite entre le Tiris et les États tributaires du Maroc. Il marque également le passage entre la région saharienne et les terres cultivables du nord de l'Afrique, habitées par une population attachée au sol. Le ravin de Saguiet-el-Hamra franchi, nous entrons dans le pays de El-Gada.

Le plateau d'El-Gada est habité par les El-Arouciin [1] et les Ouled-Tidrarin. Nous faisons cinq lieues pendant la journée du 8, et après avoir passé

1. Les El-Arouciin sont des marabouts; ils sont puissants, portent des armes et se défendent très bravement contre les pillards, sans cependant attaquer jamais. On les rencontre quelquefois sur le littoral du Tiris.

De Doumous à Saguiet-el-Hamra, Bou-el-Moghdad n'a rencon-

par Oued-Erkhol et Bou-Jerida, nous venons coucher à Oumat-Dokhan où se trouvent plusieurs camps d'El-Arouciin.

Il est indispensable dans ce pays, si l'on veut voyager en sûreté, de s'assurer la protection d'un guerrier connu, dont le nom seul suffit pour écarter les voleurs et les assassins. Nous choisissons un Eit-el-Hassan [1], de la tribu des Toukena qui s'engage, moyennant vingt mousgal [2] de récompense, à nous conduire jusqu'à l'Oued-Noun.

Le 9 février, nous allons à Satif; le 10, nous passons, vers midi, près de la sebkha nommée Tougounaout [3] (en Berbère, la négresse), et après une journée de dix lieues, nous allons coucher à El-Khachbiin.

Le 11, nous faisons cinq lieues et nous nous

tré personne. Depuis longtemps il n'était pas tombé de pluie et toutes les herbes étaient sèches; il était donc impossible de faire paître les bestiaux.

1. Les Toukena sont des Berbères riches en troupeaux. La famille de Beirouk, chef de l'Oued-Noun, appartient à cette tribu.

Les Eit-el-Hassan sont une fraction des Toukena, et se prétendent frères des Id-Abdou-el-Hassan du Sénégal (marabouts Trarza et Brakna).

2. Le mousgal (corruption de mitskhal) représente partout la valeur du gros d'or, excepté au Maroc, où il y en a deux : le mousgal-abiad et le mousgal-asfar, le mousgal blanc et jaune; le premier vaut à peu près 6 fr. 60 cent., le jaune vaut un gros d'or.

Lorsque les Berbères de ce pays demandent une récompense, soit pour avoir servi de guides, soit pour avoir accompagné des voyageurs, ils se servent d'une expression assez originale : ils prétendent que leurs chevaux déférés par la route ont besoin de *tant* pour se faire ferrer à neuf.

3. C'est à partir de ce point que l'on commence à rencontrer des Maures cultivateurs.

arrêtons à Zoueïzel, chez les Zourguiin[1], qui ont la double réputation d'être très riches en chevaux et chameaux, et en même temps d'être de grands voleurs.

Le 12, nous arrivons chez la tribu guerrière des Rgueibat[2], à Afstat. Nous sortons enfin du vaste plateau d'El-Gada, sur lequel notre route avait été constamment jalonnée par des broudj, tumuli formés de cailloux que les voyageurs jettent en passant sur les tombes des étrangers morts assassinés ; les broudj qui recouvrent les tombes des chérifs n'y sont pas rares, et on les reconnaît facilement à ce qu'ils ne se composent que de pierres blanches.

Le 13, à dix heures du matin, nous passons l'Oued-Chbeka ; à cinq heures du soir, nous nous désaltérons à l'Hassi-ben-Khalit, et nous venons coucher chez les Iegout, de la tribu des Toukena, près d'un endroit nommé Drâa-el-Khil. Nous avons dans l'est les montagnes de Zini et de Aouadar, et dans l'ouest celle de Lamdiiat.

Le 14, nous passons à gué l'Oued-Drâa ; un peu plus loin, nous faisons halte près de l'Aïn-el-Guerzim. Nous avons à l'est les montagnes El-Meichboukat (les enchevêtrées), et nous couchons le soir à Calba-el-Ataris (la montagne des boucs).

1. Les Zourguiin sont une fraction des Toukena. Bou-el-Moghdad a rencontré un homme de Saint-Louis, établi chez eux depuis une dizaine d'années.

2. Les Rgueibat sont des Arabes pillards, se prétendant Cheurfa (descendants de Mahomet); toutes leurs tombes sont couvertes de pierres blanches comme celles des Cheurfa.

Le 15, nous faisons huit lieues ; à deux heures nous nous reposons au réservoir de Najem-ould-Oumaïd [1]; et, le soir, nous arrivons à Mguisam-el-Eiram, chez les Toukena-Eit-el-Hassan, tribu de notre guide. Nous avons près de notre camp, Loubouïrat, premier village de l'Oued-Noun. Enfin, le 16, nous arrivons à Glémim, capitale de l'Oued-Noun, située sur la rive gauche de la rivière qui a donné son nom à cette province dont le chef est cheikh Mohammed-ben-Beyrouk.

Glémim est le point central où vient aboutir le commerce du Maroc avec le Sahara. Les caravanes de Tombouctou, de Tichit, Chinguête, les Sahariens pasteurs et marchands de laines, tous viennent y échanger leurs produits contre ceux de l'Oued-Noun et de la Berbérie. Le sultan regarde ce point comme ayant une grande importance, et favorise autant qu'il le peut cheikh Mohammed, pour l'engager à attirer toutes les caravanes ; il lui a même abandonné le droit de 10 p. °/₀ qu'il percevait précédemment lui-même sur tous les produits.

La famille de cheikh Mohammed-ben-Beyrouk, dont le nom est Ehel-Abeidallah-Saloum, a le monopole de presque tout ce commerce. C'est elle qui fait les avances nécessaires à toutes les caravanes qui vont à Tichit et dans le Soudan. On comprend donc l'importance et la considération dont elle jouit dans le pays. Cheikh Mohammed désire beaucoup voir fonder un comptoir d'Euro-

1. A partir de ce point et jusqu'à Soueira, les voyageurs trouvent des citernes tout le long de la route.

péens dans l'Oued-Noun. Il y a quelques années, son père, Beyrouk, a même envoyé demander à Saint-Louis un établissement français. Le gouvernement du Maroc s'y oppose de tout son pouvoir. Dernièrement, un navire (on le suppose espagnol) est venu mouiller devant Glémim, et les chefs blancs ont fait appeler Mohammed qui s'est fait remplacer par son frère El-Habib. A cette nouvelle, le sultan a envoyé des troupes dans l'Oued-Noun pour menacer les habitants de sa colère. Bien que ce pays soit tributaire du Maroc, le sultan est cependant obligé de garder beaucoup de ménagements, car les populations, très vigoureuses, pourraient le mettre dans un grand embarras [1].

On compte huit villes dans l'Oued-Noun : Glémim, El-Ksabi, Ouaroun, Tiliouin, Iguisli, Abaïnou, Asrir et Tikhmirt. Chacune de ces villes a, par semaine, un jour fixe de grand marché ; il a lieu le dimanche à Glémim.

Le 25 février, continue Bou-el-Moghdad, je pars de Glémim en compagnie d'un chef berbère [2] que ses affaires avaient appelé chez cheikh Mohammed, et qui retournait chez lui, à Tiznint. Nous rencontrons d'abord le village d'Abaïnou, puis celui de Guisli. Nous traversons ensuite le lit desséché de la Tiktan, et nous passons la nuit non loin de là.

1. On prétend que, pendant la guerre avec l'Espagne, l'empereur du Maroc fit solliciter, par l'entremise de Mohammed-ben-Beyrouk, les secours de el hadj Omar.

2. Cheikh Ibrahim, fils d'Amadou-Hassan.

La ville de Tagant [1] se trouve à quelques lieues de nous, dans l'est.

Le 26, nous visitons la Goubba de Rgueibi, chérif en grande vénération ; nous traversons les tribus berbères de Aït-Brahim, les résidences de Shmahara, où l'on voit une belle mosquée, et nous couchons le soir chez Sidi-Brahim-el-Cadi.

Le 27, nous passons par les *Aït-Semmouren* et les *Zaouiat-Sidi-Souleïman*, chez lesquels se tient un grand marché tous les lundis (sougleisnein) ; on y trouve une citerne. *Khibe*, grande ville des *Aït-Aboulla*, où nous passons ensuite, est remarquable par la quantité de juifs tributaires qui s'y trouvent. Nous traversons le territoire des *Aït-Boubakar*, où se tient un marché le jeudi, celui des *Aït-Ikhleuf* et celui des *Aït-Sabreun*, célèbre par *El-Goubba-bou-Garfa*. Nous arrivons à quatre heures du soir à *Issig*, où se réunissent toutes les caravanes à l'époque de *soug-el-maouloud* (le mois de la naissance, *rabial-el-ouel*). On y trouve la *Goubba* de *Sidi-bou-Amar*. Nous franchissons ensuite la grande montagne de *Toulla*, sur le territoire des *Ferda*.

Le 28, nous arrivons à huit heures du matin à l'endroit où se tient le *soug-el-Arba* (marché du mercredi) des *Aït-Kram*, non loin des *Aït-el-Hadj-Eli* et des *Aït-Sahal* ; on y rencontre beaucoup de citernes. Notre route nous fait passer sur un plateau (*rag*) et nous arrivons au territoire des *Aït-*

1. Tagant, mot berbère qui signifie forêt, Raba des Arabes.

Oubilal, près de *Tiznint*, où nous sommes le soir, après avoir laissé à notre droite les *Aït-Guerrar*, et le Tazaroualet [1]; non loin de là se trouve la montagne de *Inntir* que l'on dit très riche en mines de plomb.

Le 1er mars, nous passons par *Tibban*, où se trouve la *Goubba* de *Sidi-bou-Chaïb*, par *El-Madar*, où est celle de *Sidi-Aboullah-bou-Chaïb*, puis chez *Ouo-ben-Saïd*, dont le cheval, au dire de tout le pays, est le plus grand de tous les chevaux connus, et enfin nous couchons à *Massa*, chez Sidi-Mohammed.

Le 2, nous traversons une ville des Aït-Mrabot, une forêt d'argan [2], et nous arrivons, le soir, chez

1. Tazaroualet, ville du chérif Sidi-el-Houssein-ben-Achem, chef d'un état berbère presque indépendant du Maroc. C'est l'état de Sidi-Hescham des géographies.

2. Presque tout le pays compris entre l'Oued-Noun et Agadir est couvert de forêts d'argan, source d'un commerce d'huile très considérable. Nous croyons utile de donner ici quelques renseignements sur cet arbuste.

L'Argania-Sideroxeylon de Sousboë (naturaliste danois) est un arbrisseau de la famille des sapotées, toujours vert, épineux, qui croît lentement, et s'élève à la hauteur de quatre ou cinq pieds, sur un tronc droit; son écorce est grise et ridée; ses branches, terminées en pointe raide, se massent de façon à représenter assez bien une pyramide ovale; ses feuilles oblongues, lancéolées, sont d'un vert gai en dessus, plus pâles en dessous. Les fleurs de l'arganier, d'un vert jaunâtre, paraissent au milieu de mai; elles sont bientôt remplacées par une drupe plus ou moins ronde, qui, à l'époque de la maturité, à l'apparence d'une petite prune. Sa maturation réclame une humidité prolongée, et ce n'est qu'à la fin de la saison des pluies que le fruit prend sa couleur violet foncé, tiqueté de blanc. On le cueille en mars.

Les Arabes séparent sur place la pulpe de son noyau, la pulpe est avidement mangée par les chameaux, les chèvres, les moutons et les vaches; les ânes et les mulets, au contraire, la rejettent. Les noyaux sont ensuite cassés pour en retirer les

cheikh Ould-Deléimi [1], dont la ville est vaste et bien bâtie; il s'y tient un marché du dimanche. Un peu à l'est se trouve la Goubba de Bou-Madian-el-Arousi.

Le 2, nous passons par *Taraquiert*, *Ksima*, et nous couchons chez les *Ouled-Aiad*.

Le 4, nous traversons l'*Oued-Sous*, près de *Ould-Cheïkh-el-Kher-Rguéibi*. On y voit la *Youmma-Aït-Azza-Mansor*, élevée en l'honneur d'une femme que l'on vient implorer de loin pour obtenir sa protection contre toutes les calamités qui ont la mer pour origine. A midi, nous arrivons à *Agadir*, que nous traversons sans nous arrêter, et nous allons coucher à *Rhoudd*. D'Agadir [2] on aperçoit la mer; en cet endroit de la route, il y a un col gardé par une tour sous les portes de laquelle les voyageurs

amandes que l'on fait torréfier comme des grains de café; elles sont ensuite broyées dans un moulin, et l'huile s'extrait en versant sur la pâte, et à plusieurs reprises, de l'eau bouillante.

Cette huile (presque exclusivement employée à la fabrication du savon et au corroyage des cuirs), a une couleur brunâtre pour l'odeur et la saveur, elle sent le roussi. Quand on l'emploie pour l'éclairage, sa fumée est exccessivement âcre et irrite fortement les poumons.

Le bois d'argan est d'un gris jaunâtre, marqué d'un grand nombre de cercles concentriques d'une couleur alternativement plus claire et plus foncée et susceptible d'un poli. Il est trè dur et fort recherché par les habitants du pays, pour les travaux de menuiserie et les ustensiles de ménage.

1. Cheikh ould-Deléimi, fils d'une négresse et du cheikh des Rgueibat, est, lui aussi, chef d'un état indépendant de l'empereur du Maroc.

2. A partir d'Agadir, le pays est complètement soumis à l'empereur du Maroc; les routes y sont à peu près sûres, les voyageurs sont certains de trouver aide et protection près du caïd el hadj Aboulla (corruption berbère de Abdallah).

sont obligés de passer. A gauche, s'étend la mer, à droite s'élèvent de hautes montagnes couvertes de neige. Cette tour est occupée par un poste de douane; on y prélève, au nom de l'empereur du Maroc, une forte perception par tête de chameau ou de bétail. Les marchandises y sont également soumises à un droit élevé. Les voyageurs ne payent que pour les objets destinés à être vendus.

Le 5, après deux heures de marche, nous arrivons à *Tiggramen*, et à midi nous traversons l'*Oued-Aït-Amir*, et nous allons coucher à *Tisrarin*.

Le lendemain, 6 mars, fut enfin notre dernier jour de marche; nous passâmes par *Sidi-bou-Zichrit*, *Diabat*, et enfin près de la *Goubba* de *Sidi-Magdoul*; nous étions à *Soueyra* (Mogador)[1].

Grâce à la parfaite connaissance de la langue arabe, Bou-el-Moghdad a pu, pendant son voyage, recueillir une foule de renseignements utiles sur les tribus maures qu'il a rencontrées, et la nature des pays qu'il a parcourus.

1. Notre mot Mogador est une corruption de Magdoul (Sidi-Magdoul), dont la goubba est dans l'île qui se trouve dans la rade de Soueyra.

VOYAGE DE M. BOURREL, ENSEIGNE DE VAISSEAU (1860).

Le pays des Brakna dont il est question dans la relation de Caillé [1], qui n'en donne qu'une description fort incomplète, n'avait pas encore été exploré d'une façon sérieuse. Les positions géographiques étaient mal déterminées, et entre autres, celle du lac Aleg sur lequel les données étaient très vagues. Au mois de juin 1860, M. l'enseigne de vaisseau Bourrel fut chargé de parcourir ce pays pour le faire mieux connaître.

M. Alioun-Sal, sous-lieutenant indigène aux spahis sénégalais, chargé d'une mission particulière dans le Tagant, partit avec M. Bourrel qu'il devait accompagner jusque chez Sidi-Ely [2].

Nous laisserons M. Bourrel rendre compte lui-même de son exploration :

Nous partons de Podor, le 12 juillet, pour aller rejoindre le camp du roi des Brakna qui nous attend à quelques lieues dans le nord-est. Notre petite caravane se compose d'une douzaine

1. On sait que René Caillé, avant d'entreprendre son voyage de Tombouctou, par le Rio-Nuñez, alla passer quelques mois chez les Brakna pour y apprendre quelques mots d'arabe.

2. Sidi-Ely, roi des Brakna, était fils du roi Ahmédou. En 1855, Mohammed-Sidi, son cousin, et lui se disputaient le pouvoir; Mohammed-Sidi s'appuyait sur les Trarza et Sidi-Ely, sur nous. Avec l'aide du gouverneur, Sidi-Ely l'emporta sur son compétiteur qu'il tua lui-même en 1859.

Ce prince, à l'époque du voyage de M. Bourrel, nous témoignait beaucoup de reconnaissance.

d'hommes dont neuf armés, personnel assez respectable pour effrayer les quelques pillards isolés des Ouled-Ahmed que nous pourrions rencontrer. A dix heures, nous arrivons au marais d'El-Marsa, en face de Diathal; ce marais se remplit d'eau pendant l'hivernage, au moyen de deux marigots qui le font communiquer avec le fleuve; l'un s'appelle akerfeit Ouled-bou-Issa [1], l'autre akerfeit Maou : le premier sort du fleuve à Diathal, le second, en face du village de Maou.

Nous sommes, en ce moment, dans la zone appelée par les Maures, Sammama [2] : cette zone a quelquefois trois ou quatre lieues de profondeur; vis-à-vis de Podor, elle en a à peine deux. Plus loin, nous rencontrons le marigot Heir-el-Leyé qui sort du fleuve par deux branches; celle en amont s'appelle Ydeur, et l'autre Utsem. La première contient toujours de l'eau; près de son embouchure sa largeur est d'environ trois cents mètres.

Le 13 juillet, nous partons au lever du soleil et nous traversons le marigot de Souleyman qui sort de celui de Koundy, et après avoir marché quelque temps au nord-est, nous apercevons les tentes du roi vers neuf heures du matin. Sidi-Ely, après avoir

1. Akerfeit, mot berbère qui veut dire canal, conduit; akerfeit Ouled-bou-Aïssa.

2. M. Bourrel a écrit tous les noms propres exactement comme il les entendait prononcer autour de lui, c'est-à-dire dans un patois en usage sur les bords du fleuve. Dans ce patois créé surtout par l'élément nègre qui se trouve mêlé aux maures, le son *ch* n'existe pas et se remplace par *s*. Le vrai nom de la zone qui borde le fleuve est Chamama.

pris connaissance de la lettre que je lui apportais, de la part du gouverneur, me fait les plus belles protestations d'amitié et se met à ma disposition pour tout le temps que je passerai dans son pays.

Le lendemain, on lève le camp composé d'environ onze cents tentes appartenant aux Ouled-Siid, aux Ouled-Mansour, aux Ahratin-ouled-Siid et aux Ahratin-Tanack. Nous faisons route à l'est-nord-est et marchons très lentement. Le pays que nous parcourons n'est pas très favorable à l'élève des bestiaux ; les pâturages y sont maigres ; cependant, les vaches des Brakna donnent d'excellent lait. La principale richesse de ces Maures consiste surtout en moutons et chèvres ; leurs chameaux viennent du Tagant où ils sont très beaux. Quant à leurs chevaux, qui sont rares et de petite taille, ils les tirent, soit du Fouta, soit du Tagant.

Grâce à la complaisance de M. le sous-lieutenant Alioun qui voulut bien me mettre en rapport avec quelques Maures intelligents, je pus, continue M. Bourrel, obtenir quelques renseignements peu précis, il est vrai, mais cependant fort utiles sur le pays que je parcourais. J'employais à ce travail les longues journées pendant lesquelles le séjour du camp, dans tel ou tel pâturage, me condamnait à une inaction forcée.

Le 17, nous partons ; après avoir contourné le marais d'Aroua, nous venons camper sur le versant d'une colline d'environ deux cents mètres de hauteur : nous sommes sur la limite de Sammama, couverte d'arbres et de pâturages. Le pays où nous

entrons paraît composé de collines arides s'étageant progressivement jusqu'au Tagant. De grands plateaux couverts d'arbres rabougris à feuillage terne et rare, quelques bas-fonds où, pendant l'hivernage, pousse une herbe sèche et dure, tel est l'aspect général du haut pays.

Après avoir dépassé le marais d'Aroua, le terrain monte en pente douce jusqu'à une éminence d'où la vue s'étend sur un vaste horizon. Dans l'est, on aperçoit deux pitons qui font partie du mont Souça, puis une vaste plaine ondulée ; c'est le pays de Varna. Au nord, on distingue les plateaux de la montagne d'Aroua ; à l'ouest, de nombreux rideaux de verdure indiquent la place des marigots et des marais ; au sud enfin, serpente le Sénégal.

Nous restons campés près du marais d'Aroua jusqu'au 22 juillet. Pendant les journées des 22, 23 et 24, nous traversons les collines qui forment la chaîne d'Aroua, et nous nous dirigeons vers le mont Souça ; à notre gauche se dresse hélip Jemel [1] (montagne du chameau), c'est la plus élevée du pays, elle a environ 400 mètres de hauteur.

Le 28, nous faisons route au nord-nord-est ; le terrain ondulé, très difficile pour les chameaux, rend notre marche très pénible. Quelques blocs de

1. Aleb-el-Djemel. Aleb veut dire nuque, et au figuré, montagne allongée en forme de nuque. Dans le patois maure du Sénégal, ce mot se prononce élip.

Dans ce même patois, le *djim* arabe est toujours remplacé par un simple *j* ; *jemel* pour *djemel*.

roches ferrugineuses effleurent la surface du sol. Après deux heures de marche, nous arrivons au lieu du campement nommé Deïminat. Le lendemain, nous campons près du marais d'Eurgouga. Le 31, nous gravissons hélip Jemel ; le plateau qui en forme la crête a près de deux kilomètres de largeur. De là, nous apercevons la chaîne de collines nommée hélip Amadou Seiné [1] ou Anaghen.

Cette grande arête part de Sammama, court au nord-est et longe le pays des Brakna jusqu'au Tagant ; elle a, en moyenne, quatre cents mètres de hauteur, et n'affecte pas une forme régulière ; tantôt elle s'arrondit en mamelons, tantôt coupée de profonds ravins, elle se redresse brusquement pour s'infléchir un peu plus loin. A nos pieds, nous voyons, de distance en distance, des lits de petits cailloux bruns, quelques têtes de roches rougeâtres qui percent le sol, et quelques baobabs qui semblent des géants au milieu des arbres rabougris dont la plaine est couverte.

Le 2 août, nous partons, laissant à notre gauche le marigot de Lououeit ; vers huit heures, nous passons devant un marais nommé Morelciit, célèbre par la bataille que Sidy-Ely perdit en 1855, contre son compétiteur Mohammed-Sidi, et nous arrivons enfin sur une colline à trois mamelons appelée Akdoumyat ; au pied sont trois marais qui portent le même nom : c'est là que nous établissons notre bivouac.

1. Aleb Ahmadou-Chein.

Le 3, Sidi-Ely, qui nous avait quittés pour aller à Podor, revient au camp ; avec sa suite m'arrive un interprète que j'avais demandé au gouverneur. Dans la journée du 5, nous allons, mes hommes et moi, continue M. Bourrel, faire une excursion près du marigot de Lououeit. Ses bords sont couverts d'arbustes, sa direction est nord-est-sud-ouest; au nord, il se perd dans le marais de Chenguë et au sud, dans celui de Charchara.

Le même jour, à quatre heures du soir, nous levons le camp; nous descendons la montagne du Chameau et nous traversons un bas-fond couvert de baobabs ; puis, nous gravissons hélip Touldé ; du sommet de cette colline, on aperçoit hélip Azelat, d'environ trois cents mètres de hauteur, et une des plus importantes du pays. Nous campons dans un assez beau site appelé Teidoum-Tesso [1].

Le lendemain matin, nous partons de bonne heure ; quelques guerriers surveillent la campagne, car nous approchons du camp des Ouled-Ahmed établis près du lac Aleg. A trois heures, nous nous arrêtons à Mériché-Tellouat [2], grand marais qui communique avec l'ouad. Nous y restons jusqu'au 11.

Autour de nous, nous apercevons, à droite, hélip Azelat; au sud, Refdobou ; à l'ouest, Zoueirac; enfin, au nord-ouest, Azambouaca. Pendant l'hivernage, les eaux viennent baigner le pied de ces collines, et, pour aller dans le sud, on est obligé de suivre les crêtes jusqu'au pays de Sammama.

1. Teidoum, baobab, en patois maure.
2. Mricha-t-el-Oued.

Des montagnes du Tagant sort un cours d'eau appelé Ouad [1], auquel le lac Aleg sert de déservoir. Ce cours d'eau, alimenté par les eaux qui tombent des collines, coule dans une vallée dont la fraîcheur contraste vivement avec l'aridité des pays voisins ; la terre, de compacte et dure qu'elle était, devient molle, meuble et colorée en rouge par l'oxyde de fer : partout on rencontre de beaux arbres et de gras pâturages.

Le 11, Sidi-Ely fait lever le camp, nous nous établissons à une demi-lieue dans le nord-est, à un endroit nommé Jerk, à l'abri des plus fortes inondations. Sidi-Ely devant continuer sa route, sans s'arrêter au lac Aleg, je lui demandai une escorte et des guides pour m'y conduire; après quelques hésitations, le roi finit par m'accorder ce dont j'avais besoin pour mon excursion. Vingt guerriers armés, montés sur des chameaux et commandés par Samba-Fal, chef des Ahratin, devaient me protéger contre les pillards des Ouled-Ahmed.

Le 17 août, nous quittons le camp et nous nous dirigeons à l'ouest-nord-ouest; une heure après, nous arrivons près de l'ouad, que nous traversons à gué; depuis quelques jours, il n'avait pas plu dans le haut pays, et le lit de la rivière était à peine couvert d'un pied d'eau. Les berges sont escarpées et hautes de quatre à cinq mètres.

1. Ouad ou Oued n'est pas un nom propre et veut dire simplement rivière, ruisseau.

Lorsque l'ouad éprouve une crue un peu forte provenant de grandes pluies tombées dans le Tagant, on entend à cinq lieues de distance le grondement du torrent qui s'avance en bouillonnant, renversant tout sur son passage jusqu'à ce qu'il vienne s'étendre dans la plaine de Beybour qu'il inonde entièrement. Quatre à cinq heures après le passage de ce flot furieux, l'ouad a repris son cours normal, et il ne lui reste plus que quelques centimètres d'eau dans les endroits encaissés.

Après l'avoir traversé, nous nous arrêtons quelques minutes à un camp d'Ahratin qui s'était détaché la veille en avant-garde ; nous continuons notre route, laissant à gauche un camp de marabouts Taboït ; un peu plus loin, nous rencontrons les tentes de marabouts Temir-Guidin[1] ; enfin, vers deux heures de l'après-midi, après cinq heures de trot, nous gravissons Goueïbna[2], mamelon couvert de cailloux ferrugineux. De ce point, nous apercevons, au sud, dans le lointain, une immense plaine circulaire, couverte de verdure, et au milieu le lac Aleg, but de nos efforts. Bien que les grandes pluies de l'hivernage ne fussent pas encore tombées, la nappe d'eau que nous apercevions nous parut considérable, et, dit M. Bourrel, je priai Samba-Fal de me conduire près du lac, afin de pouvoir le mesurer.

Vers quatre heures, nous arrivons près du lac

1. I-Mirguiden.
2. Gaboun, hyène en patois maure, gouibina est le diminutif.

Aleg entouré de roseaux très élevés et très gros qui, au dire des Maures, ne croissent qu'en cet endroit. Je désirais vivement passer la nuit aux environs, mais les hommes s'y refusèrent, et il nous fallut reprendre le chemin du camp. Sidi-Ely me promit, en rentrant, de m'accompagner dans une seconde visite au lac, aussitôt que cela serait possible.

Le 19, on lève le camp et on va camper à quelques kilomètres dans le nord-est, sur une colline de cinquante mètres de hauteur, appelée Azam-Ecserer[1].

Le 21, au moment où nous partions pour retourner visiter la plaine et le lac, une alerte mit tout le monde en rumeur. Les Ouled-Ahmed venaient de tenter une attaque contre les troupeaux des Ouled-Siid. On envoya immédiatement une bande armée poursuivre les pillards, mais on ne put les atteindre.

Le 23, nous rencontrons plusieurs lits de cailloux roulés et de gravier. Ces cailloux renferment du quartz laiteux, des silicates de fer, quelques grains de fer pur et de l'argile.

Le 25, nous traversons le marigot Oran qui sort de la montagne de ce nom et va se jeter dans l'ouad, puis le marigot de Guelli-Nghéré; un peu plus loin se trouvent les tombes des guerriers morts au combat de Youga, livré du temps d'Amédou, père de Sidi-Ely. Les cousins d'Amédou,

1. Adham, os en arabe, colline au figuré. Adham-Aggeïrat.

Mohammed-Sidi, Mbaoua, Ahmet-Sidi et Mokhtar, jaloux de ce que le roi touchait les coutumes sans les partager avec eux, lui déclarèrent la guerre et appelèrent à leurs secours Mohammed-ould-Zoueïd-Ahmed[1], cheikh des Douaïch et père de Bakar. Les deux armées se rencontrèrent à Youga, vaste plaine de dix lieues de tour, sans arbres et parfaitement unie. La bataille dura trois jours et la victoire resta au parti d'Amédou, malgré son infériorité numérique. Il perdit cinquante-quatre hommes, et les révoltés, quatre-vingt-dix-huit. Ces derniers, vaincus, se réfugièrent dans le Tagant. On voit, près de Youga, le tombeau d'un grand marabout, Moctar-Ali, près duquel les marabouts Brakna viennent en pèlerinage chaque année.

Nous n'avons pas encore parlé des Touabirs, tribu puissante, qui se tient généralement en dehors de toutes les guerres intestines qui désolent le pays. Les Touabirs sont tributaires de quatre chefs ; Bakar, roi des Douaïch ; Brahim-ould-Ahméyada, chef des Ouled-Normach ; Rassoul, chef des Chratit (chez les Douaïch), et Sidi-Ely. C'est Bakar qui possède le plus grand nombre de tributaires, Rassoul vient ensuite ; Sidi-Ely et Brahim en dernier lieu[2].

1. Mohammed-ould-Soueïd-Ahmed.

2. La constitution sociale des tribus Trarza, Brakna, Douaïch, etc., est exactement la féodalité. Le vasselage, le servage et de plus l'esclavage s'y trouvent à tous les degrés ; il y a aussi la caste des affranchis (Abratin), humbles clients de leurs anciens maîtres, et rappelant les affranchis de l'antiquité. On acquiert par héritage

Le 28, nous traversons une plaine célèbre par la victoire qu'Ahmédou remporta sur le cheikh des Douaïch et l'almamy du Fouta, Biram. Nous campons le soir sur les bords du marigot de Férouel[1].

Le 30, M. Alioun-Sal nous quitte pour aller chez les Ouled-Normach et de là, entreprendre son voyage. Outre sa mission au Tagant, M. Alioun devait essayer de réconcilier avec Sidi-Ely les Ouled-Normach, fraction des Ouled-Siid, qui avait pris parti pour les Ouled-Ahmed.

Le 2 septembre, nous traversons le marigot de Tartouga ; il fait communiquer l'ouad avec le lac de Mal qui, après le lac Aleg, est la plus belle pièce d'eau du pays. De fréquentes tornades retardent notre marche; le pays, à moitié inondé, devient difficile à parcourir.

Du 8 au 12, nous faisons peu de chemin dans le nord-est. Le camp s'entoure de précautions pour éviter les embuscades des Ouled-Ahmed. Le 15, M. Alioun revient au camp, porteur de paroles de paix de la part de Brahim-ould-Ahméyada, chef des Ouled-Normach. Après quelques pourparlers, Sidi-Ely, désireux d'arranger les affaires de son pays, accepte les offres qui lui sont faites, et envoie un beau cheval à Brahim comme témoignage d'amitié.

Le 22 septembre, nous traversons l'ouad dont

les vassaux, les serfs et les affranchis, ainsi que les esclaves que, de plus, on vend et achète à volonté.

C'est sous le nom de tributaires qu'on désigne au Sénégal les vassaux et les serfs.

1. Mot poular qui veut dire chasse au crocodile.

le fond de vase molle nous fait éprouver beaucoup de difficultés pour le passage des bêtes de somme. Nos chameaux enfoncent jusqu'au poitrail. Le 23, nous arrivons sur un plateau circulaire couvert de graviers ferrugineux : ce lieu s'appelle Selkatou-Ouissé; ensuite, nous rencontrons un camp d'Ejajje-Sahaliin[1] d'environ cent tentes. Non loin de nous, dans le nord-est, commence le marigot de Melgué, dont la direction est assez importante, car elle indique le chemin que suivent les Ouled-Ely quand ils veulent rejoindre l'ouad.

Le 29, nous longeons le marigot de Yout, qui se jette à Guimi dans une mare; à notre gauche, nous apercevons trois mamelons pareils, ce sont les Toumyat-Guimi (les jumelles de Guimi), qui sont un excellent point de reconnaissance. Nous établissons notre bivouac à Yout. Ce lieu a été témoin de plusieurs batailles, entre autres de celle livrée, en 1859, entre les Ahratin et les Ouled-Ahmed.

Le 1er octobre, nous rencontrons un camp de marabouts Ejajje et, bientôt après, un autre de Timir-Guivin, puis, nous arrivons au marigot de Touloulaié qui va se perdre dans le marais de Guimi. La nature du terrain a complètement changée; la terre sablonneuse et argileuse a fait place au sable rouge, presque mouvant, dont les collines sont presque exclusivement formées, le sol devient

1. El hadjadj Sahaliin, la fraction des hadjadj (pèlerins) de l'ouest. Au Sénégal, sahel veut dire ouest; c'est le côté de la mer.

tout à fait stérile; c'est le pays d'Agan[1]. A deux kilomètres de nous, se trouve le tombeau d'un marabout très respecté, que les Maures ne manquent jamais de visiter quand ils vont dans ces parages. Ce saint s'appelle cheikh el Oualil-Sidi-Mohammed-ould-Menni[2]. Le tombeau est gardé par un ermite, élève du marabout, qui vit de la charité publique et des offrandes faites à son patron.

Le 3, nous allons visiter le marigot de Leukareissé et un grand marais nommé Afougam, situé non loin du camp. Le marigot est large et contient beaucoup d'eau; le marais a environ douze kilomètres de tour et ressemble à une vaste plaine inondée.

Un immense plateau de terre noire et dure sépare le Tagant du pays des Brakna; on le nomme Afthouth[3]. Dans le nord-est, nous apercevons la montagne de Douingui surmontée d'un piton nommé Kaimat[4] (de Douingui), à cause de sa forme. Un peu plus loin se dressent les montagnes de Koudia qui donnent naissance à trois cours d'eau : l'Ouad, le Gorgheul-Danéo[5] et le Gorgheul-Baléo. L'Ouad jaillit, par trois bouches, des flancs de Koudia, puis, coulant sur un lit de roches, vient passer au pied de Douingui, et de là, continue son

1. Tagant est la forme féminine d'Agan qui veut dire forêt (raba).
2. Cheikh el Ouali-Sidi-Mohammed-ould-Menni.
3. Afthouth signifie plaine, en berbère.
4. Khaïma, tente.
5. Daénouol, blanc; baléouol, noir, en poular.

cours au sud-ouest jusqu'au moment où il se jette dans le lac Aleg.

Gorgheul-Danéo et Gorgheul-Baléo descendent tous deux vers le fleuve; le premier à l'ouest, le second à l'est; puis, à quelques lieues de Kaéaédi, ils se réunissent et vont fondre leurs eaux dans celles du Sénégal. Leurs bords sont fréquentés par de nombreuses tribus de marabouts; ce sont : sur le premier, les Tagat, les Teurcos-Tadjakantes, les Laddoum, les Raïan, les Loumkhalich; puis, les Lithama, Toumadeuk, Souback, Tiâb-Ouled-Ely, Ejajje-Chaarghiin[1] et la tribu des princes Ouled-Ely; sur le second, on trouve les el Sidi-Mahmoud, les Loubeidat et les Chratit.

M. Bourrel est arrivé au point extrême de son voyage; il va quitter le camp de Sidi-Ely et se diriger vers Podor en longeant les montagnes d'Anaghim.

Nous partons, continue-t-il, le 6 octobre, sous la conduite de deux guides donnés par le roi, et nous arrivons bientôt au tombeau d'Aïda, grand-père du cheikh de l'Adrar. Peu après, nous traversons le marigot de Leukareissé et nous gravissons Azani-Guimi, colline de sable de quarante mètres de hauteur. A nos pieds se trouve le marais de Guimi, dont le pourtour est de dix kilomètres, et un peu plus loin un camp d'Ejajje qui marque la première étape du retour. De ce point, au pays de Sammama, notre route traverse toute la zone appe-

1. El-hadjadj Cherguiin (Orientaux).

lée Tessageurt (terre compacte et argileuse); notre direction générale est le sud-ouest.

Le 7, nous faisons halte près du marais de Kreïmi; nous avions rencontré dans la matinée un camp de marabouts, élèves du cheikh el Kadi[1]. Le marais a environ sept kilomètres de tour; au milieu, paraissent quelques grands arbres, gonakiers et tamariniers. Nous partons à deux heures et nous passons successivement sur des plateaux de quelques kilomètres de rayon, couverts de cailloux roulés et de graviers ferrugineux. Le soir, notre marche est interrompue par une violente tornade.

Le lendemain, 8 octobre, nous continuons notre route. Sur notre droite s'élèvent les collines d'Anaghen; nous traversons successivement plusieurs marigots affluents de l'ouad, et de beaux lougans de mil cultivés par les marabouts Ejajje. Vers midi, nous campons près des bords du lac Chagar entouré de baobabs et de tamariniers; il a environ douze kilomètres de tour et est alimenté par les marigots de Leumk'hara et de Amoura. Le nom de ce marais (Chagar, *merci*) vient de ce que ses environs sont très fertiles, couverts de beaux arbres et de bons pâturages.

Le 9, vers dix heures du matin, nous saluons les pitons de Goueibina, et peu après, nous apercevons le lac Aleg et sa ceinture de verdure qui, par sa fraîcheur, fait un agréable contraste au désert qui l'entoure. Un immense bassin circulaire

1. El cheikh el Kadi, marabout des Gueidjeba.

de vingt-deux kilomètres de tour, couvert d'herbes et de joncs, était à nos pieds; au milieu dormait, calme et unie comme une glace, une nappe d'eau de trois lieues de circuit.

Les bords d'Aleg sont fertilisés par les inondations, et au retrait des eaux, les marabouts y sèment des lougans qu'ils récoltent au mois de mai.

Le 10 octobre, nous parcourons des plateaux d'argile rouge comme de l'ocre et nous arrivons aux marais d'Akdoumyat où nous faisons halte. Le pays que nous venons de traverser s'appelle Ragat-Erzeïba. A notre gauche se dressent les collines de Tchouléchabat.

Le 12, nous traversons la contrée nommée Aghoueïda-Mahamin-Marac. Les montagnes d'Anaghen sont près de nous, à droite; à gauche, nous apercevons le mamelon d'Anazeïna. Le soir, nous franchissons hélip Aghoueïda qui va se terminer au pays de Sammama; un contre-fort vient le relier à la chaîne d'Anaghen.

Le lendemain, nous entrons enfin dans la zone qui borde le fleuve, zone couverte d'arbres et inondée en ce moment. Le marigot de Massarab, sur les bords duquel nous établissons notre bivouac, sort d'hélip Nbour et se jette dans le marigot de Koundy, en face de Mao.

Nous continuons notre route en longeant le marigot de Koundy, que nous n'avions plus qu'à suivre pour arriver à bon port. Vers onze heures du matin, nous arrivons à Koundy; nous venions

de faire deux cent trente-neuf kilomètres en six jours.

Il fallait cependant faire connaître au poste de Podor que nous étions de retour, et un de mes hommes se dévoua pour traverser à la nage le pays inondé [1] jusqu'au fleuve. Enfin, le 14 octobre, une embarcation venait nous chercher, et vingt jours après, l'aviso *le Grand-Bassam* nous ramenait à Saint-Louis.

VOYAGE DE M. MAGE, LIEUTENANT DE VAISSEAU [2]

(1861).

Chargé d'aller visiter l'oasis du Tagant, où jamais un Européen n'avait pénétré, M. l'enseigne de vaisseau Mage, alors commandant la chaloupe canonnière *la Couleuvrine*, en station à Makhana se rendit à Bakel dans les premiers jours de décembre. Ayant engagé un Maure nommé Mantalla, pour guide, et suivi de quatre laptots de son bord, il se mit en route le 9 décembre 1860. La petite caravane se composait de six hommes, un cheval

1. Pendant l'hivernage, il est toujours difficile et souvent impossible d'arriver jusqu'au fleuve, en venant de l'intérieur, à cause des vastes terrains inondés et des nombreux marigots ou bras de fleuve qu'on rencontre quand on approche du lit du Sénégal.

2. Ce voyage a été résumé par M. Mage, pendant les quelques semaines qu'il a passé à Saint-Louis avant son départ pour un nouveau voyage au Niger.

et quatre bœufs porteurs, sur lesquels étaient entassés des provisions de couscous et de biscuits pour deux mois, quelques effets de rechange, deux demi-tentes de campement et les toulons nécessaires à la provision d'eau de deux jours. C'est avec ce simple appareil que M. Mage traversa les soixante lieues qui séparent Bakel de la frontière du Tagant.

La carte du voyage, dressée avec beaucoup de soin, donne les positions géographiques des principales stations où l'on a trouvé de l'eau et celles des montagnes remarquables. Muni d'un sextant et d'un horizon artificiel à mercure, M. Mage a pu faire des observations de hauteur méridienne du soleil qui ont rectifié tous les trois ou quatre jours une estime de la route toujours plus ou moins défectueuse. Un fait vient d'ailleurs constater à la fois l'exactitude de cette carte et de celle dressée par M. l'enseigne de vaisseau Bourrel, dans son voyage aux Brakna, en 1860, c'est la concordance entre la position donnée par M. Mage à la montagne Douingui ou Doinki et le relèvement qu'en a pris M. Bourrel à environ douze à quinze lieues de distance.

Si on examine le tracé de ce voyage, il est facile de voir que les premiers jours de marche se passent en pays peu accidenté ; de petites chaînes de collines séparent des plateaux dont le sol s'élève à mesure qu'on marche vers l'intérieur. Ces plateaux sont traversés par des marigots peu profonds qui, à cette époque de l'année, conservent des flaques

d'eau souvent troublées par de nombreux sangliers qui abondent dans ce pays, ainsi que le gibier de toute espèce, depuis le lion jusqu'à la perdrix.

La première montagne remarquable, dont la position soit déterminée, est la haute et belle montagne de Guidamballah que l'on a aperçue la veille en traversant les chaînes de collines de Teceley-Amtiallat.

Le 15 au soir, le voyageur fait la rencontre d'un camp maure : ce sont des marabouts Talibé-Hassan. Bien qu'il n'ait pas eu à se plaindre de violences, les tribulations les plus pénibles ont commencé; la curiosité, la défiance, les questions les plus indiscrètes, les longs palabres font un triste repos, après des journées de marche fatigantes sous un soleil ardent.

Le lendemain, à midi, il campait à la source d'Ofarum située dans un creux d'une longue chaîne de montagnes qui court nord et sud, depuis 17° 11′ nord jusqu'au Sénégal, séparant le pays d'Assaba ou des Gangari des plateaux sur lesquels il se trouvait. Cette chaîne de montagnes s'étend dans l'intérieur du pays et s'élève, en certains points, à des hauteurs considérables. Au moyen de relèvements pris à deux jours d'intervalle, il a été possible à M. Mage de déterminer la position de ces localités avec assez d'exactitude : tels sont les monts Assaca-Bilasmil [1] (blanche montagne), Moïla et Okaéré aperçus à environ vingt lieues.

1. Bla djemil, *sans merci*, à cause de la guerre d'extermination qui s'y est faite entre les Maures et les noirs Gangari.

Ces montagnes, en général, surmontées d'un plateau, servent de forteresses aux Gangari (Sarracolets) qui s'y réfugient et s'y fortifient contre les Maures auxquels ils tiennent souvent tête avec avantage.

Le 16 au soir, continuant à longer les monts Assaba[1] qui s'élèvent à mesure qu'on remonte vers le nord, M. Mage rencontrait un camp dans lequel l'autorité d'un vieux chef tajakant et une attitude vigoureuse réussirent avec peine à le préserver d'un pillage. Là, un jeune chef, se disant envoyé et parent de Bakar (roi des Douaïch), s'offrit à le conduire, l'engageant à partir dans la nuit, afin d'éviter les maraudeurs qui se trouvaient en grand nombre dans ces parages. Il mit deux chameaux à sa disposition. Le lendemain, on déjeuna au bord d'une mare; depuis la veille au soir, on était sans eau, n'ayant pu en prendre que fort peu dans le camp des Tajakantes. Le soir, on campait en vue d'une série de groupes de tentes réparties sur environ deux lieues d'étendue. Le chef de ce camp vint supplier M. Mage d'accepter l'hospitalité sous sa tente. Un pressentiment l'engageait à refuser, mais fatigué, n'ayant pas d'eau, pas de bois pour faire cuire quelques aliments, il céda à des sollicitations pressantes et à l'assurance que lui donna le chef qu'il le protégerait contre tous les pillards, et le conduirait lui-même à Bakar. Une heure après, M. Mage, entouré de guerriers, sollicité de mille

1. Açaba, couronne, et, au figuré, montagnes qui entourent.

manières, obligé de montrer ses instruments, sa montre, de faire voir sa selle et ses éperons, en était déjà à se repentir. Il resta ainsi jusqu'à minuit, sous l'empire d'un malaise indicible. Le lendemain, on empêcha son départ sous mille prétextes, et, au bout de quelques heures, le chef en personne, celui qui lui avait promis aide et protection, le dépouillait de ses marchandises, de sa poudre, de son papier et même de ses bœufs porteurs qu'il prétendait inutiles pour le reste du voyage. Enfin, on ne lui laissait que ce qu'il avait sur le corps, ses instruments, quelques objets dont ils ne pouvaient se servir, et son revolver dont ils avaient presque épuisé les munitions.

Ce fut l'affaire de deux jours; car, bien qu'entouré de guerriers en armes, qui, à la moindre résistance, eussent massacré les voyageurs, ce chef, nommé Sidy-Ackmet-Bakay, de la tribu des El-Eli-ould-Ackmet-ould-Tickiti[1], mettait certaines formes à son pillage, prenant tout, petit à petit, et remerciant après chaque razzia, comme si on lui eût fait un cadeau.

Malgré toute son indignation, M. Mage, assailli par la fièvre, dissimula et arriva à calmer, par son attitude, les craintes que ne laissaient pas d'éprouver ces brigands, relativement aux conséquences de leurs actes.

Informé qu'ils délibéraient sa mort, il insista doucement près du chef pour qu'il tînt sa promesse

1. Sidi-Ahmed-Bekay des El-Ely-ould-Ahmed-ould-Tichiti.

et le fit conduire chez Bakar. Cette tactique eut plein succès, et le 20, au matin, un chameau fut mis à sa disposition; un autre, appartenant au nommé Tiguédy[1], maure de Bakel, qui accompagnait la caravane depuis son départ, et un troisième que M. Mage avait eu en échange de son cheval, furent chargés des débris des bagages et des hommes.

On se mit en route à huit heures, sous un soleil des plus violents; à une heure, on s'arrêta près d'une mare. A cet endroit, on s'écartait un peu des montagnes d'Assaba, dont la chaîne tourne brusquement à l'ouest et au sud-ouest, laissant, entre elle et l'oasis du Tagant, une plaine appelée Foumo-Jauk, à l'entrée de laquelle se trouve la haute montagne d'Akeraré, montagne presque ronde, couronnée par un plateau et dont les flancs, coupés à pic depuis le sommet jusqu'à la moitié de sa hauteur, lui donnent l'aspect d'un fort gigantesque démantelé.

A partir de ce point, le voyageur, remontant au nord-est, longea la frontière du Tagant en s'en rapprochant insensiblement. Après avoir passé devant les monts Garowœ qui sont une des rares issues du pays intérieur, il contourna la montagne Doingue et vint le soir dans un camp de marabouts où la meilleure hospitalité lui fut offerte : il n'avait plus rien à perdre, dépouillé d'à peu près tout ce qu'il possédait au début de son voyage, il accepta.

1. La famille de Tiguidi donnait les ministres du cheikh des Douaïch à notre comptoir de Bakel.

De cet endroit, on apercevait la chaîne des montagnes du Tagant, courant au nord-nord-ouest à perte de vue. Le chef du camp, Khorou-Mohammed, avait sans doute reçu des ordres de Bakar, car il empêcha de tourmenter les voyageurs. Il leur fit servir un repas de lait et de viande séchée qui, dans la position où se trouvait M. Mage, lui parut excellent; puis on le laissa reposer.

Le lendemain de très bonne heure, les chameaux du camp furent chargés; on se mit en route, et vers onze heures, on campait dans des fourrés pour y attendre le reste du camp. Pendant ce temps, M. Mage fixait, par une observation de hauteur méridienne, la position du pic de Poumoussoumas, auquel il ne donna pas moins de deux cents mètres de haut au-dessus du niveau de la plaine.

Cette marche de quelques heures avait été signalée par un fait qui venait accroître la misère des voyageurs. Le chameau prêté par Bakay, dont le conducteur était le jeune chef qui avait conduit les voyageurs à son camp, disparut; le conducteur craignant sans doute d'être mal reçu par Bakar, avait jugé prudent de nous abandonner; mais il avait eu soin d'emporter les bagages qu'il portait et qui étaient le reste des vivres.

Dorénavant, les voyageurs n'eurent plus pour ressource que la triste hospitalité des camps maures; mangeant de la gomme sur leur route, et réduits à emprunter, pour les nuits rigoureuses de cette saison, des couvertures pleines de vermine.

Le 23, on reprit la route, escorté par Khorou-

Mohammed, et tous montés à chameaux. On marcha rapidement, se dirigeant vers le fond d'une baie visiblement formée par les montagnes du Tagant. Après cinq heures de marche qui, au petit trot du chameau, représentent dix lieues, on était au pied d'une pente rapide et sablonneuse.

Au bout d'une heure un quart de marche dans cè terrain, les chameaux furent épuisés et ou s'arrèta. Sur la gauche, le coup d'œil était magnifique; la plaine d'Afthouh, balayée par la brise d'ouest, semblait couverte d'une légère brume dans laquelle quelques points, vivement éclairés, tranchant sur le fond uniformément sombre, ressemblaient, à s'y méprendre, ce que les marins appellent les premiers moutonnements de la mer, alors qu'après un calme plat, la brise, se levant, soulève de petites lames uniformes dont la crête se couvre d'une écume bien blanche.

L'horizon très éloigné, derrière lequel on apercevait une vague bleuâtre, indice de nouvelles montagnes, ajoutait encore à l'illusion : c'était le Désert. Après quelques instants de repos, on se remit en route, on franchit deux crêtes de collines et on aperçut les plateaux du Tagant entourés de tous côtés de hautes montagnes, dont une remarquable fut relevée au N. 70° E.

« A trois heures de l'après-midi, dit M. Mage, nous étions chez Bakar [1], ayant parcouru quatorze lieues depuis le matin, accablés de fatigue, mais

1. Bakar, reconnu par nous roi des Douaïch, avait, pour rival et

heureux d'avoir rempli la mission qui nous était confiée ; on nous conduisit sur la place réservée au centre du camp, devant la tente du chef. Informé de mon arrivée, Bakar s'y tenait avec les principaux guerriers et une foule de monde. Il affecta de ne

compétiteur, Rassoul, chef d'un parti puissant. Voici l'origine de la scission des Douaïch en deux camps rivaux :

Mhammed-Chein, roi des Douaïch, auquel ces derniers, jusqu'alors tributaires des Ouled-Embark, doivent leur indépendance, mourut en laissant trois fils : Mohammed, Mokhtar et Ely. Son fils aîné Mohammed lui succéda. Ce fut sous son règne que nous construisîmes Bakel. A sa mort, l'aîné de ses frères, Mokhtar devint, de droit, cheikh des Douaïch. Bientôt, Souedi-Ahmed, fils de Mohammed, se prétendant héritier de son père pour la coutume de Bakel, prit les armes pour soutenir ses prétentions et se fit nommer roi de la moitié des Douaïch. Cette fraction prit le surnom d'Abakak et le parti qui resta à Mokhtar reçut le sobriquet de Chratit. Telle est l'origine de la scission des Douaïch.

Nous allons voir maintenant quelle a été la filiation des cheikhs des deux partis. Nous ferons cependant observer qu'ils n'ont pas toujours été complètement séparés. Depuis leur scission, le plus faible se regarde à peu près comme étant le sujet du plus fort. Même Rassoul-ould-Ely-ould-Mohammed-Chein, cheikh des Chratit, se considérait un peu comme le vassal de Bakar-ould-Soueidi-Ahmed cheikh des Abakak.

A la mort de Soueidi-Ahmed, Souleyman, son frère, lui succéda; mais il eut bientôt pour compétiteur Ahmed, fils aîné de Soueidi. Le commandant du poste de Bakel prit parti pour Ahmed. La guerre civile commença. Ahmed, dévoré d'ambition, parut bientôt disposé à entrer en arrangement, et, au moment où le différend paraissait terminé dans un palabre, il s'empara du propre fusil de son oncle et le lui déchargea à bout portant dans la poitrine.

Cet assassinat souleva chez les Douaïch une réprobation générale. Le meurtrier fut obligé de se réfugier chez les Brakna qui lui offrirent des secours et déclarèrent la guerre aux Douaïch.

Abdallaye, frère de Souleyman, lui succéda. Il repoussa les invasions des Brakna et recueillit près de lui les fils de Moktar et d'Ely qui d'abord réfugiés chez les Brakna, n'y voulurent plus rester, lorsque Ahmed, le meurtrier, vint les y joindre, et, conservant toujours l'espoir de devenir rois des deux fractions

pas se déranger et de ne pas parler, aucun signe de bienveillance ne fut échangé; à peine répondit-il au bonjour que je lui donnais. Je m'assis, un peu embarrassé, inquiet, mais m'efforçant de garder un calme bien nécessaire. Je fis décharger les chameaux et je m'assis sur mes instruments, entouré de mes hommes, puis j'attendis.

« Bakar, sans m'adresser la parole, me fit demander si j'avais soif, si j'étais fatigué : je demandai de l'eau et une tente pour m'abriter; le soleil était brûlant et je n'avais pas bu depuis le matin neuf heures. Quelques instants après, mes vœux étaient exaucés, et je me réfugiais dans ma tente, heureux d'échapper à la persécution de la curiosité; entouré d'enfants et de jeunes gens, l'un me tirait par la manche pour me faire retourner et me voir, l'autre soulevait mon chapeau pour voir mes cheveux, etc. Tout cela cessa! »

Le même jour, Bakar présenta M. Mage au chef des Kountah, Sidi-Ahmed [1], chef puissant dont il n'eut qu'à se louer.

Vers neuf heures du soir, quand le camp fut

réunies, prirent le parti de leur oncle. Ahmed fut assassiné peu après par un Kountah.

Cependant, à la mort de Moktar, Ahmed-Deya, son fils aîné, devint cheikh des Chratit, et presque en même temps, Ahmed-Mahmoud succédait à son frère Abdallaye comme cheikh des Abakak. Bakar-ould-Soueid-Ahmed lui succéda, et Rassoul, à la mort d'Ahmed-Deya, devint roi des Chratit.

1. Parent de celui qui a signé au mois d'octobre 1863, avec le gouverneur du Sénégal, une convention qui assure une protection réciproque aux voyageurs et aux négociants des deux pays; il est même cité dans cette convention.

endormi, le palabre [1] commença. A la demande traditionnelle du cadeau, M. Mage répondit par l'histoire de son pillage, puis il remit à Bakar quatre bracelets d'argent et de la cornaline échappés au naufrage, grâce au soin qu'il avait eu de les cacher dans ses bottes, et lui raconta franchement la triste position dans laquelle il se trouvait, sans vivres, sans marchandises, sans effets.

Le palabre dura longtemps; Bakar rusait pour obtenir une promesse de rétablissement des anciennes coutumes [2]; mais M. Mage, se renfermant dans son rôle, lui dit qu'il n'avait pas mission pour cela, que les discussions qu'il avait avec Rassoul, chef des Chratit, ne regardaient que lui, qu'on percevait le droit sur les gommes au profit de ceux qui protègent les escales, etc. Mais Bakar, insistant toujours, M. Mage lui dit qu'il reporterait au gouverneur ses doléances, mais qu'il ne pouvait rien promettre. Dès le lendemain, onleva le camp et on redescendit vers le sud, parcourant la vallée de Sen-Tagant [3], vallée largement arrosée et cultivée.

Aux demandes réitérées de M. Mage d'avancer

1. On appelle palabre, au Sénégal, et le long de la côte d'Afrique, les conférences ou pourparlers avec les chefs.

2. On payait autrefois au Sénégal, pour tout commerce fait avec les indigènes ou seulement comme droit de passage ou d'établissement, sous le nom de coutumes, de véritables tributs. Ces tributs, auxquels les indigènes attachaient une idée humiliante pour nous, ont été supprimés ou remplacés par des droits proportionnels à la sortie des produits du pays et au profit des chefs.

3. Sen-Tagant, la dent du Tagant.

dans l'intérieur et de visiter les ksours [1], Bakar opposa le mutisme, et enfin, pressé de trop près, il lui déclara que s'il avançait dans l'intérieur, il l'abandonnerait et qu'on le tuerait; que d'ailleurs, il ne lui fournirait aucun moyen pour cela. Là, encore, M. Mage, comme tous les voyageurs dans l'Afrique, se trouvait vis-à-vis de l'opposition des marabouts, ennemis des lumières, qui avaient circonvenu Bakar, lui persuadant que si un blanc voyait leur pays, il saurait s'en emparer.

Chaque jour, un long palabre réunissait M. Mage, Bakar et quelques chefs. On l'accablait de questions, non seulement sur ses instruments, sur son voyage, son pillage, etc., mais encore sur la Mecque, l'Algérie, le Maroc, Abd-el-Kader, etc.; hélas, quelles questions!

Peu à peu on se rapprochait de la frontière; le 31 décembre, on fit de l'eau dans des puits très profonds, et on franchit les crêtes par le passage du mont Garowoé; on campa près d'une source.

La descente de la montagne dans une gorge rocheuse, par un camp considérable comme était le nôtre, forme le plus curieux spectacle que l'on puisse imaginer. Les cris des chameaux et des ânes, les animaux renversés, les troupeaux se mêlant à la débandade, bœufs, chamelles, moutons, hommes, femmes et enfants pêle-mêle, tout cela en mouve-

1. Ksour, centre de population fixe. Les ksours du Tagant sont : Raschid, Tijigja, Ksar-el-Barka, etc. L'antique ville d'Audagost était, croit-on, dans le Tagant.

ment; il semble de loin que c'est la montagne qui remue.

Le 2 janvier, on campait au pied d'Akéraré, à l'entrée de Foumo-Jauk; le 4, on s'enfonça dans la plaine. Le 9, on s'avança dans la profondeur, mais il n'y avait que Bakar et les guerriers; on monta sur les collines de Jereibe où l'on eut une entrevue avec les Ouled-Naceur. Bakar présenta M. Mage, et parut très fier d'avoir un envoyé du gouverneur; il avait exigé que ses hommes l'accompagnassent en armes. Il s'agissait d'une alliance avec les Ouled-Naceur. Le palabre dura longtemps; on revint à la nuit seulement : rien n'était décidé.

A partir du 9 janvier, M. Mage insista pour retourner à Matam qui paraissait le point le plus près. Ses hommes, considérés comme esclaves, étaient à peine nourris; lui-même, souvent, fut obligé de rappeler à Bakar qu'il était son hôte. Enfin, deux de ses noirs avaient la fièvre.

Malgré ses instances, le 12, le camp n'était pas levé; enfin, le 15, après un dernier palabre dans lequel Bakar demanda un cadeau où son imagination entassa l'or, l'argent, l'ambre, le corail, un revolver et mille autres choses, il se décida à accompagner M. Mage jusqu'à l'entrée de Foumo-Jauk. Il lui avait donné un cheval, un toulon de dattes, un kissa [1] pour se couvrir la nuit, chose bien nécessaire, car après des journées où la chaleur atteignait 47°, il n'était pas rare, à quatre

1. Kissa, grande couverture en laine de mouton du pays, que les Européens prennent toujours pour du poil de chameau.

heures du matin, de voir 6° ou 7° seulement. Un guide le conduisit, en un jour et demi de marche, à un immense camp de Tadjakantes [1] situé au sud de la montagne Bassa, à un endroit où il y avait six puits. Le chef, prévenu de l'approche de ce voyageur qui lui était recommandé par Bakar, vint mettre un terme aux cris et à la curiosité de la foule, et prenant M. Mage par la main, l'emmena sous sa tente. C'était un nommé Abderahman, bien connu, à Bakel et à Matam, par les traitants. Les vivres abondaient à ce camp.

« Bien que Bakar m'eût adressé à un autre chef, dit M. Mage, Abderahman me prit sous sa protection, et je n'eus pas lieu de me repentir de l'avoir acceptée. Le guide qu'on m'avait promis n'arrivant pas, j'engageai Abderahman à m'en servir ; après bien des difficultés, il y consentit, et le 17, après trois mortels jours sous la tente, nous nous mettions en route.

« Au moment du départ, il y eut une scène de mœurs curieuse qui m'eût fait rire en tout autre moment. Abderahman, quoique fort riche, a des créanciers, et l'un d'eux vint arrêter son cheval, réclamant deux pièces de guinée [2]. Vainement le

1. Les Tadjakantes sont des marabouts berbères établis dan le Tagant et le pays de Rgueiba. Leurs caravanes parcourent le désert et vont jusqu'au Maroc; ils ont même dans l'Oued-Noun un village appelé Toundouf. La guerre qu'ils ont soutenue contr les Kountah les a beaucoup fait déchoir de leur antique splendeur; la langue berbère a presque disparu de leurs tribus et n'est plus parlée que par quelques vieillards.

2. La pièce de guinée, toile de coton bleue, grossière, fabri-

débiteur offrit un fusil, deux bœufs et un sac de mil, l'autre voulait ses deux pièces et rien autre. Il me fallut attendre deux heures qu'Abderahman eût trouvé à emprunter ces pièces pour payer ce créancier peu complaisant. »

Le 17, au soir, les voyageurs furent rejoints par deux marabouts de Bakar qui avaient ordre de l'accompagner à Matam, sans doute pour l'empêcher de voir Rassoul, chef des Chratit et ennemi de Bakar, quoique son cousin.

Le 18, on puisa de l'eau au puits de Gouma, dans le lit d'un marigot desséché; puis on marcha à grandes journées sur Matam, passant à côté d'une grande mare nommée Taffel-Kebira et traversant trois chaînes de montagnes peu élevées, parallèles au fleuve, et entre lesquelles le sol s'abaisse peu à peu.

Le 22, à midi, ce ne fut pas sans une joie immense que l'on aperçut le fleuve, les laptots firent le salam. A deux heures, on était au poste où les laptots arrivèrent le soir. Pendant ces journées de marche à travers des broussailles, on avait évité les camps maures, car on savait qu'Ahmet-Bakay était embusqué pour arrêter M. Mage. Bakar, pour venger le pillage qu'il s'était permis envers un blanc qui lui était adressé, avait razzié ses troupeaux, et Bakay avait juré d'en tirer vengeance.

quée dans l'Inde, ayant de 15 à 16 mètres de long et de 80 cent. à 1 mètre de large, et dont la valeur, autrefois de 12 francs environ, a augmenté dans la proportion du prix du coton, est en quelque sorte l'unité monétaire au Sénégal.

M. Mage, résumant ses observations, dit : « Le Tagant est un pays dont la frontière occidentale est sur la longitude de Bakel 14° 49' O. ; la frontière méridionale est sur 17° 11' N. ; son étendue est d'environ quarante à soixante lieues dans tous les sens. C'est un pays de montagnes où se trouvent quelques vallées sablonneuses, mais bien arrosées, ce qui les rend propres à la culture. L'élévation des montagnes d'enceinte varie de cinquante à cent cinquante mètres ; quelques pics peuvent aller à deux cents, Poumoussoumas entre autres.

« Le plateau de l'intérieur est plus élevé que la plaine qui, elle-même, descend d'échelons en échelons, à chaque chaîne de collines vers le fleuve.

« Au nord se trouve le pays de Tiagané (Agan suivant MM. Vincent et Bourrel) dans lequel se trouvent, m'a-t-on dit, des villages en pierre jadis habités par les Gangari [1].

« A l'ouest se trouve Afftote (Aftouth de M. Vincent), véritable désert de plaines, habité de loin en loin par des camps nomades ou des bandes de pillards et coupé par des collines qui varient de trente à cinquante mètres de hauteur.

« Au sud, le pays des Gangari ou pays d'Assaba, montagneux comme le Tagant.

« Toutes ces montagnes contiennent du fer, du grès et du quartz. Dans la journée du 13 décembre, j'ai rencontré un terrain de pierre blanche friable ayant le goût de craie ; la couche, dans les cre-

1. Noirs soninkés.

vasses, avait de un à deux mètres de profondeur. Le Tagant est habité généralement par des Kountah et une partie des Abakak; on y trouve aussi des fractions de Matchdouf, Amountah, Ouled-el-Rouizi, Ouled-Embarek, Ouled-Ali-Entoufa, Laowich, etc, etc.

« Les Ouled-Naceur se tiennent généralement dans l'est des monts Jereibé, dans le prolongement de Foumo-Jauk ; les Matchdouf, à l'est du Tagant; les Ouled-Embarek, au nord-est, c'est-à-dire, dans la direction de Tichit. Bakar m'assura qu'il vivait en très bonne intelligence avec eux tous. Quant à la position de Bakar, elle peut s'expliquer ainsi : c'est un grand chef de guerriers (un bon garçon, qui fait bien la guerre, disent les Maures).

« Autrefois, à cause des fusils et de la poudre qu'on lui donnait en coutumes à Bakel, il était riche et puissant. Depuis sa fortune est bien déchue. Il ne manque de rien, parce qu'il rançonne les marabouts qui le laissent faire pour avoir sa protection contre les guerriers ou pillards (ces mots sont synonymes); mais il n'est pas exact de dire qu'il est riche. Ses trente chevaux dont vous parlent les Maures se bornent à deux ou trois juments fort belles et quelques pouliches; et pour donner un cheval en cadeau, il est obligé de l'acheter. Il en est de même de ses chameaux; il en a beaucoup, mais ils sont à ses captifs, à ses filles, à sa femme, et quand il voulait m'en prêter un, il était obligé de l'emprunter. Il n'en est pas de même des chefs des Kountah qui sont véritablement riches de

richesses de Maures; or, argent, chameaux, chevaux et troupeaux de toute espèce.

« Quant à la royauté de Bakar, il faut avoir été chez lui pour s'en faire une idée; le plus petit chef, le moindre guerrier est aussi chef que lui; tous ses actes sont faits en conseil avec les chefs qui sont autour de lui, qui, eux-mêmes, ne font rien sans consulter leurs hommes. Sa tente n'est même pas à l'abri des importuns, et quand il veut causer secrètement, il est obligé d'aller se mettre à l'écart et de changer deux ou trois fois de place pour éviter les oreilles indiscrètes.

« Dans son entrevue avec les Ouled-Naceur, il y avait trois grands chefs : Bakar, Sidy-Mohammed et le chef des Ouled-Naceur. Plus de deux cents personnes assistaient à la conférence. Ces trois chefs changèrent au moins quarante fois de place, afin de pouvoir causer en liberté.

« Les animaux sont chers dans ces camps; cela tient à ce qu'on n'y garde généralement que les bêtes laitières absolument nécessaires pour l'alimentation.

« Bakar m'a reçu comme il eût reçu un chef Maure; si, au premier abord, il a été si froid, c'est qu'il était obligé vis-à-vis de ses gens à une grande circonspection.

« Au milieu de son hospitalité, j'ai cependant souffert; cela tient d'abord à ma qualité d'Européen qui fait que je ne puis, comme les Maures, supporter soif, faim, fatigues pendant deux au trois jours sans interruption, sauf à réparer le tout en

un seul repas et un seul sommeil; repas gigantesque, qui nous donnerait des indigestions, et où il n'est pas rare de voir deux Maures manger un mouton tout entier. Enfin, le manque de vêtements, la maladie, la vermine qui abonde sous les tentes ne contribuèrent pas peu à augmenter mes souffrances.

« Le Tagant a une importance commerciale réduite; les bestiaux et la gomme sont à peu près les seuls produits que ses habitants envoient à Bakel: son importance augmenterait considérablement si on obtenait que les caravanes du Tichit descendissent à Matam ou à Bakel au lieu d'aller au Maroc. Ses relations avec le Ségou et Tichit sont constantes, et Tichit est un point de passage de beaucoup de caravanes allant au Maroc, soit du Ségou, soit de Tombouctou.

« En terminant ce récit, je suis heureux de proclamer ici le dévouement et l'intrépidité de mes quatres laptots[1], ainsi que leur patience à supporter les misères et les fatigues de ce voyage. Avec dix hommes semblables, on ne doit rien craindre en pays de Maures; car je dirai hautement que le courage des Maures est un mot; ce courage, c'est celui de l'assassin; forts, ils oppriment; faibles, ils cèdent et s'enfuient. Jamais ils n'en-

1. Laptot est un vieux mot sénégalais par lequel on désigne les matelots noirs indigènes de la flotille locale; ce sont d'excellents travailleurs, très braves à la guerre, et qui nous donnent en toute circonstance des preuves du plus grand dévouement.

gagent une lutte sans la certitude de vaincre et d'avoir un bénéfice.

« Leur orgueil fait un singulier contraste avec leur manque de dignité. Un Maure se croirait humilié de dresser sa tente (ce soin est celui des femmes), mais il mendiera au premier venu la moindre bagatelle. Ajoutez à cela le vol, tellement passé dans les mœurs, que larcins et pillages exercés envers le faible semblent chez eux chose naturelle, et on n'aura qu'un faible tableau de ce caractère méprisable. Du reste, une nation où la famille n'existe que de nom, où le fils bat sa mère, où l'on répudie la femme sous le moindre prétexte, où l'on engraisse les filles pour les vendre comme des porcs au marché et au plus offrant, ne saurait offrir qu'un spectacle révoltant à l'Européen qui, élevé dans le respect de la femme et de la famille, se trouve dans cet enfer moral qu'on appelle un camp de Maures. »

VOYAGE DE M. ALIOUN-SAL, SOUS-LIEUTENANT INDIGÈNE A L'ESCADRON DE SPAHIS DU SÉNÉGAL

(1860).

Comme nous l'avons déjà dit, M. Alioun-Sal, sous-lieutenant indigène aux spahis sénégalais, était parti de Podor avec M. l'enseigne de vaisseau Bour-

rel, pour le pays des Brakna, le 12 juillet 1860. Ils devaient aller ensemble jusque chez le roi Sidi-Ely, puis, Alioun devait chercher à réconcilier les divers partis qui divisaient les Brakna, continuer ensuite son voyage vers Tombouctou pour gagner enfin l'Algérie en se joignant à une caravane marocaine jusqu'au Touat.

Le récit suivant est un résumé succinct de la relation que cet officier a écrite lui-même en arabe littéral.

Pour accomplir sa mission chez les Brakna, M. Alioun resta trois mois parmi eux, et parvint à réconcilier les Ouled-Nokhmach avec les Ouled-Siid, parti du roi. Il se rendit ensuite chez Bakar, cheikh des Douaïch, qui le reçut assez mal, et lui suscita mille difficultés. Alioun eut beau lui affirmer qu'il avait depuis longtemps abandonné le parti des blancs, et qu'il faisait le pèlerinage de la Mecque, Bakar ne voulut rien entendre, et exigea que le voyageur lui fît venir, de Saint-Louis, un cadeau considérable, indépendamment de soixante gros d'or qu'il avait obtenus tout d'abord. Pendant tout le temps qu'il passa chez les Douaïch, Alioun fut à peu près traité en prisonnier, et bien qu'il eût pris une femme pour inspirer uue certaine confiance au soupçonneux Bakar, ses moindres démarches furent épiées. Cet état de chose dura jusqu'à la mort d'Ould-Aïda, cheikh de l'Adrar. A cette époque, le roi des Douaïch partit avec son armée pour aller au secours de Soueïdi-Ahmed, second fils d'Ould-Aïda; et Alioun put enfin cher-

cher une occasion favorable et des compagnons pour continuer son voyage. Sur ces entrefaites, une caravane de Tenouagiou, venue à Matam apporter des gommes, se préparait à retourner dans le pays de Rgueiba; notre voyageur fut admis à en faire partie, et tous se mirent définitivement en route le dix-huitième jour du mois de ramadan de l'année 1277 de l'hégire (31 mars 1861).

On coucha près du village de *Siou* situé dans le N.-N.-O. de Matam, à une heure et demie de marche. Le lendemain matin, vers dix heures, on traversa l'oued el Haddad; puis, peu après, le Gorgheul baléo (ruisseau noir); ce ruisseau est alimenté, pendant l'hivernage, par les eaux du fleuve et par celles qui descendent des montagnes du Tagant; quelquefois même, lorsque les pluies sont très abondantes, il communique avec le Tamour Tenhagé (lac des moutons), qui se trouve à une grande distance dans l'intérieur. Le soir, on campa près de Guileyit-el-Jarmouny, mare dont l'eau est toujours douce et non loin de laquelle campent les El-Soueid, Maures pillards des Zénaga-Douaïch. Le lendemain, la caravane continuant sa route vers l'est, passa au milieu des nombreux troupeaux des Ehel-Sidi-Mahmoud, et coucha au puits de Diski, éloigné de trois lieues seulement des mares de Barkéouol où se tient le plus souvent le camp de leur cheikh. Pendant les jours suivants, on marcha avec la plus grande prudence, car les Ouled-el-Naceur, les plus pillards des Maures de ces contrées, rôdent toujours dans ces parages pour

surprendre les caravanes qui, revenant de la traite de la gomme, leur promettent un riche butin. La route suivie longe le Tagant à une journée de marche environ, et, souvent, les bandes de voleurs trouvent un refuge impénétrable dans les montagnes qui le limitent au sud.

Le Tagant est un pays montagneux, entrecoupé de vallées et de plaines, où l'on est certain de rencontrer toujours des puits ou des sources; le climat y est tempéré. On y cultive du mil, du blé, de l'orge, du tabac, etc., et beaucoup de dattiers, surtout dans les villages de Ksar-el-Barka, de Raschid et de Tijigja. Ce dernier est habité par les Ida-ou-Ali : les deux premiers appartenaient autrefois aux Kountah, mais ils ont été en partie détruits par les Ehel-Sidi-Mahmoud. Grâce à la fertilité du Tagant et à la salubrité de l'air qu'on y respire, les Maures qui l'habitent sont plus grands et plus robustes que leurs voisins; leurs bestiaux sont également très renommés.

Depuis leur départ de Matam, les voyageurs ont toujours parcouru des plaines peu accidentées. En arrivant au chemin de Boïfo qui serpente au milieu de collines rocailleuses, la route devient plus pénible. Cependant, on rencontre plusieurs puits, entre autres, ceux de Mraïhala et de Foum-Taheref-el-Ebéaza, et, après avoir gravi la montagne de l'Assaba, on arrive sur les bords d'une assez grande mare nommée Guileyit-Toueiguinit.

Le soir du même jour, on campe à Foum-Tahrada-el-Ousta. C'est un col d'environ deux cents

mètres de largeur, qui sépare deux pitons assez élevés que l'on aperçoit de sept ou huit lieues; le sol sablonneux est couvert de petites pierres rougeâtres. Le lendemain, on marche dans une plaine légèrement ondulée, quelquefois inondée pendant l'hivernage, et dans laquelle poussent de beaux arbres dont les principaux sont : le Selm, le Doumb et l'Elkarao, dont l'écorce sert à la préparation des cuirs.

La route, à partir de ce point, incline un peu vers le nord; le terrain devient plus accidenté, mais les arbres disparaissent. On campe au pied de Galb-en-Nouaménin, grande montagne que l'on aperçoit à deux jours de marche, et dans laquelle quelques vallées, complètement cachées à tous les yeux, offrent, en temps de guerre, un refuge assuré aux familles et aux troupeaux des marabouts.

Un peu plus loin, on rencontre une montagne à peu près semblable, celle de Goundeiga, puis, celle de Ouelouel, en forme de cône; à sa base percent quelques gros blocs de pierre rougeâtre et du milieu jaillit une source assez abondante. Les voyageurs, continuant leur route au nord-est, rencontrent bientôt une nature moins sauvage, et arrivent chez le cheikh des Ténouagiou dont le camp s'étend au milieu de buttes de terre couvertes de verdure. Le lendemain, on couche dans un camp d'Ouled-el-Naceur établi près du marais d'Oum-el-Khouz.

Alioun reste quinze jours avec les Ouled-el-Naceur et continue son voyage avec deux Maures

ténouagiou; le jour du départ, ils établissent leur bivouac au pied de la colline de sable nommée Foum-el-Fech. Le lendemain, on aperçoit le marais de Tartafùt, un des plus grands du pays et qui forme la limite est de Rgueiba; peu après, on traverse un camp de Chourfa. A partir de ce moment, les marches deviennent plus rapides et l'on arrive bientôt à Tougba, village autrefois habité par des noirs.

Détruit d'abord par Boubakar-Ben-Amer, il fut rétabli par les Tadjakantes et devint considérable. Pendant la guerre qu'ils soutinrent contre les Zénaga, et dans laquelle la victoire resta à ces derniers, le village de Tougba fut détruit. Il ne resta plus debout qu'une douzaine de maisons, et pendant cent cinquante ans environ, il fut à peu près abandonné. Dernièrement, un marabout Tadjakante est venu s'établir dans les cases en ruines, et un village de cinquante maisons s'élève aujourd'hui, riche et prospère, au milieu de terrains qui produisent en abondance du mil et des dattes : cependant, les habitants, marabouts et cultivateurs, sont souvent obligés de prendre les armes pour se défendre contre les pillards qui les environnent; ce sont : les El-Soueïd, les Ouled-el-Naceur et les El-Bounom, fraction des Ouled-Embareck.

En quittant cette oasis hospitalière, Alioun, se dirigeant toujours vers l'est, entre dans le pays d'Ajamoura qui, d'abord rocailleux et difficile, devient bientôt stérile et dénudé. Sur la droite, à une lieue, s'étend le pays d'Afolla qui commence

au marais d'Oum-el-Khouz. Le premier jour, on couche au puits d'Akadid, puis on arrive bientôt à un camp considérable de Ténouagiou dont le chef Mohammed-el-Seghir, autrefois marchand de gomme, et ami de notre voyageur, est plein de prévenances pour lui. Le pays d'Ajamoura rapporte beaucoup de gomme ; un mauvais captif peut en récolter trente kilogrammes par jour, et un travailleur actif, près du double, dans les bonnes années. De Matam à Rgueiba, les Maures envoient également leurs esclaves ramasser de la gomme, mais elle est de qualité inférieure, et s'appelle Sadra-el-Beadha.

Alioun reste quelque temps chez les Ténouagiou, et, deux jours après son départ, s'étant arrêté aux puits de Mefga et d'El-Beïdha, il rencontre un camp de Matchdouf, très riches en chameaux, dont ils font un commerce considérable. En même temps qu'Alioun, arrivaient des ambassadeurs Laghelal venant demander la paix aux Ouled-el-Naceur avec lesquels ils étaient en guerre depuis longtemps. Deux de ces envoyés, désireux de retourner dans leurs pays, servent d'escorte à Alioun pour continuer son voyage.

Le premier jour, on couche au puits de Djavara, au milieu de collines couvertes de gommiers, et le lendemain, à celui de Mafrouga. On aperçoit à une faible distance, la montagne d'Inimich qui ressemble à une maison à deux étages toute démantelée; on croirait y voir des galeries, des portes, des fenêtres en ruines. Au pied se trouve

une mare, réservoir des eaux des collines voisines et qui n'a pas moins de cinquante mètres de longueur; on y puise, en toute saison, d'excellente eau douce. Pendant ces deux journées de marche, on rencontre plusieurs camps de Matchdouf qui appartiennent tous à la fraction des Lehmounat; tous les autres habitent le pays d'Afolla. Un peu plus loin, nos voyageurs traversent un premier camp de Laghelal, de la tribu des Ouled-Malek. Du puits de Oum-Inkougoulen, près duquel ces Maures sont établis, à ceux de Ntouflit à une journée de marche, où se trouvent les tentes de leur cheikh, on a constamment sous les yeux des bivouacs et des troupeaux.

Alioun reste vingt jours dans ces camps, cherchant des compagnons pour aller à Oualata; car, les pillards des Laghelal, des Ouled-Allouch et des Id-ar-Moussa ne lui permettent pas de s'aventurer à voyager seul. Enfin, il parvient à mettre dans ses intérêts Zeïn-ould-Thaleb-Djeddou, chef de tous les voleurs qui ravagent le pays, qui, se dirigeant du côté de l'est avec deux cents cavaliers à chameau, lui assure sa protection et lui permet de l'accompagner. Après une demi-journée de marche, on s'arrête au puits de Touroudine, profond de six mètres; tout autour sont établis des camps de Laghelal chez lesquels on passe huit jours. Au départ, il tombe une forte pluie; on reste ensuite trois jours sans eau, et l'on arrive enfin au puits de El-Baar-Nihir, près duquel on se repose trois jours dans un camp. Zeïn, appuyé par

deux cents de ses guerriers, se fait donner partout des vivres en abondance et même des cadeaux d'or, de pagnes[1], etc. On part, et la première nuit se passe au puits de El-Bedda[2], puits salé connu de tous les Maures du pays d'El-Haodh; tout près se trouve une mare d'eau douce.

L'haodh[3], grande vallée qui commence à Rgueiba et se prolonge jusqu'à Oualata, comprend les pays de Rgueiba, d'Irkiz, d'Afolla, d'Ajamera, etc.

Les voyageurs, continuant leur route, gravissent les collines sablonneuses de Bou-Nouara, au pied desquelles il y a plusieurs puits, et descendent ensuite dans une plaine appelée Rag, dont le niveau est le plus bas de tout le pays. Ce Rag, plaine sèche et dure, a environ deux lieues de longueur; de l'autre côté se trouve un camp d'El-Thaleb-Moustaf, chez lesquels on reste douze jours. En les quittant, on traverse une seconde fois le Rag, dans la direction du nord-ouest, et l'on va passer la nuit entre deux grandes collines de sable, au puits de Noual où il y a beaucoup

1. Dans ce pays, le commerce se fait au moyen de pagnes noirs qui viennent de Haoussa; ils remplacent la guinée qui sert de monnaie courante au Sénégal. La pièce de pagnes noires s'appelle Mélahfa (voile dans lequel s'enveloppent les femmes arabes), et vaut un gros d'or.

2. Les puits salés sont très recherchés dans ce pays où le sel manque et où les bestiaux dépérissent quand ils ne peuvent pas, de temps en temps, lécher un peu de sel ou boire quelques gouttes d'eau saumâtre. Tous les Maures du pays d'Haodh viennent, à tour de rôle, conduire leurs chameaux et leurs bœufs au puits d'el Bedda.

3. Haodh, en arabe, auge où l'on fait boire les bestiaux.

d'eau. Plus loin, au puits de Boueuch, on rencontre un camp de marabouts Idou-Bélal[1], riches en troupeaux et en chameaux.

Le lendemain, nos voyageurs traversent le pays d'Aoukar[2] et couchent au pied de la colline nommée Hobara, d'environ cent mètres de hauteur. Après quelques journées de marches pénibles, rendues plus fatigantes encore par le manque d'eau, ils arrivent à la montagne de Tiguiguel, et trouvent une caravane de Tichit campée dans une cachette semblable à celles dont nous avons déjà parlé. Cette caravane est en route pour aller acheter des plumes d'autruche dans les camps d'El-Thaleb-Moustaf. Alioun, après quelques heures de repos bien nécessaire, les quitte et voit bientôt les montagnes de Aouelloul (d'au moins cinq cents mètres de hauteur), au pied desquelles il passe la nuit, près d'une source. Enfin, le lendemain matin, il gravit un mamelon assez élevé d'où il aperçoit, à une faible distance, la ville de Oualata, et, quelques heures après, il établit son bivouac un peu en avant des habitations, sur la place réservée aux caravanes et aux voyageurs.

La ville de Oualata, autrefois appelée *Birou* par les Sarrakholets et habitée par eux, a d'abord été détruite par les M'hajib, les plus anciens des Maures du Soudan, puis rebâtie à cause de sa po-

1. Les Idou-Bélal envoient des caravanes jusque dans le Maroc.

2. Aoukar, en arabe, terrain légèrement ondulé, sablonneux et d'une blancheur éblouissante.

sition commerciale importante. Oualata et Araouan sont en effet les deux grands marchés sur lesquels s'échangent les principaux produits du Maroc et du Soudan. Les Toukhena, les Ouled-bou-Seba, les Tadjakantes y viennent de l'Oued-Noun et du Maroc ; ces derniers surtout apportent toute espèce de marchandises d'Europe qu'ils troquent contre de l'or et des plumes d'autruche [1]. Les principales tribus qui viennent vendre des plumes sont : les Id-ar-Moussa, les El-Thaleb-Moustaf, les Ehel-bou-Radda et les Ouled-Allouch. Les gens de Tichit, les Ida-ou-Ali de l'Adrar viennent également avec du sel, du tabac et quelques marchandises de Saint-Louis qu'ils échangent pour du mil [2], dont Oualata est toujours abondamment pourvu, à cause de ses relations constantes avec le Barna, Ségou et le Macina, pays producteurs par excellence [3]. Les gens du Touat apportent des laines en pièces, en burnous, en cafetan, toute espèce d'étoffes de soie, du Chigguet-et-Touat [4], ainsi que des Mahasma [5]

1. Un kilogramme de plumes d'autruche, blanches et noires mêlées, vaut deux pièces de guinée. Quatre gros de soie (soit 50 fr.), sont, à Oualata, le prix moyen d'une pièce de guinée apportée à dos de chameau du Maroc ou de l'Oued-Noun.

2. Le prix du mil à Oualata est généralement trente matars (matar, 70 litres environ), pour une pièce de guinée ou huit matars pour une planche de sel (70 cent. de long sur 0,35 de large et sur 0,08 d'épaisseur). Le beurre s'y vend à raison de cent moules (moule, de un à deux litres, suivant les localités) la pièce de guinée.

3. La monnaie courante, en usage pour la plupart de ces transactions, est la pièce de pagnes blancs appelée *Jif* par les maures et *Sor* par les noirs.

4. Chigguet-et-Touat, calicot blanc fabriqué dans le Touat.

5. Mahasma, ceinture de maroquin recouverte de soie.

et des Medjdoul [1], très recherchés des Maures et des noirs. Les Laghelal et les Laden viennent échanger des chameaux et de l'or contre des pagnes noirs du Haoussa que les gens de Oualata vont chercher eux-mêmes à Araouan et qu'ils vendent à bon marché.

Les Ehel-bou-Radda, dont le pays renferme une grande quantité de biches [2], font, de temps en temps, de grandes chasses, à la suite desquelles ils envoient plusieurs centaines de chameaux chargés de viande séchée [3].

La ville de Oualata, située au pied de collines [4] assez élevées, a environ deux mille pas de longueur sur neuf cents de largeur; les maisons en terre et en pierres, élevées ordinairement d'un étage, sont assez régulièrement bâties et ornementées avec de l'argile de différentes couleurs délayée avec de la gomme.

Les environs, arides et desséchés, sont peu propres aux cultures; d'ailleurs, les habitants, essentiellement commerçants, travaillent peu la terre, car les caravanes leur apportent en abondance

1. Medjdoul, cordon en bourre de soie rouge qui sert à suspendre les cornes à poudre.

2. Ces biches s'appellent *M'haya* (pluriel *el meha*). L'endroit où ces animaux se rencontrent en plus grand nombre se nomme Ouad Seba (rivière des lions).

3. En Maure, *Tichtar :* on le vend a raison de six grands toulons (sacs en cuir formés d'une peau de chèvre, de mouton ou même de bœuf ou de bêtes fauves) pour une pièce de guinée.

4. Deux mines d'or sont exploitées au pied de ces collines, mais elles rapportent peu, et le meilleur captif peut à peine, de temps en temps, recueillir un gros d'or dans sa journée.

toutes les choses nécessaires à la vie ; on rencontre cependant autour de la ville quelques champs de melons et de pastèques.

Les principales tribus qui résident ordinairement à Oualata sont au nombre de quatre, savoir : les Mhajib, dont nous avons déjà parlé, les Id-Eyleba, fraction des Tadjakantes, les Chourfa venus du Touat et enfin les Laghelal. On compte encore, comme appartenant à Oualata, les tribus des Iadas et des Barteil; mais elles n'y résident qu'accidentellement. Les caravanes de Oualata font exclusivement les voyages du Ségou et du Macina, et ne dépassent jamais Araouan, sur la route du désert.

Les habitants de Oualata payent tribut à tous les princes maures du pays, et assurent ainsi la sécurité de leur commerce. Les Ouled-Delim eux-mêmes qui, généralement, pillent sur la route d'Araouan au Touat, viennent toucher une coutume annuelle.

Au moment où Alioun arrivait chez les Ehel-bou-Radda, ceux-ci étaient en guerre avec les Touareg de Tombouctou ; il était donc impossible de se rendre directement à cette ville, et Alioun se vit obligé de passer par Araouan ; mais, en attendant une occasion favorable, il résolut de faire quelques excursions aux environs de Oualata.

Il se rendit d'abord à Nama, petite ville située dans le sud-est à deux journées de marche, bâtie au fond d'une vallée très fertile qui n'a pas moins d'une lieue de large et s'étend très loin. On y cultive du tabac, du mil, des dattes et des melons.

Nama, qui, en étendue, est à peu près le quart de Oualata, est habitée par des Chourfa et des Id-Eyleba, cultivateurs et commerçants qui envoient beaucoup de caravanes dans le Soudan. Alioun resta quinze jours chez ces Maures, et, après un petit voyage d'une dizaine de jours dans le sud, il revint, malade, se reposer quelque temps encore dans leurs camps.

Une fois rétabli, notre voyageur se mit en route pour le Barna, et suivant un bas-fond nommé Khot-ed-dem [1], il arriva tout près du village de Samba-Kholi, campa dans une tribu de Chbaïn, puis repartit bientôt avec une caravane qui transportait du mil à Nama, pour de là gagner Oualata et chercher les moyens d'atteindre Araouan.

Pendant qu'Alioun était à Oualata, l'armée des I-Guillad [2] (Touareg de Tombouctou), forte de cinq cents hommes montés tant à cheval qu'à chameau, est venue attaquer les Ouled-Allouch et les Ehel-bou-Radda qui avaient réuni près de deux mille hommes armés de fusils. Les Touareg qui méprisent les armes à feu, et tiennent à honneur de ne se servir que de lances, furent complètement battus et soixante-dix d'entre eux seulement purent

1. Le Khot-ed-dem est un vaste marais courant à peu près nord-ouest-sud-est, qui borde le Barna dans l'est et qui. pendant l'hivernage, doit devenir une véritable rivière. On ignore quel est le déversoir de toutes ces eaux; est-ce le Niger, le lac Debbo?

2. Autrefois, les I-Guillad payaient tribut à Oualata ; dernièrement, se croyant assez forts pour secouer le joug, ils ont voulu s'affranchir du droit qui leur était imposé : telle a été la cause de la guerre.

regagner leur pays. Les vainqueurs perdirent environ cinquante hommes. Les caravanes de Tombouctou durent nécessairement prendre la route d'Araouan, qui traverse le pays de Dhar, désert et sans eau. Les Ehel-bou-Radda empêchent même de creuser des puits dans les bas-fonds où l'on pourrait en trouver, et rendent ainsi le pays inhabitable aux bandes de voleurs qui ne manqueraient pas de se tenir sur cette route si fréquentée par les marchands.

Alioun, de retour de ses excursions à Nama et à Samba-Kholi, fut obligé d'attendre encore un mois à Oualata avant de trouver des compagnons pour continuer son voyage. Enfin, il se joignit à une caravane de Tadjakantes et d'Ouled-Allouch allant vendre des chameaux à Araouan. Cette caravane très nombreuse se composait d'au moins deux mille de ces animaux.

Après deux jours de marche, on arriva près de la colline de Zeddak[1], au pied de laquelle se trouve un camp d'Ehel-bou-Radda, gardien du dernier puits jusqu'à Araouan, et sentinelle avancée de la route du désert. Chacun fait sa provision d'eau[2].

1. Entre Zeddak et Oualata l'on rencontre les ruines d'un grand nombre d'anciens village de noirs.

2. Lorsque les Maures ont à faire une longue route dans le désert, outre les toulons qu'ils remplissent d'eau, ils font boire, le plus possible un certain nombre de chameaux sacrifiés d'avance, et leur coupent ensuite la langue pour les empêcher de ruminer le liquide qu'ils ont dans l'estomac; lorsque l'eau vient à manquer, ils tuent ces animaux qui ont conservé, sans presque rien en perdre, l'eau qu'ils avaient avalée; au moins trente litres par chameau.

On marche pendant trois jours dans des terrains ondulés et stériles, puis on arrive au pays de El-Mraya (le petit miroir), dont le sol, formé de sable rouge, sans un brin d'herbe, ni un pli de terrain, n'offre pas le plus petit point de reconnaissance au voyageur qui, s'il s'écarte tant soit peu de sa bonne direction, est infailliblement perdu. Il faut sept bonnes journées pour franchir cette zone inhospitalière, et le matin du huitième jour, on aperçoit Araouan.

Araouan, en superficie, est à peu près la moitié de Oualata; située au milieu d'un immense désert de sable, sur la limite du Sahara et du Soudan, elle n'est qu'un vaste entrepôt où viennent s'échanger les produits de tout le centre de l'Afrique, avec le Maroc, Tunis et Tripoli. Aussi, les habitants sont-ils fort riches, surtout en chameaux [1], qu'ils confient aux Brabich, dont les vastes pâturages, assez éloignés d'Araouan, servent de parc aux caravanes. Ces Maures touchent pour cela une coutume d'un demi-gros d'or pour trente gros apportés.

Cette somme est partagée en trois et les deux tiers en sont donnés aux Touareg-Hoggar, maîtres de tout le pays. De même, les chefs des principales tribus maures payent la dîme à ces Touareg qui, dans l'Azaouad et le pays de Dhar, pillent tous ceux qui veulent s'affranchir des cadeaux qu'ils exigent.

1. Les Maures de ce pays prétendent que le chef d'Araouan possède, lui seul, plus de deux mille chameaux.

Au moment où Alioun arrivait à Araouan [1], les Brabich venaient de déclarer la guerre aux I-Guillad qui, au mépris de la protection promise ou plutôt achetée, avaient pillé leurs troupeaux; les communications étaient donc encore interrompues entre Araouan et Tombouctou.

Un jour, Alioun entendit le chef des Brabich qu'il avait été voir à son camp, près du puits d'Aïnkahla, à une journée de marche, causer avec des gens du Touat qui venaient d'arriver. Ces derniers racontaient que des chrétiens étaient venus offrir de la part de leur grand chef d'Alger de magnifiques cadeaux aux cheikh du Touat, pour qu'ils facilitassent l'entrée de cette oasis au commerce des Européens; mais que les cheikh, ne voulant pas s'engager sans l'autorisation du Maroc, envoyèrent prévenir le chérif qui leur défendit de rien accepter ou de rien conclure, les engageant à repousser par la force les chrétiens qui tenteraient de s'introduire chez eux, et leur promettant même, au besoin, le secours de ses armes. Quelques Touareg-Hoggar, présents à l'entrevue, témoignèrent leurs regrets de ce qu'on n'ait pas laissé arriver les porteurs de présents

1. Il est d'usage, lorsque les voyageurs ou commerçants arrivent à Araouan, qu'ils choisissent un hôte chez lequel ils passent le temps de leur séjour. Ils lui font un cadeau plus ou moins considérable, suivant la richesse de celui qu'ils ont choisi pour les héberger et chez lequel ils peuvent rester alors aussi longtemps qu'ils le veulent sans que jamais on leur demande la moindre rétribution. Alioun s'établit de la sorte chez le chef d'Araouan qui s'appelle Sidi-Mohammed-ould-el-Habib-ould-Sidi-Mohammed-ould-el-Lagada.

jusqu'à eux; ils auraient volontiers pris tout ce qu'ils possédaient, et ensuite, les auraient mis à mort. Le cheikh des Brabich, aussi fanatique que les Touareg, leur dit que, pour sa part, il avait déjà tué deux chrétiens [1] venus pour voir son pays, et qu'il promettait bien de traiter de la même façon tous les voyageurs de cette race qu'il rencontrerait [2]. A ce discours, Alioun, tremblant d'être reconnu par quelque voyageur qui l'aurait connu à Saint-Louis, s'empressa de quitter ce chef et de retourner à Araouan.

Quelques jours après, il partit de cette ville en compagnie d'une caravane de Tadjakantes se rendant à Basikhounou où ils arrivèrent après huit jours de marche dans le pays de El-Meraia. Basikhounou, éloigné seulement de Tombouctou d'une quinzaine de lieues, est habité par des Chourfa et des noirs Bambara. C'est là que vont commencer les tribulations de notre voyageur.

Le lendemain de son arrivée, il faisait son salam un peu en dehors du village, lorsque des cavaliers s'arrêtèrent près de lui et lui demandèrent des nouvelles. Alioun termina sa prière, et au moment où il se retournait pour leur répondre, un Toucouleur nommé Seïdou, qui avait longtemps servi comme laptot chez Macodé, reconnut son fils, prononça

1. Les Maures du désert désignent les Européens chrétiens par le mot *ensara*; ils désignent par le mot *bidan* (blancs), les Arabes et les Berbères, c'est-à-dire eux-mêmes, et par le mot *soudan* (*soudani* au singulier), les noirs.

2. L'un de ces infortunés est probablement le major Laing.

imprudemment les mots de gouverneur, de Saint-Louis, d'officier, et parut fort étonné de le voir près de Tombouctou. Les cavaliers, gens d'el hadj Omar, et dont le chef, el hadj Seïdou, pèlerin fanatique, ennemi juré des chrétiens et de leurs partisans, venait, au nom de son maître, prélever un impôt sur tous les Maures du pays, se précipitèrent sur Alioun qui, en un clin d'œil, fut étroitement garrotté. A toutes les questions que lui adressa el hadj Seïdou, Alioun répondit invariablement qu'il avait été autrefois au service des chrétiens, que, depuis longtemps, il les avait quittés et qu'il faisait le pèlerinage de la Mecque en négociant et en médecin ; que, d'ailleurs, il possédait des lettres du grand cheikh des Tendagha, Mohammedoun-Fal, affirmant qu'il était son élève et zélé musulman.

Les gens de Basikhounou, l'entendant se réclamer de Mohammedoun-Fal, offrirent immédiatement cinq cents gros d'or pour le racheter, mais el hadj Seïdou refusa, disant à Alioun : « L'homme qui t'a reconnu pour être un ami des chrétiens n'a jamais menti, je dois donc le croire ; cependant, tu m'accompagneras près d'el hadj Omar, lorsque ma mission sera remplie, et si ta conversion est sincère, il ne manquera pas de t'offrir un beau commandement ; car tu as dû apprendre, à Saint-Louis, beaucoup de choses que nous ignorons et qui peuvent nous être très utiles. D'ailleurs, la guerre sainte vaut largement le pèlerinage de la Mecque, et tu la feras avec nous. »

Sur ces entrefaites arriva un messager d'el hadj Omar venant de la part de son maître raconter ses succès et demander des cadeaux à Basikhounou. El hadj venait de s'emparer de tout le Macina et d'en tuer les chefs ; il avait ensuite envoyé une armée, sous les ordres de son fils Ahmed-el-Madini, pour assiéger Tombouctou qui s'était soumise.

Le lendemain, Alioun, toujours prisonnier [1], partit avec el hadj Seïdou qui allait continuer ses exactions chez les Maures. Le soir, on coucha dans un village (adouaba) [2], et ce ne fut qu'au bout de trois jours de marche qu'Alioun fut délivré de ses liens et put jouir d'une liberté relative.

Près du puits d'Achimin, où l'on arriva deux jours après, les voyageurs rencontrèrent un camp d'Ouled-Zeïd, fraction des Daoud-Arouk, chez lesquels ils restèrent deux jours. Plus loin, au marais de Dendara, étaient campés des Ouled-Allouch-el-Begar, des Ouled-Iounous et des Ouled-bou-Faïda qui, tous, furent plus ou moins rançonnés par el hadj Seïdou. Enfin, après une marche peu fatigante, on aperçut Oualata, où l'on se reposa sept jours et où l'on fit payer aux habitants trois cents gros d'or.

En quittant cette ville, on se rendit au puits de

1. A partir de ce moment, il fut impossible à Alioun de recueillir les moindres renseignements sur la route qu'il parcourut, et sur sa direction. Il s'aperçut seulement qu'on marchait dans l'ouest.

2. Les Maures donnent aux villages en paille le nom de *adouaba*, pluriel de *adabaï*; les villages dont les maisons sont bâties en pierres s'appellent *el-ksour* dont le singulier est *el-ksar*.

Tiguiguel dans un camp d'El-Thaleb-Moustaf. Alioun qui, depuis longtemps, connaissait leur chef, lui raconta ses malheurs et parvint, malgré la terreur qu'inspiraient el hadj Seïdou et sa bande, à obtenir son appui. Il fut convenu qu'Alioun se cacherait dans une grotte de la montagne de el Moraïn-Mima, peu éloignée de Tiguiguel, et qu'il y attendrait le départ des guerriers qui l'avaient arrêté. Ainsi fut fait et, au bout de trois jours, notre explorateur sortit de sa cachette, pauvre comme Job, il est vrai, car depuis longtemps, on l'avait dépouillé de tout ce qu'il possédait, mais libre et délivré des obsessions et des mauvais traitements que les fanatiques d'el hadj lui faisaient subir.

Pendant tout le temps qu'il resta leur prisonnier, Alioun a plusieurs fois entendu parler d'el hadj Omar, et appris sur son compte des détails assez curieux : nous croyons utile de résumer ici les faits et gestes de ce marabout conquérant.

La guerre sainte qui a rendu el hadj Omar maître du plus grand empire qui se soit formé dans le Soudan, commença par la prise et la destruction de Tamba, village du Bambouk, réputé imprenable et dont la chute fit accourir un grand nombre de fanatiques qui attendaient que le prophète eût fait ses preuves pour se rallier à lui. Après avoir ravagé le Bambouk, il se rendit dans le Khasso et le Kaméra dont il ruina la capitale, Makhana ; puis il arriva dans le Kaarta, autrefois puissant royaume, mais affaibli par une guerre intestine qui, depuis

sept ans, divisait les Massassi, princes Bambara et les Diaouara, princes Sarrakhollés. Ces derniers appelèrent el hadj Omar à leur secours ; mais les Massassi, apprenant cette nouvelle, lui envoyèrent également des ambassadeurs pour demander son appui en lui promettant de se faire tous marabouts s'il parvenait à chasser les Diaouara.

El hadj Omar entra immédiatement en campagne, pillant Massassi et Diaouara ; les uns et les autres s'aperçurent, un peu tard, qu'il fallait se réunir contre l'ennemi commun s'ils voulaient sauver leur pays ; ils se firent battre en plusieurs rencontres et cherchèrent enfin leur salut dans la fuite. Les captifs de la couronne, dévoués à leurs maîtres, les rois du Kaarta, résolurent de tuer le prophète, et dans cette intention, se joignirent à lui. El-hadj-Omar, soupçonnant un piège dans cette trahison de gens ordinairement si fidèles, les fit réunir et les prévint qu'il n'aurait foi en leurs promesses qu'autant qu'ils auraient tué, devant ses yeux, un des fils de leur roi.

Le chef des captifs alla immédiatement trouver Kandia, fils de Mamadi, roi du Kaarta, et lui persuada qu'il devait se dévouer à la cause commune et mourir pour son pays. En conséquence, Kandia fut amené devant el hadj Omar et mis à mort par ses propre esclaves.

Omar, quelques jours après, renvoya tous les captifs de Mamadi, sous prétexte que leurs services lui étaient devenus inutiles, mais en réalité, dans l'espérance que les partisans du roi venge-

raient sur eux la mort de leur jeune chef. Il n'en fut rien, et le prophète acquit ainsi la certitude du complot formé contre lui. Peu après, un autre captif simula le fanatisme religieux le plus absolu, et pendant la disette qui pesa bientôt sur le Kaarta, ce faux marabout, retiré dans un assez vaste tata, offrit l'hospitalité à tous les prosélytes d'el hadj Omar qui se présentèrent chez lui et qui aussitôt furent impitoyablement massacrés et jetés dans une grande fosse. Il fallut un grand déploiement de forces pour expulser cet homme qui, accompagné de quelques fidèles, avait déjà fait disparaître un grand nombre des meilleurs serviteurs du prophète.

Le Kaarta détruit, el hadj Omar s'empara du Barna, pays tributaire des Ouled-Embarek, et tourna ensuite ses forces contre ces derniers, les plus puissants des princes maures, qui percevaient un tribut depuis Ségou jusqu'au Touat, mais qui, malheureusement affaiblis par une guerre intestine durant déjà depuis seize ans, ne purent réunir toutes leurs forces contre l'armée des fanatiques et furent bientôt forcés de demander merci. El hadj Omar voulut alors revenir contre le Sénégal, mais l'affront qu'il reçut devant Médine le força à retourner sur ses pas. Il se mit alors en marche avec ses bandes contre le royaume du Ségou. En arrivant près de la capitale, il fit dire à tous les marabouts du pays qu'il venait en protecteur et que tous ceux qui se rallieraient à lui seraient libres et puissants. Les riches sarrakhollés de Ségou,

tous musulmans, ne tinrent aucun compte de l'exemple du Kaarta, qui aurait cependant dû leur servir de leçon, et vinrent se prosterner aux pieds du prophète. Le roi de Ségou, trahi par la plus grande partie de ses sujets, envoya demander du secours au cheikh du Macina et commença immédiatement les hostilités. La guerre durait déjà depuis une année lorsque ces secours arrivèrent, et une grande bataille fut livrée, qui dura deux jours, sans avantages sérieux pour l'un ou l'autre parti. Des négociations furent alors entamées par Ba-Labbo, oncle du cheikh. Ce Ba-Labbo, frère d'Amadou-Labbo[1], avait, pendant qu'Omar était dans le Kaarta, demandé son appui pour monter sur le trône du Macina, devenu vacant par la mort de son frère ; mais le prophète, occupé de ses grands projets de conquête, ne voulut ou ne put pas le secourir, et Ba-Labbo fut supplanté par son neveu, le fils d'Amadou. Il en garda un grand ressentiment, et les négociations dont il se chargea eurent pour but de livrer le Ségou à el hadj Omar, dans l'espoir que le titre de cheikh serait le prix de sa trahison. En apprenant ce nouveau complot contre lui, le roi de Ségou réunit ses fidèles et partit pour le Macina, emportant ses richesses, ses captifs et leurs familles.

Le prophète, tout occupé de l'organisation du royaume qu'il venait de conquérir, n'inquiéta nullement sa fuite. Il changea tous les chefs, qu'il

1. Fondateur du Macina.

remplaça par ses créatures, et nomma roi son fils Ahmédou-el-Mekki [1].

Ceci fait, il envoya des ambassadeurs au cheikh du Macina pour le sommer de lui payer le prix du sang des musulmans tués par son armée dans le Ségou, et de lui livrer tous les fugitifs de ce pays retirés dans ses États. Le cheikh du Macina refusa. El hadj Omar repartit immédiatement et commença la destruction des villages de la frontière; mais, à cette nouvelle, l'armée du cheikh accourut, et une bataille fut livrée qui dura cinq jours, et se termina, grâce aux renforts amenés par le frère du cheikh du Macina, par la défaite complète de l'armée du prophète. Ce dernier parvint toutefois à s'emparer d'un immense tata [2] construit pour servir de refuge, en cas d'invasion, à un nombre considérable de personnes, et qu'on avait négligé de garder. Il s'y enferma avec les débris de son armée, et fut aussitôt assiégé par les Maciniens.

Le siège durait depuis deux jours et les vivres diminuaient dans le tata; c'en était fait d'el hadj Omar et de sa puissance si la trahison n'était venue

1. Parmi ses nombreux fils, el hadj Omar en a deux qu'il prétend être nés l'un à la Mecque, l'autre à Médine et qu'il a surnommés, par cette raison, el Mekki et el Madini.

2. *Tata,* mur défensif en terre glaise, avec ou sans bois. Les villages, surtout chez les Sarrakhollés, sont souvent entourés d'une muraille de terre glaise peu solide, qui prend le nom de tata. Quelquefois aussi, les tata sont des réduits très fortement construits et renforcés au moyen de gros pieux noyés dans une épaisseur considérable de terre glaise mêlée avec de la paille hachée. Lors de l'attaque de *Somson-tata*, dans le Bondou, l'on a vu des obus de 12 rebondir sur la muraille de terre en n'y laissant qu'une empreinte.

encore une fois à son secours. Ba-Labbo, qui l'avait accompagné, sortit une nuit ostensiblement pour demander une trève, mais, en réalité, pour menacer de la vengeance céleste les musulmans du Macina, qui se battaient contre leurs coreligionnaires ; effrayés, la plupart des Maciniens levèrent immédiatement le siège, et le cheikh resta seul avec ses captifs. El hadj Omar sortit alors du tata, croyant facilement venir à bout de cette poignée d'hommes, lorsque la petite troupe du cheikh se précipita sur lui avec une furie sans égale. Une sanglante mêlée commença, qui aurait peut-être tourné à l'avantage des Maciniens, si ceux qui avaient fait défection et qui assistaient à la bataille, tremblant de voir el hadj battu et craignant de subir, dans ce cas, la juste punition de leur lâcheté, n'étaient tombés sur les derrières de l'armée de leur cheikh qui, accablée par le nombre, finit par succomber [1]. Le cheikh, couvert de blessures, gagna le Niger et s'embarqua dans une pirogue pour aller se réfugier à Tombouctou ; mais, poursuivi par Alfa-Omar [2] et repris, il fut traîné devant el hadj Omar qui le fit mettre à mort ainsi que ses deux frères. Le prophète appela ensuite les chefs du pays, leur reprocha leur trahison envers leur roi, bon musulman autant que prince

1. Les bandes d'el hadj Omar possédaient un grand nombre de fusils, armes presque inconnues dans le Macina où les lances et les flèches étaient les principales armes de guerre.

2. Le plus terrible des lieutenants d'el hadj Omar; depuis le commencement de la guerre sainte, c'est lui qui commande l'armée.

sage et éclairé, au dire même de ses ennemis, et, comme punition, fit couper la tête à quarante d'entre eux.

El hadj Omar, maître par cette dernière victoire de tout le cours du haut Niger[1], put enfin songer à mettre à exécution ses projets de vengeance contre les Français qui l'avaient chassé de leurs possessions, et à cet effet, il envoya des émissaires à tous les chefs maures pour leur demander leur alliance. Deux colonnes devaient opérer en même temps, l'une, suivant la rive droite du Sénégal et commandée par el hadj en personne, l'autre, suivant la rive gauche, sous les ordres d'Alfa-Omar; elles devaient descendre du haut pays, détruisant tout sur leur passage, et arriver jusqu'à Saint-Louis pour en chasser définitivement les blancs.

1. El hadj percevait 10 0/0 de la valeur des produits portés par les caravanes qui traversaient ses États et nul n'avait le droit d'acheter quelque chose avant que le prophète ne fût payé.

Il s'était formé une garde du corps, de plusieurs centaines de captifs qui lui étaient dévoués jusqu'à la mort, et qui empêchaient tous les étrangers de pénétrer près de lui, surtout les Toucouleurs qui avaient plusieurs fois tenté de l'assassiner. D'ailleurs, ces captifs étaient tout-puissants et chacun tremblait devant eux.

El hadj Omar, comme tous les grands conquérants, tenait à ce que son empire lui survécut, et afin de rendre populaire Ahmédou-el-Mekki, son fils, il usait quelquefois de la supercherie suivante :

Il réunissait quelques savants marabouts et entamait avec eux une controverse religieuse sur un point dont il était convenu d'avance avec son fils. Et hadj commettait à dessein une légère erreur et prenait son fils à témoin de la justesse de son raisonnement, mais celui-ci, citant devant tout le monde le texte même des livres saints, rectifiait la logique du prophète qui s'humiliait alors et s'inclinait devant le profond savoir de son fils, à la plus grande admiration de l'assemblée.

Heureusement, une révolte des Ouled-Embarek et du Macina, en 1862, força le prophète à retourner sur ses pas, et tous ces beaux projets furent ajournés.

Après cette longue digression sur el hadj Omar, Alioun reprend le récit de son voyage de retour.

Alioun, comme nous le savons, sortit de sa cachette aussitôt après le départ d'el hadj Seïdou et des siens, et grâce au secours des El-Thaleb-Moustaf, qui lui donnèrent un chameau et un guide, se mit immédiatement en route. Après une longue marche, au grand trot, ils arrivèrent au marais de Simsia, dans le S.-S.-E. de Tiguiguel, et, contre leur attente, trouvèrent ce marais complètement à sec. Nos voyageurs, sachant qu'il avait plu quelques jours avant leur départ, espéraient trouver de l'eau dans les mares, mais ils furent cruellement déçus et souffrirent beaucoup de la soif. Ils passèrent successivement près des marais de Timiziguin, de El-Ouariin, de Bouchdour, sans pouvoir recueillir une goutte d'eau ; leurs souffrances étaient devenues intolérables. Cependant, faisant un dernier effort, Alioun et son guide abandonnèrent les deux hommes à pied, qui les avaient accompagnés jusqu'alors, et parvinrent à s'avancer encore d'une journée de marche, au bout de laquelle ils tombèrent, épuisés, au pied d'un arbre. Ils étaient ainsi depuis environ vingt-quatre heures, lorsqu'ils furent recueillis par une caravane de Laghelal, auxquels il restait encore un peu d'eau. Ces gens partagèrent généreusement

leur provision avec les voyageurs, mais refusèrent d'aller à la recherche des deux hommes laissés en arrière, qu'il fallut alors abandonner [1].

Le lendemain, après une longue journée de trot, nos voyageurs s'arrêtèrent près du marais de Inivit, dans un camp de Laghelal mis en rumeur par l'arrivée de deux cents cavaliers d'el hadj Omar qui venaient toucher la dîme. Alioun envoya aussitôt l'homme qui l'accompagnait prévenir Sidi-Ahmed, chef de ce camp, qui, ayant beaucoup connu Macodé, s'empressa d'accourir, avec des provisions, deux chameaux frais et un guide : Alioun put éviter ainsi la rencontre de gens qui n'auraient pas manqué de s'emparer de lui s'ils avaient pu soupçonner sa présence. Notre voyageur marcha pendant près de quarante-huit heures sans s'arrêter, et le soir du deuxième jour, arriva dans un camp de Laghelal, au puits de Lembeidiâ [2]. Là encore se trouvaient une douzaine de cavaliers d'Omar ; mais, grâce à la recommandation de Sidi-Ahmed, Alioun put trouver immédiatement les moyens de continuer son voyage.

Il se mit en route avant le jour, et, au coucher du soleil, il aperçut les marais de Imlouguen, sur les bords desquels était établi le camp d'une tribu

1. Alioun a su depuis que le petit Maure qui l'avait suivi pendant tout son voyage et qui était resté en arrière en cette circonstance, avait été sauvé grâce à une forte pluie tombée le surlendemain du jour où il avait été abandonné.

2. Ce puits, au dire des gens du pays, est profond de *quarante fois la hauteur d'un homme qui a les bras levés en l'air*, c'est-à-dire, de plus de quatre-vingts mètres.

de maures noirs issus des Toucouleurs, et dont le cheikh, Sidi-Ahmed-ould-Djeddou, fut, comme les chefs Laghelal, plein de prévenances pour lui. En le quittant, Alioun rencontra plusieurs bivouacs de Matchdouf qu'il évita de son mieux, et ne s'arrêta qu'au camp de leur cheikh, près du puits de Chraouet. Ce cheikh ne voulut pas le laisser séjourner dans son camp rempli d'émissaires et d'espions d'el hadj Omar, et le dirigea sur un camp de Matchdouf établis près du marais de Zegnouma, qui devaient envoyer une caravane à Bakel. Malheureusement, lorsqu'Alioun y arriva, la caravane était partie. Après six jours d'un repos bien nécessaire, il fit marché, pour trente pièces de guinée, avec un Maure de cette tribu, qui s'engagea à le conduire sain et sauf à Bakel.

Notre voyageur quitta donc ce camp hospitalier et arriva, vers midi, au marais d'Atila, non loin du puits de Aïn-Ibrahim, puis, le soir, au puits de Moulhabal où il rencontra beaucoup de captifs, ramasseurs de gomme appartenant à différentes tribus maures, mais principalement aux Matchdouf. Le lendemain, il passa près des marais de el-Mhadjer et de Soouana. Les puits de cette contrée sont abondants et généralement peu profonds, de six à dix coudées environ (3 à 5 mètres). Deux jours après, il entra dans le pays d'Arôrat et ensuite, aperçut la montagne de Chouhier qui est assez élevée. Le lendemain, il coucha près des collines d'Acoumb [1].

1. La direction générale de la plupart des collines ou mon-

Pendant les journées qui suivirent, Alioun traversa plusieurs zones de terrains ondulés, de bas-fonds, de marécages, et en arrivant au marais de Boussafa, trouva une caravane de Matchdouf allant à Bakel porter de la gomme ; il se joignit à elle. Le lendemain, on gravit la montagne Leuhoumouekia, rocailleuse et difficile, on passa près des marais de Kankossa, l'un des plus considérables du pays, et de Gourj-bou-Seil (marigot, *gourj* en berbère). A partir de ce dernier, le marigot de Tartavût, à sec, en beaucoup d'endroits pendant l'été, renferme toujours de l'eau et coule sans interruption jusqu'au fleuve. Alioun trouvant que la caravane marchait trop lentement, au gré de son impatience, la quitta, et suivi de son Maure, se dirigea seul vers Bakel. Le jour même de son départ, il arriva dans un endroit nommé Zoueïmilic où le Tartavût s'élargit et forme une espèce de lac d'au moins deux lieues de diamètre ; de ce lac sortent une foule de petits marigots. Le lendemain, il aperçut, vers midi, le village de Loboulli, habité par les Guidimakha. Deux hommes d'el hadj Omar étaient depuis plusieurs jours, aux environs, où ils percevaient la dîme. Par prudence, Alioun se fit passer pour un Maure Ténouagiou, et, comme en cette qualité il n'inspirait aucune défiance, il put causer avec les hommes d'el hadj et leur demander des nouvelles. Il apprit ainsi que le prophète avait

tagnes du pays des Maures, est N.-E.-S.-O. ; les collines d'Acoumb font seules exception à cette règle, et sont orientées E. et O.

l'intention de bâtir un grand tata, près de Loboulli, et d'y laisser une nombreuse garnison pour s'opposer aux envahissements des chrétiens.

Le marigot de Karakor coule non loin de là; il est remarquable par la grande quantité de roniers qui couvrent ses rives. Pendant la saison sèche, on peut le passer à gué en deux endroits.

Le lendemain matin, Alioun se mit en route ; il traversa successivement les marigots de Bokhboë, de Malinké, de Gueidamaë et de Kothié-Koullé, puis, laissant à sa droite le marais de Mboalla, il vint camper, deux jours après son départ, dans le village de Komando. Le lendemain matin, il en partit, et, à midi, le même jour, il se retrouvait à Bakel, dans les bras de sa famille et de ses amis. Son voyage avait duré deux ans et cinq mois.

Deux ans après son retour à Saint-Louis, Alioun succombait à la suite d'une courte mais cruelle maladie; ses bonnes et solides qualités, son dévouement à la cause française l'avaient fait aimer de tous; aussi fut-il universellement regretté.

La *Feuille officielle* du Sénégal lui consacra dans cette circonstance quelques lignes qui doivent naturellement trouver leur place ici, et que nous sommes heureux de pouvoir reproduire :

« La colonie du Sénégal vient de faire une perte cruelle dans la personne de M. Alioun-Sal, sous-lieutenant indigène à l'escadron des spahis sénégalais et chevalier de la Légion d'honneur.

« Ce jeune homme, fils de Macodé-Sal, commerçant indigène du haut Sénégal, avait, dès l'an-

née 1855, préféré servir le gouvernement que de continuer les importantes affaires de son père ; ses goûts et son caractère l'éloignaient de la profession de traitant en rivière.

« Musulman convaincu, rigide observateur des règles de sa religion, il ne croyait pas, comme beaucoup de ses coreligionnaires, que la foi et les pratiques dispensent de l'obligation de se conformer à ces principes de saine morale qu'on trouve dans le Coran, quand on veut les y chercher, et qui, sur la plupart des points, concordent avec ceux de notre morale chrétienne; en un mot, Alioun était un honnête homme autant qu'il était un fervent musulman.

« S'il s'était mis avec la plus entière abnégation à notre service, c'est qu'il avait acquis la conviction, par nos actes mêmes, que nous ne cherchions qu'à faire le bien du pays, et que nous n'avions aucun projet hostile au libre exercice de la religion de sa famille.

« Pendant huit ans, il rendit toute espèce de services précieux au gouvernement du Sénégal : d'une brillante bravoure sur le champ de bataille, il était aussi de bon conseil par suite de sa connaissance approfondie des affaires du pays, des langues arabe et berbère et de plusieurs langues des noirs.

« Il avait tenté, dans ces derniers temps, un voyage en Algérie, par Tombouctou, voyage qui ne réussit qu'à moitié, et dont nous possédons une relation écrite par lui-même en bon arabe littéral.

« Parti malade avec les troupes qui entrèrent

dans le Cayor, en novembre 1863, pour aller régler les affaires de ce pays, il refusa, quoique son état fût déjà grave, de rentrer à Saint-Louis, comprenant que sa présence à la colonne devait être d'une grande utilité dans la circonstance présente, et qu'il était appelé à jouer un rôle important dans le Cayor, d'où sa famille paternelle était originaire. Mais sa maladie ne fit qu'empirer, et le 7 décembre, à midi, il mourait à Diokoul, pendant qu'on le ramenait à Saint-Louis.

« Sa mort a causé une véritable désolation à Saint-Louis, dans sa famille et parmi ses amis. Ses camarades de l'armée le pleurent sincèrement, ainsi que le gouverneur, qui lui rendait en affection tout le dévouement dont il était l'objet de sa part. »

VOYAGE DE M. PASCAL, SOUS-LIEUTENANT D'INFANTERIE DE MARINE (1860).

Conformément aux ordres du colonel Faidherbe, gouverneur du Sénégal, un voyage d'exploration dans le Bambouk fut entrepris, vers la fin de l'année 1859, par M. le sous-lieutenant d'infanterie de marine Pascal. Il devait remonter la Falémé jus-

qu'à Kholobo, traverser le Bambouk [1] et le Natiaga, atteindre le Sénégal en aval de la chute de Gouina, et remonter jusqu'à Bafoulabé.

Cet officier quittait Kéniéba, le 20 décembre, avec une escorte composée d'un sous-officier européen, quatre laptots et deux tirailleurs; il avait pris à Bakel un interprète qui, précédemment, avait accompagné M. Rey [2] à Gouina; trois bêtes de charge portaient huit jours de vivres et des objets d'échange, consistant en guinée, tabac et sel; ce dernier produit est d'une valeur inappréciable dans le Bambouk.

Il atteignit d'abord Sansanding, village ruiné, sur les bords de la Falémé, composé d'une dizaine de cases occupées par des Peuls. Il avait traversé, pour s'y rendre, les villages déserts de Diombalo et Tomboura. La route, belle et couverte de végétation, au moment de son passage, parut, à M. Pascal, devoir être impraticable pendant l'hivernage, les traces des inondations se rencontrant très fréquemment.

Au matin, il franchit la Falémé pour continuer sa route par la rive gauche, vers Farabana. Le gué est bon, de vingt à soixante-dix centimètres de profondeur, fond de sable et de petits cailloux. Suivant alors la rivière, il s'arrêta successivement

1. Le Bambouk est borné au nord par le Kaméra qui le sépare du Sénégal: le Khasso et le Ba-Fing le limitent à l'est, la Falémé à l'ouest; au sud, ses frontières touchent le Fouta-Djalon.

2. M. Rey, ancien négociant, a commandé, de 1849 à 1854, le poste de Bakel et a fait plusieurs excursions aux environs.

à Karré-Fattendi, Karé et Alinkel, où il passa la nuit et dont le chef, Amadi-Ari, lui vanta la richesse aurifère des sables de la Falémé. La contrée présente une végétation active ; la route est coupée de torrents desséchés, dont les eaux doivent venir, pendant l'hivernage, grossir celles de la Falémé ; mais le pays était dans un état de dévastation complète. En se retirant du Fouta, d'où le chassaient les armes de la France, el hadj Omar a pillé ou détruit tous les villages, entraînant dans le Kaarta les habitants dont un petit nombre put s'échapper ; plus tard, beaucoup désertèrent la patrie qu'on voulait leur imposer et vinrent reformer les centres de population.

Le village de Farabana, auquel M. Pascal arriva le lendemain matin, avant dix heures, est habité par des Malinké. Il est situé sur un plateau assez élevé et entouré d'un tata avec courtines et bastions semi-circulaires. L'habitation du chef forme un réduit ; elle est garnie de bastions. Farabana est riche en dépôts aurifères ; quand les eaux de la Falémé se retirent, les habitants recueillent le sable sur ses rives.

En quittant Farabana, M. Pascal résolut de reprendre sa route par la rive droite ; il traversa de nouveau la Falémé, et, le 23 décembre, se dirigea sur Diakhalel où il arriva par une marche de quatre heures ; après une courte halte, il se mit en route pour Kassakho, distant d'une heure environ : c'est le plus grand village rencontré jusqu'alors ; il est fortifié comme Farabana. La route est frayée entre

deux chaînes de montagnes; la contrée est aride; le sol, quartzeux, est coloré par du fer.

Partant de Kassakho, M. Pascal, après avoir traversé le marigot de Dungoukhoba, sur les bords duquel il fit halte, toucha à Tambala, et, débouchant dans une vallée couverte d'herbes, arriva à Sabouciré que de nombreux arbres lui indiquaient de loin.

Le 25 décembre, il partit pour Fountamba, village riverain de la Falémé. Montueuse d'abord et assez difficile, la route, au bout d'une demi-heure, suit le milieu d'une vallée formée par deux chaînes de montagnes et offre, d'après M. Pascal, un magnifique aspect. Fountamba, ravagé par les Talibé d'el hadj Omar, était en voie de reconstruction, et le tata du chef venait d'être achevé. A cet endroit, la Falémé coule du sud au nord ; sa largeur est de cent à cent vingt mètres et sa profondeur minimum de toute l'année, est de plus de cinq mètres.

La Falémé, du reste, est barrée de distance en distance par des lignes de basaltes qui, retenant les eaux, forment ainsi des bassins de cinq à six mètres de profondeur, même pendant l'époque des sécheresses.

Le même jour, 25 décembre, M. Pascal alla coucher à Saraïa, village situé à deux cents mètres de la rivière, et à peu près semblable à Fountamba.

Le 29, à six heures du matin, départ de Saraïa pour Nanifara ; la constitution géologique des terrains est toujours la même ; on rencontre quelques

escarpements difficiles à franchir. Nanifara est un village de cent fusils au moins, placé à une demi-heure de la Falémé. Vers trois heures du soir, M. Pascal franchit de nouveau la Falémé par un gué qui n'a pas soixante-dix centimètres, coupant la rivière du nord-est au sud-ouest, et dont le fond, assez mauvais, est formé de roches glissantes et de pierres.

Il atteignit, le soir, Toumbim-Fara ; il en partit, le 27, à six heures, traversa Guidima vers huit heures, et, à dix heures, il arriva à Khassakiri, où il passa la journée.

Le 28, M. Pascal se mit en route, à six heures, et, à dix heures et demi, il arriva sur la Falémé, en face de Kholobo ; il traversa, en pirogue, cette rivière qui coule du sud au nord, et présente une largeur de cent mètres environ sur une profondeur qui dépasse cinq mètres.

Kholobo est un très grand village ; outre l'enceinte extérieure, il existe un tata particulier pour chaque famille importante. Les cases sont construites en terre, et les toits, recouverts de paille, ont leur charpente en bambous.

Tous les villages Malinké vivent en république et sont indépendants les uns des autres ; chaque village a un chef dont le pouvoir se transmet par voie d'hérédité. Les Malinké sont, en général, grands et robustes ; ils sont, d'après M. Pascal, sans aucune espèce de religion, fourbes [1], lâches

1. M. Flize, dans un article sur le Bambouk, publié dans le

et très enclins au vol ; ils ne marchent jamais sans avoir le fusil à la main.

La fertilité du Bambouk en ferait facilement le grenier du haut pays, mais, depuis les invasions d'el hadj Omar, le commerce a perdu toute son importance [1], et le chef de Koundian [2], Niamo, inspire une très grande terreur dans le Bambouk, par ses fréquentes incursions.

Après avoir essuyé quelques vexations de la part du chef de Kholobo, M. Pascal quitta ce dernier endroit et, s'écartant de la Falémé, s'avança dans l'intérieur du pays. Le 30, au matin, il traversa, vers dix heures, Korokhoto, habité par des forgerons, et, à onze heures, atteignit Sehkokhoto, village en ruines, à peine habité par une dizaine d'hommes. Il en partit, le lendemain, pour Dialafara ; vers huit heures, il arrivait à Kofoulabé, ou plutôt, au plateau sur lequel existait ce village. Le

Moniteur du Sénégal du 17 mars 1857, parle en ces termes des Malinké du Bambouk :

Au physique, les Malinké du Bambouk, appartenant à la même race que les Bambara, sont généralement, comme ces derniers de grande taille et vigoureusement constitués. Leur physionomie vive et ouverte indique plus de franchise que chez les Toucouleurs du Bondou, et c'est en effet un trait distinctif du caractère de ces deux peuples.

M. Rey, dans sa relation sur le Bambouk, fait également le plus grand éloge des Malinké.

Cette diversité d'opinion prouve une fois de plus combien les voyageurs doivent être réservés dans les jugements qu'ils portent sur les peuplades qu'ils rencontrent surtout, comme cela arrive si souvent, lorsqu'ils en ignorent la langue et les usages.

1. L'existence de l'or dans le Bambouk a toujours empêché les habitants de cultiver la terre. Ce pays n'a jamais produit que de l'or.

2. Le Koundian, province du Bambouk.

plateau domine les terrains environnants et permet d'apercevoir le pied du Tamba-Oura. Auprès, passe un marigot qui doit être le Diali-Khoba de la carte, et qui se dessèche très vite après l'hivernage. A dix heures, M. Pascal était à Dialafara, construit au pied du Tamba-Oura; c'est un des points les plus importants du Bambouk, il se trouve placé sur la route qui traverse le pays dans toute sa longueur, et c'est le premier grand village que rencontrent les caravanes du Fouladougou qui suivent cette route pour se rendre au Sénégal.

La chaîne du Tamba-Oura est un système de montagnes à crête continue, qui sépare les deux bassins du Ba-Fing et de la Falémé ; sa direction générale est le nord-ouest ; sa hauteur varie de deux cents à six cents et même à sept cents mètres. Tous les cours d'eau qui arrosent le pays jusqu'à la Falémé, descendent du Tamba-Oura ; tous charrient de l'or [1].

Le même jour, M. Pascal quitta Dialafara pour aller coucher à Karouma, à une heure et demie de marche ; la route suit le pied de la chaîne et passe par le village très peuplé de Santan-Kolo.

Le 1er janvier, le voyageur partit pour Diokhéba ; il eut à traverser successivement Boubou, Graïa, Khann, Monia et Galadhio. L'agglomération des villages sur cette partie du Tamba-Oura indique

1. Le Tamba-Oura a toujours passé pour être le point du Bambouk le plus riche en or. Natacon (Nettakho) en était le placer le plus célèbre autrefois.

assez la richesse du sol, et, en effet, tous les habitants se livrent à la recherche de l'or.

Le 2, l'itinéraire adopté conduisit M. Pascal à Diorola ; un seul village fut rencontré, celui de Niaré ; puis, une marche d'une heure le mena à Sérékhoto, en passant auprès du village détruit de Bakhali. Sérékhoto est situé dans un carrefour, à l'intersection de plusieurs routes ; c'est le point le plus commerçant du Bambouk, et M. Pascal y trouva, à la fois, des Dioulas du Dentilia, des marchands venus de Médine avec du mil et d'autres venus de Bakel avec du sel.

Pour se rendre dans le Natiaga[1], il fallut, le lendemain, traverser le défilé de Kouroudaba (porte des roches), gorge assez peu praticable, par suite d'éboulements, ayant quarante mètres de largeur environ et dirigée de l'ouest à l'est. En deux jours, le voyageur traversa le Natiaga sans rencontrer de villages. La première halte se fit sur le marigot de Koungouala. Le sol n'était plus celui du Bambouk ; au lieu d'être couvert de fer et de quartz, il semblait dallé de larges pierres d'une grande dureté.

Le 4 janvier, M. Pascal atteignit Mansola, capitale du Natiaga. Il en partit à midi, après un repos de quelques heures, traversa les villages détruits de Maréna, Tépi-Bala, Bourkou, entre ceux de Hoya et Tintilla, et, à trois heures et demie, il était à Tirékhanda d'où il entendit le bruit du Sénégal dont les eaux coulaient à trois cents mètres. Il

1. Province du Khasso.

atteignit le fleuve à l'embouchure du marigot de Bagoukho, suivit la rive gauche du Sénégal et, au coucher du soleil, s'établit à cinq minutes de ses rives, au village de Baganoura, dont la population était réduite à quatre forgerons.

Le lendemain, M. Pascal se rendit à Gouina dont la chute se faisait entendre depuis la veille. Sur une largeur de plus de quatre cents mètres, le fleuve s'échappait tout à coup, et cette immense nappe d'eau retombait, en bouillonnant, à cinquante mètres de profondeur ; pendant les hautes eaux, la chute doit avoir une largeur double, et sa hauteur, atteindre soixante mètres. Les environs sont complètement arides, et, sur la rive gauche, l'ancien village de Gouina était autrefois situé à un quart d'heure dans le sud-est.

Faisant route au sud-est, M. Pascal traversa les villages détruits de Sédiantinti et Toumbindian, et arriva à Foukhara vers onze heures. Au milieu du fleuve se trouve l'île de Foukhara, de trois quarts de lieue de longueur environ. Les guides refusèrent d'aller plus loin ; M. Pascal, avec ses hommes, alla jusqu'à Sidi-Béla d'où il revint, le soir même, à Banganoura, renonçant à son projet de pousser jnsqu'au confluent du Ba-Fing et du Ba-Khoy.

Voici cependant les renseignements qu'il a pu recueillir sur le haut Sénégal.

« Le Natiaga (habité par des Malinké) commence sur le fleuve, au village de Dinguira (Logo), et s'étend jusqu'à Malimbélé, auprès du confluent

des deux rivières du Ba-Fing et du Ba-Khoy qui forment le Sénégal. Entre le village de Sidi-Béla et celui de Malambélé, on trouve sur la rive gauche les villages de Bourouda et Goulougou.

Le pays, sur la rive gauche du Ba-Fing, porte le nom de Kankoulia, et l'espace compris entre le Ba-Fing et le Ba-Khoy forme la province du Makha-Dougou. Au sommet de l'angle des deux cours d'eau, se trouve le village de Bafoulabé[1] occupé par des marabouts (en malinké, *Ba*, rivière, *Foula*, deux); ce village prend de l'eau des deux côtés, il est élevé et n'est jamais inondé. Il est à une distance de dix lieues de Gouina.

Le Ba-Fing ou rivière noire, prend sa source dans le Fouta-Djalon, où il passe à Bané, village entouré d'orangers, traverse le Djalankaïa où il passe près de Tamba, grand village de marabouts, et arrive enfin à Malambélé. Le Ba-Fing est plus large que la Falémé, il est guéable en certains endroits dans la saison sèche, le fond est de sable ou de roches, mais on n'y rencontre point de cataracte. A Santankoto, il s'élargit beaucoup et cet endroit porte le nom de Fénégo.

1. L'un des buts principaux du voyage de M. Pascal était d'atteindre Bafoulabé où le gouverneur prévoyait que, tôt ou tard, nous aurions un établissement commercial. Précédemment, M. Brossard de Corbigny, lieutenant de vaisseau, parti pour reconnaître ce même point, ne put arriver jusqu'au confluent du Ba-Fing et du Ba-Khoy. Enfin, au mois de décembre 1863, M. le lieutenant de vaisseau Mage, parti pour un nouveau voyage dans l'intérieur, envoyait à Saint-Louis le lever topographique de la pointe de Bafoulabé et continuait sa route pour explorer la ligne qui doit relier le haut Sénégal et le haut Niger.

Le Ba-Khoy ou rivière blanche est plus petit que le Ba-Fing, son cours est embarrassé de roches et il se dessèche après l'hivernage. Il prend aussi sa source dans le Fouta-Djalon et y passe à Toumania.

Quant au Ba-Oulé ou rivière rouge, son cours est dirigé dans l'est et il se jette dans le Djoliba (Haut-Niger), à Kouloukoro, en amont de Niamina[1]; il coule entre le pays de Birgo et le Foula-Dougou, deux pays de Poul, et on ne le rencontre qu'à quatre ou cinq jours de marche de Bafoulabé. Il est étroit, peuplé d'hippopotames, indice de profondeur, et peut être franchi, en certains passages, au moyen d'arbres jetés en travers et servant de ponts d'une rive à l'autre. En amont de l'embouchure du Ba-Oulé, vient se jeter dans le Djoliba un autre affluent, le Tinguisso; son cours est situé, en partie entre le Bouré et le Baléa, en partie dans le Bouré; le confluent est près de Didi, village du Bouré. »

Le 6 janvier, M. Pascal se dirigea vers le poste de Médine et se rendit dans la journée à Dinguira, premier village du Logo, province du Khasso.

Un second jour de marche le conduisit à Médine par les villages de Malou-Malou, Fanguiné, Faraba, Kakhoudou, Sabouciré, dernier village du Logo, Marentourou, Moussa-Ouïga, Khéri-Signané, Kounda et Loutou situé près de la cataracte du Félou.

1. Cette assertion est inexacte; le Ba-Oulé est un affluent du Ba-Khoy, et par suite du Sénégal.

Après un repos de deux jours, M. Pascal se mit en route le 10, pour Kéniéba, et, le 12, au matin, ses hommes célébraient, par leurs coups de fusil, l'heureux retour de l'expédition à son point de départ[1].

Deux ans après, M. Pascal mourait de la fièvre au poste de Mbidjem, dépendance de Gorée, dont il était commandant.

Voici ce que dit à ce sujet le journal de voyages le *Tour du Monde* :

« Des lettres du Sénégal nous confirment la triste nouvelle du décès de M. Pascal, sous-lieutenant d'infanterie de marine, dont les lecteurs du *Tour du Monde* doivent se rappeler le hardi voyage à travers le Bambouk. Le courage de ce jeune officier était au niveau de ses autres qualités et nul senti-

1. Nous avions alors à Kénébia un établissement important pour la recherche des gîtes aurifères. En 1716, Compagnon déclarait que dix hommes pouvaient faire plus au Bambouk que deux cents dans les plus riches mines du Pérou et du Brésil; en 1730, M. Pélays, minéralogiste, assurait qu'il avait tiré au Bambouk deux gros d'or (25 francs) de 80 livres de terre; plus tard, en 1843, M. Huart Bessinière, chargé par le gouvernement d'une exploration de ces mines, rendait compte que les indigènes n'extrayaient pas des sables aurifères la centième partie du précieux métal qu'ils contenaient; enfin, en 1853, M. Rey annonçait que les terres de Kénébia rendraient un kilog. d'or pour cinq mille kilog. de terre.

Tout cela avait engagé le gouvernement français à tenter l'exploitation de ces terres réputées si riches; malheureusement, les appréciations de ces voyageurs se trouvèrent tout à fait erronées, et l'exploitation fut si peu avantageuse qu'elle fut abandonnée en 1860. Il est cependant certain qu'il sort des quantités considérables d'or de ce coin de l'Afrique, et il faut espérer qu'un jour nous parviendrons à trouver des terrains que l'on pourra exploiter avantageusement.

ment honorable ne lui était étranger. Les lignes suivantes adressées par lui à un ami, peu de temps avant sa mort, et datées du poste de Mbidjem, dans le Cayor, où l'avait placé la confiance du colonel Faidherbe, attestent hautement combien ses chefs et sa patrie pouvaient compter sur son dévouement au devoir. »

«..... Imaginez-vous un climat terrible, un soleil qui vous foudroie, des maladies dont on ne guérit pas, une température de quarante à quarante-cinq degrés à l'ombre ; dès le mois d'avril des moustiques gros comme des guêpes, et si vous comprenez qu'on puisse s'attacher au Sénégal [1], dites-moi pourquoi ? Eh bien, j'ai pris cette pauvre terre à cœur comme une autre patrie. J'y ai été heureux. J'y ai vécu de cette vie que l'on rêve plus ou moins. Vie d'indépendance, où un simple sous-lieutenant conserve sa volonté, où, abandonné à moi-même, j'ai été mon maître, j'ai eu mon initiative.

« Quant à mon voyage au Bambouk, c'est déjà de l'histoire ancienne. J'ai bien quelque part de vieilles reliques, de petits carnets, bien gras, bien sales et dont le crayon s'efface ; mais je garde cela pour mes vieux jours, quand je songerai à mes mémoires. Qu'il vous suffise de savoir que j'ai failli avoir le cou coupé, que j'ai été pillé, volé, etc., que j'ai eu assez d'instinct pour éviter deux ou trois

1. Inutile de dire que ce tableau, même un peu exagéré pour le Bambouk, ne s'applique nullement à nos villes du littoral, Saint-Louis, Gorée, etc.

embuscades où je devais infailliblement rester; que, pendant trois mois et plus, accompagné de sept noirs et d'un sous-officier européen, qui en est mort, je n'ai vécu que de maïs et d'arachides. De toutes ces choses mon récit ne fait pas mention, car il a été rédigé uniquement au point de vue géographique et topographique. J'ai été assez simple pour croire qu'il valait mieux me montrer au-dessus de toutes ces misères, que de faire comme tant de mes devanciers dont les voyages ne relatent que les souffrances personnelles, le nombre d'accès de fièvre, les jours où ils ont eu soif et ceux où ils se sont passés de dîner, etc., etc. Eh bien ! j'ai eu grand tort, je vous l'assure.

« Enfin, j'ai passé sous silence bien des choses, entre autres, ma descente du fleuve de Bakel à Saint-Louis [1] dans une pirogue africaine, ce qu'aucun européen n'avait encore fait, surtout au mois de mars, époque où le Sénégal, à part quelques bas-fonds, ne contient guère plus d'eau entre Bakel et Podor, que la Chiffa ou tout autre torrent de l'Atlas.

« J'avais failli, peu auparavant, succomber à une attaque terrible de coliques sèches (la plus redoutable de toutes les plaies sénégalaises). J'étais en route, à demi anéanti par les privations et la maladie, et cependant, à chaque instant, il me fallait donner la main à mes sept noirs pour pousser notre canot sur le sable. Enfin, je suis rentré à Saint-

1. Près de 900 kilomètres.

Louis à moitié fou, et mon corps ne tenant plus ensemble.

« Ah ! si en ce moment le gouverneur ne m'avait pas dit : « Vous avez mérité la croix et vous l'au-« rez, » ma foi, je ne sais ce qui serait advenu de moi....; mais il l'a dit, et la croix est venue et a ainsi acquitté la parole que j'avais donnée à mon père, à son lit de mort.

« Vous êtes le seul à qui j'en ai tant écrit. Je vous renvoie, pour le reste, à la *Revue algérienne et coloniale* et au *Tour du Monde*.... Mon nom est à Gouina, buriné dans le granit de la cataracte. Eh bien, qu'il prouve à mes successeurs dans la carrière des voyages, qu'avec de la volonté (et d'autres moyens, par exemple, que ceux dont je disposais) on peut briguer un peu de la gloire des Mungo-Park, des Barth et de leurs émules.

« Pendant que j'étais dans le Bambouk, un de mes meilleurs amis et camarades de promotion, Lambert, lieutenant d'infanterie de marine, faisait une tournée de six mois dans le Fouta-Djalon. Il est en France maintenant, malade de ses fatigues. Vous lirez sans doute sa relation et vous verrez que nos voyages se relient et concordent même dans certaines parties : du reste, pas un mot de ce que j'ai écrit n'est hasardé, et je réponds de Lambert comme de moi.

« Encore un mot, l'illustre géographe Lavallée, notre professeur de Saint-Cyr, m'écrit textuellement qu'il ne sait quoi plus louer de la sagacité de mon exploration ou de la modestie du récit de

mon périlleux voyage. C'est là, mon ami, l'éloge le plus flatteur que je puisse recevoir et ambitionner. »

Nous n'ajouterons qu'un mot à ces lignes caractéristiques : M. Pascal avait à peine vingt-cinq ans, il était élève de Saint-Cyr et fils d'un vieil officier de couleur des Antilles, en retraite en Algérie.

VOYAGE DE M. LAMBERT, LIEUTENANT D'INFANTERIE DE MARINE (1860)

Nous venons de passer successivement en revue les différents pays de la rive droite du Sénégal : Alioun-Sal nous a fourni de précieux renseignement sur les contrées qui séparent Bakel de Tombouctou, et l'exploration de M. Pascal dans le Bambouk a jeté de nouvelles lumières sur ce pays déjà connu par les récits de plusieurs voyageurs. Restait à explorer les bassins du haut Sénégal ou Ba-Fing et de la Falémé, jusqu'aux sources de ces rivières. M. Lambert, alors lieutenant d'infanterie de marine, fut envoyé dans le Fouta-Djalon pour nouer quelques relations d'amitié avec les chefs de ce pays, activer le commerce qu'il fait avec les Français dans le Rio-Nuñez, encourager les quel-

ques caravanes qu'il envoie à nos comptoirs du haut Sénégal en descendant la Falémé, et reconnaître, en revenant, le bassin de cette rivière [1].

Le Fouta-Djalon est une contrée montagneuse et boisée qui donne naissance au Sénégal, au Niger, au Rio-Grande, à la Gambie et à plusieurs autres rivières qui viennent se jeter à la mer entre le cap des Palmes et le cap Sainte-Marie ; ce pays est très intéressant par sa position à portée du littoral et par sa population vigoureuse, active et l'une des mieux douées de la race poule. Il paraît bien gouverné, domine les peuplades à demi-sauvages qui le séparent du littoral, et fait un commerce suivi avec les traitants français, anglais..... etc., établis dans les rivières de cette partie de la côte.

M. Lambert, embarqué à Saint-Louis le 20 février 1860, arriva, le 1er mars, à l'embouchure du Rio-Nuñez, et, après avoir pris quelques renseignements à la factorerie du Bel-Air, appartenant à M. Santon de Martigues, remonta jusqu'à Kakandy [2]. M. Lambert était accompagné du quartier-maître indigène Cocagne et de Koly-Coumba, tirailleur sénégalais.

1. Le Fouta-Djalon se compose, d'après M. Hecquart, des districts de Timbo, Faucoumba, Timbi, Labé, Bauvès, Koly, Saréia, Colladé, Taugué et de Niocolo. Les royaumes du Cabou, de Tambo, des Landouma et du Bouré lui payent tribut.

2. Kakandy (Kakoundy) ou Déboké, à environ vingt-cinq lieues de l'embouchure du Rio-Nuñez et à la limite de la navigation de nos avisos à vapeur, est le point d'où est parti, en 1827, René Caillé, pour faire son voyage à travers le Soudan et le Sahara par Tombouctou.

Le Rio-Nuñez n'est en réalité qu'un étroit bras de mer qui s'avance dans les terres jusqu'à Kakandy, et qui reçoit, en amont de ce point, un petit ruisseau, le Tiquilenta, issu de la première rangée de collines de l'intérieur. L'or, les arachides, l'huile de palme et le café sont les principaux produits que les Européens viennent chercher sur ses rives.

Les indigènes de ces parages sont, sur le littoral de l'Océan, les Bagos, sur le cours moyen de la rivière, les Nalou, et enfin les Landouma, autour et en amont de Kakandy. Ces derniers, autrefois nombreux et puissants, sont aujourd'hui bien dégénérés et capables seulement de piller les caravanes inoffensives qui traversent leur territoire. Leur langue a beaucoup d'analogie avec celle des Djalonké.

Les Landouma payent tribut à l'almamy du Fouta-Djalon ; ils sont idolâtres et adorent un personnage mystérieux connu sous le nom de *Simô*, qui doit, en certaines circonstances, apparaître dans des bois sacrés qu'il hante ordinairement.

Les Nalou, récemment convertis à l'islamisme, professaient autrefois les mêmes pratiques religieuses ; plus actifs et plus énergiques que les Landouma, ils servaient d'intermédiaires entre les négriers et les tribus de l'intérieur; ils s'adonnent maintenant presque tous à la culture de l'arachide qui forme la branche la plus considérable du commerce local.

Les Bagos élèvent de nombreux troupeaux et cultivent du riz en assez grande quantité ; chacun

de leurs centres de population consiste en deux ou trois hangars, bas, étroits et fort longs, taudis d'une saleté repoussante où s'entassent en commun un grand nombre de familles.

Pendant que M. Lambert terminait à Kakandy ses préparatifs de départ, il vit arriver un chef foulah, Abdoulaye, qui gouvernait, sous la suzeraineté du chef de Labé, le district de Bouvé (Bauvès), la plus occidentale des provinces frontières du Fouta Djalon. Abdoulaye offrit à notre voyageur de le conduire sain et sauf, jusqu'au chef de Labé qui lui fournirait les moyens de se rendre près de l'almamy. M. Lambert accepta ces propositions qui donnaient à son voyage un caractère aussi officiel que possible, et lui assuraient, pour sa personne et ses bagages, une sécurité relative. Il se mit en route le 8 mars.

A partir de Kakandy, le sol s'élève sensiblement et se compose de roches et de pierres ferrugineuses ; la route traverse de nombreux ruisseaux ombragés par des arbres magnifiques, sous lesquels M. Lambert passa sa première nuit. Le lendemain, il gagna Oréoussou, village d'une trentaine de cases élevées au milieu d'orangers et de bananiers, où Abdoulaye lui avait donné rendez-vous. Ce prince, après l'avoir fait attendre trente-six heures, en demanda vingt-quatre de plus pour se reposer, et ensuite, au lieu de partir immédiatement, comme il l'avait promis, proposa à M. Lambert de se rendre d'avance à Guémé, village situé à soixante-dix kilomètres sur la route de Labé, lui affirmant

qu'il le suivrait de près et qu'il se chargerait de ses bagages ; M. Lambert accepta.

Après avoir parcouru, pendant toute une journée, le plateau ferrugineux et boisé qui termine, à l'est, la vallée du Rio-Nuñez, il atteignit l'arête d'un escarpement de cent à cent cinquante mètres de hauteur, d'où l'on redescend dans la vallée du Cogon.

A cet endroit était campée une caravane de Sarrakholé [1] qui allaient vers la côte acheter du sel chez les Bagos.

Le Cogon, rivière large de quarante à cinquante mètres, roule des eaux calmes, limpides et profondes de trente à soixante centimètres. Plusieurs cartes l'ont souvent confondu avec le fleuve de Kakandy ; c'est une erreur. M. Lambert s'est assuré que le bassin du Cogon, après avoir contourné, du sud au nord, l'extrémité de la vallée du Tiquilenta (haut Rio-Nuñez), court ensuite droit à l'ouest, jusqu'à la mer, en demeurant également indépendant du Rio-Grande, au nord, et du Rio-Nuñez, au midi. M. Lambert arriva à Guémé après deux jours de marche, en suivant la route droite du Cogon, accidentée et pittoresque.

Ce village, peuplé de deux à trois cents âmes, est agréablement situé sur un mamelon adossé à une magnifique forêt, et dont la base est arrosée

1. Les Sarrakholé musulmans font presque exclusivement le commerce par caravanes de toutes ces contrées et, en même temps, se livrent à une espèce de propagande religieuse qui n'est pas sans résultats.

de nombreux ruisseaux. Les cases, petites, mais propres et bien tenues, sont séparées par des clayonnages ou des haies vives d'euphorbes. Le nom de Guémé (*réunion* en langue foulah) vient, dit-on, de ce que ce lieu servit d'asile jadis à des Mandingues fuyant devant l'invasion des Foulah.

M. Lambert se reposa huit jours dans ce charmant village, et grâce aux lenteurs d'Abdoulaye, fut encore obligé de partir seul en avant avec un guide et de laisser tous ses bagages à Guémé, bagages dont le prince foulah promit encore de se charger.

Le 26 mars, jour de son départ, notre voyageur coucha au village de Compéta ; là, un foulah qui paraissait fort au courant de la politique du pays, lui apprit que, par suite d'un arrangement entre Omar et Sori-Ibrahima qui, depuis une quinzaine d'années étaient rivaux, le dernier venait d'être proclamé almamy pour deux ans.

Si contrariante que fût cette nouvelle pour M. Lambert, dont les sympathies étaient pour Omar, à cause de ses tendances pour la France [1], il dut néanmoins se retrancher dans son caractère officiel et répondre, aux questions qui lui furent faites, qu'il se rendait près de l'almamy.

1. L'almamy Omar avait déjà parfaitement reçu M. Hecquart qui, en 1851, avait été envoyé par le gouverneur du Sénégal dans le Fouta-Djalon, afin de nouer des relations commerciales avec ce pays et d'engager les chefs à diriger leurs caravanes sur nos comptoirs. A cette époque, Omar avait déjà pour compétiteur Ibrahima, qui reçut assez mal M. Hecquart, mais qui, peu de temps après l'arrivée de celui-ci, fut contraint à faire sa soumission.

A l'est de Compéta commence la ligne des faîtes qui sépare la ligne du Cogon de celle du Tominé, principal affluent du Rio-Grande ; on la franchit par la passe ou col de Nadé-Koba, élevé d'environ deux cent cinquante mètres au-dessus du niveau de la mer. De ce point, la vue s'étend fort loin jusqu'au mont Seniaki dont les deux pics bordent, à l'horizon, la rive droite du Tominé.

M. Lambert venait à peine de descendre les escarpements irréguliers du Nadé-Koba, qu'il reçut un messager du chef de Labé ; cet envoyé, nommé Alpha-Kikala, venait, au nom de son maître, s'informer des motifs exacts de l'arrivée du voyageur dans le pays ; satisfait de ses réponses, il devint son guide officiel jusqu'à Timbo.

Alpha-Kikala connaissait parfaitement les traditions et la géographie du pays, aussi fut-il d'un précieux secours pour M. Lambert, qui recueillit ainsi beaucoup de renseignements qu'il n'eût peut-être pas pu se procurer autrement.

Le jour de l'arrivée d'Alpha, nos voyageurs campèrent sur les bords d'un ruisseau nommé Yangolé (l'anglais), en mémoire de l'expédition du capitaine Campbell, en 1817 ; expédition qui devait pénétrer jusqu'au Niger, par le Fouta-Djalon, mais qui, par suite de l'état d'anarchie du pays et du mauvais vouloir des chefs, ne put pas même atteindre Timbo.

Le lendemain, M. Lambert arriva près des chutes du Tominé. Cette rivière, barrée par une large bande de roches schisteuses, s'est frayé, à

travers les fissures de cette digue naturelle, un grand nombre de canaux couverts, véritables tuyaux de conduite, par lesquels toute la masse de ses eaux se précipite, de différentes hauteurs, dans un vaste bassin circulaire bordé de roches moussues et d'arbres séculaires. Les différents vallons qui composent les bassins du Tominé présentent tous le même caractère géologique; profondément creusés dans une masse granitique de formation uniforme, ils sont bordés de parois verticales hautes de deux cent cinquante à trois cents mètres, et simulent souvent des fortifications gigantesques. Ils sont incultes et inhabités, car leur forme même les expose, pendant la saison des pluies, à des inondations terribles, et toute la vallée devient un lac tumultueux. Le nom foulah de ce pays, *Donhol*, abréviation de *Dongon-ol*, pays des eaux, indique suffisamment sa nature pendant la moitié de l'année. On n'y trouve d'habitations que sur le haut des plateaux; elles sont très rapprochées et se divisent en deux catégories : les foulahso ou villages de pasteurs foulah et les rhoumbdé ou hameaux d'esclaves chargés de cultiver les terres de leurs maîtres. Toutes ces populations agricoles sont douces et hospitalières. Une colline couverte de bois, mais assez abrupte, sépare le bassin du Tominé de celui du Kakriman. Cette rivière, large en moyenne d'une quinzaine de mètres, roule, droit au sud, ses eaux rapides sur un lit de roches noirâtres. D'après Kikala, guide de M. Lambert, elle ne serait pas l'origine du Rio-Pongo, comme

quelques géographes l'ont prétendu, mais bien le Kissi-Kissi des cartes anglaises. Quant au Rio-Pongo, il n'est, comme le Rio-Nuñez, qu'un bras de mer, sans autres tributaires que des ruisseaux de peu d'importance.

Les pentes, arrosées par le Kakriman et ses nombreux affluents, bien que fort abruptes, offrent d'excellents pâturages aux pasteurs foulah; quant aux plateaux, ils sont complètement déboisés et couverts de cultures.

Toutes les roches de ces montagnes sont assez riches en fer; les fourneaux dont se servent les indigènes pour faire fondre le minerai sont de vrais hauts fourneaux en miniature; cheminée, tuyau d'appel, creuset, fosse pour recevoir la fonte, rien n'y manque.

Le 1er avril, M. Lambert atteignit Assanguéré, chef-lieu du gouvernement d'Omar, frère d'Abdoulaye, qu'il avait l'intention d'attendre dans ce village. Le chef était absent, mais, par les soins de ses femmes, une case fut préparée pour notre voyageur, et presqu'immédiatement on lui apporta du riz, du couscous, des bananes et des oranges.

Après huit jours d'impatiente attente, M. Lambert vit enfin arriver Abdoulaye et Omar, tous deux assez mal disposés pour lui; le premier, parce qu'on l'avait fait voyager trop vite, le second, parce qu'il voyait d'un mauvais œil l'arrivée des blancs dans son pays. Un léger cadeau triompha vite de la mauvaise volonté d'Abdoulaye; quant à Omar, au moment où, pour la cinquième fois, il refusait

de laisser passer notre voyageur avant d'avoir pris les ordres du chef de Labé, arrivait un messager de la part de ce dernier, chargé de féliciter le chef blanc de son arrivée, et de réprimander Omar de son entêtement à le retenir; de plus, le messager engagea vivement M. Lambert à se diriger directement sur Timbo, sans passer par Labé où quelques fanatiques pourraient mal interpréter sa présence.

D'Assanguéré à Faucoumba, la route traverse une série de plateaux et de vallons inclinés, tantôt au sud-ouest avec le Kokoulo et ses affluents, tantôt au nord-est avec les ruisseaux qui forment la Falémé. Faucoumba est la ville sainte du Fouta-Djalon; elle fut le berceau de l'islamisme dans ce pays, et c'est de son sein que sortirent, il y a moins d'un siècle, les conquérants foulah qui subjuguèrent les djalonké[1]; aussi jouit-elle du privilège de nommer les almamy. Les anciens de la ville sont chargés de ce soin; mais les hommes influents de toutes les parties de l'empire viennent y apporter leurs voix, et souvent les élections donnent naissance à des rixes sanglantes[2].

1. Djalonké d'où vient *djalonkadougou* (pays des djalonké); *dougou* (en malinké), pays; ainsi, *Fouladougou*, pays des Poul; *Bélédougou*, pays des rochers; *Ouorodougou*, pays des gourous (noix de Kola). Certaines cartes suppriment souvent le *gou* final et disent *Djalonkadou*, *Fouladou*, etc., ce qui n'a aucun sens.

2. Il en est de même dans le Fouta sénégalais où, malgré les prérogatives des cinq principaux chefs du pays qui se font appeler les chefs électeurs de l'almamy, la nomination de celui-ci se fait au milieu d'une assemblée populaire très tumultueuse.

Le 15, au soir, M. Lambert atteignit Porédaka, village presqu'aussi considérable que Faucoumba. L'almamy Sori-Ibrahima y arriva le lendemain, et, le jour même de son arrivée, reçut notre voyageur.

Sori est un homme de quarante à quarante-cinq ans : foulah de sang presque pur, il a le teint rougeâtre, les cheveux lisses, presque soyeux, grisonnants sur les tempes; ses traits durs et son embonpoint précoce contribuent à lui donner une apparence peu sympathique.

M. Lambert exposa le but de sa mission à l'almamy qui parut enchanté de voir un français, et lui fit les plus belles protestations d'amitié; après avoir pris connaissance de la lettre écrite par le gouverneur, Sori conseilla à notre voyageur de se rendre près d'Omar qui, bien qu'actuellement éloigné du pouvoir, y arriverait bientôt, et entraverait, peut-être, si l'on tardait à se rendre près de lui, les bonnes dispositions du parti de l'almamy actuel à diriger sur Kakandy toutes les caravanes du pays. Les cadeaux d'usage furent alors remis à Sori qui, le lendemain, partit avec sa suite, dans la direction du nord. M. Lambert eût bien voulu se mettre immédiatement en route pour Timbo, situé dans le sud-est de Porédaka, mais les lenteurs ordinaires des noirs le forcèrent à rester encore deux jours dans ce dernier village. Il profita de cette inaction forcée pour aller voir l'endroit du sommet des collines de Faucoumba, où l'on dit que le Sénégal prend sa

source ; à partir de ce point, le ruisseau coulerait au sud-est?

Deux jours plus tard, après avoir suivi une partie de la corde du grand arc décrit par le Sénégal autour du plateau de Timbo, M. Lambert se trouva en face de cette petite ville. Bâtie au pied d'une montagne de deux cent cinquante à trois cents mètres d'élévation, elle est à peine aussi peuplée que Faucoumba (3,000 habitants), et n'en est pas moins la capitale de tout le Fouta-Djalon et le chef-lieu de la province du même nom, directement administrée par l'almamy. Son nom lui vient du mot peul *Timé*, qui signifie *limite*, *fin*, et qui fut donné à la vallée où elle s'élève aujourd'hui lorsque les foulah, vainqueurs des djalonké, y pénétrèrent et crurent que leurs conquêtes s'arrêteraient là.

Une députation des notables de Timbo vint au-devant de M. Lambert le prier d'entrer dans la ville et de s'installer dans la case préparée pour lui ; Omar ne devait arriver que le soir. Le lendemain, il fit prévenir M. Lambert qu'il était prêt à le recevoir ; ce dernier se rendit aussitôt près de lui.

Omar paraît âgé de quarante à quarante-deux ans ; il est, comme son compétiteur Sori, d'une obésité précoce ; mais autant le premier a l'air dur, autant les traits d'Omar expriment à la fois la douceur, l'énergie et la dignité ; de plus, il est très noir de teint, car sa mère et sa grand'mère étaient de sang djalonké, ce qui lui donne l'appui de toute cette partie de la nation.

Les paroles qui, dans cette entrevue, s'échangèrent entre M. Lambert et l'almamy, furent très bienveillantes. Omar le félicita de l'heureuse issue de son voyage, et parut enchanté de la lettre du gouverneur et des éloges flatteurs qu'elle contenait; il promit de faire son possible pour diriger les caravanes sur Kakandy, et d'user de son influence pour faire revenir quelques chefs, à demi-sauvages, de leurs préventions contre les blancs. Il invita, de plus, M. Lambert à demander tout ce dont il pourrait avoir besoin pendant son séjour dans ses États, et attacha l'un de ses esclaves à son service.

Dans la soirée, M. Lambert offrit à l'almamy le cadeau qui lui était destiné. Le lendemain étant le jour de la fête du Kori[1], aucune visite ne put être échangée, et ce ne fut qu'au bout d'une semaine que M. Lambert fut officiellement présenté par l'almamy aux anciens et aux notables du pays. Notre ambassadeur exposa les avantages que les deux peuples pourraient retirer d'un commerce régulier entre le Fouta-Djalon et Kakandy; les foulah apporteraient de l'or, de l'ivoire, des arachides, et, en échange, remporteraient les objets qu'ils ne peuvent se procurer chez eux; étoffes, fusils, poudre, etc. Une approbation presque générale accueillit cette ouverture, ainsi que la lettre du gouverneur qui fut lue immédiatement après.

1. Fête qui, chez les noirs musulmans, répond à la fin du jeûne du mois de Ramadan, le premier jour du dixième mois de l'année musulmane.

Les commentaires et les explications durèrent longtemps et se terminèrent à la satisfaction générale.

A dix ou douze kilomètres dans l'E.-N.-E. de Timbo se trouve Sokotoro, site charmant au milieu duquel est bâtie la maison de campagne d'Omar qui s'y retira deux ou trois jours après les conférences, et où M. Lambert l'accompagna. Sur une colline isolée au centre d'un vaste hémicycle formé, d'un côté par le Ba-Fing et de l'autre par de hautes montagnes rocheuses, se groupent, sous de beaux arbres, les habitations des pâtres et des cultivateurs chargés d'exploiter ce sol privilégié où de nombreux ruisseaux, courant des montagnes au fleuve, entretiennent, toute l'année, la fraîcheur, la fécondité et la vie.

Omar possède, dit-on, une vingtaine de roumbdè, aussi considérables que Sokotoro, aussi peut-il, en temps de famine, nourrir ses partisans et vassaux armés ; ce qui lui donne sur son rival Sori, moins riche peut-être, mais, à coup sûr, moins généreux, un inconstestable avantage.

Dès que M. Lambert fut installé près d'Omar, à Sokotoro, leurs rapports devinrent plus fréquents, plus bienveillants et surtout dégagés de l'ennuyeuse étiquette officielle que l'almamy était obligé d'observer devant sa cour, à Timbo. En échange des renseignements donnés par notre voyageur sur la France, sur ses ressources et sa puissance, Omar lui parla souvent de l'histoire des foulah et de la dynastie régnante.

Nous croyons utile de reproduire ici, textuellement, le récit de M. Lambert :

« *Histoire des Foulah et de la dynastie d'Omar*. — Il n'y a pas plus d'un siècle que les Foulah vivaient à l'état de tribus sous de simples chefs héréditaires dans le pays des Djalonké[1]. Ils y étaient venus d'un lieu fort éloigné du côté du soleil levant (la terre de *Faz*, suivant les uns ; de *Sam* suivant les autres)[2]. Quelques-unes de ces tribus, réunies sous un chef du nom de Séri, s'étaient établies sur le territoire de Faucoumba; quelques autres autour de Timbo. Séri permit à son frère Séidi de prendre le titre d'*alpha* ou de chef suprême, à condition que les alpha seraient toujours élus par les habitants de Faucoumba, privilège qu'ils ont gardé jusqu'à ce jour. Séri mourut sans enfants et Séidi transmit à son fils Kikala son titre et sa puissance. Le titre d'alpha fut ensuite porté successivement par les deux fils de ce dernier, Malic et Nouhou, qui ne se départirent pas, à l'égard des Djalonké idolâtres, des procédés de douceur et de persuasion employés par leurs ancêtres. Le fils de Malic, Ibrahima, fut le premier à ériger en système la conquête et la conversion à main armée. Cet Ibrahima élevé par un marabout, son parent, avait, dit-on, un tel respect pour son précepteur, qui, entre autres choses,

1. Ceci ne s'applique qu'à une partie du peuple poul ou foulah.

2. Les foulah, comme tous les noirs devenus musulmans, se fabriquent une origine qu'ils rattachent aux contrées et aux personnages du Koran.

lui avait appris l'arabe, que lorsqu'il pleuvait (ce qui arrive dans ce pays sept mois de l'année sur douze), il montait pieusement sur la case du saint homme et la couvrait de ses vêtements, pour que la pluie ne pénétrât pas jusque dans l'intérieur. Aussi, disent les Foulah, Dieu récompensa Ibrahima de cette piété vraiment filiale, en bénissant toutes ses entreprises.

« Le nombre des Foulah ses sujets, et des musulmans qui lui étaient soumis s'étant accru peu à peu, il prit le titre d'almamy, et commença la conquête de toute la contrée qui porte aujourd'hui le nom de Fouta-Djalon. Cette conquête fut, du reste, l'œuvre de toute sa vie; il eut aussi à repousser les attaques des peuples païens qui vinrent d'au delà du Niger au secours des Djalonké. Il vainquit, dit-on, dans plus de cent rencontres et ne tua pas moins de cent soixante-quatorze rois ou chefs de tribus. On prétend même qu'en une seule fois il en mit à mort trente-quatre sur trente-cinq qu'il avait en face de lui, et encore n'épargna-t-il le dernier champion que parce que celui-ci était une femme, une véritable amazone n'ayant conservé qu'un sein, ni plus ni moins que les héroïnes qui combattirent jadis sur les bords du Thermodon.

« Vainqueur des idolâtres de l'est, Ibrahima se tourna ensuite vers le nord, força Maka, roi de Bondou, à embrasser l'islamisme et à prendre le titre d'almamy; puis il passa la Falémé et le Sénégal et porta ses armes victorieuses jusqu'à Kouniakari, au cœur du Kaarta, à cent soixante lieues de

Timbo. La rapidité de ses expéditions et de ses succès lui valut le surnom de Sori (le Matinal) que la tradition lui a conservé.

« Chose bizarre, ce terrible conquérant déposa plusieurs fois, volontairement et comme pour se reposer, le pouvoir souverain entre les mains d'un sien cousin nommé Alpha-Sétif; mais ces interrègnes ne furent jamais que de courte durée. A sa mort commença une période d'anarchie, d'usurpations et de meurtres comme en présente l'histoire des rois mérovingiens. Les descendants d'Alpha-Sétif prétendirent ériger en droit héréditaire, en faveur de leur branche, la jouissance alternative du pouvoir accordé passagèrement à leur père. De là les deux partis qui divisent encore aujourd'hui le Fouta et que le tableau généalogique suivant peut servir à expliquer aux historiens futurs :

SÉRI et ALPHA-SÉIDI

ALPHA-KIKALA

ALPHA-MALIC. — ALPHA-NOUHOU.

(Alpha-Malic :)
SORI-IBRAHIMA, almamy.
ABDOUL-KADER, id.
OUMAR, id.

(Alpha-Nouhou :)
ALPHA-IBRAHIMA-MOUSOU.

ALPHA-SÉTIF.
BUKOR.
SORI-IBRAHIMA.

« Sori-Ibrahima, le premier almamy, régna trente-trois ans. Entre sa mort et l'avènement d'Omar, qui comptait déjà quatorze ans de règne en 1860, s'étend un espace de vingt-huit années. La révolution qui changea la face du Fouta-Djalon et lui donna le premier rang parmi les puissances de l'Afrique occidentale, date donc de la même époque que celle qui renouvela la société française. »

Cependant le retour de la saison des pluies pressait le départ de M. Lambert qui, affaibli par de nombreux accès de fièvre, suppliait l'almamy de le laisser partir. Enfin, après des délais interminables, ce dernier se décida à faire les préparatifs nécessaires au voyage de notre ambassadeur, à lui remettre une lettre et un anneau d'or destinés au gouverneur.

Le 10 juin, M. Lambert se mit définitivement en route ; Omar l'accompagna jusque sur les bords du Ba-Fing, et là, se firent les adieux ; l'almamy remit quelques petits cadeaux à Koly et à Cocagne, et assura qu'il ferait tout son possible pour diriger les caravanes sur Sénoudébou et Kakandy ; de plus, il adjoignit à M. Lambert trois envoyés pour expliquer ses intentions au gouverneur, et pour lui témoigner son contentement d'avoir pu entrer en relations avec lui.

C'est ainsi que M. Lambert quitta Sokotoro après un séjour de six semaines, et qu'il reprit le chemin de Saint-Louis dont il était déjà absent depuis quatre mois. Il revit successivement Timbo, Porédaka et Faucoumba, où il retrouva l'almamy

Sori-Ibrahima. Presque tous les chefs influents de son parti étaient, en ce moment, réunis dans cette bourgade, et presque tous le reçurent poliment ; le chef de Labé seul lui témoigna une hostilité ouverte, et refusa de le voir. Sori reçut notre ambassadeur beaucoup plus froidement que la première fois, et, sans la crainte que lui inspirait Omar, il eut peut-être montré des sentiments hostiles.

Entre Faucoumba et Kébali, M. Lambert passa la Falémé près de l'endroit où il l'avait franchie deux mois auparavant ; mais le ruisseau était devenu torrent, et le passage présentait de grands dangers.

A quelques kilomètres au delà de Kébali, M. Lambert quitta la route de l'ouest, qui l'eût ramené à Kakandy, pour prendre celle du nord qui devait le conduire dans le Bondou. Le 22 juin, il passa près de Labé ; d'après les renseignements fournis, cette ville est la plus considérable du Fouta-Djalon, et ne compte pas moins de dix mille habitants.

Deux motifs empêchèrent M. Lambert d'entrer à Labé ; d'abord, l'animosité du chef actuel, et surtout une coutume qui, à ce qu'il paraît, défend l'entrée de la ville aux Européens. Ses habitants nourrissent, dit-on, à l'égard de la rivière qui entoure la ville et qui, sortie du mont Kolima, va se joindre à la Falémé sous le nom de Doumbélé, une superstition qui ne leur permet pas de la laisser voir aux hommes blancs.

Le 24, au matin, au sortir de Kessenra, M. Lam-

bert contourna le mont Tontourou jusqu'au village du même nom, et traversa la ligne de faîte qui sert de séparation au bassin du Kakriman et de la Gambie. Les sources principales des deux rivières jaillissent de ce pic de Tontourou ; leurs deux vallées, comme celles du Sénégal et de la Falémé, ne sont séparées que par un pli de terrain. Après le village, M. Lambert traversa la Gambie qui a pris alors définitivement le nom de Dimma, nom que lui conservent les indigènes jusqu'à son embouchure, et arriva bientôt au village de Toulou. En le quittant, il aperçut les monts Pellat et Soundoumali dont les flancs donnent naissance à de nombreux affluents de la Gambie et du Rio-Grande. Ces montagnes paraissent fort élevées, et, au dire des gens du pays, leurs cimes sont couvertes de neiges jusqu'à la fin de la saison des pluies. Ce phénomène devrait donner, pour les pics où il se manifeste, un niveau identique à celui des sommets du Samen (Abyssinie), situés sous la même latitude, et dont l'élévation absolue atteint quatre mille mètres.

La chaîne dont les monts Pellat et Soundoumali sont en quelque sorte les piliers avancés du côté du nord-est, décrit, autour des sources du Rio-Grande, un arc de cercle correspondant à celui dont elle circonscrit, à cent cinquante kilomètres de là, le cours naissant du Ba-Fing. C'est entre ces points extrêmes que tous les grands cours d'eau de la Sénégambie prennent naissance.

La route du retour ne fut guère moins pénible

pour M. Lambert qu'elle ne l'avait été pour son prédécesseur Mollien. Les longues marches sous un soleil brûlant ou sous des torrents d'eau, les attaques de brigands armés et les horreurs de la famine l'attendaient sur les bords de la Gambie, dans le pays sauvage qui sépare le Fouta-Djalon du Bondou. Malgré son énergie, M. Lambert eût eu beaucoup de peine à atteindre Sénoudébou, si le commandant de ce poste, prévenu de son arrivée, n'eût envoyé à son secours des hommes et des vivres. Sénoudébou, quoique à deux cent cinquante lieues de Saint-Louis, était le terme de son voyage, c'était la France pour notre voyageur, qui retrouvait ses amis après avoir passé six mois chez des peuples à demi-barbares.

MAGE ET QUINTIN. — VOYAGE A SÉGOU (1863-1866).

De 1863 à 1866, deux officiers français, le lieutenant de vaisseau Mage et le chirurgien de marine Quintin exécutèrent dans le Kaarta et le Ségou une exploration remarquable, non pas tant par les découvertes géographiques qui en résultèrent que par l'idée même qui l'avait fait naître : la pénétration au Soudan, et par les détails topographiques, les descriptions, les renseignements de toute na-

ture qu'elle fournit sur des régions peu connues, sur leur état politique, et enfin sur cette sanglante épopée africaine : la création du vaste empire d'el hadj Omar.

La relation de ce voyage, publiée en 1868 [1], est un document d'une valeur inestimable et auquel doivent recourir tous ceux qui s'occupent des questions intéressant notre colonie du Sénégal.

Dans plusieurs lettres, instructions écrites ou verbales, le gouverneur du Sénégal, général Faidherbe, avait indiqué à ces deux officiers le but de la mission qui leur était confiée, l'itinéraire à suivre, les moyens à employer, etc. ; voici les passages saillants de ces lettres :

« Saint-Louis, 7 août 1863.

« Monsieur le capitaine,

« Suivant votre désir et avec l'assentiment de Son Excellence le ministre de la marine, M. le comte de Chasseloup-Laubat, je vous charge d'une mission de la plus haute importance au point de vue des résultats politiques et commerciaux qu'elle pourra produire plus tard, et en même temps du plus grand intérêt au point de vue géographique.

« Cette mission consiste à explorer la ligne qui joint nos établissements du Haut-Sénégal avec le Haut-Niger, et spécialement avec Bamakou, qui

1. *Voyage dans le Soudan occidental (Sénégambie-Niger)*, par E. Mage. Paris, Hachette, 1868.

paraît le point le plus rapproché en aval duquel le Niger ne présente peut-être plus d'obstacles sérieux à la navigation jusqu'au saut de Boussa.

« Le but serait d'arriver, quand le gouvernement jugera à propos d'en donner l'ordre, à créer une ligne de postes distants d'une trentaine de lieues entre Médine et Bamakou, ou tout autre point voisin sur le Haut-Niger qui paraîtrait plus convenable pour y créer un point commercial sur ce fleuve..... Si, au moyen des postes dont je vous ai parlé, et qui serviraient de lieu d'entrepôt pour les marchandises et les produits, et de points de protection pour les caravanes, nous pouvions créer une voie commerciale entre le Sénégal et le Haut-Niger, n'aurions-nous pas lieu d'espérer de supplanter par là le commerce du Maroc avec le Soudan ?

« .....Le commerce du Maroc avec le Soudan profite surtout à l'Angleterre, il tend à introduire des esclaves au Maroc. Il y aurait donc double avantage à le supprimer à notre profit. Un chef tout-puissant d'un grand empire, tel que l'est aujourd'hui el hadj Omar, dans le Soudan central, s'entendant avec nous, était nécessaire à la réalisation de ce projet. Ce marabout, qui nous a suscité autrefois tant de difficultés, pourrait donc, dans l'avenir, amener la transformation la plus avantageuse au Soudan et à nous-mêmes, s'il veut entrer dans nos vues.

« Et quant à lui, il pourrait tirer de ce commerce par le Haut-Niger de très grands profits.

« Quelque considérables que fussent les droits qu'il percevrait sur son territoire, il y aurait encore de grandes économies si on pense aux frais énormes de quatre cents lieues à dos de chameaux et aux exigences et aux pillages des nomades du Sahara.

« C'est donc comme ambasseur à el hadj Omar que je vous envoie... Nous avons appris que vous seriez parfaitement reçu dans les contrées où il domine ; mais comme il est dans le Bakhna, c'est-à-dire dans le nord-est de Médine, il est à craindre qu'on ne veuille vous diriger vers lui par Kouniakary (Diombokko), ce qui vous détournerait du but le plus important et le plus utile de votre voyage, qui est d'étudier la communication du Haut-Niger par Bafoulabé, Bangassi et Bamakou.

« Vous devez donc faire tout votre possible pour suivre cette dernière voie, en mettant en avant les raisons que les circonstances vous suggéreront.

« Pour chaque point de cette ligne où vous croiriez qu'un poste pourrait être établi, donnez-moi : un levé topographique des lieux, des renseignements sur les matériaux de construction, bois, pierres, terre à brique, pierres à chaux, ou à plâtre, qui se trouvent sur la place ou à des distances que vous déterminerez ; sur les productions naturelles susceptibles de fournir un aliment au commerce, sur la densité de la population du lieu même et des provinces voisines, sur la nature et l'importance des relations commerciales dont ce lieu pourrait devenir le centre.

« .....Quelles que soient les circonstances où vous vous trouverez et le rôle que vous serez obligé de prendre pour vous tirer d'embarras, ne faites rien qui puisse contrecarrer nos projets d'approvisionner le Soudan occidental, par la ligne du Sénégal, et par l'intermédiaire des noirs, en supplantant les Sahariens et les Marocains, qui sont en possession de ce marché. »

Le crédit alloué par la colonie aux deux explorateurs fut de 5,000 francs, auxquels vint s'ajouter plus tard un supplément de 4,000 francs fournis par le Ministère de la marine. Cette faible somme suffit à Mage pour monter son expédition, qui comprenait une escorte de dix noirs, choisis avec le plus grand soin parmi les tirailleurs sénégalais ou les laptots de la marine locale. Le 12 octobre, le personnel de la mission s'embarquait sur la *Couleuvrine,* aviso de la colonie, et arrivait le 19 octobre à Bakel.

Pendant ce séjour à Bakel, le général Faidherbe vint passer son inspection, dit Mage. « Je reçus ses dernières instructions, ses derniers avis qui se résumèrent en ceci : Partez le plus vite possible, marchez le plus rapidement que vous pourrez pendant que les chaleurs ne sont pas arrivées, et tâchez de gagner le Niger. Puis, croyant peut-être que j'avais besoin d'un peu plus d'enthousiasme, il me dit quelques-unes de ces paroles qui vont au cœur, lorsqu'on l'a bien placé[1]. »

1. *Op. c.*, p. 31.

A Médine, où se faisaient l'organisation définitive de la petite caravane et les derniers préparatifs du voyage, Mage eut l'occasion de voir réunis les chefs du Khasso, du Logo et du Niataga : Sambala, le roi du Khasso, notre allié du siège de Médine ; Niamody qui, vassal de Sambala, cherchait à se rendre indépendant et fortifiait son village de Sabouciré ; enfin Altiney-Séga, le chef du Natiaga, qui avait d'abord fait cause commune avec el hadj Omar, mais qui, le voyant battu et impuissant contre nous, s'était retourné du côté des vainqueurs. Il était revenu dans son pays et venait de fonder le village de Tinké, dans la magnifique vallée de Mansonah.

Afin de se créer des facilités pour son voyage, Mage, qui croyait qu'Altiney-Séga était resté en relation avec el hadj Omar, alla lui rendre visite. Il obtint de lui un guide pour le conduire à Bafoulabé.

Le même jour où il s'était rendu à Tinké, Mage fit l'ascension d'une haute montagne dont il ne put atteindre le sommet défendu par une muraille à pic. « J'avais de là, dit-il, une très belle vue. Le fleuve dessinait les sinuosités de son cours entre Dinguira et nous, coupé par ses longs barrages et ses chutes étincelantes au soleil. La magnifique plaine du Niataga, divisée par ses massifs montagneux et de nombreux ruisseaux, se déroulait devant nous, allant se perdre dans des gorges étroites et surmontées de quelques pics ; à mes pieds mon campement ; sur la droite, les monts si

pittoresques de Makan-Gnian; par derrière tout un horizon de montagnes sur plusieurs plans, formant un véritable décor féerique. Je ne pouvais me lasser d'admirer ce pays, où la Providence a semé ses biens avec une prodigalité peu commune. La terre y est d'une richesse incroyable ; l'eau y abonde et y fournit des poissons succulents. L'or est à quelques pas au bout du défilé que je vois à ma gauche ; le fer partout, sous nos pieds et sur notre tête ; le fleuve fournit des chutes dont la puissance serait incalculable, et la main des hommes n'a su rien faire de ce monde de richesses ; les indigènes n'ont pas su seulement en tirer de quoi se vêtir proprement. Leurs femmes sont à demi nues, leurs habitations misérables, leurs ustensiles grossiers, et de tous leurs arts les plus avancés, la métallurgie et le tissage sont encore dans l'enfance. »

Des chutes de Gouina, l'expédition continua sa route en deux fractions : une partie par terre, le long de la rive gauche du fleuve, à travers un pays accidenté, broussailleux, coupé de marigots aux berges souvent infranchissables, pays presque désert, où on rencontrait de temps à autre quelque village en ruines. L'autre partie de la mission remonta le Sénégal dans un petit canot que Mage avait tenu à prendre pour alléger ses animaux toutes les fois qu'il longerait une rivière. La navigation entre Gouina et Bafoulabé fut des plus pénibles ; les voyageurs eurent à franchir ou à tourner plus de trente barrages, rapides et chutes d'eau.

Le 12 décembre, arrivée à Bafoulabé, au confluent du Bafing et du Bakhoy. Les villages aux abords de ce point n'existaient plus ; ils avaient été brûlés par les partisans d'el hadj Omar. Mage et Quintin restèrent cependant vingt jours à Bafoulabé pour faire le lever de la pointe, rechercher les matériaux de construction qui abondent, à l'exception de la chaux, étudier enfin les ressources que présente le pays au point de vue d'une installation permanente.

Sur ces entrefaites, arriva au campement des explorateurs un envoyé de Diango, le chef toucouleur de Koundian, venant sommer les deux officiers d'évacuer le pays s'ils n'étaient venus pour voir son maître. Ceux-ci, laissant par prudence leurs bagages en arrière, suivirent la rive droite du Bafing jusqu'à Oualiha, puis à partir de ce point, la rive gauche, et arrivèrent en vue de Koundian.

Prévenus que Diango se portait à leur rencontre, ils l'attendirent à l'ombre de quelques arbres. Laissons Mage lui-même raconter son entrevue avec cet esclave d'el hadj Omar, devenu chef de la forteresse que le conquérant avait fait élever en ce point pour dominer les Malinké.

« Tout à coup, dans le lointain nous distinguâmes les sons lugubres du tabala. Puis le silence se fit, et après un intervalle, les sons se firent entendre et cessèrent bientôt. Le cortège approchait, mais lentement. Vers quatre heures de l'après-midi seulement, au milieu des herbes, nous aper-

çumes des turbans blancs, des canons de fusil brillant au soleil. Alors au son du tabala vint se joindre celui des cymbales de fer (qui ressemble à celui d'une cloche fêlée). Enfin quelques points rouges se montrèrent. C'était des chefs marabouts ou sofas. Alors eut lieu un mouvement d'ensemble, sorte de grande manœuvre.

« Cette troupe se partagea en trois compagnies. Les deux des flancs marchaient précédées d'un pavillon blanc et assez bien rangées en ordre, tandis que celle du milieu portait le pavillon rouge. Elles s'arrêtèrent à environ trois cents mètres de moi, et après quelques mouvements de fantasia de la part des cavaliers qui voltigeaient sur les fronts, Racine Tall (le chef des troupes) lancé au grand galop, couché sur son cheval, arriva, s'arrêta à moins de trois mètres de moi et me dit quelques mots qui me furent ainsi traduits :

« Voilà Diango. Parle-lui bien franchement. Tâche de faire un *bon homme*. Puis il repartit et la fantasia recommença.

« Cependant Diango avançait à pas lents, vêtu d'un burnous rouge au capuchon relevé, pardessus un turban en étoffe du pays.

« Il montait un magnifique cheval de haute taille tenu en laisse par huit esclaves armés de fusils.

« Je le laissai approcher ainsi jusqu'à quatre pas de moi et alors seulement je m'avançai à pied et le saluai à la française.

« Autour de nous se pressait uue population de tous les pays. Poul du Fouta-Djallon, blancs à

les prendre pour des Arabes, Toucouleurs, Sarracolets, Yoloffs, Malinkés, Bambara, Princes et fils de princes ou captifs, tous semblaient impatients de voir les blancs. »

Diango reçut cordialement l'envoyé du gouverneur. Ses défiances, éveillées par les pillages auxquels se livraient sur son territoire les gens de Sembala, disparurent devant le franchise des déclarations de Mage, et il emmena la mission à Koundian. Nous laissons encore Mage, le seul Européen qui ait visité cette ville, nous en donner la description :

« La ville se compose de la forteresse et d'un village, dont les cases sont en parties maçonnées, mais couvertes presque toutes de paille.

« La forteresse est un carré régulier, de 160 mètres de côté, flanqué de 16 tours, dont deux ont des portes : l'une de ces portes, située à l'est, sert à la circulation ; l'autre, qui est une des tours de l'ouest, est toujours fermée. Cette muraille, de 8 à 9 mètres de haut, a $1^{m},50$ d'épaisseur à la base ; elle est en pierres maçonnées avec du pisé, et chaque année on la crépit en terre. Il ne nous a pas été permis d'en visiter l'intérieur ; mais elle contient, outre la maison d'el hadj, dans laquelle il a une femme et que gouverne Diango, l'habitation de la plupart de ses sofas (esclaves guerriers) et d'une partie des talibés. Tout autour s'étend une plaine à laquelle on arrive par quatre défilés bordés de hautes montagnes. Cette place présenterait une grande difficulté, même à l'attaque de troupes ré-

gulières. Ce pays est riche en mil et en or, mais il n'avait plus de bestiaux, car, à la suite de la guerre il y a eu disette et l'on a tout mangé [1]... »

Le 9 janvier 1884, Mage et Quintin quittaient Koundian avec un guide que leur avait donné Diango et qui devait les conduire, par la route la plus directe, à Ségou, où, d'après les dernières nouvelles, se trouvait el hadj Omar.

Le jour même ils traversèrent le Bafing, au nord de Koundian, et le lendemain prirent leur route dans la direction de l'est, en suivant la rive droite du fleuve.

Le pays de Bafing, qu'ils traversèrent, était complètement dévasté, ruiné pour de longues années, par la guerre, les massacres qui avaient signalé le passage des Toucouleurs, et surtout par la famine de 1858, conséquence de cet état d'anarchie.

La Gangaran, État malinké, dans lequel ils pénétrèrent ensuite, leur parut avoir un peu moins souffert. Ils trouvèrent debout quelques villages : Firia, transporté sur une montagne inaccessible après l'incendie du village de la plaine, Nantianso, Medina, Makhana. Partout ils furent bien accueillis et approvisionnés de vivres. Mais, comme le dit Mage, « c'était là un tribut sur le sens duquel je ne pouvais m'abuser. Ce n'était pas un cadeau volontaire, mais un de ces impôts arbitraires que lèvent les gens d'el hadj partout où ils passent : au fond,

1. *Op. cit.*, p. 82.

je voyais que ces gens avaient la tête basse, le regard triste, et moi, pauvre voyageur inoffensif, je partageais dans leur esprit la haine qu'ils portent à leurs conquérants. » Mais il fallait passer, il fallait, pour accomplir la mission dont ils étaient chargés, que les explorateurs acceptassent la protection des maîtres du Soudan occidental, d'el hadj Omar et de ses Toucouleurs.

Le 15 janvier 1864, ils traversèrent le Bakhoy à gué, quelques kilomètres en amont du point où, soixante ans auparavant, Mungo-Park avait passé. Le 18, ils arrivaient à Kouroukoto, un des seize villages qui entourent la montagne de Kita comme une ceinture. Ces villages, habités par des Malinké et quelques Poul-Diawandou, formaient une petite confédération indépendante.

Voici ce que dit Mage de Kita et de son avenir : « C'est un point important par sa situation même et par l'avenir qui l'attendrait, si jamais la civilisation envahit ce coin du globe.

« Sa position sur un plateau élevé, sain, riche en terres végétales, en bois de construction, adossé à une montagne qui forme une défense naturelle ; la facilité des cultures dans les plaines du nord, le riz de bambous (?) qu'on récolte en grande quantité, le beurre de Karité, les bois de caïlcédras, sont des richesses naturelles qui ne feraient que croître par suite du double passage des caravanes de sel et de bestiaux qui se rendent de Nioro à Bouré, et dont Kita est le lieu de passage obligé ; étant le point de départ de toutes les routes du

Sénégal au Niger, il acquerrait une importance considérable comme place de commerce. Si donc jamais la France, réalisant le projet du général Faidherbe, s'avançait vers le Niger pour y prendre pied, Kita serait une de ses étapes naturelles les mieux indiquées [1]. »

Les événements ont justifié les prévisions de Mage. Depuis 1881, nous avons, à Kita, un poste et non le moins important de ceux qui jalonnent la longue ligne de pénétration qui aboutit sur le Niger, à Bammakou.

Pour gagner le Niger et Ségou, but de leur mission, les explorateurs voulaient passer par Mourgoula, une des places fortes d'el hadj Omar. Mais à Kita on leur déclara que le Manding et le Bélédougou étant révoltés contre les Toucouleurs, ce chemin leur était fermé, et qu'ils devaient se rendre dans le Kaarta pour aller prendre une route libre.

Ce changement d'itinéraire était contraire aux instructions qu'ils avaient reçues, mais ils durent l'accepter sous peine de voir leur voyage arrêté dès son début.

Ils prirent la direction du nord.

La route qu'ils suivirent avec une caravane de Diula, traversait un pays presque désert, aride et montagneux. Dans le fond des vallées seulement, on trouvait un peu de végétation, quelques rôniers ou des bambous d'une hauteur prodigieuse.

1. *Op. cit.*, p. 194.

Trois jours après leur départ de Kita, ils atteignaient le Ba-Oulé, affluent du Bakhoy, que Mage appelle Bakhoy n° 2.

Ils effectuèrent le passage de ce cours d'eau à son confluent avec une rivière à laquelle les indigènes donnaient le nom de Ba-Oulé et qui est le Bandi-Ko de nos cartes.

Le Ba-Oulé franchi, les explorateurs se trouvaient dans la province de Baguié, qui fait partie du Kaarta et qui dépendait de Farabougou, village fortifié par ordre d'el hadj Omar pour contenir ces territoires conquis sur les Bambara.

A mesure qu'on s'éloigne du Ba-Oulé, en remontant vers le nord, aux collines élevées, aux véritables montagnes de la vallée du Sénégal, succédaient des ondulations de plus en plus douces, de grandes plaines coupées de loin en loin par des collines pierreuses.

La mission passa par les villages de Kouroudinkoto, habité surtout par des tisserands bambara; Guettala, récemment construit et dont les habitants se disaient heureux d'être gouvernés par el hadj qui leur assurait la tranquillité; Dindanco, premier village du Kaarta-Biné. Partout les blancs, envoyés auprès du maître du Soudan occidental, étaient accueillis avec cordialité, avec empressement même. Près de Dindanco, ils rencontrèrent une caravane de Diula, apportant du sel de Tichit. Ceux-ci manifestèrent la plus grande joie en apprenant le but du voyage de la mission qui, à leur avis, allait avoir pour conséquence de faciliter les

relations commerciales et de leur permettre d'acheter les marchandises des blancs dont ils avaient grand besoin.

Le 4 février 1864, on arrivait à Guémoukoura. C'était un grand village dont la plupart des maisons à terrasses étaient construites en terre. Le chef de Guémoukoura, Tierno Ousman et Dandangoura, le gouverneur de Farabougou qui était venu rendre visite aux deux Français, firent tous leurs efforts pour les engager à se rendre à Nioro, auprès de Moustaf. Les noirs considèrent le passage d'une caravane et surtout d'une mission officielle comme une bonne fortune; aussi les chefs de villages emploient tous les moyens pour attirer chez eux les voyageurs, espérant bien en recueillir quelques présents. C'est, à leurs yeux, leur faire tort d'un droit quand on les évite.

Mage tint bon ; il fit valoir qu'il était envoyé auprès d'el hadj et qu'il n'avait rien à faire chez Moustaf. Il finit par triompher de l'insistance de ses hôtes et par obtenir un guide pour le conduire à Dianghirté.

Le 8 février, après avoir passé la veille près du petit lac de Tinkaré, il entrait dans le grand village de Dianghirté, dont le chef était un Torodo du Fouta-Toro, du nom de Tierno Boubakar Sirey, investi par el hadj du commandement du village rebâti sur les ruines de celui qu'on avait pris aux Bambara.

La réception faite en ce lieu aux envoyés du gouverneur du Sénégal dépassa en cordialité, en

prévenances et surtout en abondance de victuailles, tout ce qu'ils avaient vu jusqu'à ce jour.

Les détails donnés par Mage sur le petit état et sur le village de Dianghirté ou Diangounté sont intéressants : « Le Diangounté, Ghiangounté de Raffenel, qui n'a pu y parvenir, est un pays qui fut toujours indépendant, bien que tributaire du Ségou, dont on le considérait comme une province ; il est peu étendu. De l'est à l'ouest, il n'y a que deux jours de marche pour le traverser, et moins que cela du nord au sud.

« Dianghirté, où je me trouvais, en était la seule ville importante. La situation géographique est assez remarquable : au nord, à l'ouest et au sud-ouest, il est limité par le Kaarta, au nord-est par le Bakhounou, à l'est par le Ségou, au sud-est par le Bélédougou, autre État tributaire du Ségou et enfin au sud par le Fouladougou, qui fut longtemps aussi tributaire du vaste empire du Haut-Niger.

« Je ne lui ai point vu d'autre industrie que celle de tous les pays noirs ; d'autres ressources que ses cultures de riz, mil, maïs, arachides, coton, indigo et haricots, quelques tomates, oignons, et le tabac (tancoro ou tamaka).

« Le village de Dianghirté, par endroits, est entouré de hautes murailles ; la porte principale était jadis surmontée d'un étage qui tombe en ruine ; le tata, somme toute, est mal entretenu. Cinq cent quarante talibés et leurs familles habitent la ville, dans laquelle la construction la plus remarquable à l'extérieur est la maison d'el hadj ; elle est en

terre comme le reste du village, ornée de deux tours carrées très bien entretenues ; certaines parties du tata et le haut des tours sont surmontés d'un ornement à dents ou festons, dans le genre mauresque. Les maisons ordinaires sont celles des anciens Bambara du village, aujourd'hui relégués dans six villages en paille, aux environs et en vue, de manière à pouvoir être surveillés. Elles sont à toits en terrasse ; les portes en sont tellement basses, qu'il faut se plier en deux pour y entrer ; elles sont ogivales ; souvent l'intérieur de la case est plus bas que la rue. Si on réfléchit que tout cela n'est que de la boue sèche, on peut se figurer ce que cela doit devenir sous les pluies torrentielles de l'hivernage.

« Cependant au moment où je le visitai, le village était assez propre ; à côté de la mosquée, sous un hangar couvert de cannes de mil, le chef du village et les principaux marabouts se livraient à la lecture du Coran, tandis que le tamsir corrigeait les feuilles d'un exemplaire de ce livre qu'il venait sans doute d'écrire[1]... »

A l'est de Dianghirté, les explorateurs franchirent un marigot large et profond, mais à sec. Un Maure, interrogé par Mage, lui apprit que ce cours d'eau traversait le Bélédougou et venait se jeter dans le Niger. L'exactitude de ce renseignement n'a pas été vérifiée, et, jusqu'à preuve du contraire, on peut le considérer comme faux ; il

1. *Op. cit.*, p. 138.

paraît plus rationnel d'admettre que ce marigot, ainsi que ceux traversés jusqu'à Médina, sont des affluents du Ba-Oulé.

Au delà, près du village de Fabougou, Mage dit qu'ils furent tous agréablement surpris par la vue d'un troupeau de deux à trois cents bœufs appartenant au chef de Hofara, village situé dans le nord-est de Fabougou. Les bergers qui le conduisaient offraient le type poul dans toute sa pureté : nez aquilin, cheveux soyeux nattés, lèvres minces.

De Dianghirté à Tomboula, la direction de route suivie par l'expédition fut presque exactement ouest-est. Le pays, d'abord assez plat, redevenait accidenté, comme dans le Bélédougou dont on suivait d'assez près la frontière nord. La population de cette région est mélangée : les Bambara sont en majorité, mais il s'y trouve des villages habités exclusivement par des Soninké ; on y rencontre aussi des Poul et des Maures.

Le 16 février, on arrivait à Tomboula, grand et beau village entouré d'un tata bien entretenu. A partir de ce point, les voyageurs se dirigèrent vers le sud-est, presqu'en ligne droite, sur Nyamina. Marconnah, qu'ils atteignirent le lendemain, était un centre important de culture du tabac ; on en expédiait de grandes quantités sur les marchés du Niger. Après Marconnah, Mage et Quintin entrèrent dans une magnifique forêt de rôniers, dont quelques-uns avaient plus de 30 mètres de hauteur. Les fruits de ces arbres, non encore mûrs, contenaient un lait sucré, rafraîchissant, analogue

au lait de coco, et qui fut apprécié par tous les gens de la mission. Nous n'avons cité ce détail que pour y ajouter le commentaire de Mage : « Ce qu'il y eut de plus curieux, c'est que les gens du village voisin, qui, tout d'abord, s'étaient opposés à ce que nous cueillions des rônes, s'étant hasardés à en goûter, se mirent de la partie, si bien que tous les rôniers accessibles furent dépouillés. Je suis sûr qu'on se rappellera longtemps notre passage en ces lieux, où nous avons révélé une nourriture succulente à côté de laquelle les habitants vivaient depuis des siècles sans songer à en essayer, attendant l'époque où le fruit tombe ; alors, au lieu d'avoir un goût exquis, il ne sent plus que la térébenthine, et au lieu d'une crème n'offre qu'une amande filandreuse et jaune. »

Il faut encore ajouter que, même dans ce dernier état et malgré son odeur désagréable, le fruit du rônier constitue, en cas de disette, un aliment de ressource pour les indigènes et aussi pour les blancs. Cet arbre, quand il est jeune, c'est-à-dire quand il ne dépasse pas $1^{m},50$ de hauteur, fournit encore une nourriture des plus agréables par sa tige même, formée d'une substance blanche, qui a le goût de la noisette et qui est très bonne à manger en salade.

Un peu avant d'arriver à Masoso ou Soso, on rejoignit deux caravanes de gens de N'Yamina qui étaient venu acheter du coton dans le Fadougou pour le revendre sur les marchés du Niger. Le Fadougou, sur le territoire duquel se trouvait alors

la mission, en produit en effet d'assez grandes quantités.

Ce fut à Morébougou, petit village situé à une dizaine de kilomètres au nord-ouest de Médina, que les explorateurs virent les premiers indices certains de la révolte du Bélédougou contre l'autorité d'el hadj Omar. Une caravane de Diula avait été attaquée, en cet endroit, par les révoltés, quelques jours auparavant, et un cadavre, à peine refroidi, était couché en travers de la route.

Mage résolut de hâter sa marche, car si les habitants du Bélédougou apprenaient la présence sur leurs frontières d'une ambassade envoyée auprès d'el hadj, ils viendraient certainement l'attaquer et Mage ne croyait pas pouvoir, avec son personnel, leur opposer une résistance sérieuse. Du reste, le but de la mission n'était pas de guerroyer, mais d'arriver à Ségou.

Banamba, que la caravane atteignit le 20 février, était un grand village dont la population formée de Soninké, devait être de huit à neuf mille âmes, suivant Mage. Celui-ci ne pénétra pas dans l'intérieur du village. « Quant à la plaine qui l'entoure, dit-il, elle est magnifique ; de distance en distance, des baobabs monstrueux et des caïlcédrats l'ombragent un peu, mais, en somme, elle est dénudée de haute végétation par les cultures qui s'étendent à perte de vue. »

Après le village de Sikolo, le terrain, qui depuis Banamba était à peu près plan, s'inclinait vers l'est et formait des étages successifs à ressauts

assez brusques ; on entrait évidemment dans le bassin du Niger. La ligne de partage des eaux avec le bassin du Sénégal est très rapprochée de la rive gauche du Niger ; en certains endroits, près de Bammakou, en particulier, elle est constituée par la crête même des falaises qui bordent le fleuve à l'ouest.

Près du village de Morébougou la caravane campa sous un doubalel, arbre magnifique dont on rencontre quelques spécimens dans le Haut-Sénégal. C'est une sorte de ficus, toujours vert ; de ses branches tombent des filaments qui, en atteignant le sol, prennent racine et forment de nouveaux troncs. Le doubalel de Morébougou présentait ainsi une cinquantaine de colonnes formées par les racines descendant du tronc primitif, et qui semblaient l'aider à supporter l'immense dôme de verdure, à l'ombre duquel les voyageurs purent goûter un peu de fraîcheur.

Enfin, le 22 février dans l'après-midi, Mage, Quintin et leur petite escorte, tournant N'Yamina, vinrent presque sur la berge du Niger. On était au plein moment de la sécheresse ; aussi le fleuve ne présentait pas cette nappe immense dont l'aspect avait tant frappé Mungo-Park. Il mesurait à peine 600 mètres de largeur.

Après s'être rassasiés de la vue de ce spectacle qui pour eux était déjà une récompense de tant d'efforts accomplis, de tant de fatigues subies, les voyageurs firent leur entrée dans N'Yamina.

Cette ville, quoique bien déchue, était encore

une des plus importantes du bassin du Niger. La majorité de ses habitants étaient des Sarrakhollé, gens pour qui le commerce était l'unique préoccupation, gens pacifiques, ayant l'horreur de la guerre, et qui, lorsque el hadj Omar s'était avancé à la tête de son armée conquérante, lui avaient dit : « tu peux nous couper le cou, tu peux prendre nos richesses, nous te payerons l'impôt, nous te reconnaîtrons pour roi, nous ferons tout ce que tu voudras, tout, excepté la guerre; nous, nos pères et les pères de nos pères ne l'avons jamais faite et nous ne la ferons pas. »

Loin d'assurer leur repos, cette lâche déclaration avait livré les habitants de N'Yamina aux pillages des Talibé d'el hadj, qui vivaient à leurs dépens sans les défendre contre les attaques des Bambara du Bélédougou. Ces derniers, ayant appris la révolte de Sansanding, cherchaient à soulever les Sarrakhollé de N'Yamina ou à prendre pied dans cette ville, afin de couper les communications du roi de Ségou avec le Kaarta.

« Aussi cette ville, dit Mage, où arrivaient et d'où partaient chaque jour des caravanes qui se dirigeaient vers Tichit, Bouré, Sierra-Léone, Kankan, Tangrela; cette ville, la rivale, l'émule de Sansanding, est, aujourd'hui même, triste, découragée, sans chef, en proie aux factions. On n'y vit pas, on y meurt de frayeur, et son spectacle, dont je m'étais fait une joie à l'avance, me combla de tristesse.

« Les trois quarts de la ville sont inhabités, les

maisons désertes tombent en ruine, leur toiture a servi à allumer les feux de bivouac de l'armée conquérante, et elle n'a pas été rétablie [1]. »

Comme dans toutes les villes du Soudan, on voyait à N'Yamina des huttes rondes, quelques maisons à terrasses, des rues étroites, des places de toutes formes sillonnées d'énormes trous d'où l'on avait extrait la terre pour construire les maisons et qui servaient de dépôt d'immondices.

Malgré l'état de décadence de N'Yamina, le marché ordinaire et surtout le grand marché, qui a lieu une fois par semaine, était encore fréquenté. Les paiements s'y effectuaient généralement avec des cauris. En effet, tandis que dans le bassin du Sénégal, la monnaie d'échange habituelle est la guinée, dans le bassin du Niger, c'est le cauri. Le cauri est une petite coquille qu'on recueille dans la mer des Indes, principalement autour des Maldives, et que les navires transportent, par chargements entiers, sur la côte de Guinée. La valeur relative du cauri est très variable suivant les localités, la facilité des communications, etc. ; tandis qu'à Bammakou on en a 2,000 pour une pièce de 5 fr. en argent, à N'Yamina, pour la même somme, Mage s'en procurait 1,500, et Lenz, à Tombouctou (en 1880), 5 à 6,000. A ce sujet, Mage, dans son ouvrage, expose le système de numération employé par les Bambara pour compter les cauris.

1. *Op. cit.*, p. 185.

« On les compte par 10, et il semble tout d'abord que le système de numération soit décimal ; mais on compte 8 fois 10 = 100 ; 10 fois 100 = 1000 ; 10 fois 1000 = 10,000 ; 8 fois 10,000 = 100,000 ; ce qui fait que 100,000 n'est, en réalité, que 64,000, que 10,000 n'est que 8,000 ; que 1,000 n'est que 800 et que le 100 n'est que 80 ; mais l'habitude fait que l'on arrive à compter assez rapidement même dans ce système [1]. » Il y a là une erreur. La numération des Bambara est certainement octésimale, par intermittence, tout au moins en ce qui concerne le comptage des cauris ; mais, contrairement à ce que dit Mage, 10 fois 8 signifie 80 et non 100 ; en d'autres termes, les Bambara ont des expressions qui veulent dire 100, 1000, 10,000 etc. (ils disent 80 + 20 = 100 ; le grand 80 (800) + 2 fois 80 + 40 = 1,000 etc.), et si l'on achète 100 kola à un Bambara, il vous en donnera réellement ce nombre et non 80.

Outre le cauri, on emploie aussi, comme monnaie dans le Soudan occidental : la barre de sel ou bafal (dimensions ordinaires 1^m,00 — 0,35 — 0,12) qui vaut à Bammakou de 40 à 50 fr. ; le gros d'or qui vaut 10 francs environ, et enfin le captif, dont le prix varie suivant son âge, son sexe, les services qu'il peut rendre comme travailleur ou comme reproducteur, si c'est une femme. On paye un cheval, par exemple, cinq captifs et un quart ; il est bien entendu que l'appoint se fait en cauris, en barre de sel ou de toute autre façon.

1. *Op. cit.*, p. 191.

Le 26 février, la mission quittait N'Yamina. Elle s'était embarquée sur deux pirogues, semblables, quant à la construction, à celles que décrit René Caillé, mais de petites dimensions ; elles mesuraient environ dix mètres de long et un mètre de large. C'est sur ces frêles embarcations que se fit le voyage de N'Yamina à Ségou ; la distance qui sépare ces deux villes est d'environ quatre-vingt-dix kilomètres ; on mit quarante-huit heures à la parcourir. Les pirogues étaient dirigées chacune par un patron et deux piroguiers qui se relayaient à chaque village où on s'arrêtait. Ce service de relais avait été organisé par el hadj Omar pour les besoins de son administration, mais il paraît qu'il existait depuis longtemps sur le Niger.

La navigation se faisait à la perche ; il était rare que le chenal fût assez profond pour exiger l'emploi de la pagaie ; par contre les pirogues eurent à franchir plusieurs gués sur lesquels la hauteur d'eau n'était que de $0^{m},50$ environ ; il ne faut pas oublier qu'on était aux basses-eaux. Quant à la vitesse du courant, elle variait avec la largeur du fleuve, encombré en certains endroits par d'immenses bancs de sable, coupé par des îles boisées, ou bien s'épanouissant sur de larges espaces ; cependant cette vitesse dans les endroits les plus resserrés atteignait à peine deux nœuds.

Pendant le voyage, Mage relevait les villages sur les deux rives et dressait une carte du fleuve dont l'exactitude a été reconnue lors de l'exploration récente de la canonnière *le Niger*.

Enfin, le 28 février 1864, la mission débarquée tout d'abord en face de Ségou pour attendre les ordres d'Ahmadou, était transportée bientôt sur la rive droite du Niger, et au milieu d'une foule énorme, curieuse et sympathique arrivait jusqu'au palais ou plutôt jusqu'à la maison fortifiée d'Ahmadou, le fils et le successeur d'el hadj Omar, et y pénétrait aussitôt. Ahmadou, entouré d'un petit nombre d'intimes, tous gens influents du pays, était assis dans une grande cour, sous une véranda en paille; une cinquantaine d'esclaves armés, habillés de tous les costumes possibles, formaient sa garde. C'est dans cet appareil peu imposant qu'il reçut les envoyés du gouverneur du Sénégal.

Avant de poursuivre le récit des faits et gestes de la mission, donnons, d'après les renseignements fournis par Mage, un portrait moral et physique de ce roi africain, de cet homme remarquable à qui on ne peut méconnaître de réelles qualités de gouvernement.

Ayant reçu de son père, en héritage, un immense empire fondé par la guerre et la terreur et qu'on aurait pu croire éphémère, il a su, depuis près de vingt-cinq ans, se maintenir au pouvoir, malgré la rébellion des peuples soumis par el hadj Omar, malgré les révoltes ou le mauvais vouloir de ses propres frères, ses vassaux, mis à la tête des différentes provinces de son empire.

Par les armes et plutôt par la politique, par la cruauté, la perfidie ou l'astuce, il a su résoudre

bien des difficultés, triompher de bien des résistances, et si, aujourd'hui, les régions sur lesquelles s'étend son influence sont bien réduites, si son autorité est amoindrie, méconnue par beaucoup de ses anciens sujets, il n'en reste pas moins, dans le Soudan, comme le représentant d'un principe que nous devons fortifier tout en cherchant à en modifier l'application, celui de l'organisation, de la stabilité dans le gouvernement autonome des indigènes.

Ahmadou, l'aîné des fils qu'el hadj Omar eut de différentes femmes, avait pour mère une esclave du Haoussa nommée Fatma, achetée par le pèlerin à son retour de la Mecque. Il naquit en 1833. C'était donc un homme de trente ans, mais qui paraissait plus jeune que son âge, à l'époque où Mage le vit. « Assis, dit ce dernier, il paraissait petit, il est plutôt grand, et il est bien fait. Sa figure est très douce, son regard calme, il a l'air intelligent... Il bégaye un peu en parlant, mais il parle bas et très doucement. Il a l'œil grand, le profil du nez droit, les narines peu développées. Son front est haut et assez large, ce qu'il a de plus laid, c'est sa bouche dont les lèvres sont un peu retroussées, ce qui, avec le menton fuyant, est un trait de la race nègre. La couleur de sa peau se rapproche de celle du bronze ; elle est plutôt rouge que noire.

« Il tenait ordinairement à la main un chapelet, dont il défilait les grains en marmottant pendant les intervalles de la conversation... »

Quant au côté moral de cette physionomie, le capitaine Piétri l'a esquissé ainsi qu'il suit : « Ahmadou n'avait hérité ni du génie audacieux de son père, ni de son prestige sur les Toucouleurs. Il n'avait aucune des qualités brillantes qui pouvaient séduire des hommes rompus au métier de la guerre, et lancés depuis quinze ans dans une vie d'aventures et de dangers. Ahmadou avait près de trente ans à la mort de son père, et il ne s'était jamais distingué par sa bravoure, ni par aucune action d'éclat. Il était, il est encore profondément dissimulé et d'un esprit indécis ; son père l'aimait à cause de sa connaissance des hommes, de son jugement mûr avant l'âge, de son habileté politique et de l'administration économe des biens qu'il lui avait confiés. Le roi de Ségou n'était donc pas l'homme des courses avantureuses ; il devait tout au plus se borner à conserver intact l'empire qui venait d'être fondé. Mais il n'avait pas l'esprit d'organisation et de prévoyance que demandait une tâche aussi difficile [1]. »

Les côtés saillants du caractère d'Ahmadou sont, en effet, l'indécision et la dissimulation ; Mage et Quintin l'apprirent à leurs dépens. Venus pour traiter avec el hadj Omar, dès leurs premiers entretiens avec Ahmadou ils manifestèrent éner-

1. *Les Français au Niger. Voyages et combats*, par le capitaine Piétri. 1885, Hachette, éditeur. Cet ouvrage est une suite de récits détachés, écrits de verve, donnant une peinture fidèle des mœurs et du pays. C'est sous une forme anecdotique un livre plein d'enseignements de tous genres.

giquement le désir d'être conduits auprès de lui. Ils pensaient ne rester que quelques jours à Ségou, le temps d'organiser une escorte pour les accompagner dans le Macina ; ils y restèrent vingt-sept mois (28 février 1864-6 mai 1866), et, finalement, ne virent pas le prophète, qui, du reste, dans cet intervalle, avait péri dans une révolte du Macina, à Hamdallahi.

A toutes les demandes de Mage de le laisser partir pour Hamdallahi ou pour Saint-Louis, Ahmadou ne répondit jamais franchement. Tantôt il employait la douceur, couvrant sa duplicité du masque de l'intérêt, et priant l'envoyé du gouverneur d'attendre que la guerre du Macina fut terminée, que les routes fussent devenues sûres ; disant que s'il arrivait du mal aux Français, el hadj serait bien en colère ; qu'il attendait une armée de Nioro pour écraser les Bambara révoltés qui coupaient ses communications avec le Kaarta et avec le Macina ; que lui-même allait se mettre à la tête de l'armée de Ségou pour rejoindre son père, ou que celui-ci allait arriver. Tantôt il refusait de recevoir Mage, il boudait ; ou bien s'il le recevait, il prétextait des affaires importantes pour ajourner l'ordre de départ ; il donnerait la réponse définitive après la fête du Cauri, ou après celle de la Tabaski, ou après l'expédition qu'il allait entreprendre. Il le priait de prendre patience, il lui faisait des promesses vagues : ché Allaho (si bon Dieu voulait) tu partiras dans deux mois, dans quatre mois, etc... Quel était le but que poursui-

vait Ahmadou en retenant aussi longtemps la mission française ? il est bien difficile de le discerner.

Quant au traité qu'était venu chercher Mage, les modifications introduites par Ahmadou en détruisaient la portée et le rendaient difficilement acceptable. Du reste, il ne fut pas ratifié par le gouvernement français.

Pendant le long séjour forcé qu'ils firent à Ségou, Mage et Quintin recueillirent des informations de tous genres sur le pays et ses habitants. Quintin fit des études ethnographiques et de linguistique très approfondies.

Dans le journal de Mage, mine de renseignements des plus riches, nous trouvons, tout d'abord, une histoire détaillée d'el hadj Omar et de la fondation de l'empire des Toucouleurs.

Dans une précédente relation, celle du voyage d'Alioun-Sal, on a déjà trouvé une esquisse de cette histoire. Aussi nous bornerons-nous à extraire, de celle donnée par Mage, un seul épisode, celui de la bataille de Saéval qui, mieux qu'un nouveau résumé, met au jour la persévérance, l'énergie, le courage et l'audace d'el hadj Omar, qualités et vertus qu'il avait au suprême degré et qu'il sut communiquer à ses partisans. L'homme, qui, comme on va le voir, vainquit à Saéval, avait vu, cinq ans auparavant, tous ses efforts se briser contre un petit fort défendu par une dizaine de Français, et secouru à temps par 250 tirailleurs conduits par le gouverneur Faidherbe.

A peine maître de Ségou, el hadj Omar avait eu à lutter contre les Bambara ou les Poul, qui, du Macina, venaient guerroyer vers le sud. Ahmadi-Ahmadou, le petit-fils d'Ahmadou-Labbo, le fondateur du Macina, auprès duquel le roi détrôné de Ségou était venu chercher asile, avait levé contre le prophète l'étendard de la révolte ; el hadj Omar résolut de marcher contre lui.

« Il annonça le départ de l'armée, et dix jours après le Cauri de 1862, c'est-à-dire le 13 avril, il quitta Ségou, et, opérant avec l'activité que nous lui avons toujours vu déployer, il parvenait, la même année, à faire la fête de Tabaski[1] (fête des moutons), à Hamdallahi.

« En quittant Ségou, el hadj, suivi de ses fils Mackiou, Adi, Maï, Mountaga, de quelques enfants en bas âge et de quelques-uns de ses neveux, entre autres de Tidiani, fils d'Alpha Ahmadou, son frère, et de Seïdou Abi et Ibrahim Abi, fils de Tierno Boubakar, le plus jeune de ses frères aînés, alla camper près de Dougasssou, village qu'il avait fait occuper par les Talibés, ainsi que Bamabougou, Koghé et les villages riverains, tels que Mbébala et Banancoro. Il y a près du village de Dougassou un lac nommé Déba ; ce fut là qu'il s'établit pour organiser son armée.

« Il prit avec lui les meilleurs chefs : Alpha Oumar Boïla, Alpha Ousman, Mahmady Sidy, Yanké, Mahmady Yoroba, et nombre d'autres,

1. La Tabaski tombe aux environs du 25 juin.

tous morts aujourd'hui. Il réunit trente mille hommes, tant Sofas que Talibés, ne laissant à Ségou que quinze cents Talibés et un certain nombre de Djawaras, de Massassis, c'est-à-dire de quoi défendre la ville. Il descendit alors au sud, passa le Bakhoy et cheminant à travers les broussailles sans s'arrêter, passant en vue de Touna, il vint, par une marche continue et rapide, à Konihou. Là Balobo l'attendait, et il y eut un choc meurtrier; mais l'armée du Macina ne put tenir contre la fusillade, et Balobo fut obligé de se replier sur Jenné, où se trouvait Ahmadi-Ahmadou avec une grosse colonne de troupes. Ce dernier, en apprenant cette nouvelle victoire d'el hadj, ne put cacher son mécontentement; il traita fort mal son oncle Balobo, lui reprochant d'avoir eu peur, et disant : « Moi, je n'aurais pas reculé, je me serais fait tuer. » Et immédiatement il fit battre le tam-tam de guerre et il sortit en personne avec toute l'armée. Il rejoignit el hadj à Saéval sur les bords du Bakhoy. El hadj avait bien rangé son monde pour se défendre, car il ne voulait pas attaquer. En effet, l'armée du Macina se précipita sur les Talibés; les terribles lanciers maciniens, le chapeau sur les yeux pour n'être pas effrayés par le feu des fusils, se précipitaient, chargeant côte à côte comme de vieux bataillons et avec un ensemble admirable; mais mis en déroute par les décharges à bout portant des fusils d'el hadj, ils ne parvenaient pas à faire brèche dans les rangs épais des Talibés : les morts tombaient sur les

morts, la victoire demeurait indécise. On se battit ainsi toute la journée et la plus grande partie de la nuit. Alors Ahmadi-Ahmadou, ne parvenant pas à ébranler l'armée d'el hadj, résolut de l'affamer. Disposant de forces très-considérables, plus de cinquante mille hommes, il cerna l'armée du marabout, groupée très serrée en cercle. Fatale résolution, qui lui fit perdre son pays !

« En effet, el hadj avait, dans les vingt-quatre heures de combat, épuisé ses balles ; il avait bien de la poudre, mais les balles manquaient, et si le combat eût continué, c'en était fait de l'armée conquérante. Il employa activement le répit qu'on lui donnait, et pendant cinq jours et cinq nuits, les forgerons n'arrêtèrent pas [1].

« On avait trouvé du fer à Poremane, on fabriqua dix mille balles par jour. Le cinquième jour, el hadj fit palabre et déclara qu'il allait se mettre en route et que le lendemain (si bon Dieu voulait, ché Allaho), il coucherait à Hamdallahi. Personne n'y croyait ; mais el hadj était décidé à jouer le tout pour le tout; depuis plusieurs jours, on jeûnait quoiqu'on eût un troupeau de bœufs ; il les fit tous abattre, et chacun put manger à son appétit.

« Ce qu'on ignorait dans l'armée, c'est que, pendant la nuit, un des chefs d'Ahmadi-Ahmadou était venu se rendre à el hadj, et que celui-ci l'ayant

1. Les forgerons accompagnent toujours les armées pour réparer les fusils, faire des balles. Ils emportent leurs outils à bras ou sur la tête.

accusé d'être un espion, il était monté sur un arbre et avait indiqué la disposition du campement des Maciniens, l'endroit où étaient le roi et les principaux chefs. Aussi, au jour, el hadj appela ses chefs, dressa aussitôt son plan de bataille, chargeant telle ou telle compagnie d'attaquer tel ou tel point, et se réservant d'attaquer lui-même Ahmadi-Ahmadou, à la tête des Torodos. A six heures du matin, les dispositions étaient prises. Et, chose qui montrait sa confiance, el hadj fit mettre les canons et leurs affûts sur le dos des chameaux, disant que, ché Allaho, cela ne servirait pas. Puis, le signal de l'attaque ayant été donné, il s'avança en personne : les Torodos formaient son avant-garde ; il venait ensuite avec les poudres et ses Sofas, son diomfoutou [1], puis les femmes et sa smala, et enfin une compagnie de Sofas et ses Haoussankés (Haoussanis). Ahmadi avait vu le mouvement et se préparait de son côté : il avait mis sa cavalerie en arrière et l'infanterie couchée en avant.

« El hadj avançait toujours, défendant de tirer, malgré la fusillade des Maciniens et la grêle de traits, de flèches, de sagayes qui pleuvait sur ses hommes ; enfin, quand il ne fut plus qu'à cinquante pas, les Maciniens ayant fait une nouvelle décharge, el hadj leva les mains en l'air, et d'une voix puissante s'écria : Awa ! Awa ! (en avant ! en avant !). Le choc eut lieu, violent, irrésistible.

1. Les Talibé du Diomfoutou sont ceux qui sont spécialement attachés à la garde du roi.

L'infanterie du Macina fut culbutée ; plus de la moitié de la cavalerie prit la fuite, mais Ahmadi-Ahmadou ne bougea pas. Quand il vit que ses efforts ne pouvaient rallier l'armée, pleurant de rage et entouré de ses fidèles, il s'élança en avant, faisant une terrible charge. Semblable au lion qui, blessé mortellement, effraye encore ses ennemis et, dans les derniers moments de son agonie, fait de nombreuses victimes, Ahmadi-Amadou, blessé à la poitrine et un bras cassé par une balle, faisait pleuvoir la mort sous ses coups. Pénétrant au milieu des rangs des Talibés, il planta trois lances dans la poitrine de trois chefs, disant : « Pour mon grand-père, pour mon père et pour moi ! » C'étaient, en effet, les lances de sa famille, héritage précieusement gardé dont il s'était armé pour ce combat suprême.

« Tant d'héroïsme devait être vain. Il ne lui restait plus qu'une poignée d'hommes ; il fallut fuir, plutôt entraîné par son cheval que de son propre gré, et telle était la frayeur de ceux qui avaient été témoins de ses hauts faits, que personne n'osa le poursuivre. Aujourd'hui encore, on ne parle pas sans respect de ce roi aussi brave que malheureux.

« Quand on songea à le poursuivre, ses hommes l'avaient jeté dans une pirogue, et il échappait, porté par les eaux rapides du Bakhoy.

« El hadj ramassa ses blessés, enterra ses morts et continua à s'avancer. A quatre heures et demie du soir, il campa devant Hamdallahi, immense

ville sans fortifications que sa population avait abandonnée. Le lendemain matin, on entrait s'y loger. Ce fut dans l'ordre suivant : le Gannar, compagnie du pavillon blanc; les Irlabés, au pavillon noir ; le Toro, au pavillon blanc et rouge, et enfin el hadj et son monde, qui allèrent occuper la maison du roi. El hadj alors défendit de poursuivre les Maciniens ou de leur faire aucun mal, disant que c'étaient des musulmans, qu'ils lui reviendraient et qu'il n'avait eu affaire qu'à Ahmadi-Ahmadou. Seulement, sur les indications qui lui furent données, il envoya Alpha-Oumar avec une armée à la poursuite de cet infortuné prince, pendant qu'une autre colonne de Sofas le cherchait d'un autre côté, sous les ordres du nommé Naréba Moussa. On ne tarda pas à le rejoindre ; il fuyait du côté de Tombouctou avec quatre pirogues, dont l'une contenait sa mère, sa grand'-mère avec leurs biens ; la deuxième, sa propre fortune et les livres de son père et de son grand-père ; la troisième, les chefs et ceux de sa famille qui le suivaient. Dans la quatrième, il était seul avec quelques serviteurs.

« Dès qu'il vit qu'il était prisonnier, il se voila la face et dit qu'il préférait être tué tout de suite que de retourner voir el hadj. On le mit alors sous bonne escorte et on le fit remonter jusqu'à Mopti (Isaaca de Caillé). Pendant ce temps, un courrier allait prévenir el hadj de cette prise importante. La réponse ne se fit pas attendre, et on lui coupa le cou. Quant à Ali, le roi détrôné de

Ségou, il tomba aussi au pouvoir d'el hadj, qui, cette fois, eut un moment de clémence et se borna à le mettre aux fers.

« Trois jours après son entrée à Hamdallahi, tout le Macina, chefs en tête, venait faire sa soumission à el hadj qui se trouvait ainsi maître de la plus vaste étendue de territoire qu'un chef nègre ait jamais eue en son pouvoir. De Médine à Tombouctou et de Tengrela au désert, tout était soumis à sa loi. »

Dans son journal, presque à chaque page, Mage nous fait pénétrer dans la vie intime des noirs de Ségou, des chefs, des personnages influents, du Sultan lui-même ; il nous fait assister à la comédie, quelquefois au drame, que jouent autour du monarque africain, ses ministres, ses courtisans, ses griots ; il nous initie *aux intrigues de palais* qui, quoique ayant pour théâtre des huttes ou de misérables maisons de terre, n'en sont pas moins vives et passionnées. Qu'il s'agisse d'une filière d'ambre, d'un boubou loma ou d'une province, les convoitises sont aussi ardentes, les moyens pour l'obtenir aussi perfides ou aussi cruels. La cour du roi de Ségou, sauf la couleur locale, ne nous paraît pas différer sensiblement de celle d'un monarque européen.

L'ouvrage de Mage ne contient pas de descriptions détaillée de la ville même de Ségou ; il se borne à indiquer le chiffre approximatif de la population qui était alors d'environ 10,000 habitants. En revanche, il donne l'histoire du royaume de

Ségou, document intéressant, dont la notice qui précède ce livre contient quelques extraits.

Mage pendant son long séjour à Ségou, eut l'occasion d'assister à plusieurs expéditions guerrières dirigées par Amadou, en personne, contre les Bambara révoltés. Pendant que les Poul du Macina, qui avaient trouvé un appui moral chez les Beckay de Tombouctou, luttaient contre el hadj Omar, l'isolaient de Ségou et le bloquaient dans Hamdallahi, les Bambara du Kaminiandougou, du Samanadougou et des pays riverains du Niger jusqu'à Bammakou, qui avaient des intelligences avec les Poul du Macina, tentaient aussi de reconquérir leur liberté perdue et de secouer le joug tyrannique des Toucouleurs. Ces tendances se manifestaient tout d'abord par des insurrections locales, des soulèvements de villages contre les percepteurs d'impôts d'Ahmadou, puis peu à peu les bandes de Bambara, fuyant leurs villages incendiés, se groupèrent autour de quelques chefs, et arrivèrent à former des corps qui tenaient la campagne et venaient piller les localités voisines de Ségou.

C'était au commencement de 1863 qu'avaient eu lieu les premiers soulèvements ; à la fin de cette même année, la situation était devenue plus critique pour Amadou par suite de la révolte de Sansanding et de l'échec subi par l'armée de Ségou contre ce grand village. Au mois de février 1864, c'est-à-dire au moment où Mage arrivait à Ségou, une armée de Toucouleurs s'était encore fait battre

devant Sansanding ; puis Mage, dans le courant de l'année, eut connaissance des expéditions dirigées contre les villages de Fogni, de Tocoroba, et d'autres encore, dans lesquelles les Toucouleurs furent tantôt vainqueurs, tantôt vaincus.

Après chaque succès, Ali, le bourreau d'Ahmadou, avait fort à faire. Les Bambara faits prisonniers étaient décapités et le champ des suppliciés regorgeait de cadavres que les grands vautours se disputaient.

Au mois de février 1865, la présence de l'armée de Mari, le plus actif des chefs Bambara, ayant été signalée près de Toghou, village situé à 40 kilomètres à l'est de Ségou, Ahmadou fit savoir qu'il allait marcher contre lui à la tête de son armée.

Mage, qui fut autorisé à l'accompagner, raconte avec détails cette expédition; nous ne donnerons qu'un extrait de sa relation, le récit d'une scène curieuse et bien caractéristique qui précéda la marche sur Toghou.

« Le lundi, 30 janvier, nous fûmes réveillés, comme d'habitude, par la musique de Fali, et presque aussitôt, malgré l'heure matinale, Ahmadou commença un palabre avec les Talibés. Ce fut d'abord la répétition du palabre de la fête du Cauri ; mais, après la lecture, il leur reprocha de ne pas se battre, leur rappelant tout le bien qu'ils avaient reçu de son père et de lui ; leur disant que, depuis le départ de son père ils ne faisaient rien ; que les Sofas se battaient ainsi que les Toubourous,

et qu'eux se reposaient ; que s'ils avaient agi de la sorte avec son père, ils n'eussent pas pris le pays qu'ils ont conquis. Puis après, il invita chaque compagnie à nommer cent hommes intrépides pour marcher en avant. Cela se fit sans peine, et alors Ahmadou, continuant son palabre, commença à demander la restitution des Kouloulous (objets pillés à la guerre et soustraits au partage général), disant qu'il fallait, si l'on mourait, aller vers Dieu les mains vides du bien de ses frères. Cette opération fut longue ; personne ne se décidait à parler. Enfin, lentement, très lentement, on en vit se lever : l'un restituait un pagne, l'autre une peau de bouc pour l'eau, un couteau, un chapelet ; enfin, l'un avoua un fusil qu'il avait vendu cinq mille cauris, disant que, s'il était tué il avait un esclave qui représenterait plus que cette valeur, un autre avoua un captif qu'il avait mangé ; ce fut du moins ce qu'il répondit quand Ahmadou lui demanda ce qu'il en avait fait.

« Cette scène était vraiment curieuse, et elle dura longtemps. Une fois terminée, Ahmadou alla à chaque compagnie s'assurer lui-même du nombre d'hommes, qu'on comptait par les fusils mis en rang, par terre, à côté les uns des autres. Il assigna à chacune des grandes compagnies son campement pour la nuit, afin qu'on fût prêt à partir au premier signal. Puis il retourna faire un nouveau palabre avec les Sofas, qu'il venait de voir faire de la fantasia, ayant à leur tête Aguibou, son frère, qui défilait en caracolant sur le beau cheval

d'Arsec, le chef de Sofas, garde-magasin, cuisinier, barbier d'Ahmadou et bourreau à l'occasion [1].

« Aux Sofas, il ne fit pas de longs discours. Il leur dit qu'il comptait sur eux ; il leur rappela ses bienfaits et ceux de son père, les cadeaux qu'ils recevaient de lui, leur recommanda de ne pas s'arrêter à piller, mais de se battre jusqu'à ce que la victoire fut complète ; il leur dit qu'il voulait s'avancer jusqu'à dix pas de l'ennemi sans tirer, et leur recommanda d'avoir soin de mettre beaucoup de poudre et dix balles dans chaque canon de fusil, et de ne jamais reculer.

« A ce moment du palabre, un Talibé se présenta. Il s'avança aux deux tiers du rond formé par les Sofas accroupis, et là, debout, appuyé sur son fusil, il demanda à parler aux Sofas de la part des Talibés. C'était un grand Fouta Diallonké présentant un type Peulh passablement pur; sa couleur était assez claire, sa pose était digne. Il prit la parole, et, d'une voix très nette, salua les Sofas et leur dit : « Demain nous allons marcher au combat. Sofas ! les Talibé m'envoient vous dire que demain, si l'on rencontre l'ennemi dans la plaine, ils vous montreront comment on doit le combattre et le chasser ; si on l'attaque derrière des murailles, ils vous apprendront à les escalader. » Puis, ce défi porté, il resta immobile et calme au milieu d'un cercle bruyant,

1. Ce cheval gris-pommelé, d'une belle taille, avec une forte encolure et un large poitrail, réalisait l'idée que je me fais du cheval de guerre du temps des croisades.

qui, à ces paroles, s'était levé furieux et gesticulant.

« Ahmadou, à grand'peine, rétablit le silence et l'ordre, et jeta un peu de calme sur les passions haineuses qu'on venait de surexciter; car il ne faut pas oublier qu'entre Sofas et Talibés, bien que servant la même cause, le même homme, il y a une haine immense.

« Puis, dès que le silence fut complet, il répéta ses instructions et donna la parole aux chefs des Sofas pour répondre au défi de Tierno-Moussa. Le premier qui parla fut le jeune Fali, le Sofa le plus brave, prince et fils de roi, élevé à côté d'Ahmadou après la mort de son père. Il avait toujours vécu dans le luxe et le bien-être ; malgré cela, il n'était pas obséquieux pour son maître ; il le servait, mais, comme je l'ai déjà dit, ne paraissait pas l'aimer ; et Ahmadou ne s'y trompait pas, car un jour Aguibou me dit : « Crois-tu que Fali oublie que mon père a tué le sien ? »

« Fali se leva, à côté d'Ahmadou, avec son air nonchalant, la tête couverte d'un bonnet rouge, le corps habillé d'un boubou de mousseline blanche. Il se redressa lentement, et, appuyé sur son fusil, il dit :

« Salut aux Talibés ! Je ne leur dis qu'une chose : ils ont menti ! » Puis il se rassit.

« Ce fut alors à Yougoucoullé de parler. C'était un vieux Sofa qui avait fait toutes les guerres. Il portait un de ces grands chapeaux de paille du pays, dont toutes les pailles, réunies au sommet

sans être tressées, forment un immense plumet. Ses boubous étaient ramassés dans sa ceinture comme en temps de guerre ; il portait toutes ses armes et était couvert de grisgris. Il parlait avec calme ; son attitude était magnifique.

« Talibés, dit-il, je vous salue, j'ai bien entendu vos paroles : vous avez raison, et ce n'est pas aux esclaves à parler autrement que leurs maîtres. Je ne vous contredirai pas. Vous savez cependant que souvent, dans un combat, un homme en prend un autre plus brave que lui.

« Moi, quoique esclave, j'ai fait toutes les guerres d'el hadj, depuis Dinguiray jusqu'à Ségou. Partout je me suis bien battu, et personne n'a pu dire qu'il m'avait vu reculer. Talibés, nous allons nous battre demain ; je ne vous dis qu'une chose : celui qui me verra reculer, ne verra pas la lune ce soir ! »

« Après plusieurs discours de ce genre, le palabre fut rompu, et Ahmadou alla palabrer avec les Toubourous. Après eux, il parla aux Peuls, puis aux Djawaras et, à quatre heures seulement, rentra dans son gourbi, et, comme la veille, reçut toute la soirée des visites, répondant à tout, s'occupant de tout avec une activité vraiment merveilleuse, surtout de la part d'un homme habitué à la mollesse. »

L'expédition se termina par la prise de Toghou, la défaite complète des Bambara qui perdirent plus de 2,500 tués et 3,500 prisonniers. Quelques-uns de ces derniers, les plus marquants, furent exécutés sur le champ de bataille par Ali le bour-

reau. L'armée d'Ahmadou n'avait eu que 100 morts et 200 blessés

Deux mois après, au commencement d'avril, les troupes d'Ahmadou sortirent de Ségou et se dirigèrent du côté de Tenenkou, village de la rive droite du Niger, situé en amont de N'Yamina, dont la garnison toucouleur était constamment inquiétée et même entourée par les Bambara. Mage et Quintin, après un semblant de résistance de la part d'Ahmadou, obtinrent encore de suivre l'armée dans cette nouvelle expédition.

« Notre marche, dit Mage, longeait le fleuve à quelque distance dans l'intérieur ; nous passions à côté des villages pouls et nous apercevions sur notre droite les différents villages du bord de l'eau. La chaleur devenait écrasante, et, à neuf heures du matin, tout le monde tirait la jambe, lorsque notre route vint rejoindre le bord du fleuve afin de permettre à chacun de boire à sa soif.

« Nous ne fîmes halte que vers trois heures et demie ; nous étions à Fogni et je pouvais juger par les squelettes et les ossements blanchis qui jonchaient la plaine, par les crânes qui roulaient sous les pas de nos chevaux, combien grand avait été (l'année précédente) le massacre des Bambara. Cet immense village, qui se composait de trois tata séparés, n'était plus qu'une ruine au milieu de laquelle s'élevaient quelques huttes en paille, habitées par des Djawara, qu'Ahmadou y avait envoyés pour repeupler

cette étape naturelle de la route de N'Yamina[1]. »

Citons encore la description que donne Mage de cette région riveraine du Niger : « Le pays offrait le même aspect que la veille ; une grande plaine limitée au sud par une chaîne de collines, qui semblaient s'élever à mesure que nous avancions vers l'ouest ; les grands espaces cultivés n'étaient plantés que de Schés (Karités), dont quelques-uns étaient d'une taille remarquable ; ils atteignaient jusqu'à quarante centimètres de diamètre en dessous des branches ; autour du village nous avions vu, comme à l'ordinaire, quelques benteniers et des kads, arbres de la famille des légumineuses, dont la graine sert à l'engrais des bestiaux. Dans les broussailles, assez clairsemées d'ailleurs, on trouvait différents fruits sur lesquels on se précipitait. Ils sont, en général, mauvais, mais quand on a bien faim, on est heureux de les avoir, et l'acidité de quelques-uns ne laisse pas d'être agréable.

« Mais, ce qui dominait, c'était le gibier. Comme l'armée occupait une grande largeur, elle le rabattait en quelque sorte ; les perdrix et pintades, quand elles ne fuyaient pas vers l'ouest, ne tardaient pas à être cernées ; elles s'envolaient pour aller tomber dans une broussaille, où elles étaient bientôt prises vivantes, et nous en avons vu qui ont été forcées à la course par de jeunes Talibés. Les lièvres, par

1. *Op. cit.*, p. 458.

un préjugé musulman ou autre, étaient respectés ou plutôt méprisés; mais ce qui m'attirait et m'enchantait, c'était la chasse aux biches et aux antilopes. En les voyant se lever à quelques pas de nous, nous les poursuivions et la plupart étaient forcées [1]. »

Le 7 avril, on arrivait en vue de Dina, gros village fortifié, occupé par les Bambara, et le tabala battant, les colonnes se précipitèrent à l'assaut. Les Bambara se défendirent avec courage ; l'action avait commencé vers huit heures et demie du matin ; ce ne fut qu'à la nuit que les assaillants purent s'établir dans le village évacué par les défenseurs.

Dès le premier assaut, les Talibé étaient parvenus presque dans Dina ; mais à peine entrés, ils s'étaient enfuis, en proie à une panique incompréhensible ; trois fois ce même fait se reproduisit, et Ahmadou avait réuni les principaux chefs pour délibérer sur la situation, quand la retraite des Bambara termina heureusement cette opération mal engagée.

Après la prise de Dina, l'armée d'Ahmadou poursuivit sa route dans la direction du sud-ouest afin de pacifier le pays ; cela consistait à piller les villages soupçonnés d'avoir des intelligences avec les Bambara, à brûler ceux qui étaient abandonnés, à incendier les approvisionnements qu'on pouvait découvrir ; à Koulikoro, on brûla 3,000 ki-

1. *Op. cit.*, p. 459.

logrammes de coton. L'avant-garde avait poussé jusqu'à Manabougou, mais le gros de l'armée s'arrêta à Koulikoro, où elle traversa le Niger à gué. On revint alors vers N'Yamina en suivant la rive gauche du fleuve, pillant et détruisant tous les villages sur la route. L'armée repassa le Niger près du village de Mignou et rentra à Ségou.

Sansanding révolté gênait les communications de Ségou avec le Macina et servait en quelque sorte de base d'opérations, de point d'appui à l'armée du chef Bambara Mari, dans ses expéditions contre les Toucouleurs. Aussi Ahmadou se décida à marcher contre cette ville avec toutes les forces dont il pouvait disposer. Mage ne donne pas l'effectif de l'armée qui vint investir Sansanding ; on peut sans exagération, en tenant compte de données récentes, l'évaluer à une dizaine de mille hommes. Cette armée comprenait des Talibé et des Sofa partagés en compagnies qui se groupaient, au moment de l'attaque, en un certain nombre de colonnes sous des pavillons de couleurs différentes. Ainsi les Talibé Irlabé avaient un pavillon noir ; les Talibé du Toro un pavillon rouge et blanc ; une colonne de Sofa avait un pavillon rouge, etc...

L'armée d'Ahmadou vint traverser le Niger en aval de Ségou ; l'opération du passage dura trois jours et s'exécuta au milieu d'une confusion inénarrable ; le fleuve mesurait à l'endroit choisi 1,800 mètres de largeur.

Le 9 juillet 1865, Ahmadou lançait ses colonnes

à l'assaut de Sansanding. Mais ce village était solidement fortifié ; le tata qui l'entourait mesurait environ 5 mètres de hauteur et présentait des rentrants et des saillants donnant des feux croisés ; les Bambara , commandés par un chef énergique nommé Boubou-Cissey, se défendirent courageusement. Les Toucouleurs échouèrent dans leurs attaques et ne parvinrent qu'à s'emparer de quelques cases situées en dehors du tata.

Au lieu de renouveler l'assaut le lendemain, Ahmadou préféra investir la ville et chercher à la réduire par la famine. Au bout de quelque temps, en effet, les vivres commencèrent à se faire rares, les défections se produisaient parmi les défenseurs, et un certain nombre d'entre eux cherchaient à s'échapper. Ceux qui étaient pris étaient immédiatement exécutés par Arsec, le barbier d'Ahmadou, qui remplissait en même temps les fonctions de bourreau. Tous les jours, il y avait de petits engagements , conséquences des sorties faites par les assiégés, des attaques assez mollement conduites par les assiégeants, des tentatives de ravitaillement qui donnèrent même lieu à un petit combat naval sur le Niger.

Cette situation se prolongea ainsi pendant deux mois ; la ville semblait réduite à la dernière extrémité et l'on attendait de jour en jour la reddition, quand l'armée d'Ahmadou fut à son tour attaquée, le 11 septembre, par environ 10,000 Bambara et Maciniens envoyés par Mari au secours de Sansanding. Les Toucouleurs furent bousculés, leur

camp envahi, Ahmadou faillit être pris ; un dernier effort et les Bambara remportaient une victoire décisive, lorsque, sans cause apparente, ils abandonnèrent le champ de bataille et se retirèrent vers l'est. Le lendemain, ils parvinrent à faire entrer quinze cents hommes environ dans Sansanding. Néanmoins, par suite du manque de vivres, la situation de cette ville était désespérée, encore quelques jours et les énergiques soldats de Boubou-Cissey devraient ou se rendre ou s'enfuir.

Mage attendait avec impatience ce dénouement qui, en rendant libre l'armée de Nioro, lui permettrait de quitter Ségou avec elle et de revenir sur le Sénégal. Mais, dans la nuit du 17 septembre, il fut réveillé par un bruit insolite, un murmure confus ; c'était l'armée qui levait le siège et battait précipitamment en retraite vers Ségou. Ahmadou avait reçu des renseignements sur les agissements de Mari ; on prêtait à ce dernier le projet de venir attaquer Ségou pendant que l'armée était encore occupée devant Sansanding. Ces nouvelles inquiétantes avaient déterminé Ahmadou à abandonner la proie qu'il tenait presque pour venir défendre la capitale de son empire.

La retraite, au milieu des marécages qui bordent le Niger, se transforma en une véritable déroute. Cependant l'armée fit son entrée dans Ségou au bruit du tabala et des coups de fusils comme si elle venait de remporter une victoire.

Pendant que Mage et Quintin étaient ainsi, contre leur gré, retenus à Ségou, le gouverneur

du Sénégal, inquiet de leur sort, envoyait à Ahmadou, par les courriers, de pressantes objurgations de conclure le traité et de laisser revenir ses envoyés.

Pour appuyer ses instances, il lui adressait, par les courriers de Mage qui s'en retournaient à Ségou, des cadeaux et promettait de lui donner un canon quand les deux explorateurs seraient de retour à Médine.

Le gouverneur envoyait même deux officiers du poste de Bakel, M. Perraud, lieutenant de spahis, et M. le docteur Béliard, au devant d'eux. Ceux-ci devaient chercher à s'avancer jusqu'à Ségou. Ils ne purent dépasser Nioro. La région entre Nioro et Ségou était en effet parcourue par des Maures et des Bambara qui interceptaient toutes les communications entre ces deux villes, et qui s'avançaient même jusqu'aux abords de Nioro.

Enfin, au mois de mai 1866, Ahmadou, ayant épuisé tous les moyens d'ajournement, consentit à signer le traité et à laisser partir les envoyés du gouverneur. Il leur donnait pour les escorter, jusqu'à Nioro, une garde de deux cents Talibé.

Dans le dernier entretien qu'eut Mage avec Ahmadou, celui-ci s'excusa d'avoir gardé aussi longtemps les envoyés du gouverneur, les remercia de la patience avec laquelle ils avaient supporté leur long séjour dans son pays ; il termina par de vives protestations d'amitié pour les blancs, mais quand Mage lui demanda s'il consentirait à ce que les blancs vinssent avec un canot pour descendre le

fleuve, Ahmadou, comme à toutes les demandes précises, ne répondit pas. « Quand mes envoyés seront revenus de Saint-Louis, dit-il, je saurai ce que je dois faire. »

Mage, Quintin et leur escorte quittèrent Ségou le 6 mai 1866 et, traversant le fleuve à gué en face de Ségou-Koro, longèrent la rive gauche jusqu'à N'Yamina. En cet endroit, ils abandonnèrent la vallée du Niger pour prendre la route du Kaarta. Le village de Touba Coura dans lequel ils s'arrêtèrent quelques heures, était peuplé de Soninké qui, plus avisés que ceux de N'Yamina, avaient su se faire respecter par les Bambara et même par les Toucouleurs, grâce à leur attitude énergique. Aussi ce village avait un air de prospérité qui tranchait avec l'aspect de dévastation de toute la région environnante.

La marche fut continuée dans la direction du nord-ouest. On allait aussi vite que possible, ne s'arrêtant que quelques heures de nuit, évitant les villages révoltés, ou bien, quand ils étaient gardés par peu de monde, on y pénétrait par ruse ou par force. Le village de Soso fut ainsi envahi par les Talibé ; les cinq malheureux Bambara qui le gardaient, trompés par les protestations des soldats d'Ahmadou qui disaient ne vouloir que renouveler leur provision d'eau, avaient ouvert la porte de leur tata ; ils furent massacrés et les quelques femmes qui se trouvaient dans le village emmenées comme captives.

A Toumboula, on fut attaqué par un parti de

Massassi qui parcourait le pays, pillant et razziant les villages. Les assaillants furent repoussés, laissant entre les mains des Toucouleurs quelques prisonniers qui furent exécutés ; mais ni Ali, ni Arsec, les bourreaux de profession n'étaient là, et ceux qui se chargèrent de la besogne étaient novices dans cet art ; un des prisonniers reçut plus de quarante coup de sabre sur le cou avant que sa tête ne fut détachée.

Le 14 mai, on atteignit Ouosébougou, grand village situé à mi-distance entre N'Yamina et Nioro. « Les murailles de Ouosébougou, dit Mage, étaient bien fortifiées, crénelées et disposées en crémaillères avec de nombreux bastions, et devant les portes on voyait des réduits de défense, précaution que je n'avais jamais remarquée dans les villages aperçus jusqu'alors ; un immense goupouilli entourait la ville [1]. » Ces dispositions jointes à l'énergie du chef du village, dévoué à el hadj Omar, avaient jusqu'à ce jour préservé la ville des attaques des révoltés. C'était dans cette région ravagée une véritable oasis, où la mission et son escorte purent se refaire des fatigues subies depuis le départ de Toubacoura.

Siradian, Hofara, Elingara, Boulal, qu'on traversa ensuite, étaient complètement abandonnés. Bagoyna n'avait plus que quelques habitants. En revanche, Touroumgoumbé était bien peuplé. C'était le lieu de passage habituel des caravanes

1. *Op. cit.*, p. 630.

de Maures qui se rendaient à Ségou ; elles y payaient l'impôt du passage, et un captif d'el hadj Omar, sorte de gouverneur, était préposé à la perception de cet impôt.

Le 20 mai, la mission et la petite troupe des Talibé faisaient une entrée triomphale à Nioro. Moustaf, le chef du village, qui avait déployé un certain cérémonial pour les recevoir, se montra plein de prévenances à l'égard de Mage.

« Il y a dans Nioro, rapporte Mage, deux choses distinctes : la ville fortifiée et la maison d'el hadj. La ville est entourée d'une muraille irrégulière, ayant plusieurs portes de divers côtés, mais ce n'est pas là ce qui fait sa défense ; ce qui la met à l'abri d'une attaque, c'est la maison d'el hadj.

« Cette maison est un vaste carré de deux cent cinquante pas de côté, construit régulièrement en pierres maçonnées avec de la terre. Les montagnes peu élevées qui environnent Nioro ont fourni des matériaux tout taillés, et la plupart de ces pierres affectent une forme rectangulaire, ce qui a permis de construire sans les tailler. Ces pierres sont posées à plat. La muraille a environ $2^{m},50$ d'épaisseur. Aux quatre angles sont des tours rondes ; le tout a de 10 à 12 mètres de haut, et je suis sûr que sur le faîte, le mur a encore au moins $1^{m},50$ d'épaisseur. C'est totalement imprenable sans artillerie. Il y a dans ce fort plusieurs compartiments : d'un côté sont les femmes d'el hadj, le Diomfoutou ; de l'autre, habite Mustaf, et se trouvent la plupart de ses magasins, ses greniers,

la case de ses femmes. Dans une cour, des mauresques prisonnières habitent sous des tentes qu'elles ont dressées, comme si elles se trouvaient au désert. Elles préfèrent cela à la vie des cases. Quelques-unes sont blanches et fort jolies, elles proviennent des razzias faites par Mustaf, en 1865, sur les Lack Lall (Laghelal), qui s'étaient joints aux révoltés du Bakhounou.

« Quant à la ville, les maisons y sont en partie à terrasse, en partie couvertes de paille. Quelques-unes ont un étage[1] ».

En quittant Nioro la mission se dirigea vers l'ouest. Le pays qu'elle traversa présente une constitution géologique particulière et intéressante ; de grandes plaines de sables alternent avec des collines de roche peu élevées, formées de bancs d'ardoises ; dans le Fouladougou on a signalé la présence de schistes bitumineux. Ce sont là des indices qui peuvent faire espérer qu'on y trouvera du charbon de terre, ce qui serait pour la colonie une découverte plus précieuse que celle de riches gisements aurifères.

La vallée du Guidi-Oumé, affluent du Krieko, que les voyageurs abordèrent à Khoré et qu'ils suivirent jusqu'à Koniakary, est resserrée entre deux chaînes de montagnes dont les méandres s'éloignent ou se rapprochent sans pouvoir s'écarter à plus d'une journée de marche l'un de l'autre ; un marigot ou plutôt un ruisseau d'écoulement des eaux

1. *Op. cit.*, p. 638.

de pluie la parcourt, tantôt sec, tantôt roulant des eaux torrentueuses; de chaque côté de son cours, le sol, alimenté continuellement par les écoulements d'eau bourbeuse de la montagne, fournit des cultures magnifiques, donne deux récoltes par an et produirait tout ce qu'on lui demanderait en fruits ou légumes, si, par routine, on ne se bornait à la culture des céréales africaines : le maïs et le mil, et, accidentellement le riz. « Cette vallée du Guidi-Oumé, dit Mage, est le plus beau pays que j'aie vu dans la Sénégambie ».

Le 27 mai 1866, la mission arrivait à Koniakary, chef-lieu du Diombokho. Ce grand village, qu'el hadj Omar avait fait fortifier, était gouverné par un de ses captifs, San Mody; mais le véritable maître de Koniakary était Tierno Moussa, le chef des Talibé. Tous deux du reste éprouvaient de grandes difficultés pour maintenir dans l'obéissance les Wolof, Poul, Toucouleurs, Soninké, qui formaient la population mélangée du Diombokho. Les Khassonké surtout, dont le chef était Khartoum Sambala, frère du Sambala de Médine, ne supportaient qu'impatiemment le joug des Toucouleurs. Mécontents des impôts qui pesaient sur eux ils aspiraient à reprendre leur indépendance. D'autre part, les Maures Askeur et Oulad-el-Rhrouizi, en guerre avec le Diombokho, poussaient leurs excursions jusque sur la route de Médine, coupant ainsi les communications de Koniakary avec cette localité.

Le lendemain 28 mai, Mage, Quintin et leurs

fidèles serviteurs prenaient la route de Médine. Nous laissons Mage raconter le dernier épisode de ce long voyage de trente-deux mois, dans des pays jusqu'alors inexplorés et dont, bien des fois, il avait cru ne jamais revenir.

« Après une heure d'arrêt nous quittions le village de Médina..... nous commençâmes alors une lutte avec nos chevaux ; les éperons ne cessaient pas de déchirer les flancs de ces pauvres bêtes auxquelles de temps en temps nous réussissions à faire prendre le galop..... Bientôt j'aperçus des montagnes devant nous, et sur la gauche je reconnus la curieuse montagne de Dinguira qu'on voit de Médine. Le docteur, à qui je le disais, ne pouvait croire à cette nouvelle ; néanmoins nous pressions d'autant plus nos montures, et tout à coup je m'écriai : Voilà le poste ! Le docteur parvint à faire prendre le galop à sa jument; mais mes coups d'éperons furent vains aussi bien que ceux d'Abdoul, les pauvres bêtes étaient fourbues. Nous arrivâmes au petit trot sur la berge située en face du poste.... Dire nos impressions au moment où, haletants, nous nous penchions sur l'eau claire du Sénégal pour y boire, dire de quels battements notre cœur était agité dans nos poitrines, c'est chose impossible ; ce pavillon tricolore surmontant les blanches murailles du poste nous disait que nous étions en France, que désormais nous n'avions plus rien à craindre des hommes ; que bientôt nous serions dans les bras de nos compatriotes, dans ceux de nos amis.

« Oh! c'est un de ces moments terribles dont on peut mourir aussi facilement que d'une balle ennemie, car la joie tue aussi bien que la douleur, mais il était dit que cette fois encore nous ne mourrions pas. Nos coups de fusils et nos cris eurent bientôt donné l'éveil. Le canot d'un traitant, du nommé Clédor, un des héros de la défense de Médine, en 1857, se détacha et quand nous arrivâmes sur la berge française, nous fûmes reçus dans les bras de Béliard, le commandant du poste, qui ne nous connaissait cependant ni l'un ni l'autre et qui, réveillé en sursaut par la nouvelle de notre arrivée, osait à peine y croire.

« Que cette accolade fraternelle me fit de bien !

« Il serait superflu de dire quelle fut notre réception. A Médine, à Bakel, partout sur notre route, nous marchâmes d'ovations en ovations jusqu'à Saint-Louis. La nouvelle de notre arrivée nous avait précédés de quelques jours, et sur les murs de la ville, de tous côtés, nous trouvâmes affiché l'avis suivant :

« Saint-Louis, le 15 juin 1866.

« MM. Mage et Quintin sont arrivés à Médine le 28 mai, de retour de leur voyage dans l'intérieur de l'Afrique.

« Le gouverneur s'empresse d'annoncer cette heureuse nouvelle à la colonie, persuadé qu'elle l'accueillera avec les sentiments qu'inspirent à tout homme de cœur le courage, la persévérance et le

dévouement déployés dans les entreprises grandes, périlleuses et qui intéressent au plus haut degré l'humanité.

« Signé : Le colonel du génie, gouverneur,
« PINET-LAPRADE. »

A son retour en France, Mage, fait officier de la Légion d'honneur au cours de son voyage, reçut une nouvelle récompense : la Société de Géographie de Paris lui décerna une médaille d'or pour ses découvertes géographiques en Afrique.

Une fin terrible et prématurée attendait le courageux voyageur qui avait traversé des dangers si divers et résisté pendant si longtemps au climat africain : dans l'hiver de 1869-1870, le vapeur *La Gorgone*, qu'il commandait, se perdit corps et biens pendant une tempête, sur les Roches noires, en face de Brest.

PAUL SOLEILLET (1878)

L'exploration faite par MM. Mage et Quintin, dont on vient de lire le résumé, complète et termine la série des nombreuses explorations qui eurent lieu sous le gouvernement de M. Faidherbe

et qui enrichirent la science géographique de si précieux documents.

Après le puissant effort qui avait été fait au Sénégal, de 1854 à 1865, et qui eut pour conséquence l'émancipation des colons français, on peut presque dire la fondation de la colonie, il semble qu'une période de repos et de tranquillité ait été indispensable pour consolider les résultats acquis, pour affermir l'influence française sur l'immense territoire désormais ouvert à nos traitants. Puis la guerre franco-allemande, les désastres militaires et financiers qui en résultèrent, arrêtèrent pour de longues années l'expansion de la France au dehors. Il fallait avant de se lancer dans de nouvelles expéditions lointaines, cicatriser ses plaies, réparer ses forces. De fait, pendant près de douze ans, de 1865 à 1876, les projets d'extension vers le Niger furent abandonnés et les explorations, les simples reconaissances topographiques cessèrent presque complètement de notre côté.

Durant cette même période, les Anglais, établis à Sierra-Leone, firent de nouveaux efforts pour ouvrir à leurs comptoirs des débouchés vers les provinces du haut Niger.

En 1869, William Reade partit de Sierra-Leone et gagnant la vallée de la petite Scarcies, il arriva jusqu'à Falaba, dans le Soulimana, point que Laing, cinquante ans auparavant, n'avait pu dépasser. Poursuivant sa route vers l'est, il vint franchir le Niger à Farannah. Il resta sur la rive droite du fleuve, traversa la rivière de Mafou, et à

Fassandougou, village situé sur la rivière de Yandan ou Nianna, coupa la route suivie par René Caillé. Au confluent de la Nianna, il s'embarqua sur le Niger dont il descendit environ quatre-vingts kilomètres. A Nora, reprenant la route de terre sur la rive gauche, il franchit le Tankisso et s'avança dans le Bouré jusqu'à Didi. La famine, qui régnait alors dans ces régions, l'obligea à revenir à la côte.

En 1872, Blyden, remontant aussi la vallée des Scarcies, traversa les états de Tambakka et de Talla et atteignit Songoya, à quelques milles à l'ouest de Falata; ce fut le terme extrême de son exploration.

Vers 1876, il y eut en France un véritable réveil de l'opinion publique en faveur des entreprises coloniales. Le gouvernement encouragea, patronna ou dirigea les tentatives diverses qui furent faites pour étendre notre influence, particulièrement en Afrique.

Le projet de pénétration au Soudan, que nous avons déjà maintes fois signalé, servit encore de base à la plupart des expéditions guerrières ou pacifiques exécutées depuis dix ans dans le nord de l'Afrique. Nous n'avons pas à nous occuper des tentatives faites en partant de l'Algérie. La terrible fin de la deuxième mission Flatters semble avoir, pour un temps, condamné cette voie.

C'est encore par la vallée du Sénégal que l'accès au Niger fut jugé le plus facile. Nous ne pouvons exposer ici les phases par lesquelles passa la ques-

tion des communications à établir entre ces deux grands fleuves ; disons seulement que c'est à la conception, à l'étude et au commencement d'exécution du projet de chemin de fer du Haut-Niger que sont dus les plus importants des voyages qu'il nous reste à raconter.

« L'avenir de la France est en Afrique » telle est la devise qu'avait adoptée Paul Soleillet, et tous ses actes tendirent à la démonstration, à l'application de cet aphorisme qui, pour beaucoup, est une vérité. A peine avait-il atteint l'âge d'homme qu'il se lança à la recherche des routes commerciales, des territoires à coloniser, à exploiter, dans le continent africain. On peut dire qu'il a attaqué l'Afrique de tous les côtés. Il a débuté dans sa carrière d'explorateur en parcourant la Tunisie et l'Algérie. Ses premières excursions le conduisirent à Laghouat, chez les Chanbaa, dans le Mzab.

En 1874, il parvint jusqu'à In-Salah, mais moins heureux que Rohlfs, il ne put pénétrer dans l'oasis.

En 1878, avec l'intention d'étudier une voie de communication entre le Sénégal et l'Algérie, il projette de se rendre de Saint-Louis à Alger par Tombouctou. Il atteignit Ségou et dut revenir en arrière. L'année suivante, il entreprend un voyage qui, de Saint-Louis par l'Adrar, devait le conduire à Alger ; il fut arrêté et pillé dès qu'il eut dépassé le territoire des Trarza et obligé de rentrer à Saint-Louis. Pendant ces dernières années, c'était dans le Choa que Paul Soleillet avait porté son activité.

Nous ne nous occuperons que de son voyage à

Ségou ; encore ne pouvons-nous en dire que quelques mots. Les lettres que Soleillet envoyait en France au cours de ses voyages, réunies en volume [1], en constituent la seule relation. Elles sont très courtes et ne fournissent que peu de renseignements sur la géographie des pays traversés ; l'itinéraire suivi est à peine indiqué. Soleillet devait écrire une relation détaillée de son exploration à Ségou, mais la mort qui est venue le surprendre, il y a quelques mois, nous privera peut-être de ce document qui aurait utilement complété l'ouvrage de Mage, en nous faisant connaître les pays de Sorma, de Dialafara, du Kaarta-Biné, inexplorés jusqu'alors.

Paul Soleillet quitta Saint-Louis le 10 avril 1878, accompagné seulement d'un tirailleur sénégalais mis à sa disposition par le gouverneur Brière de l'Isle, pour lui servir de guide et d'interprète ; deux mules et trois bœufs porteurs formaient tout son convoi, pour la conduite duquel il devait demander des hommes à chaque chef de village. Un aviso de la colonie le transporta jusqu'à Podor ; il suivit ensuite la route des postes jusqu'à Bakel. De ce point il se dirigea sur Koniakary, la capitale du Diombokho, déjà visitée par Mage ; Bassirou, un des jeunes frères d'Ahmadou, y résidait. L'accueil qu'il fit à Soleillet fut d'autant plus cordial que le voyageur, requis de lui donner des soins, ainsi qu'à

1. *Les voyages et découvertes de Paul Soleillet dans le Sahara et le Soudan*, par Jules Gros, 1881. Maurice Dreyfus, éditeur.

tout son entourage, se prêta de bonne grâce à cette besogne assez répugnante, étant donné le genre de maladie dont étaient atteints ses clients d'occasion.

Soleillet gagna ensuite Diala en traversant le Sorma, pays accidenté, aux montagnes boisées, et dont les vallées sont couvertes de forêts vierges entrecoupées de marécages. Daye, autre frère d'Ahmadou, gouvernait à Diala. Soleillet s'arrêta ensuite quelques jours à Farabougou, village du Kaarta-Biné, dont le chef était Ahmadou-Moctar.

Les provinces de Sorma et du Kaarta-Biné soumises par el hadj Omar et gouvernées par ses fils, ses neveux ou ses anciens lieutenants, sont, comme le Kaarta, peuplées en majorité de Bambara. Placées en dehors des routes habituelles des caravanes, on n'y voit ni Poul, ni Maures. Les Sarrakhollé seuls y font un peu de commerce, vendant aux Bambara, qui sont avant tout cultivateurs, du soufre pour faire de la poudre, des fusils, des verroteries et autres objets de parure.

Sur son itinéraire depuis Farabougou jusqu'à Ségou, Soleillet ne donne dans ses lettres aucun détail. Nous savons seulement qu'il passa par Guigné et N'Yamina et qu'il suivit par conséquent à peu près la même route que Mage, à l'aller.

A N'Yamina, il s'embarqua sur une grande pirogue qui, le 1er octobre 1878, l'amenait devant Ségou. Il fit son entrée dans cette ville, suivi par une grande partie de la population venue au devant de lui sur les berges du fleuve et qui, à la vue de la pirogue sur laquelle flottait le drapeau

tricolore, s'était livrée à une véritable fantasia : cris, chants et coups de fusil. Paul Soleillet fut conduit à la maison de Samba N'Diaye, cet ancien maçon de Saint-Louis, devenu l'ingénieur en chef des fortifications d'el hadj Omar, puis d'Ahmadou, qui avait déjà hébergé Mage et Quintin. Le voyageur fut ensuite admis en présence d'Ahmadou « lequel, dit-il, me reçut fort gracieusement. » Il eut de nombreuses entrevues avec le sultan pendant les quatre mois de son séjour à Ségou, mais il ne nous dit pas quel en fut le résultat pratique au point de vue des relations commerciales à établir entre la colonie et l'empire toucouleur.

Paul Soleillet voulait poursuivre l'exécution de son plan qui consistait à se diriger sur Tombouctou en traversant le Macina, mais Ahmadou s'y opposa formellement. Il prétexta le peu de sûreté des routes : « La véritable raison, dit Soleillet, est qu'il est jaloux de ses relations avec la France; elles lui donnent un grand prestige dans tout le Soudan occidental, et il tient à ce que nous n'en liions pas de pareilles avec son cousin et rival Tidiani, roi du Macina, qui désire vivement se mettre en rapport avec le gouvernement du Sénégal [1]. »

Paul Soleillet revint donc à Saint-Louis, en suivant probablement la même route qu'à l'aller.

Des observations très courtes qu'il présente sur le pays de Ségou nous extrayons les passages suivants :

1. *Op. cit.*, page 177.

« Ahmadou-Cheikhou, qui prend comme les sultans de Stamboul et du Maroc, le titre d'Émir El-Moumenim (commandeur des croyants), serait incontestablement tenu, même en Europe, pour un homme d'une intelligence bien au-dessus de la moyenne; mais il est indécis, quoi qu'il soit capable, une fois une décision prise, d'en poursuivre patiemment l'exécution pendant de longues années. Il est de plus avare, et ses quatre ou cinq cents femmes l'occupent beaucoup.

« Ses sujets sont généralement mécontents de lui, et l'on peut prévoir que l'empire fondé par el hadj Omar (le père d'Ahmadou) se désorganisera à sa mort. Il n'a pas su se créer des partisans; il n'a que des favoris, et a éloigné de lui tous les anciens serviteurs de son père. Il a été constamment malheureux dans les expéditions qu'il a entreprises, et voit son empire diminuer chaque année. Il ne pourrait retrouver toute son autorité que par quelque grande guerre où il obtiendrait enfin un succès [1]. »

Ces succès, jugés nécessaires par Soleillet, Ahmadou vient de les remporter sur ses frères révoltés : Mountaga, assiégé par lui dans Nioro et réduit à la dernière extrémité, s'est tué ; Daye s'est également suicidé ; Bassirou a fait sa soumission complète. Enfin Sansanding, qui jusqu'à ce jour avait victorieusement résisté à tous les assauts des Toucouleurs de Ségou, n'existe plus.

1. *Op. cit.*, page 178.

L'appréciation générale de Soleillet sur les noirs de Ségou, au milieu desquels il a vécu pendant longtemps, est à noter. « Et d'abord, je tiens à déclarer que pour moi il n'y a pas infériorité de race entre les noirs du Soudan et les blancs de l'Europe ; il n'y a qu'infériorité d'éducation. Pour savoir si réellement ces populations nous sont inférieures, il faudrait pouvoir les comparer, non aux Français du dix-neuvième siècle, mais aux Gaulois du troisième siècle avant notre ère.

« Je le répète, ces noirs ne sont pas des sauvages ; fétichistes ou musulmans, ils ont dépassé les deux premières étapes de l'humanité. Ils ne sont plus chasseurs, ni pasteurs. Ils sont arrivés à ce dernier état où l'homme a une demeure fixe, s'attache au sol et demande à la culture raisonnée de la terre les moyens d'existence. Quand une société en est là, elle est prête pour la civilisation...

« Les nègres que j'ai visités connaissent les rudiments de tous les arts utiles et agréables. Ils cultivent le mil, le maïs, le riz, les légumes, l'indigo, le tabac. Ils élèvent des bestiaux, bœufs, moutons, chèvres, chevaux. L'industrie même ne leur est pas inconnue. Ils travaillent le bois. Ils ont des procédés pour fondre le minerai de fer. Ils forgent le fer et ils font avec l'or et l'argent des bijoux d'un travail beaucoup plus fini qu'on ne l'imaginerait. Ils préparent et tannent les peaux. Ils filent, tissent et teignent le coton. Ils savent travailler l'argile et font des vases et des ustensiles de ménage ou bien ils la gâchent en torchis et en bâtissent leurs habi-

tations et les murs de leurs villes et de leurs villages.

« Ils ont des instruments de musique nombreux et variés. Toute une classe d'hommes, les griottes, sont occupés chez eux à cultiver cet art ainsi que celui de la danse et du chant, et ces artistes sont généreusement rétribués.

« Un de leurs défauts est d'être peu commerçants. N'étaient les Maures, les Soninkés et les Malinkés, deux races de nègres qui sont en quelque sorte les juifs de cette partie de l'Afrique, ils seraient sans rapports avec le reste du monde.

« Le sentiment de la famille est très développé chez eux. Ils aiment et caressent les enfants. Cependant la femme, surtout par les musulmans, est regardée comme un être inférieur. L'esclavage existe partout, mais les esclaves sont traités avec douceur, si bien traités même qu'ils refusent la liberté, et que l'on voit chaque jour des hommes libres se donner un maître, soit pour s'assurer la nourriture, soit pour occuper un de ces emplois que les chefs réservent à leurs captifs. L'esclavage, il ne faut pas se le dissimuler, est le grand obstacle à la civilisation des nègres du Soudan. Il entretient les guerres perpétuelles qui les déciment, déshonore le travail et les voue à une vie oisive et insouciante; il les immobilise dans leurs habitudes et leur ôte le désir d'améliorer leur situation [1]. »

1. *Op. cit.*, page 175.

VOYAGE AUX SOURCES DU NIGER PAR MM. ZWEIFEL ET MOUSTIER (1879-1880)[1]

Cette exploration est due à l'initiative privée. Elle fut organisée par les soins et aux frais de M. C.-A. Verminck de Marseille, qui possédait plusieurs comptoirs dans les rivières du Sud. C'est là un exemple qui devrait être plus fréquemment suivi par les commerçants de nos colonies. Les résultats qu'ils retireraient de pareilles expéditions faites par des personnes compétentes et intéressées à leur réussite, pourraient être considérables. L'État et les sociétés géographiques dépensent chaque année des sommes assez importantes à subventionner des missions; mais leurs ressources sont limitées et, de plus, les explorations entreprises sous leurs auspices ont le plus souvent un but scientifique ou politique ; le côté commercial est relégué au troisième rang.

« Le but de votre voyage doit être à la fois géographique et commercial.

« Le but commercial est d'étendre nos relations d affaires avec les pays situés auprès du Niger, d'étudier leurs productions, de reconnaître les voies les plus faciles pour arriver jusqu'à nos comptoirs

1. *Voyage aux sources du Niger*, par Zweifel et Moustier. Barlatier-Feissat, édit. Marseille, 1880.

et, en un mot, d'examiner avec soin toutes les questions se rattachant au développement de notre commerce dans ces contrées.

« Le but géographique doit être la découverte des sources du Niger; j'y attache la plus grande importance, et c'est principalement en vue de cette découverte que j'ai formé le projet de l'expédition que vous êtes appelé à diriger. »

Tels étaient les points saillants des instructions adressées par M. Verminck, à MM. Zweifel et Moustier, choisis par lui pour exécuter cette mission. M. Zweifel dirigeait depuis six ans une factorerie à Rotombo, dans la rivière de Sierra-Leone, et M. Moustier, qui depuis huit ans résidait sur la côte, était également agent de la maison Verminck.

Les deux voyageurs étaient parfaitement au courant des mœurs des indigènes et parlaient, l'un le timné et le landouman ; l'autre, le foulah et le sousou. On s'organisa donc promptement et, le 5 juillet, la mission quittait la factorerie de Rotombo sur une goëlette qui devait la conduire jusqu'à Port-Lokkoh, sur la branche nord de la Rokelle. Là, avec des porteurs, elle s'organisa en caravane. En se maintenant entre la branche sud de la petite Scarcies et la Rokelle on se dirigea sur Falaba, capitale du Soulimana.

Pendant cette partie du voyage, les deux explorateurs traversent successivement le pays des Timné ou *Timani*, des Limbah et des Kouranko. Chez les Timné, disent-ils, il existe une secte politico-religieuse particulière, une sorte de franc-

maçonnerie indigène, qui porte le nom de Porro. Les hommes seuls en font partie. Pareilles institutions existent dans quelques tribus voisines : chez les Mandingues elle porte le nom de Simôn.

Les affiliés de cette secte jouissent d'un grand prestige, aussi les recrues ne manquent-elles pas.

Tout enfant que ses parents destinent au Porro est remis, à l'âge de neuf à dix ans, à un des prêtres de l'association.

Cet enfant est conduit dans la forêt du Porro et reste là quelquefois dix ans sans revoir son village et ses parents. On lui fait sur le dos et sur les bras des incisions et des tatouages qui sont destinés à le faire reconnaître plus tard comme affilié ; on lui enseigne le dialecte porro, composé surtout de noms de plantes et d'animaux ayant des significations particulières. Il apprend à connaître les vertus des plantes, à préparer les médecines et les poisons, à se déguiser et enfin à faire la guerre d'embuscade et de surprise pour laquelle son long séjour dans les bois lui donne des aptitudes spéciales.

Les Limbah de la vallée de la petite Scarcies sont généralement agriculteurs et hospitaliers, mais dès qu'on arrive sur les hauteurs, ce sont de véritables sauvages que l'on rencontre. Retirés dans leurs rochers qui leur offrent des abris sûrs, les indigènes s'éloignent peu de leurs repaires et rançonnent les caravanes qui sont obligées de traverser leurs montagnes. Plus au nord, les tribus de Foulah rebelles, connues sous le nom de Houbbou, se livrent également au pillage, tandis qu'au sud,

dans le massif montagneux, entre le Kamaranko et la Rokelle, on retrouve les mêmes mœurs chez les tribus Saffroko. Les autres tribus qui habitent ces régions, font presque toutes parties de la grande famille mandingue; les divers dialectes parlés par elles, le sousou, le mindi, le lokko, le kono, le kissi, ne laissent aucun doute à cet égard.

Les voyageurs quittèrent Falaba le 28 août et traversèrent la Rokelle à sa source, près de Magato; deux jours après, l'expédition franchissait la chaîne du Yellimé et entrait dans la vallée du Niger en face de Liah, village situé au confluent des trois branches du grand fleuve.

La plus petite s'appelle Fodaya-Ko, la moyenne Fali-Ko et la branche principale Tembi-Ko.

Après avoir traversé le Fodaya-Ko et le Fali-Ko, près de Socora, la mission se dirigea vers le sud, en passant par le haut pays, entre les deux branches principales du Niger, pour recouper le Fali-Ko entre Sambadougou et Morbaya, et de là se diriger sur Tantafarra, résidence de Foreh-Woleh, chef influent, frère de Demba, chef de Tembi Counda.

Tantafarra est situé sur un des versants du pic Koula duquel sortent, au nord, le Fali-Ko et à l'ouest le Bafi (première branche du Kamaranko), qui se jette dans l'Océan, au sud de Sierra-Leone, en face des îles Bananes.

C'est à Tantafarra que nos voyageurs entrèrent en pourparlers sérieux pour obtenir de Demba, chef de Tembi-Counda, l'autorisation de visiter la source

du Niger. En semant les cadeaux sur leur route, les voyageurs arrivèrent jusqu'à Foria, à deux kilomètres de la source, mais sans espoir de pouvoir s'en approcher plus près. Les chefs des peuplades environnantes étaient en effet travaillés par deux influences hostiles aux explorateurs : la superstition et la jalousie commerciale. Il est évident que tous les trafiquants nomades, Mandingues, Foulah, Sousou, qui ont su accaparer le monopole des échanges à l'intérieur, ne pouvaient voir d'un bon œil des blancs s'aventurer dans ces pays reculés, surtout des blancs ne s'occupant que du commerce d'échange avec les indigènes. Ils craignaient que le but réel poursuivi par ces blancs ne fût de mettre en rapports directs avec la côte ces peuplades à demi sauvages de la montagne qu'il leur était si facile d'exploiter. Ces craintes, accrues par la connaissance qu'ils avaient des idées des Européens sur l'esclavage qui alimente leur principal trafic, étaient bien suffisantes pour faire d'eux des adversaires redoutables et pour les engager à semer la méfiance autour des deux explorateurs.

Dans une chasse aux environs de Foria, les voyageurs eurent la joie de contempler le Niger sortant de Tembi-Counda. C'est un tout petit filet d'eau bordé d'arbres. Un de leurs hommes, originaire du Kissi, leur donna les renseignements suivants sur la source sacrée.

Le Tembi jaillit du sein d'une roche et forme un ruisseau large de deux pieds qui traverse une forêt; avant d'en sortir, le ruisseau se jette dans

un petit lac, au milieu duquel se trouve un îlot rocheux. Sur cette île s'élève un grand arbre qui est creux. La rive du lac la plus rapprochée de l'arbre creux est bordée d'une haute palissade. A certaines époques, Tembi-Séli, le prêtre de la source, s'absente du village et se rend au bord du lac les cheveux en désordre, puis il plonge dans l'eau et se cache. Il disparaît ainsi pendant plusieurs jours et quand il ressort de l'eau il est bien coiffé.

Tembi-Séli est un homme puissant. Quand il prédit la famine on est sûr de voir arriver des milliers d'oiseaux qui, en deux ou trois jours, détruisent la récolte. Si un roi du voisinage part en campagne, il se garde bien de se mettre en route avant d'avoir consulté Tembi-Séli.

Les rois qui veulent vivre longtemps ont auprès d'eux un prêtre de Tembi-Coundou, c'est-à-dire un des élèves de Tembi-Séli.

L'eau du Tembi a encore une vertu : lorsqu'un homme est accusé d'un crime et qu'il nie, on lui en fait boire et, s'il est réellement coupable, son ventre enfle et il meurt séance tenante.

Au sortir du lac, le Tembi coule encore quelque temps dans la forêt et traverse le village nommé Tembi-Coundou. De là il se dirige vers Nelia, s'engage dans un souterrain et ressort de l'autre côté du village qui est entièrement bâti sur le terrain qui recouvre le Tembi.

A Nélia on fait des sacrifices d'animaux dont W. Reade a également entendu parler.

A la source principale du Niger (Tembi) corres-

pond sur l'autre versant des monts Loma (Loma veut dire montagne en kissi), la source du Babbeh, affluent du Kamaranko.

D'après le dire d'indigènes du Kissi, à trois bonnes journées de marche au sud de Tembi-Coundou, on rencontre la rivière Saint-Paul qui arrose le territoire de Libéria.

Le 4 octobre, les voyageurs quittaient la région des sources pour revenir sur Falaba d'où ils désiraient se rendre sur Timbo, mais le manque de marchandises et l'hostilité des tribus Houbbou les décidèrent à revenir vers Port-Lokkoh et Rotombo où ils arrivèrent le 8 novembre.

VOYAGE D'AIMÉ OLIVIER (1880)[1]

En 1879, Aimé Olivier organisait à ses frais une expédition dans le but d'explorer le Fouta-Djalon, le Dinguiray et de redescendre le Niger jusqu'à Sokoto. Par suite du mauvais vouloir des Almamy du Fouta-Djalon et de l'état précaire de sa santé, il ne put exécuter que la première partie de son voyage.

1. *De l'Atlantique au Niger par le Fouta-Djalon*, carnet de voyage de Aimé Olivier, vicomte de Sanderval. Ducrocq, édit., 1882.

Parti de France à la fin de 1879, Aimé Olivier toucha au Sénégal, visita les îles Bissagos et remonta ensuite l'estuaire du Rio Grande jusqu'à la factorerie de Boubah, où il organisa son expédition.

Le 22 février 1880, tous les préparatifs étant terminés, Olivier quittait Boubah pour se diriger vers le Fouta-Djalon. Il longea pendant quelques jours le Rio-Grande, mais s'en détacha bientôt pour gagner le haut pays entre le fleuve et la rivière Cassini qu'il traversa près de sa source, à Bouli. Entré dans le district de Labé il se dirigea vers le sud-est sur la vallée du Tenné (la Falémé), dont il vante la luxuriante végétation, sans mentionner l'importance de ce cours d'eau.

Le 7 avril, le voyageur faisait son entrée à Timbo, capitale du Fouta-Djalon. Il y séjourna deux mois environ, puis revint vers la côte.

Il suivit le même itinéraire qu'en venant jusqu'à la Falémé; de là, le voyageur se dirigea vers le sud-ouest, coupa les principaux affluents de la Dubréka, suivit sensiblement la ligne de partage des eaux entre le Rio-Pongo et le Rio-Nuñez et arriva à Boké (Rio Nuñez) dans les premiers jours d'août.

Un mois après Olivier était en France ; son voyage avait duré huit mois.

Intéressant au point de vue géographique, ce voyage aurait pu le devenir au point de vue ethnologique si le voyageur ne s'était abstenu de parler des nombreuses tribus qu'il a eu l'occasion d'étudier et sur lesquelles il ne donne aucun détail.

VOYAGE DU Dr LENZ. DU MAROC AU SÉNÉGAL PAR TOMBOUCTOU (1880)[1]

En 1880, un savant autrichien, le docteur Lenz, se rendit du Maroc au Sénégal en passant par Tombouctou.

Muni d'une lettre de recommandation du sultan Mouley-Hassan, accompagné d'un nommé el-hadj Ali-bou-Taleb, parent éloigné de l'émir Abd-el-Kader, qui lui servait de guide, enfin, sous le nom de Omar-ben-Ali, se faisant passer pour un médecin turc, Lenz traversa sans être inquiété le Tadjakant, l'Iguidi, Taodeni et el Arawan et arriva à Tombouctou le 1er juillet 1880.

D'après ce voyageur, Tombouctou ne serait aujourd'hui que l'ombre de ce qu'elle a dû être autrefois. Avant de pénétrer dans la ville on passe une large ceinture de ruines, de vieilles murailles, qui permettent de juger de son ancienne étendue.

Les grandes maisons carrées, parmi lesquelles il y en a beaucoup à un étage, sont construites en briques d'argile sableux. Les fenêtres sont souvent ornées de grilles en bois ouvragées. La ville possède trois mosquées surmontées de jolis minarets. En général, les rues sont assez larges pour donner

1. *Timbuktu. Reise durch Marokko, die Sahara und den Sudan*, von Dr. Ocar Lenz. Leipzig, Brockhaus, édit., 1884.

passage à deux cavaliers de front; au milieu de presque toutes les rues se trouve une rigole pour l'écoulement des eaux de pluie. Le nombre des habitants ne dépasse pas 20,000 ; mais à l'époque de l'arrivée des caravanes ce chiffre s'augmente de la population flottante. Les habitants sont Arabes ou Berbers, Sonrhay, Bambara, Soninké, Foulbé, parmi lesquels se trouvent mêlés des indigènes de presque toutes les parties de l'Afrique.

Il n'y a pas de roi à Tombouctou; une sorte de maire, qui prend le titre de Kiahia, administre la ville. Cette fonction est héréditaire dans la grande famille des Rouma, descendants des conquérants marocains qui s'emparèrent du royaume de Sonrhai, à la fin du XVI[e] siècle.

A côté de la famille du Kiahia, la vieille et respectée famille El-Beckay jouissait d'une grande influence; elle est affiliée à la confrérie musulmane de Sidi-Abd-El-Kader el-Djilali. En 1880, son chef était Zein-el-Abidin, jeune savant très ambitieux. Ses deux frères plus jeunes que lui vivent dans le pays des Kountah où la famille d'El-Beckay fait paître ses troupeaux.

Pendant le séjour de Lenz à Tombouctou, la guerre menaçait de se rallumer entre les Touareg et les Poul. Les Touareg, commandés par le chef Eg-Fandagoumou, avaient la prépondérance ; les Foulbé, qui venaient de couper les communications par le Niger, avaient choisi pour chef Abidin et, comme toujours, la ville, qui se trouvait entre les deux belligérants,

souffrait de cet état de choses et voyait décroître son commerce [1].

Les esclaves forment toujours le principal article dans les exportations; ils sont expédiés sur le Maroc, Tunis et Tripoli. Les plumes d'autruche, la gomme, l'ivoire et l'or en petite quantité, sont les autres marchandises transportées par les caravanes. Quant aux importations, elles consistent en sel, guinées, corail, sucre, thé, farine, noix de kola.

L'unité de monnaie est le gros d'or (poids de 3 grammes à 3 gr. 3/4) ; il vaut environ 12 francs. Le cauri est aussi utilisé comme monnaie dans les transactions.

Il y a plusieurs écoles à Tombouctou et même des collections de manuscrits.

Tombouctou n'est pas situé sur le Niger, mais à une petite journée de marche au nord. Dans l'intérieur de la ville se trouvent de petits étangs qui communiquent avec le Niger pendant la saison des pluies ; l'eau de ces étangs est croupie, mais non malsaine.

1. Depuis le passage de Lenz à Tombouctou, la situation a encore empiré, comme nous l'a appris el hadj Abd-el-Kader ould Bakar Djeberi, l'envoyé de la Djemmaa. Eg-Fandagoumou est mort, mais son successeur a pris pied à Tombouctou. Abidin s'est retiré dans le Fermagha avec ses partisans. Les autres membres de la famille des Beckay ont également abandonné Tombouctou. Tidiani, roi du Macina et Karamoko-Diara, chef du parti bambara qui cherche à recouvrer son indépendance, en hostilité continuelle l'un contre l'autre, empêchent toute navigation sur le Niger entre Djenné et Tombouctou. C'est presque la famine pour cette dernière ville qui tire la majeure partie de ses approvisionnements des provinces du Sud.

Lenz qui, comme nous l'avons dit, se faisait passer pour médecin turc, ne fut jamais inquiété ; tout au contraire, on lui témoigna beaucoup de respect, et il put quitter la ville sans difficulté le 17 juillet 1880. Seulement il ne lui fut pas possible de voir le Niger. Les rives de ce fleuve étaient parcourues par des bandes de Touareg qui rendaient la région peu sûre.

Quelques jours après Lenz arrivait à Ras-el-ma (Tête de l'eau), endroit où la route se bifurque sur Oualata et, le 4 août, il entrait dans la petite ville de Bassikhounou.

Cette localité est bâtie dans une plaine fertile entourée de champs de maïs et de mil. Sa population est un mélange d'Arabes et de noirs. Après un court séjour à Bassikhounou, Lenz marcha au sud pour gagner directement Sokolo (Kala des Arabes). L'aspect de la contrée change un peu par suite de l'apparition des baobabs et des euphorbiacées.

Sokolo est une ville qui a une certaine importance : elle compte environ 10,000 habitants Bambara, qui se maintiennent indépendants du sultan Ahmadou de Ségou. Il y a aussi quelques Arabes et des Foulbé du Macina.

De Sokolo, le voyageur réussit à se faire conduire à Goumbou où il arriva en sept jours de marche, après avoir traversé quelques petits villages habités par des Soninké.

Goumbou est formé en réalité par deux villes séparées par un grand étang. Les deux villes ensemble sont plus grandes que Tombouctou; elles

comptent environ 30,000 habitants dont la majeure partie sont des Arabes qui, depuis plusieurs générations, se sont croisés avec les noirs.

De Goumbou, Lenz se rendit à Bagoyna dont la population est d'environ 2,000 habitants.

Entre ces deux villes le pays, nommé Bakhounou, est très peuplé et souvent le voyageur traversait, dans une journée de marche, plusieurs gros villages habités par des Soninké, des Bambara, des Arabes et des Foulbé.

C'est en vain que Lenz tenta d'éviter de passer à Nioro (Rab des Arabes) et à Kouniakary où régnaient deux fils d'el hadj Omar; mais depuis longtemps les habitants du Kaarta avaient des nouvelles de son voyage, et bientôt les gens envoyés par Mountaga, chef de Nioro, se présentèrent pour escorter le voyageur jusqu'à la ville.

A Nioro, on commença par lui dire qu'il devait se rendre à Ségou auprès du sultan Ahmadou. Naturellement Lenz protesta énergiquement contre cette prétention. On passa minutieusement en revue tout son bagage et ce ne fut qu'après avoir bien constaté qu'il ne possédait plus rien de précieux, que Mountaga, lui ayant pris, à titre de cadeau, son dernier fusil et quelques couvertures, le laissa libre de suivre sa route.

Lenz partit de Nioro le 19 octobre et une marche de dix jours, à travers une contrée très peuplée, l'amena à Koniakary où résidait Bassirou, le plus jeune des frères du roi de Ségou.

A partir de Koniakary, aux cultures de maïs et

de sorgho, vinrent s'ajouter celles de l'arachide et du coton. Dans la région avant Koniakary il n'y a pas d'eaux courantes, mais seulement des étangs et des puits, car le plateau, élevé en moyenne de 320 mètres au-dessus de la mer, continue jusqu'à quelques jours de marche avant d'arriver à Koniakary; là, le niveau du sol s'abaisse soudain de 200 mètres; on descend dans le bassin du Sénégal, les eaux courantes paraissent et, avec elles, une autre flore. La température est différente, l'atmosphère devient plus humide et plus chaude; en un mot, la transition est assez brusque.

Bassirou ne retint pas Lenz qui put quitter Koniakary le 31 octobre et, au bout de deux jours de marche, le 2 novembre 1880, le voyageur entrait à Médine, à cette époque, notre poste le plus avancé sur le haut Sénégal.

M. Pol, officier d'artillerie de marine, et les officiers du poste, lui firent l'accueil le plus cordial. Lenz se plaît à le constater dans les termes suivants :

« Déjà, lorsque j'étais encore près de Koniakary, les officiers de Médine m'avaient envoyé un sac plein de vivres, vin, bière, pain, conserves, qui arrivaient bien à point, car je commençais à me sentir fatigué. Je n'oublierai jamais cette date du 2 novembre où, après onze mois de voyage dans le Sahara et le Soudan, je revis les premiers Européens bien élevés. Grâce à l'amabilité du gouverneur du Sénégal, je pus descendre le fleuve dans des conditions fort agréables et à Saint-Louis m'at-

tendait, aussi bien de la part du gouverneur que de la part de la population civile, une réception aussi honorable qu'affectueuse. »

JACQUEMART, — PIÉTRI, — MONTEIL ET SORIN.
(1879)

M. de Freycinet institua en 1879, comme ministre des travaux publics, une commission « pour l'étude des questions relatives à la mise en communication par voie ferrée de l'Algérie et du Sénégal avec l'intérieur du Soudan. »

Après de longues et mûres délibérations, cette commission conclut en faveur du projet de chemin de fer du Sénégal au Niger. C'était résoudre d'une façon grandiose le problème de la pénétration au Soudan.

Le chemin de fer sénégalo-nigérien était, dans le premier projet, divisé en trois sections d'importance et d'urgence différentes.

La première section, tracée au travers du Cayor, avait pour but de relier Saint-Louis, la capitale de la colonie, avec Dakar, le port toujours abordable. le meilleur havre de la côte occidentale d'Afrique, Cette section est depuis un an en pleine exploitation; sa construction avait été laissée à l'industrie privée.

La deuxième section devait partir d'un point à déterminer sur la ligne du Cayor et rejoindre Médine. Sa construction fut ajournée jusqu'au jour où le commerce serait assez actif pour ne plus se contenter de la voie intermittente du fleuve.

Enfin la troisième section, d'un développement de cinq cents kilomètres environ, devait partir de Médine et atteindre le Niger à ou près de Bammakou. De cet endroit, où se trouvent les premières roches barrant le fleuve, jusqu'aux rapides de Boussa, sur une longueur de deux mille sept cents kilomètres, le Niger est navigable. Il est difficile de trouver une plus belle voie commerciale. La section Médine-Bammakou la reliait au fleuve du Sénégal et mettait ainsi Bordeaux et Marseille en communication avec le Soudan central, pays au sol fertile, aux riches productions des régions intertropicales, possédant une population relativement dense, et pour l'exploitation commerciale duquel elle était spécialement projetée. L'État devait se charger des travaux de construction de cette dernière section.

Aussitôt que les crédits nécessaires aux premières études furent votés par le Parlement, le gouverneur du Sénégal, colonel Brière de l'Isle, qui avait adopté avec enthousiasme le projet du chemin de fer du Niger et tracé un programme pour son achèvement en six années, fit procéder aux reconnaissances et explorations indispensables avant l'établissement d'un projet définitif, ainsi qu'à la prise de possession des points qui devaient

nous ouvrir la route vers le Niger : Sabouciré, à quelques kilomètres à l'est de Médine ; Bafoulabé, au confluent du Bakhoy et du Bafing.

Pour la portion de la ligne entre Médine et le Niger, il ne s'agissait pas seulement de reconnaître le terrain en vue de fixer le meilleur tracé, il fallait encore, et cela était sage et d'une bonne politique, chercher à éviter toute cause de conflit avec le roi de Ségou, possesseur de droit, sinon de fait, des territoires sur lesquels nous devions établir les postes destinés à protéger la voie ferrée.

Le gouverneur du Sénégal envoya donc à Ahmadou une mission pour lui affirmer le caractère pacifique et commercial de notre entreprise et pour obtenir de lui les concessions nécessaires pour son exécution.

La conduite de cette mission fut confiée au capitaine Galliéni ; nous en parlerons plus loin avec quelques détails.

Auparavant, nous voulons dire quelques mots des explorations de moindre envergure qui furent faites entre Saint-Louis et Médine pour déterminer l'itinéraire à faire suivre à la ligne ferrée qui devait, éventuellement, relier ces deux points. Trois officiers en furent chargés.

Deux d'entre eux traversèrent des pays depuis longtemps parcourus par nos colonnes ; aussi, nous bornerons-nous à indiquer leurs itinéraires.

M. Piétri, lieutenant d'artillerie de marine, de M'Pal, en passant par Mérinaghen, se dirigea en droite ligne sur Guédé, au travers du Dimar-

Appelé à faire partie de la mission du haut fleuve, il fut remplacé par M. le lieutenant Marly, qui, en longeant la rive gauche du Sénégal jusqu'à Dagana, puis la rive orientale de la Taouey et du lac de Guier, revint à M'Pal. Il mourait dans cette localité quelques jours après son retour.

M. Jacquemart, lieutenant d'infanterie de marine, était chargé de suivre, de Guédé à Bakel, sur la rive gauche, la limite des inondations du Sénégal, limite qu'il était important de relever au point de vue de l'établissement du chemin de fer. Outre un levé topographique, il rapporta de cette reconnaissance une intéressante statistique sur la population des États riverains du fleuve. « M. Jacquemart a trouvé la vallée du Sénégal relativement fort peuplée. Il a compté 47 villages et 32.700 habitants dans le Toro; 40 villages et 20.170 habitants dans le Lao ; 22 villages et 10.550 habitants dans l'Irlabé de l'ouest ; 132 villages et 81.450 habitants dans le Fouta indépendant ; 75 villages et 32.050 habitants dans le Damga ; 15 villages et 7.500 habitants dans le Guoye ; soit en tout : 184.420 habitants pour le pays qu'il a visité. Cette population occupe une des vallées les plus fertiles du monde. C'est comme une réduction de la vallée du Nil : elle s'étend le long du fleuve entre la rive gauche et une chaîne de collines de quinze à vingt mètres de haut, qui tantôt touche le bord et tantôt s'en éloigne jusqu'à douze kilomètres, laissant entre elle et lui une immense plaine que l'inonda-

tion féconde par le limon qu'elle y dépose chaque année [1]. »

A MM. Monteil, lieutenant d'infanterie de marine, et Sorin, sous-lieutenant dans la même arme, fut confiée une mission plus importante. Ils devaient traverser, de l'ouest à l'est, la région qui s'étend entre M'Pal et Bakel et qui, sur les cartes du Sénégal, est désignée sous la rubrique : Ferlo, désert sans eau.

En suivant cette ligne directe, au lieu du grand détour du fleuve, on gagnerait bien des kilomètres de voie ferrée. Mais trouverait-on réunies, sur ce long parcours, les conditions nécessaires pour la construction et l'exploitation d'un chemin de fer : de l'eau, des matériaux de construction, une population suffisante, etc ?... C'est ce que les explorateurs avaient pour mission d'examiner.

Déjà Rubault, en 1786, Mollien, en 1818, de Beaufort, en 1824, avaient reconnu une partie du Ferlo sur la ligne Saldé, Khorkhol, Ouarkhor, île de Mac-Carthy (Gambie). Mais les trois cents kilomètres qui séparent Ouarkhor de Bakel restaient inexplorés.

MM. Monteil et Sorin quittaient Saint-Louis le 21 novembre 1879. Outre le convoi, composé de vingt et un chameaux et de quelques mulets, ils avaient avec eux, comme escorte, quatre spahis montés et dix tirailleurs.

1. *La France au Soudan*, Paul Bourde (*Revue des Deux-Mondes*, novembre 1880).

Ils suivirent le marigot de Bounoum, sur la rive gauche, jusqu'à quelques kilomètres de son origine, et le franchirent en face de Yang-Yang, village fortifié, qui servait alors de résidence à Ali Boury N'Diaye, le roi du Djoloff. Le tata de Yang-Yang, de construction récente, présentait, ce qui est assez rare au Sénégal, deux enceintes concentriques : l'enceinte extérieure était formée de trois lignes de pieux enchevêtrés sans aucun ordre ; « la deuxième enceinte, construite en pierres et en terre, consiste d'abord en un mur en pierres cimentées avec de l'argile ; ce mur, de $1^m,50$ de haut, est surmonté d'un second, en pisé, de $0^m,80$ de hauteur environ. Cette deuxième enceinte a environ un mètre d'épaisseur ; c'est un obstacle sérieux et tout à fait imprenable pour les noirs. Autour de la première enceinte court à l'intérieur un fossé mal entretenu, qui doit, je suppose, servir de chemin de ronde et en même temps d'obstacle, car la deuxième enceinte n'a guère plus de deux mètres de hauteur au-dessus du sol. A l'intérieur de la deuxième enceinte se trouvent toutes les cases d'Ali-Boury, les unes en terre, les autres en paille. A l'extérieur, vis-à-vis la principale porte d'entrée, les cases de Samba-Laobé, son frère [1]. »

Les pierres de l'assise inférieure de l'enceinte avaient été extraites d'une colline voisine de Yang-Yang. Elles étaient d'un calcaire à beau grain et très propres à la construction. S'il était prouvé

1. *Un voyage d'exploration au Sénégal*, par M. P.-L. Monteil. Papeete, imprimerie du gouvernement, 1882, page 21.

que ce gisement est abondant, il vaudrait la peine d'établir un embranchement partant du chemin de fer du Cayor jusqu'à ce point. On aurait ainsi à Saint-Louis des pierres à bâtir, qui y font défaut et qu'on remplace par des briques du pays, d'assez médiocre qualité, ou des briques venues de France à grand frais.

De Merinaghen à Khorkhol, où MM. Monteil et Sorin se rendirent après Yang-Yang, le terrain est plat et couvert d'une immense forêt, au milieu de laquelle les villages et les terrains cultivés qui les entourent ne sont que des clairières naturelles ou produites par des défrichements. « Les principales essences forestières qu'on y rencontre sont : le n'guiguis, excellent bois de construction ; le soump qui, paraît-il, fournit un bon bois de menuiserie ; le bep, arbre assez élevé, mais qui est impropre à tout usage ; le memnep ou gonatier, excellent bois de charpente (gommier) ; le sourour (gommier), n'est propre à aucun usage.

« Parmi les arbres de ces forêts, plusieurs sont des gommiers ; tels sont le memnep, le sourour. Je n'ai vu dans cette partie de ma route que peu de gommiers, sauf aux environs de N'Diaien et de Kéliff, surtout comparé aux forêts que je devais voir plus loin. Avant d'arriver à Khorkhol, on me montra quelques sujets d'un arbre qu'ils nomment santier, et qui constitue en grande partie les forêts du désert et du Ferlo. Ce bois est très dur, et sa dureté même en fait un bois très difficile

à utiliser. Les Pouls s'en servent pour leur bois de lance[1]. »

De Saint-Louis à Khorkhol, les habitants sont en majorité Woloff. On rencontre cependant quelques villages habités par des Poul qui, de pasteurs et nomades, sont devenus sédentaires et cultivateurs. De plus, des tribus de Poul, encore nomades, parcourent le pays à la recherche des pâturages.

La région qui s'étend de Khorkhol à Bakel, que la mission mit vingt et un jours à traverser, peut se diviser en deux parties : le désert sans eau et le Ferlo ou pays habité.

La constitution géologique est la même partout; c'est un immense dépôt alluvionnaire, formé d'argile mélangée de sable ou d'argile pure et compacte. L'épaisseur de ce dépôt, indiqué par la profondeur des puits, est en moyenne de cinquante mètres. A quelques kilomètres de Bakel, la roche commence à apparaître, le sol devient accidenté ; des pitons de grès métamorphique percent la couche d'argile. Encore un caractère commun au désert et au Ferlo, c'est la végétation, ce sont les essences, déjà citées, qui croissent dans cette immense forêt, couvrant presque sans discontinuité l'espace entre Mérinaghen et Bakel. Aucune rivière, aucun marigot dans le désert et même dans le Ferlo ; seulement quelques cuvettes, quelques creux de terrain, qui, pendant la saison des pluies,

1. *Op. cit.*, page 24.

s'emplissent d'une eau bien vite impotable et complètement évaporée un mois après la fin de l'hivernage.

A mi-distance entre Merinaghem et la Falémé, on rencontre les premiers villages du Ferlo. Le Ferlo se divise en trois parties : le Ferlo Fouta, d'Oliouldou Gahen à Samba Doguel ; le Ferlo Damga, de Samba Doguel à Alana ; le Ferlo Bondou, d'Alana à la Falémé. Les deux premiers sont sous la dépendance d'Abdoul Boubakar ; c'est là que chaque année, il réunit ses bandes pour se porter sur le Saloum, la Gambie ou la Casamance.

Les Poul et les Toucouleurs, qui habitent le Ferlo et dont M. Monteil évalue le nombre de trois à quatre mille en saison sèche, de cinq à six mille pendant l'hivernage, sont répartis entre un grand nombre de petits villages, formés de quelques cases groupées autour des puits profonds, creusés dans la couche d'argile. Ces puits, qui donnent une eau très bonne, quoique un peu lourde, sont assez rapidement hors d'usage par suite de l'obstruction du goulot ; on en creuse alors d'autres et le village se déplace.

Malgré la provision d'eau emportée, la mission eut à souffrir de la soif dans la traversée de Khorkhol à Niebbi, le premier village du Ferlo. Mais, à partir de ce point, elle trouva sur sa route des villages qui, si misérables qu'ils fussent, lui fournissaient les vivres et l'eau nécessaires. Le 26 décembre, elle arrivait à Bakel.

MISSION GALLIÉNI. EXPLORATION DU HAUT-NIGER (1880-1881)

Nous avons dit plus haut quel était le but de la mission confiée au capitaine Galliéni, de l'infanterie de marine : étudier le terrain entre Médine et le Niger, en vue de l'établissement d'une voie ferrée ; conclure, avec les chefs noirs du haut Sénégal et du haut Niger, et particulièrement avec Ahmadou, le roi de Ségou, des traités d'amitié, de protectorat ou de concession de territoires.

Ce fut au retour d'une reconnaissance préliminaire, exécutée entre Médine et Bafoulabé, que le capitaine Galliéni organisa son expédition. Laissons-le nous présenter lui-même ses compagnons de voyage dont les noms, comme le sien, jouissent aujourd'hui au Sénégal d'une renommée justement acquise :

« Je choisis pour compagnons de voyage des officiers d'un caractère éprouvé et dont j'avais pu en même temps apprécier la valeur au point de vue des connaissances scientifiques, indispensables pour remplir le programme qui m'avait été fixé. C'étaient MM. Piétri, Vallière et Tautain. M. Piétri, lieutenant d'artillerie de marine, sorti depuis peu de l'École polytechnique, rentrait à peine d'une mission topographique, exécutée vers le bas Sénégal, entre Mérinaghen et Guédé... M. Piétri, outre

la conduite du lourd convoi que nous transportions, devait être chargé des instruments de précision et des observations astronomiques. M. Vallière, lieutenant d'infanterie de marine, officier d'un grand fond et doué d'une aptitude tout à fait spéciale pour les levés topographiques et l'étude du terrain, m'avait déjà accompagné dans ma première expédition de Bafoulabé. Le docteur Tautain, jeune médecin de la marine, commandait intérimairement le poste de Dagana, quand je lui proposai de se joindre à la mission ; ses connaissances en ethnographie et histoire naturelle, etc., me rendaient son concours précieux. Enfin, M. le docteur Bayol, médecin de première classe de la marine, avait été désigné par le gouverneur pour accompagner l'expédition en qualité de médecin-major ; une fois parvenu à Bammako, il devait y résider comme représentant du gouvernement français [1]. »

Voulant donner à son expédition un caractère de solennité et d'apparat qu'il croyait propre à frapper l'esprit des populations et, par suite, à faciliter sa mission, le capitaine Galliéni emmena avec lui trente spahis et tirailleurs sénégalais, armés de chassepots et richement équipés, qui devaient en même temps lui servir d'escorte et de sauvegarde. Une escouade de laptots ou matelots noirs, fut également adjointe à l'expédition pour

1. *Voyage au Soudan français* (*Haut-Niger et pays de Ségou*), 1879-1881, par le commandant Galliéni. Paris, librairie Hachette, 1885, page 9.

aider à la traversée des nombreux cours d'eau qu'on rencontrerait, ainsi que pour conduire l'embarcation que le capitaine Galliéni projetait de lancer sur le Niger.

Quant au convoi considérable dont se faisait suivre la mission, il ne fut complètement organisé qu'à Médine. Il comprenait, au départ de cette localité, plus de trois cents ânes et mulets, portant les provisions, les bagages, les munitions et les nombreux présents destinés aux chefs de provinces, de villages, et surtout à Ahmadou. Une centaine d'âniers, de chefs de convoi, de cuisiniers, de domestiques, complétaient la mission, dont l'effectif total dépassait cent cinquante hommes et trois cent cinquante animaux.

Le départ de Saint-Louis eut lieu le 30 janvier 1880 ; on n'arriva à Bakel que le 25 février. Les eaux étaient basses à cette époque de l'année, et il avait fallu, à partir de Mafou, faire avancer à la perche ou tirer à la cordelle les chalands transportant l'énorme matériel de l'expédition.

De Bakel à Bafoulabé, qu'on atteignit le 29 mars, la route se fit par terre, sans présenter d'autres incidents que ceux qui provenaient de la conduite du convoi, mesurant plus d'un kilomètre de longueur.

Déjà, le poste de Bafoulabé, commencé six mois auparavant, pouvait résister à une attaque des noirs. Il était construit provisoirement sur la pointe, entre le Bakhoy et le Bafing, mais le fort définitif devait être établi sur la rive gauche de cette dernière rivière.

En franchissant le Bafing, la mission abandonnait des parages connus, fréquentés par nos traitants, pour entrer dans le Fouladougou, région qui n'avait encore été visitée que par trois Européens : Mungo-Park, Mage et Quintin. Aussi, comme le dit le commandant Galliéni dans son ouvrage, « les membres de la mission allaient avoir à commencer leur rôle d'explorateurs et de diplomates. »

En premier lieu, il fallait assurer la marche, le campement et l'alimentation de cette masse d'hommes et d'animaux au travers d'un pays difficile, accidenté, sans chemins tracés, au milieu de populations dont on ignorait les dispositions à l'égard des blancs. Dans ce but, le capitaine Galliéni lançait, à une journée de marche en avant de la colonne, un petit détachement, commandé le plus souvent par le lieutenant Vallière. Celui-ci envoyait journellement des renseignements sur la route à suivre, sur l'accueil qu'on pouvait attendre dans les villages, et, à l'aide des ouvriers dont il disposait, il faisait exécuter les travaux indispensables pour faciliter la marche et le campement du convoi.

Grâce à ces précautions, la colonne put avancer assez rapidement dans le Fouladougou, et cependant la route suivie présentait des difficultés assez sérieuses.

Depuis Bafoulabé, la pente générale du terrain est régulièrement ascendante jusqu'à la ligne de partage des eaux entre le bassin du Sénégal et

celui du Niger, ligne qui, comme nous l'avons déjà fait remarquer, longe de très près la rive gauche de ce dernier fleuve. Mais cet immense plateau incliné est profondément découpé par les vallées du Bakhoy et du Bafing et de leurs nombreux affluents, et coupé dans des directions d'orientation diverses par des chaînes de collines rocheuses, ramifications du massif du Fouta-Djallon. En certains endroits et sur une étendue quelquefois très grande, ces collines aux flancs abrupts forment des remparts infranchissables; elles se prolongent souvent au travers des vallées et, dans le lit des rivières, constituent les barrages et les chutes qui rendent toute navigation impossible.

Ainsi, près de Kalé, une chaîne rocheuse, le mont Besso, s'avance presque en surplomb au-dessus du Bakhoy et crée en ce point un défilé qui présentait, en 1880, des difficultés presque insurmontables au passage d'un convoi, et que des travaux ont depuis notablement amélioré.

Après le village de Niakalé-Ciréa, la colonne se trouva en présence d'une véritable muraille de cinquante mètres de hauteur, dans laquelle on découvrit heureusement une brèche d'une centaine de mètres qui livra un passage encombré de roches mais praticable. On appelle ce passage le défilé de Balou.

Au delà de ce défilé, on se trouve en présence d'un site sauvage nommé la Laoussa. Sur près de deux kilomètres de longueur règne un éboulis

colossal, un amas chaotique d'énormes blocs de grès détachés des flancs de la montagne et qui s'avancent jusqu'à deux cents mètres environ du fleuve. Sept petits torrents serpentent au milieu de ces rochers. Dans leurs lits, sur le limon qu'ils ont accumulé dans les creux, croît une puissante végétation : de grands rôniers, des arbres d'essences diverses enchevêtrés de lianes, des bambous gigantesques. Là, le gibier abonde : singes, antilopes, oiseaux aux mille couleurs, poules de rocher, pintades, perdrix, etc., courent au travers des rochers ou sautent de branches en branches; les hippopotames et les caïmans fourmillent dans le fleuve, et la nuit il n'est pas rare d'entendre le rugissement du lion ou le cri de la panthère. A quelques kilomètres au sud du plateau qui se termine à la Laoussa, on tombe sur les grandes plaines désertes qui s'étendent jusqu'au Bafing et qui sont l'habitat ordinaire de nombreuses bandes d'éléphants.

Souvent la mission devait s'ouvrir à coups de sabre d'abatis, un chemin dans une forêt inextricable. Plus loin, on se trouvait arrêté par un marigot complètement à sec, mais dont les berges escarpées exigeaient plusieurs heures de travail pour y tailler des rampes accessibles aux animaux de la colonne.

Il faudrait un volume pour relater les incidents de marche qui résultaient des difficultés du terrain et pour décrire les aspects variés que présente la nature dans le Soudan occidental. Nous renvoyons le lecteur à l'ouvrage du commandant Galliéni; il

y trouvera les renseignements les plus complets sur la topographie, la géologie, l'hydrographie des régions du Haut-Sénégal et du Niger, sur les mœurs, les coutumes, les dialectes des habitants, sur le mode de construction de leurs cases, de leurs villages, sur leurs moyens de défense, etc.

Le Bafing franchi, la mission chemina sur la rive gauche du Bakhoy, tantôt longeant la rivière elle-même, tantôt pénétrant dans l'intérieur, suivant les facilités que présentait le terrain. Elle passa par Kalé, Niakalé-Ciréa, Solinta, petit village adossé au mont Saloum, et dans lequel les explorateurs furent assez surpris de trouver un fourneau de grandes dimensions pour la fabrication du fer que les noirs extraient, suivant la méthode catalane, d'un minerai très commun dans le Haut-Sénégal; Soucoutaly, en face duquel, sur l'autre rive du Bakhoy, se trouve la petite république de Nouroukrou, comprenant sept villages très rapprochés, bâtis sur un plateau élevé. Grâce à leur situation, grâce surtout à l'attitude résolue de leurs habitants, ces villages étaient restés indépendants et refusaient l'impôt à Daye, le frère d'Ahmadou, qui gouvernait le Dialafara.

Badoumbé, où depuis nous avons élevé un petit fort, présentait, dans la construction de son tata, quelques particularités intéressantes : « Le village de Badoumbé est entouré d'un tata solide en maçonnerie, et c'est assurément la construction la plus remarquable de ce genre que nous ayons rencontrée jusqu'alors. On voit que les habitants, se

sentant menacés par leur voisin de la rive droite, prennent toutes leurs précautions pour pouvoir résister à une attaque des Toucouleurs.

« Le tata était situé au centre d'un quadrilatère défensif et naturel, formé par le Bakhoy, deux de ses affluents et la montagne. L'enceinte représentait un polygone de plusieurs côtés, sur le pourtour duquel on apercevait, tous les quarante ou cinquante mètres à peu près, une tour ronde construite de façon à faire saillie de deux à trois mètres sur le front extérieur de la muraille. Le tracé n'était pas rectiligne; il était en zigzag, imitant grossièrement le tracé à crémaillères, ce qui permet tout à la fois d'obtenir des feux directs et des feux croisés. Le mur était construit en pierres de grès réunies par un pisé très solide. Des créneaux, à hauteur d'épaule, permettaient aux assiégés de faire feu au dehors.

« Nous fîmes tout le tour du tata avant d'apercevoir la porte qui conduisait dans l'intérieur du village. C'était un simple passage pratiqué à travers l'une des tours de l'enceinte; seulement, dès que l'on était entré dans la tour, il fallait tourner à droite pour pénétrer dans l'intérieur. Cette disposition devait arrêter l'élan de l'assaillant et permettre aux défenseurs abrités derrière le second mur de la tour de tirer sur les entrants. Un battant, formé de quatre madriers très épais et tournant dans le creux d'un tronc d'arbre enfoncé dans le sol, était ouvert et nous offrait un passage libre. Mais celui-ci était tellement étroit qu'il nous fallut

descendre de cheval et laisser nos bêtes en dehors à la garde des spahis, dont le costume rouge excitait au plus haut degré la curiosité des négrillons attirés par le bruit de notre arrivée [1]. »

En sortant de Badoumbé, les explorateurs se firent conduire à l'emplacement où s'élevait autrefois Fangalla, la capitale du Farimboula, dont les ruines évoquaient le souvenir d'un des épisodes les plus sanglants de la conquête toucouleure.

« Fangalla, ou plutôt les ruines de Fangalla, n'avait pas été facile à trouver, et ce n'est pas sans peine que Vallière s'était procuré un guide pour s'y faire conduire. Cependant un chasseur d'éléphants de Badoumbé avait fini par lui indiquer la route, en le menant à travers une forêt où il avait dû souvent se frayer un chemin à coups de sabres d'abatis, dont nous avions heureusement muni nos tirailleurs et nos laptots. Fangalla était autrefois la capitale du Farimboula, et ses populeux villages s'étendaient sur les bords du Bakhoy et dans les îles verdoyantes que séparaient d'étroits canaux, traversés sans cesse par les pirogues des pêcheurs malinkés. Aux eaux basses, un gué établissait la communication entre ces îles et la rive droite. On le voyait encore au moment de notre passage.

« Le chef de Fangalla était renommé dans tout le Kaarta et le Bambouk par le nombre de ses

1. *Op. cit.*, page 99.

guerriers et l'étendue des territoires qui avaient reconnu sa suzeraineté. Ses immenses troupeaux paissaient sur les deux rives du Bakhoy, et une armée de captifs cultivait ces déserts que nous venions de traverser sous bois et en faisant fuir à notre approche les fauves de toute espèce qui peuplent actuellement la contrée. Les habitants étaient fiers de leurs richesses, et leur courage égalait leur orgueil.

« Vers 1852, el hadj Oumar, le prophète conquérant, parut dans le pays avec des bandes de Talibés fanatiques, traînant après eux une multitude affamée. Le vieux chef se retrancha dans les villages situés au milieu de la rivière, mais déjà il était ruiné, car ses troupeaux étaient devenus la proie de l'assaillant, et au loin l'incendie dévorait toutes ses récoltes. Néanmoins il résista longtemps aux assauts des Toucouleurs. Mais, après un siège de quarante jours, la famine le livra à ses vainqueurs. Il parvint toutefois à s'échapper de nuit et put trouver un refuge dans les montagnes du Bambouk. Tous ses sujets restèrent à la discrétion du marabout qui, frappé du courage qu'ils avaient déployé pendant la défense, essaya de s'attacher les guerriers par la clémence en leur promettant la vie sauve et une place honorable dans son armée. Tous refusèrent : El Hadj leur fit aussitôt trancher la tête.

« Cet événement a laissé dans le pays un souvenir ineffaçable, et c'est avec une profonde tristesse qu'un habitant de Badoumbé, qui avait assisté tout

enfant à cette lugubre scène, nous fit le récit qui précède[1]. »

Au delà de Fangalla, ou plus exactement une fois le Bakhoy franchi, la mission entrait dans le Fouladougou occidental, contrée autrefois riche et peuplée mais qui, plus encore que les États qu'on venait de parcourir, avait eu à souffrir de l'invasion musulmane; elle était devenue presque inhabitée; les forêts et les fauves l'envahissaient.

Le capitaine Galliéni devait, d'après ses instructions, traverser cette région en ligne droite afin de gagner le plus rapidement possible Kita, son premier objectif. Cependant il ne perdait pas de vue le but principal de son voyage : explorer le terrain sur une assez large zone pour fixer en connaissance de cause l'itinéraire de la future ligne de pénétration. Aussi se décida-t-il à détacher un de ses officiers, M. Piétri, pour reconnaître la vallée du Ba-Oulé; plus tard, ce sera dans la direction de Niagassola et du Bouré qu'il enverra un autre officier. Nous résumerons plus loin ces deux explorations secondaires, exécutées par MM. Piétri et Vallière.

Suivons donc la colonne principale, que le lieutenant Piétri avait quittée le 13 avril. Elle vint traverser le Bakhoy en amont de son confluent avec le Ba-Oulé, au gué de Toukoto, et suivit la rive droite de la rivière coupée de nombreux marigots qui, sans être des obstacles sérieux, ralentis-

1. *Op. cit.*, page 103.

saient cependant la marche du convoi. Les villages de Koré-Cora, de Badougou, d'Ouoro, situés sur la route qu'on suivait, ne se composaient que de quelques misérables cases. Goniokory, la capitale du Fouladougou occidental, comprenait en réalité trois villages dont la population totale atteignait cinq cents habitants. En cet endroit, un vieux Malinké raconta à Galliéni qu'un blanc s'était déjà arrêté à Goniokory, il y avait de cela bien longtemps ; il lui montra même l'arbre sous lequel avait campé ce blanc, qui n'était autre que Mungo-Park.

Enfin, le 20 avril, la mission arriva à Kita, ou plutôt à Makadiambougou, le plus important des villages qui entourent la montagne de Kita. Nous avons déjà, dans le voyage de Mage, signalé l'importance de cette position, ainsi que la nécessité d'y établir un poste permanent dans le cas où l'on chercherait à gagner le Niger. Aussi, dès son arrivée à Makadiambougou, le capitaine Galliéni entra-t-il en pourparlers avec Tokonta, le chef de la confédération de Kita, afin de l'amener à signer un traité de protectorat et de concession de territoire pour l'établissement du poste.

Jusqu'alors Galliéni n'avait rencontré chez les chefs de villages ou de petits États aucune hésitation à signer les traités qui leur étaient proposés. Les Malinkés acceptaient avec empressement la protection des blancs, des Français, qui autrefois avaient vaincu el hadj Omar; ils espéraient bien échapper ainsi à la tyrannie des Toucouleurs.

Si le désir était le même chez Tokonta, il s'y mêlait une crainte et un calcul.

Kita était situé entre le Kaarta et Mourgoula où les Toucouleurs étaient encore puissants et Saint-Louis, Médine même, étaient bien éloignés. Fallait-il rompre ouvertement avec les Toucouleurs qui, une fois les blancs partis, pouvaient se venger cruellement de cette tentative d'indépendance? De là les hésitations de Tokonta. Puis il ne voulait pas se décider sans chercher à faire payer le plus cher possible son acceptation.

A quelques kilomètres au sud-est de Kita s'était récemment fondé un village, celui de Goubanko, dans lequel étaient venus se réfugier des Poul, des Bambara, des Malinké, fuyant les Toucouleurs. Abrités derrière un solide tata, nombreux et bien armés, ils bravaient Tokonta, rançonnaient ou tuaient ses sujets, pillaient les caravanes, enlevaient les troupeaux. Attaqués par les guerriers de Kita alliés à ceux de Mourgoula, ils avaient victorieusement repoussé tous les assauts et forcé leurs adversaires à battre en retraite.

Tokonta demanda au capitaine Galliéni de l'aider à détruire Goubanko. A ce prix, il signerait le traité. Il lui fut répondu par un refus catégorique.

Les pourparlers menaçaient de s'éterniser, chacun tenant à ses prétentions, quand le capitaine Galliéni s'avisa de faire courir le bruit que puisqu'il n'était pas possible de s'entendre avec Kita, c'est avec Goubanko que les Français feraient alliance. Tokonta, effrayé, accorda tout ce qu'on

demandait, et, le 25 avril 1880, entouré de ses fils, des chefs et des principaux notables du pays, il signa le traité qui plaçait tous les territoires de Kita sous le protectorat exclusif de la France, en nous autorisant à construire, sur l'emplacement que nous choisirions, les postes ou établissements que nous jugerions nécessaires.

Moins d'une année après, Tokonta voyait ses désirs satisfaits. Goubanko était pris et détruit, le 12 avril 1881, après une résistance opiniâtre, par la colonne commandée par le lieutenant-colonel Borgnis-Desbordes. Au mois de décembre 1882, Mourgoula, la citadelle toucouleure, était également rasée.

Avec la signature du traité de Kita, la première partie de la mission confiée au capitaine Galliéni se trouvait heureusement accomplie ; le terrain était préparé depuis Bafoulabé jusqu'à Kita pour une occupation définitive.

Nous abandonnerons momentanément le gros de la mission, qui le 27 avril reprenait sa marche vers l'est, pour résumer les explorations secondaires, exécutées par les lieutenants Piétri et Vallière.

Le 13 avril, le lieutenant Piétri s'était détaché de la colonne près du gué de Toukoto, et, franchissant le Bakhoy avec sept hommes, il remontait vers le nord en suivant la rive droite, tandis que le capitaine Galliéni se dirigeait dans le sud-est, sur Kita.

Le surlendemain de son départ, Piétri arrivait au confluent du Bakhoy et du Ba-Oulé. En cet endroit, le Ba-Oulé a l'apparence d'une grande

rivière. Large de deux cents mètres, il coule lentement dans un lit profond, alors que le Bakhoy, dont le débit est beaucoup plus considérable, a les allures d'un torrent. A quelques kilomètres en amont du confluent, le Ba-Oulé change complètement d'aspect. Ce n'est plus qu'un ruisseau presque perdu au milieu des roches, qui encombrent son lit étroit. Cependant, de distance en distance, on trouve des biefs où l'eau est assez profonde et qui servent d'asile à des troupeaux d'hippopotames. La rive du Ba-Oulé, que suivait le lieutenant Piétri, quand des ravins infranchissables ne l'obligeaient pas à faire des crochets dans l'intérieur, est ombragée, tandis que le plateau au-dessus, formé d'un sol ferrugineux, n'est couvert que d'une maigre végétation qui ne peut protéger le voyageur contre les rayons d'un soleil brûlant. Toute cette région, jusqu'au village de Sambabougou, situé à soixante kilomètres environ du confluent, est inhabitée. Elle n'est parcourue que par les chasseurs d'éléphants ou par les caravanes qui, venant du nord, se rendent à Kita.

Le 19 avril, Piétri s'arrêtait au confluent du Ba-Oulé et du Badingko, rivière qui coule du sud-est au nord-ouest, parallèlement au Bakhoy, et que Mage avait signalée sous un autre nom. A ce sujet, Piétri donne quelques explications : « Si l'on se reporte à la carte laissée par ce voyageur (Mage), très exacte pour tout ce qu'il a vu lui-même, on y trouve un *Bakhoy* n° 1, à l'ouest de Kita, et un *Bakhoy* n° 2, à l'est. Jusque-là, il n'y a

que confusion de nom ; mais il fait du Ba-Oulé un bras du Bakhoy n° 2, et là, il y a erreur. La cause de cette erreur tient sans doute à la similitude des noms donnés au Ba-Oulé et au Badingkô sur plusieurs points de leur cours.

« Les indigènes ne désignent pas une rivière ou une montagne partout par le même nom : chaque village en emploie de très divers. Pour un cours d'eau, la dénomination change même d'après la saison, suivant que les eaux en sont pures ou chargées de boue, ou suivant la couleur des rives. Ainsi, le *Bakhoy* n° 1 s'appelle *Bakhoy*, *Badié*, *Ouandan* et même *Baoulé*. Le *Bakhoy* n° 2 porte aussi les noms de *Bakhoy*, *Ba-Oulé*, *Babilé*, *Bani-Oulé*, *Bandingho* ; la branche *Ba-Oulé* de *Bakhoy*, *Badié*, *Ba-Oulé*, *Babilé*, etc.

« Tous ces noms veulent dire fleuve blanc ou rouge ; il fallait donc en choisir trois assez dissemblables pour éviter la confusion et le leur appliquer tout le long de leur cours sur nos cartes.

« Le nom de Bakhoy avait déjà été donné au Bakhoy n° 1 ; j'adoptai celui de Ba-Oulé pour la rivière qui s'y jette en aval de Toukoto et qui vient de l'est au confluent de la route du Kaarta. Mage n'avait pas connu son cours supérieur, que j'allais suivre et que nous allions retrouver à Koundou. Il ne restait que le nom de Bandinghô à choisir pour l'affluent du Ba-Oulé, qui coule à l'est de Kita et est appelé par Mage Bakhoy n° 2 [1]. »

1. *Op. cit.*, page 163.

Conduit par deux indigènes qui s'étaient offerts comme guides, Piétri gagnait Sambabougou, petit village de deux cents habitants, la plupart forgerons. Son arrivée fit sensation ; c'était le premier blanc que voyaient les indigènes de Sambabougou, dont la curiosité, l'importunité tracassière, faisaient tort à leur empressement et à leur cordialité.

Piétri demeura deux jours dans ce village ; il y apprit que le Ba-Oulé, à trois journées de marche à l'est de Sambabougou (55 ou 60 kilomètres en ligne droite), tournait brusquement vers le sud jusqu'à Kondou, et qu'un marigot sans importance continuait seul la direction primitive vers l'est.

Jugeant qu'il avait recueilli tous les renseignements nécessaires et ne voulant pas retarder la marche de la colonne principale, en l'obligeant à l'attendre, Piétri résolut, malgré les avis qu'il reçut sur les difficultés de marche au travers du Fouladougou, de se diriger directement sur Maréna, où il pensait croiser la colonne.

Il gagna tout d'abord Dogofili, joli petit village situé sur une colline à pentes douces, dont les environs, bien arrosés, sont couverts d'une belle végétation. Arrivé à Maréna, il apprit que la mission était encore à Kita ; il doubla l'étape et, le 26 au soir, il rejoignait ses compagnons, ayant parcouru les cent kilomètres qui séparent Sambabougou de Kita en deux jours. Sur ce long trajet, il n'avait vu que les deux petits villages de Dogofili et de Maréna.

Le lendemain du jour où Piétri avait rejoint la colonne, le lieutenant Vallière s'en détachait à son tour pour exécuter dans le Manding et le Birgo une exploration nécessaire au point de vue du choix de la ligne de pénétration. Bammakou lui était assigné comme point de rendez-vous avec la colonne.

Son premier objectif était Mourgoula, où dominaient les Toucouleurs ; ensuite il pénétrerait au milieu de peuplades hostiles aux musulmans, souvent en guerre les unes contre les autres, par conséquent il allait falloir user de diplomatie pour n'en indisposer aucune et éviter tout conflit.

Sur la route de Mourgoula se trouvait Goubanko, dont la présence inquiétait si fort le chef de Kita. Vallière s'y arrêta une journée et put à loisir examiner les défenses de ce village, dont la prise nous coûta des pertes assez sérieuses l'année suivante. Quoique nous ayons déjà décrit un grand nombre de villages fortifiés, nous donnerons encore la description de celui-ci, en raison des dispositions ingénieuses qu'on y rencontrait et de la résistance qu'il opposa à nos troupes :

« Le tata de Goubanko est composé de deux rectangles accolés par un de leurs sommets et communiquant entre eux. Sans nul doute, il n'y avait eu d'abord qu'un seul rectangle, mais, la population augmentant, on avait dû créer une deuxième enceinte pour contenir les nouveaux arrivants. On avait alors abattu un coin de l'ancienne muraille et construit la nouvelle en copiant

la forme existante, de sorte que le tracé était devenu un octogone irrégulier, présentant deux grands rentrants, espèces de tenailles au fond desquelles sont pratiquées des portes. L'entrée principale, moins bien placée que ces dernières, fait face au nord ; ses abords ne sont pas flanqués, mais les gens de Goubanko ont suppléé à ce manque de flanquement de la façon la plus ingénieuse. Une grosse tour carrée de trois mètres de côté, surmontée d'un toit pointu, a été construite à quelques mètres en arrière du front de la muraille ; à droite et à gauche, deux abris rectangulaires, recouverts d'un toit en terre durcie, à l'épreuve de la balle, relient la tour et le mur d'enceinte et créent ainsi, en avant de la porte, un étroit couloir de deux mètres environ de largeur.

« Les défenseurs placés dans ces sortes de caponnières peuvent tirer et dans le couloir et dans la tour. Les portes donnant accès dans la tour et permettant d'aller de l'extérieur à l'intérieur du village, ne sont pas ouvertes l'une vis-à-vis de l'autre ; cette disposition, faite pour arrêter l'élan de l'assaillant, oblige à changer de direction à droite pour pénétrer dans l'enceinte. Enfin, l'entrée extérieure est elle-même masquée par un tambour en saillie sur le front de la fortification, ne laissant qu'un étroit passage sur le côté, à peine praticable à un cavalier. Cet ensemble de dispositions défensives dénote réellement de l'intelligence et de la réflexion chez son auteur. Quant à la muraille du tata, elle ne présente rien d'exceptionnel :

comme toutes ces sortes de constructions, elle est en argile durcie, avec une coudée d'épaisseur à la base et $2^{m},50$ à 3 mètres de hauteur ; son périmètre total peut avoir 800 mètres ; des tours élevées de loin en loin et légèrement en saillie sur le mur, assurent le flanquement et permettent à des guetteurs, juchés sur de grossiers échafaudages, de surveiller au loin la plaine. On sait comment se défendent ces fortifications : les défenseurs, placés derrière l'enceinte et dans les tours, percent à hauteur d'appui de petits trous ronds pour donner passage aux canons des fusils, et cherchent par leur feu à tenir l'ennemi loin des murailles. Si l'enceinte est forcée, la première ligne des cases en constitue une nouvelle, non moins solide ; mais les armées indigènes sont à peu près dépourvues de moyens d'attaque, et il est fort rare qu'un tata bien défendu soit enlevé autrement que par le blocus et la trahison ; les quelques assauts que l'on cite ont tous été très meurtriers. Goubanko est habilement placé dans une boucle du ruisseau, le Farako, qui sert ainsi de fossé sur les faces est et sud ; les deux autres côtés sont également protégés par une dépression, sans doute pleine d'eau en hivernage, où sont creusés de nombreux puits entourés de petits jardins gardés par des palissades ; en outre, la terre ayant servi aux constructions a été prise au pied de la muraille, et il en est résulté de profondes excavations qui forment de sérieux obstacles aux abords. On voit, par cet aperçu, que les habitants

de ce village ont mis un certain art à couvrir leurs personnes et leurs biens contre les attaques de leurs nombreux ennemis.

« A l'intérieur, les habitations se pressent les unes contre les autres, en ne laissant entre elles que des ruelles étroites et tortueuses ; les cases sont en général composées d'un mur de terre circulaire, surmonté d'un toit conique de paille ; cependant, on y voit quelques constructions rectangulaires avec argamasses, dans le genre de ce qui se fait à Bakel. Chaque particulier entoure les deux ou trois cases qu'il possède d'une enceinte de terre ; cet usage a transformé le village en un véritable dédale de murs et de passages où les étrangers ne peuvent se retrouver. Un assaut livré au milieu d'un pareil amas d'obstacles, coûterait certainement beaucoup d'hommes à l'assaillant ; il est vrai, d'autre part, que la défense manquerait d'ensemble et serait pour ainsi dire disloquée [1]. »

La population de Goubanko, composée, comme nous l'avons dit, d'individus de races diverses, était parvenue cependant, grâce à un semblant de constitution politique fidèlement pratiquée, ce qui est assez rare chez les noirs, à acquérir la discipline et l'union qui lui permirent de résister longtemps à ses ennemis.

La route de Kita à Mourgoula, qui suit sensiblement la ligne de partage des eaux entre le Bakhoy et le Bandingko, fréquentée par les cara-

1. *Op. cit.*, page 259.

vanes, est d'un parcours facile ; elle présente peu d'accidents de terrain. Entre Goubanko et Mourgoula, elle traverse le col de Sitakoto, brèche d'un kilomètre de long, ouverte dans la montagne de Goukoubakrou, et qui défend au nord la vallée de Mourgoula. Au débouché de ce col, on se trouve en face d'un remarquable panorama : « Le terrain s'abaisse en pente douce vers le joli tata de Sitakoto, pour se relever ensuite en présentant au loin plusieurs étages de gracieuses ondulations, couvertes d'une végétation luxuriante. A gauche, des collines boisées forment un petit cadre à ce tableau, et derrière elles, barrant complètement l'horizon, se dresse une chaîne rocheuse d'une élévation de près de cent mètres ; à droite, une haute colline présente, dans ses flancs ravinés, une couche d'argile rougeâtre mêlée de roches roulantes ; enfin, le paysage se termine en avant par un mélange confus de pics, de dômes, de montagnes massives, dont l'effet est des plus pittoresques [1].»

Le 29 avril, à la fin du jour, après une halte de quelques heures dans le petit village de Sitakoto, Vallière et son escorte arrivèrent devant le vaste tata de Mourgoula.

Les environs de la forteresse, dans un rayon de plusieurs lieues, étaient absolument déserts, incultes et couverts d'une végétation broussailleuse. On sentait peser sur la contrée la terreur que ré-

1. *Op. cit.*, page 272.

pandaient autour d'eux les Talibé, dont Mourgoula était le repaire, terreur bien justifiée par les ruines qu'ils avaient accumulées pendant la conquête, par les exactions et les pillages qu'ils commettaient depuis plus de vingt ans. Le Birgo, avant l'arrivée des Toucouleurs, comptait cinquante villages, riches, prospères et bien peuplés. C'est à peine s'il en restait vingt debout, dont la population avait été diminuée des trois quarts.

Alpha Ousman, un des plus renommés lieutenants du prophète, s'était rendu maître du Birgo et du Manting et, pour consolider sa conquête, avait élevé les trois tatas concentriques de Mourgoula, créant ainsi l'une des citadelles les plus fortes de l'empire d'el hadj Omar.

L'ère de prospérité et de gloire de cette ville dura plusieurs années. Mourgoula était une garnison recherchée des Talibé, qui y vivaient dans l'abondance ; de nombreux troupeaux enlevés au loin étaient parqués sous ses murs, le mil emplissait ses greniers, les richesses affluaient chez les vainqueurs. Mais si fertile, si productif que fût le Birgo, il fut bientôt épuisé. L'armée des Toucouleurs, trop nombreuse et surtout trop rapace pour les ressources que fournissaient le pays, vit ses rangs s'éclaircir et, au moment où Vallière entrait dans Mourgoula, le mouvement de désertion avait été si prononcé, qu'il y restait à peine un millier d'habitants, dont deux cents en état de porter les armes. Mais ceux-ci n'avaient pas renoncé à leur seul moyen d'existence, et prélevaient sur les

malheureux habitants du Birgo des impôts excessifs. Aussi, le vide s'était fait autour de la forteresse, malgré la fertilité bien connue de la région.

Vallière séjourna deux jours à Mourgoula. On avait d'abord fait quelques difficultés pour l'y laisser entrer. Puis, dans le premier palabre qu'il eut avec le vieil almamy Abdallah, le successeur d'Alpha Ousman, il fut en butte à la malveillance non déguisée des conseillers de l'almamy. Cependant, paroles aigres, reproches, attitude hostile, refus de laisser continuer le voyage, tout cessa quand, dans la lettre du gouverneur que Vallière fit lire au conseil, on en arriva au chapitre des cadeaux à remettre aux chefs et aux notables de Mourgoula. « Il est bon, dit à ce sujet Vallière, que l'on sache que les présents resteront longtemps encore le moyen le plus puissant pour s'assurer le succès d'une mission ou le passage d'un voyageur [1]. »

La glace rompue, notre compatriote eut plusieurs entretiens intimes avec Abdallah. Celui-ci ouvrit son âme, parla de la décadence de l'empire toucouleur et termina un de ces entretiens par ces mélancoliques paroles : « Oui, Mourgoula tient toujours, mais, sur d'autres points, on n'a pas su veiller, et il ne restera bientôt plus à Ahmadou, en dehors de nous, que Nioro et Ségou. »

Plus mélancoliques encore eussent été ses discours, s'il avait pu lire dans l'avenir, s'il avait pu prévoir que dix-huit mois plus tard le colonel

1. *Op. cit.*, page 284.

Borgnis-Desbordes lui adresserait ces dures paroles ainsi qu'aux fiers Toucouleurs : « Abdallah, Souleyman et vous, Toucouleurs de Mourgoula, vous avez violé vos serments envers moi... Vous m'avez trompé... Je ne veux plus de vous à Mourgoula ; vous allez me suivre à Kita. Cependant, je ne veux pas vous prendre par trahison, vous êtes venus librement ici. Rentrez à Mourgoula, et si vous le voulez, défendez-vous. Mais songez que, dans quelques instants, Mourgoula n'existera plus », et que, sans lutte, il subirait la loi du vainqueur ; qu'il abandonnerait sa maison, son tata, les plaines fertiles du Birgo, pour se retirer avec ses serviteurs, aussi tristes et résignés que lui, à Nioro, la capitale du Kaarta.

Le 1er mai, Vallière reprenait sa marche vers le sud. La route était moins facile qu'en deçà de Mourgoula; après le col de Nianfakrou, elle dévalait par une brusque pente encombrée de roches, dans la vallée du Bakhoy, dont elle coupait ensuite perpendiculairement les affluents. Toute cette vallée est couverte d'une immense forêt interrompue seulement sur les sommets où la roche se montre à nu, ou bien aux abords des villages où elle fait place aux terres cultivées.

Koukouroni, le premier village rencontré après Mourgoula, avait autrefois une population d'un millier d'habitants; il en restait à peine cent cinquante, tristes, misérables et craintifs; à Niagakoura, une centaine d'habitants encore plus sauvages.

Niagassola, la capitale du Manding, était un gros village comptant plus de mille habitants, presque tous Malinké. Là, on détestait les Toucouleurs, mais les massacres auxquels se livrait Alpha Ousman, quand il rencontrait la moindre résistance, y a laissé subsister un sentiment bien explicable de frayeur et de prudence. Le vieux Mambi, le chef de Niagassola, qui jouissait d'une certaine renommée d'énergie et d'intelligence, se montra très bienveillant envers le lieutenant Vallière; mais, s'il laissa entrevoir sa haine pour les Toucouleurs et son désir de voir les Français s'établir dans le pays, il se garda bien de s'engager d'une façon quelconque.

M. Vallière signale l'importance de Niagassola, situé sur la route habituelle des caravanes, au centre d'une contrée fertile, mais improductive par suite du dépeuplement, bien arrosée par le Bakhoy et ses tributaires. C'est le point de convergence de chemins rayonnant vers Ségou par Koumakhana et le col de Sana Morella, vers Kangaba, vers le Wassoulou. En outre, de Niagassola par la haute vallée du Bakhoy, on peut facilement gagner le Bouré, pays aux gisements aurifères sur la richesse desquels nous n'avons encore que des renseignements incertains.

Malgré les conseils de Mambi qui l'engageait à se rendre à Kangaba, Vallière, pressé de rejoindre le capitaine Galliéni, résolut de suivre la route la plus directe. Après Koumakhana, il marcha donc dans la direction du nord-est et, franchissant le

col de Sana Morella qui donne accès dans la vallée du Niger, il atteignit Naréna. Le chef de ce village de huit cents habitants nourrissait contre les Toucouleurs une haine farouche. Aussi reçut-il fort mal notre explorateur qu'il considérait comme un ami des oppresseurs de son pays. Vallière, conformément à l'usage qu'il croyait universel dans le Soudan, lui ayant tendu la main, l'autre lui tourna grossièrement le dos, disant « que ces manières étaient celles des gens de Ségou et qu'il ne les aimait pas ». Il revint cependant à des sentiments plus doux, quand il connut le but réel de la mission

Un convoi de captifs, conduit par des Dioula, qui se rendait à Ségou, vint se joindre à la petite escorte du lieutenant Vallière et de concert on continua la marche sur Bammakou en longeant le pied des monts du Manding. Ces monts dessinent un grand arc de cercle dont la convexité est tournée du côté du Niger. Près de Naréna, la distance qui les sépare du fleuve est d'environ trente kilomètres; ils s'en rapprochent progressivement, et à Bammakou cette distance n'est plus que de trois kilomètres. Ils présentent les aspects les plus variés et les plus pittoresques : falaises à pic, croupes étagées et à ressauts brusques, pics isolés, surmontés quelquefois de grands blocs plats et surplombants, énormes tours, amoncellement de rochers éboulés, au milieu desquels quelquefois se cachent peureusement quelques cases de Malinké.

A Sibi, la petite expédition tomba au milieu des

divertissements de la population qui célébrait la fête des semailles ou koumou. Peu s'en fallut que cette fête n'eût pour les voyageurs un dénouement tragique. Les indigènes, excités par l'eau-de-vie de mil qu'ils avaient absorbée en grandes quantités, vinrent se grouper menaçants aux abords du campement. L'attitude résolue du lieutenant Vallière qui rassembla son monde en armes autour de lui fit hésiter même les plus ivres, et l'intervention d'un chef vint tirer notre voyageur et sa suite d'une situation périlleuse.

Sibi avait une population d'environ deux mille habitants. A la moindre apparence de danger, ceux-ci se réfugiaient dans les rochers au pied desquels étaient établies leurs cases. De leurs retraites élevées ils menaçaient d'écraser les assaillants sous les blocs qu'ils n'avaient qu'à pousser. Les Toucouleurs se hasardaient peu dans ces parages, et Sibi avait conservé une sorte d'indépendance.

Nafadié comptait sept cents habitants qui sont les derniers Mandingues de la vallée du Niger du côté de l'est. Le chef de Nafadié détestait les Toucouleurs, mais il était tenu à une grande réserve à cause du voisinage de Kangaba, où l'influence du sultan de Ségou devenait prépondérante, de Tousella et de Dioliba qui gardaient un gué du fleuve par lequel les Toucouleurs pouvaient se porter sur la rive gauche.

Vallière, hâtant sa marche, arrivait le 11 mai à Bammakou. Il comptait y trouver le capitaine Gal-

liéni avec toute la mission. Seul, Piétri, parti en avant-garde, l'attendait au rendez-vous. Depuis plusieurs jours, ce dernier était à Bammakou, s'inquiétant du manque de nouvelles et surtout des bruits sinistres qui circulaient sur le sort de ses compagnons. Ces bruits n'étaient malheureusement que trop fondés. Assaillie au passage du marigot de Dio par plus de deux mille Bambara, la mission du Haut-Niger avait failli périr tout entière. Les débris allaient arriver à Bammakou le lendemain dans un état lamentable.

Mais reprenons notre récit au point où nous l'avions interrompu pour suivre Piétri et Vallière, c'est-à-dire au moment où la mission quittait Makadiambougou.

Après avoir eu avec les chefs de Goubanko une entrevue dans laquelle il avait tenté de les réconcilier avec Kita, le capitaine Galliéni rejoignait à Maréna son convoi, déjà engagé dans la direction de l'est, sur la route de Bammakou, par Bangassi, Kondou et le Petit-Bélédougou.

C'était après de mûres réflexions qu'il avait choisi cette voie parmi les trois qui s'offraient à lui pour se rendre à Ségou.

La route par le Kaarta et Nioro, autrefois imposée à Mage, avait été tout d'abord écartée. Elle s'éloignait trop de la ligne de pénétration projetée ; puis, il était à craindre que Mountaga, arguant de la révolte du Bélédougou, ne voulût retenir la mission avec le secret espoir d'avoir sa bonne part des richesses qu'elle portait à Ségou.

Par Mourgoula et Niagassola, on trouverait une route d'un parcours relativement facile, quoique assez long. Mais les pays qu'elle traverse étaient soumis aux Toucouleurs. On risquait, en entrant en rapport avec eux, d'indisposer les habitants de Bammakou qu'il fallait gagner à notre cause. De ce côté aussi, on craignait que l'almamy de Mourgoula ne fît quelques difficultés à laisser continuer le voyage.

La route par Maréna, Bangassi, Kondou et Bammakou avait l'avantage d'être la plus directe pour gagner le Niger; et cela était à considérer, car le nombre des animaux porteurs de la colonne avait déjà bien diminué. Ceux qui restaient paraissaient incapables de faire encore de longues marches. Il fallait donc, de toute nécessité, arriver le plus rapidement possible au Niger, où on transborderait une partie des charges sur des pirogues. En outre, Bammakou, indiqué, on s'en souvient[1], par le gouverneur Faidherbe, dans ses instructions à Mage, comme le point probable d'arrivée de la ligne des postes à établir entre Médine et le Niger, Bammakou était un des objectifs impérieusement assignés à la mission; elle devait y laisser un résident. Galliéni avait auprès de lui un certain Abdaramane, le fils d'un des chefs de Bammakou, qui lui affirmait que pour être accueilli en ami dans son village, il fallait y arriver par le Bélédougou.

Les habitants du Bélédougou, les Béleri, jouis-

1. Voir page 266.

saient d'une assez mauvaise réputation. On les disait pillards, presque sauvages, en tout cas animés des sentiments les plus hostiles vis-à-vis des Toucouleurs avec qui ils étaient en guerre depuis la conquête du Ségou par el hadj Omar. Il était donc périlleux pour la mission, qui traînait à sa suite de nombreux présents pour Ahmadou, de voyager au milieu de populations si disposées à suspecter les intentions des caravanes se dirigeant vers l'est, toujours prêtes à leur fermer la route et surtout à les piller.

Mais le capitaine Galliéni espérait évidemment arriver à leur cacher le but de la mission, ce qui cependant, était bien difficile. Tous les jours, il se ferait précéder d'un officier qui, en distribuant des cadeaux dans les villages, en offrant l'amitié des Français, en promettant aux Bambara de les protéger contre les Toucouleurs, dissiperait les méfiances, empêcherait les soupçons de naître et ouvrirait la route au convoi.

Enfin Abdaramane assurait qu'il connaissait les principaux chefs des Béleri. Il se faisait fort de les rallier à notre cause et d'obtenir d'eux libre passage jusqu'à Bammakou dont les habitants avaient avec eux des relations constantes et des intérêts communs.

Tous ces avantages et inconvénients bien pesés, le capitaine Galliéni s'était donc décidé pour cette dernière route.

Jusqu'au Ba-Oulé, il n'y avait rien à craindre.

On traverserait une région presque déserte ; les

seules difficultés à surmonter proviendraient du terrain. En effet, le trajet de Kita à Kondou s'effectua sans incidents, sinon sans peine; les ânes commençaient à être insuffisants; on doubla les charges des moins malades. De là des chutes aux passages difficiles, des arrêts interminables, de la fatigue pour tous et des retards.

La colonne était conduite par des guides recrutés à Goubanko. Elle passa par Maréna, longea le pied des monts de Bangassi qui, avec leur parement vertical, leurs assises régulières, ressemblaient à une gigantesque muraille bâtie par des Cyclopes.

Le pays était boisé, très giboyeux; des bandes de singes et particulièrement des cynocéphales, juchés sur les rochers ou sur les arbres, regardaient curieusement passer la colonne et l'accompagnaient de leurs aboiements sonores; on relevait à chaque instant des traces d'éléphants, de girafes ou de grands fauves.

Kondou, qu'on atteignit le 4 mai, était le plus grand village du Fouladougou occidental. Le nouveau village, — l'ancien avait été détruit par les bandes d'el hadj et on en voyait encore les ruines, — le nouveau village était établi à trois kilomètres à l'ouest du Ba-Oulé. A huit cents mètres au sud se trouvait une colline aux flancs à pic du côté de la rivière, qui dominait le village de trente mètres. Le capitaine Galliéni signalait cette position comme l'étape naturelle entre Kita et Bammakou. Depuis un fort y a été construit.

Le lieutenant Piétri, avec Abdaramane, l'inter-

prète Alpha Séga et un tirailleur, précédait la colonne d'une journée de marche. Il avait trouvé les habitants de Kondou, alliés des Béleri dont ils partageaient la haine contre les Toucouleurs, assez mal disposés à recevoir les blancs. Quelques cadeaux dissipèrent leurs défiances et l'accueil qu'ils firent à la mission fut satisfaisant.

Le soir de ce même jour, 4 mai, le convoi dépassant Kondou, franchissait le Ba-Oulé et entrait dans le Bélédougou.

Guisoumalé, le premier village bambara qu'on atteignit le lendemain, avait été bien préparé par Piétri, qui n'avait ménagé ni les cadeaux, ni les protestations d'amité. On se vit et on se quitta dans d'excellents termes.

A Ouoloni, la mission trouva portes closes ; le chef du village consentit néanmoins à recevoir le capitaine Galliéni, mais son attitude, ainsi que celle des notables de son entourage, était embarrassée. Il refusa des guides pour conduire la mission à Guinina ; il fallut accepter les services de quatre jeunes gens de ce dernier village que Piétri avait embauchés et envoyés au-devant de la colonne. Ce fut dans ce village que le capitaine Galliéni perçut les premiers indices de l'agitation qui se produisait autour de lui. Des groupes de Bambara armés se réunissaient, disait-on, à une journée de marche au nord de Ouoloni et se disposaient à entrer en campagne dans une direction inconnue.

Le lendemain, 7 mai, un incident vint accroître les inquiétudes du capitaine Galliéni. Il avait dû,

pour alléger ses animaux, laisser une partie des bagages à Ouoloni, sous la garde du docteur Tautain, de l'interprète Alassane et de douze tirailleurs. Le convoi rendu au prochain bivouac, une cinquantaine d'hommes avec des ânes à vide, reviendraient charger ces bagages.

Après le départ de la colonne principale, les Bambara s'étaient rassemblés en grand nombre autour du docteur Tautain et de sa petite troupe; s'enhardissant les uns les autres, il cherchaient à s'emparer des ballots et proféraient des menaces contre le blanc « qu'il fallait tuer, disaient-ils, avant qu'il n'eût rejoint le capitaine. » Heureusement les âniers arrivèrent et dégagèrent Tautain qui, par sa contenance énergique, avait pu jusqu'alors préserver du pillage le dépôt commis à sa garde. Le jeune docteur faisait alors charger les caisses, quittait Ouoloni à neuf heures du soir, et, exécutant une pénible marche de nuit sous une pluie battante, rejoignait le gros le lendemain matin. Pendant le trajet, il avait été suivi et surveillé de près par des hommes armés.

Le 8 mai au soir, le campement était établi à cinq cents mètres du tata de Guinina. Le chef du village reçut le capitaine Galliéni avec un air de défi, écouta à peine ses propositions, et termina un violent discours par ces mots : « Tu traverses mon territoire avec de riches cadeaux et je ne sais pas à qui tu les destines. Mes notables croient que tu es un ennemi et me conseillent de t'empêcher d'aller plus loin. »

Le doute n'était plus possible; les convoitises étaient allumées. Les Bambara allaient chercher l'occasion d'attaquer le convoi et de s'emparer de ces richesses qu'ils croyaient énormes et qu'il ne pouvaient sans envie voir passer sur leur territoire pour aller chez leurs ennemis les Toucouleurs.

Le chef de la mission prit de suite des dispositions défensives. Il fit former le carré, les caisses régulièrement empilées constituant une sorte de rempart, et distribua son monde sur les quatre faces, gardant en réserve les tirailleurs. Il ordonna de faire bonne garde toute la nuit. Quelques-uns de ses hommes s'avancèrent, à la faveur de l'obscurité, jusqu'au pied du tata ; ils entendirent les Bambara faire grand bruit à l'intérieur du village, discuter des plans d'attaque et parler ouvertement « d'exterminer les blancs qui venaient dans le Bélédougou pour tromper les habitants et aider les Toucouleurs à les subjuguer. »

La nuit se passa cependant sans alerte.

Au lever du soleil, le capitaine envoyait demander des guides au chef de Guinina. L'attitude de ce dernier n'était plus du tout la même que celle de la veille. Il offrait non seulement des guides, mais encore des porteurs pour les bagages ; il affirmait qu'il n'y avait aucun danger ; il se portait garant de la sûreté de la colonne. C'était une raison de plus pour se méfier.

Avant de lever le camp pour poursuivre la route vers l'est, le capitaine avait lancé des éclaireurs en avant. Ceux-ci revinrent bientôt, annonçant

qu'une troupe d'un millier de Bambara se dissimulait dans un pli de terrain, auprès de la route.

Si l'embuscade était éventée, le danger n'en restait pas moins réel, effrayant. Comment se frayer un chemin au travers de ces nombreux ennemis, avec trente hommes armés et un convoi de deux cents animaux ?

Ordre fut donné de surseoir au départ, de reprendre le campement de la veille et d'observer les mêmes précautions. Le capitaine Galliéni voulait attendre des nouvelles de Piétri et de Bammakou ; de ce côté pouvait venir un secours et peut-être le salut. Il envoyait un courrier à son lieutenant pour l'informer de la situation critique dans laquelle il se trouvait. Ce courrier, comme on le sut plus tard, surpris dans les bois par les Bambara, fut tué après une défense acharnée, et Piétri, qui partout avait été bien reçu, attendait avec confiance la mission à Bammakou.

La nuit se passa encore assez tranquillement. Le lendemain, 10 mai, le capitaine se décidait à reprendre la marche, après avoir accepté l'offre du chef de Guinina de laisser dans le village, à sa garde, les bagages que les ânes ne pouvaient plus porter.

Le soir, le convoi atteignait Dio, dépassait le village et établissait le campement à six cents mètres au delà. Le tata de Dio resta fermé comme ceux d'Ouoloni et de Guinina. De l'extérieur, il paraissait inhabité. Des espions, que le capitaine envoya pendant la nuit rôder autour de Dio, lui

rapportèrent que, loin d'être abandonné, ce village était rempli de guerriers, qui concertaient bruyamment leur plan d'attaque contre la mission.

Mais, en somme, le trajet de Guinina à Dio, malgré les craintes justifiées résultant des reconnaissances de la veille, s'était fait sans mauvaise rencontre. Encore deux étapes et le Niger serait atteint. Peut-être les Bambara reculeraient-ils devant une attaque de vive force? Une fois à Bammakou, on serait sauvé.

Vers une heure de l'après-midi, le 11 mai 1880, après une reconnaissance préalable du sentier de Diago, la mission se mit en route. Le guide, surveillé par le brigadier Barka, le capitaine Galliéni, le docteur Bayol, dix spahis et dix tirailleurs, ouvraient la marche; puis le convoi suivait, s'allongeant en une file indienne de plus de cinq cents mètres de longueur, formée d'animaux fatigués, blessés, et s'arrêtant à chaque pas. Le docteur Tautain, dix tirailleurs et quelques laptots armés de fusils, formaient l'arrière-garde.

« Un silence de mort, dit le capitaine Galliéni, régnait autour de nous; le tata, la forêt, le ruisseau, tout semblait désert et avait un air mystérieux.

« Tu verras, capitaine, me dit Barka, vétéran de nos expéditions sénégalaises, tu verras, il y aura quelque chose... »

On avait déjà parcouru près d'un kilomètre et les derniers hommes allaient franchir le ruisseau

de Dio, lorque tout à coup la fusillade éclate sur toute la longueur de la colonne. Les Bambara, en très grand nombre, dissimulés derrière les arbres, derrière les moindres accidents du terrain, ou sortant en foule du village de Dio, exécutent contre nos hommes un feu nourri, puis se précipitent en avant. Les âniers non armés fuient, les animaux sont pris ou tués ; en quelques minutes le convoi est détruit et la colonne coupée en deux tronçons trop éloignés pour se prêter un mutuel secours.

Le capitaine Galliéni et ses vingt braves soldats résistent, non sans pertes, au premier choc. Entourés d'ennemis de tous les côtés, ils ouvrent contre les assaillants un feu meurtrier qui élargit le cercle qui les enserre. Les spahis chargent les ennemis et gagnent, avec les tirailleurs à leur suite, les ruines d'un tata qui se trouvaient à proximité du sentier. Derrière cet obstacle, leurs armes perfectionnées, leur discipline et leur courage leur permettent de lutter avec avantage contre un ennemi si supérieur en nombre. Après une demi-heure de combat, les abords des ruines sont assez déblayés pour que le capitaine Galliéni puisse tenter une sortie et chercher à réjoindre l'arrière-garde. A ce moment le docteur Tautain, en croupe sur le cheval de l'interprète Alassane, débouchait en face des ruines du tata, suivi par quelques tirailleurs. Attaqué de tous côtés, il avait réussi à se faire jour à travers les assaillants, mais presque tous les tirailleurs et laptots avaient été tués ou mis hors de combat.

Ayant rassemblé ses hommes et mis les blessés sur les quelques mulets qu'on avait pu rattraper, le capitaine Galliéni fit reprendre la marche vers l'est. Les Béléri n'abandonnèrent la poursuite qu'à la tombée de la nuit. Pendant cette terrible journée, la mission avait eu 15 hommes tués, 16 blessés et 7 disparus.

Le lendemain, après des alertes continuelles et un orage terrible, la petite troupe, harassée de fatigue, entrait dans la vallée du Niger et s'arrêtait devant Bammakou, où elle était reçue par les lieutenants Piétri et Vallière[1].

Disons, avant de poursuivre ce récit, qu'en 1883, le colonel Borgnis-Desbordes, à la tête de la colonne expéditionnaire du haut Fleuve, devait tirer une éclatante vengeance du guet-apens de Dio. Daba, un des villages du petit Bélédougou, dont le chef avait été le principal instigateur de l'attaque contre la mission, Daba fut pris après une chaude action dans laquelle nous eûmes 5 officiers blessés, 5 hommes tués et 43 blessés; les défenseurs comptèrent leurs morts et leurs blessés par centaines. Après la destruction de ce foyer hostile à notre influence, le colonel prit la même route que le capitaine Galliéni en 1880. Il exigea des chefs de Ouoloni, Guinina, Sicoro, Makadiambougou, Diago, etc., qui avaient plus ou moins participé au pillage de la mission Galliéni, soumission com-

1. *Annales sénégalaises de 1854 à 1885*, Paris, Maisonneuve et Ch. Leclerc, édit. 1885, page 362.

plète, payement de fortes amendes et restitution des objets provenant du pillage. La soumission des chefs de Dio fut entourée d'une certaine solennité. Devant toutes les troupes de la colonne assemblées en armes, ils lurent à haute voix la formule du pardon qui leur était imposée. Spectacle saisissant et bien fait pour frapper l'imagination des noirs et y laisser une trace ineffaçable, que celui de cette poignée de braves venant ainsi rendre hommage à la mémoire de leurs camarades et, sur les lieux qui furent témoins de leur vaillance et de leur mort, accordant à leurs meurtriers le pardon de leur crime en échange de promesses d'amitié pour l'avenir.

Ces promesses de soumission et d'amitié, les gens du Bélédougou les ont depuis fidèlement tenues. Ils sont pour nous, aujourd'hui, des alliés sûrs et surtout utiles.

Ce sont les représentants d'une race forte, pure de tout croisement, tenant à sa nationalité et réfractaire jusqu'à ce jour à toutes les tentatives de conversion à la religion musulmane, que ces Bambara qui peuplent les villages du Bélédougou et auxquels la nature du sol a fait donner le nom de Béléri ou *hommes des rochers*.

Ils sont sédentaires, cultivent la terre, élèvent des troupeaux, tissent le coton, font du fer et de la poudre. Leurs villages sont groupés en cantons ou petites confédérations qui obéissent à un chef unique. Cet embryon de constitution politique est encore bien précaire, le lien qui unit les villages

est bien fragile. Cependant les luttes intestines cessent et tout le monde est d'accord quand il s'agit de repousser les Toucouleurs ou de faire une razzia sur leur territoire.

Revenons à la mission du haut Niger. Le capitaine Galliéni pensait trouver à Bammakou, comme le lui avait promis Abdaramane, une franche et large hospitalité, un lieu de repos pour ses hommes, un asile pour ses blessés, des ressources de tous genres et les moyens de réorganiser la mission.

Son attente fut cruellement déçue. Les portes du tata restèrent fermées. La nouvelle du pillage était parvenue à Bammakou et les chefs du parti bambara craignaient de se compromettre aux yeux des Béléri, leurs alliés, en accueillant les malheureux échappés au massacre de Dio. Aussitôt arrivé, le capitaine Galliéni avait envoyé un de ses interprètes saluer le chef du village ; celui-ci lui fit répondre : « Il vous est arrivé un grand malheur, auquel je ne puis porter remède ; tout ce que je puis faire, c'est de vous laisser partir avec ce que vous possédez encore. »

Le chef de la mission comprit qu'il n'y avait même plus de sécurité dans le voisinage de Bammakou. Les Béléri pouvaient déboucher inopinément des montagnes et, avec les habitants du village, qui auraient certainement fait cause commune avec eux, achever de détruire la mission. Aussi, après une nuit passée dans une terrible inquiétude, le capitaine Galliéni donna l'ordre du

départ et dirigea sa colonne sur Nafadié, par la route suivie quelques jours auparavant par Vallière. Nafadié était sinon au pouvoir des Toucouleurs, du moins soumis à leur influence; à proximité sur l'autre rive, étaient Tourella et Tadiana, tata habités par des Talibé; on pouvait donc espérer de ce côté trouver un refuge.

La colonne gagna rapidement Nafadié et, comme on l'apprit plus tard, ce fut grâce à cette rapidité de marche qu'elle put échapper aux Bambara, qui, le lendemain de son départ, arrivaient à Bammakou et se divisaient en deux bandes pour tâcher de la rejoindre ou de lui couper la retraite.

Le commandant de la colonne réunit ses officiers en une sorte de conseil de guerre, au bivouac de Nafadié, pour examiner la situation et décider de la conduite à tenir. « Retourner en arrière, dit-il, nous n'y songeâmes même pas. Quel déplorable effet eut produit cette sorte de fuite sur des populations que nous venions de traverser naguère en protecteurs ! Il fallait au contraire, malgré la ruine et la perte de toutes nos ressources, redoubler d'énergie.... Il s'agissait donc de conserver notre réputation intacte et de continuer hardiment notre voyage sur Ségou. Aux yeux des indigènes, le parti le plus énergique est toujours le meilleur, et il est certain qu'en regagnant précipitamment le Sénégal, après le pillage de Dio, nous aurions porté un coup funeste à l'influence française, encore naissante dans ces régions. Sans doute, nous allions entrer dans l'inconnu et nous livrer à la discrétion

du sultan de Ségou; mais, en reculant, nous compromettions les résultats déjà obtenus et abandonnions la place à d'autres.

« L'énergie et le patriotisme de mes officiers soutinrent ma proposition. La marche en avant fut résolue[1]. »

Il faut noter que la mission n'avait plus aucun des cadeaux destinés à Ahmadou; que les bagages, les munitions, les approvisionnements de vivres, les boîtes de médicaments, presque tout avait disparu dans l'affaire de Dio.

Le capitaine Galliéni résolut tout d'abord de réduire son personnel en se débarrassant des âniers, domestiques, etc., devenus inutiles et par suite encombrants. Il les dirigea par Niagassola, Mourgoula et Kita sur le Sénégal. Le docteur Bayol, dont la mission pouvait être considérée comme terminée, suivrait la même route et porterait au gouverneur les traités signés, les levés topographiques exécutés et les notes recueillies depuis le début du voyage.

MM. Galliéni, Piétri, Vallière et Tautain, les quelques spahis et tirailleurs valides, les blessés à dos d'âne ou de mulet, constituant la nouvelle colonne, passèrent le Niger à gué, le 15 mai, et entrèrent dans le Guéniékalari, sur un territoire soumis à Ahmadou.

A Tourella et Tadiana, ils furent, par les Toucouleurs, cordialement reçus, accablés de préve-

1. *Op. cit.*, page 252.

nances et de protestations d'amitié qui firent naître dans leur esprit les plus grandes espérances sur l'accueil qui les attendait à Ségou et sur le succès de leur ambassade.

Afin d'échapper aux Béléri, s'ils tentaient le passage du Niger en face de Bammakou, le capitaine Galliéni, au lieu de suivre la rive droite du Niger, s'engagea dans l'intérieur.

« Le nouveau pays que nous abordions, dit-il, différait beaucoup de celui que nous avions parcouru sur la rive gauche. Les massifs de hauteurs rocheuses avaient disparu, et nous nous trouvions dans une plaine formée d'alluvions anciennes, d'une grande fertilité et abondamment arrosée par le Niger et ses importants affluents de droite, tels que le Mahel Balével et ses tributaires. Cette plaine, qui doit s'étendre sans interruption jusqu'à Tombouctou, est sans doute limitée vers l'est, dans l'immense arc de cercle décrit par le grand fleuve du Soudan, par un plateau hérissé de massifs isolés et semblable à celui dont nous avions pu constater l'existence entre Bafoulabé et Bammakou.

« Le terrain produit en abondance le maïs, le riz, le coton, le tabac, l'arachide, l'indigo, le sésame, le ricin, et les différentes espèces de mil; de plus, de vastes forêts d'arbres à beurre couvrent cette région. On ne s'étonne donc pas du renom de richesse que possède parmi les indigènes de ces contrées la vallée du haut Niger. Quel magnifique domaine agricole et commercial pour la nation européenne qui parviendrait à s'établir sur ce beau

cours d'eau et à mettre en œuvre, non seulement cette terre féconde et propre à recevoir des cultures aussi diverses, mais encore les immenses richesses métallurgiques des contrées voisines du Bouré, du Sankaran et du Ouassoulou [1]. »

Le fond de la population du Guéniékalari et du Ségou est formé par les Bambara, les anciens maîtres du pays, subjugués par el hadj Omar et depuis pressurés à l'excès par les Toucouleurs. On rencontre quelques villages habités presque exclusivement par des Poul transportés par el hadj du Fouta et du Bakhounou sur les nouveaux territoires conquis.

La mission continuait sa route et était déjà à mi-chemin entre Bammakou et Ségou, quant au village de Sanankoro deux sofa vinrent de la part d'Ahmadou lui intimer l'ordre de s'arrêter; cet ordre était exécutoire en quelque point que se trouvât la mission. Néanmoins le capitaine Galliéni put obtenir de pousser jusqu'à Niansonnah, village qui présentait plus de ressources que le précédent.

Au bout de quelques jours, ne recevant pas de réponse à une lettre qu'il avait adressée au sultan et le village étant épuisé, Galliéni, passant outre à la résistance des sofa, remit son convoi en marche dans la direction de Ségou.

Le 1er juin 1880, il atteignait le petit village de Nango, situé à quarante kilomètres à l'ouest de Ségou. Là, le percepteur des impôts, un Bambara

1. *Op. cit.*, page 345.

du nom de Marico, lui intima à son tour, de la part d'Ahmadou, l'ordre formel de s'arrêter. Quoique déjà fort inquiété par ces obstacles qui se dressaient à chaque pas sur sa route, le capitaine Galliéni ne pouvait prévoir que Nango serait le terme de son voyage, que ce village deviendrait pour lui et ses compagnons une véritable prison, dans laquelle on les retiendrait pendant dix mois.

Cinq jours après, Samba N'Diaye, cet ancien maçon dont nous avons dejà parlé à propos du voyage de Mage, et Boubakar Saada, un des plus influents talibé de Ségou, arrivèrent à Nango et tinrent au capitaine Galliéni ce langage peu rassurant : « Lam Dioulbé t'envoie quatre bœufs, quatre moutons touabirs, cent moules de riz et cent mille cauris. Il t'informe qu'il a donné des ordres aux villages environnants pour que tu reçoives dorénavant la nourriture nécessaire à tes hommes et à tes animaux. Ahmadou sait depuis longtemps que tu es sur la rive droite, mais, s'il ne t'a pas arrêté plus tôt, c'est que tu te trouvais dans un pays trop pauvre pour suffire à ton entretien. Il a l'habitude de faire arrêter ceux qui viennent le visiter, à une certaine distance de sa capitale, afin de leur permettre de l'envoyer saluer. Il ne peut recevoir d'emblée tout le monde, et chacun doit se conformer aux désirs du chef du pays dans lequel il entre. Le sultan est du reste fort mécontent, parce que la mission a suivi une route qui passait chez ses ennemis, avec lesquels vous avez pactisé. La route du Bakhoy est interdite aux

Européens ; c'est par le Kaarta et Nioro que vous auriez dû passer, ainsi que l'a fait Mage; et, si le convoi avait pris la route de Mourgoula, l'almamy Abdallah vous aurait fait rebrousser chemin. Maintenant, quant au Bélédougou, le sultan va le détruire, car, en vengeant les blancs, il ne fera que se venger lui-même, puisque ceux-ci avaient été attaqués parce qu'ils se rendaient chez lui. »

Le chef de la mission envoya aussitôt ses interprètes à Ségou pour expliquer à Ahmadou les raisons qui l'avaient amené à s'écarter de la route du Kaarta, barrée par la révolte des Bambara, et à prendre celle par le petit Bélédougou; en même temps il lui faisait demander de recevoir un de ses officiers ou lui-même. Ce fut peine perdue. Ahmadou répondit par des paroles vagues, ajourna toute décision à une époque indéterminée, en un mot, reprit à distance le rôle qu'il avait joué autrefois vis-à-vis de Mage.

Le va-et-vient des courriers commença entre Nango et Ségou et dura dix mois. Il fut impossible de vaincre la résistance d'Ahmadou qui, superstitieux à l'excès, craignait que le chef blanc ne lui jetât un sort ; en outre, il était circonvenu par ses talibé, hostiles aux Européens.

La mission dut donc s'installer dans le misérable village de Nango. Nous ne raconterons pas les tribulations, les petits incidents du séjour, les maladies, les souffrances accrues par l'énervement, par le manque de médicaments, de ces malheureux explorateurs, vivant dans l'attente continuelle

d'une réponse favorable toujours ajournée, inquiets souvent des bruits qui couraient sur les mauvaises dispositions à leur égard des Toucouleurs de Ségou.

Enfin le capitaine Galliéni, par ses instances réitérées, obtint d'Ahmadou qu'il envoyât son représentant à Nango pour élaborer le traité à intervenir entre la France et le pays de Ségou.

Nous reproduisons en entier le récit très descriptif, donné, par le commandant Galliéni, de l'arrivée de Seïdou Diéylia, l'envoyé d'Ahmadou, et de sa brillante escorte à Nango. « Nous allâmes l'attendre à l'entrée du village, sous un grand baboab placé au centre d'une large avenue, pratiquée pour l'occasion au milieu des ronces et des cultures... Les griots du village étaient rangés, prêts à accueillir de leurs cris discordants le beau cortège qui s'avançait.

« Nous vîmes d'abord paraître les talibés à cheval. Ces guerriers portaient le costume sévère des adeptes de l'islamisme (dans ce pays) : grand boubou flottant, pantalon bleu de forme arabe, large turban enveloppant le petit bonnet blanc toucouleur, ceinture chargée de gris-gris, de la poire à poudre, du sachet à balles. Ils s'avançaient au grand galop de leurs chevaux, qu'ils arrêtaient brusquement vis-à-vis de nous. Tous ces talibés étaient armés d'un fusil à deux coups à pierre et à piston, généralement de provenance française.

« Les talibés se rangèrent à gauche de l'avenue. Après eux vint la compagnie de Bafin, l'un des

chefs captifs d'Ahmadou. Elle comprenait les Bambara du Kaarta, soumis au sultan. En tête marchaient les joueurs de tam-tams et de cornes bambaras, les joueurs de flûte et les chanteurs. Derrière ce groupe venait Bafin, en grand costume, tout chamarré de gris-gris et une belle hache en cuivre sur l'épaule. Il s'avançait en dansant et en se dandinant, tournant autour de lui-même, tantôt se baissant et rasant la terre, puis se redressant; plusieurs griots, les uns avec des clochettes, les autres criant simplement, le suivaient dans tous ses mouvements. En arrière de Bafin et marchant immédiatement sur ses pas, venait la compagnie des sofas, armés de fusils à pierre et formés sur huit rangs, sur un front de trente hommes environ, très serrés les uns contre les autres. Arrivé à environ cinquante mètres en avant de nous, Bafin, précédant ses sofas de quelques pas, mit subitement un genou en terre, en nous tournant le dos; ses hommes imitèrent ce mouvement. C'était, paraît-il, le salut militaire dans l'armée toucouleure. Puis la danse commença. Bafin, toujours suivi de ses griots, exécuta pendant une bonne demi-heure une sorte de danse, dans laquelle on lui passait successivement des fusils qu'il déchargeait, soit en l'air, feignant de viser quelque ennemi, soit en dirigeant le canon vers la terre, paraissant vouloir tuer un adversaire renversé. Cette danse guerrière se termina par une décharge générale de tous les fusils; puis le chef captif vint me serrer la main et se retira avec sa compagnie. Ce chef influent, dansant et

gesticulant ainsi au milieu des hommes qu'il est appelé à commander en guerre et sur lesquels il a autorité en toute occasion, nous montrait l'un des traits de mœurs les plus bizarres des peuplades soudaniennes.

« Après la compagnie de Bafin vint celle de Mamout, commandant les Bambara de Ségou. Il se présenta dans le même appareil que celui-là. Il était encore plus surchargé de gris-gris et portait comme lui une hache de cuivre, signe de sa captivité. Un pavillon, portant des inscriptions arabes, indiquait la compagnie.

« Peu après arriva la compagnie à cheval des Peuls du Bakhounou, commandés par Sambourou. Ils s'avançaient en ligne, sombres et solennels, armés de leurs lances. Ils différaient considérablement des sofas par cette attitude froide et ne manquant pas d'une certaine majesté. Ils s'arrêtèrent à peu de distance ; puis, leur chef, vêtu en strict musulman, la figure cachée en partie, descendit de cheval et vint me souhaiter la bienvenue.

« Enfin, parut à la fin du cortège Seïdou Diéylia à cheval, s'avançant à pas lents, au milieu d'une troupe de talibés. Il était vêtu simplement d'un boubou bleu, d'un turban bleu foncé, et l'on ne voyait que ses yeux, son visage étant caché par l'étoffe de son turban. Il s'arrêta à quelques pas de nous et je lui serrai la main en lui adressant mon compliment de bienvenue.

« Pendant toute la présence de Seïdou à Nango, le village présenta la plus grande animation. Ce

chef avait amené avec lui près de 500 talibés à cheval et 500 sofas à pied, qui avaient dû se loger un peu partout. Le village était trop petit pour tout ce monde, et les malheureux Bambara étaient littéralement pillés par leurs hôtes[1]. »

D'après les renseignements recueillis par le capitaine Galliéni pendant son séjour à Nango, l'armée de Ségou se monterait environ à 12,000 hommes, composée pour moitié de Talibé (Toucouleurs, Poul, Sarrakholé, libres), combattant d'habitude à cheval, et de Sofa (Bambara captifs), qui sont troupes de pied. La population totale du Ségou et du Guéniékalari, pays soumis directement à Ahmadou, serait d'environ 100,000 âmes réparties en 200 villages.

Les négociations pour le traité durèrent plusieurs jours. Disons, de suite, qu'en échange des avantages très illusoires qui nous étaient concédés : protectorat du Niger depuis ses sources jusqu'à Tombouctou et droit d'ouvrir des routes vers la vallée du grand fleuve, les conditions exigées par Ahmadou parurent tellement exagérées, que ce traité fut jugé inacceptable par le gouvernement et qu'il ne fut pas ratifié.

Ahmadou opposait encore et toujours de nouveaux ajournements à la signature du traité et par suite au retour de la mission à Saint-Louis, quand le 28 février 1881, parvint à Ségou la nouvelle de l'occupation de Kita et de la prise de Goubanko par

1. *Op. cit.*, page 392.

la colonne expéditionnaire du haut fleuve. Cette nouvelle provoqua une émotion extraordinaire, puis une grande surexcitation parmi les Toucouleurs. Quelques-uns proposèrent de répondre à cette invasion des pays soumis à Ahmadou en faisant mettre à mort les envoyés du gouverneur. Heureusement à cette colère se mêlait la crainte de voir la colonne expéditionnaire s'avancer plus loin, se relier aux Bambara et venir sur le Niger. Cette crainte fut habilement exploitée par le capitaine Galliéni qui correspondait par courriers avec Ségou. « Tout cela ne serait pas arrivé, faisait-il dire à Ahmadou, si j'étais parti en novembre avec le traité que j'avais conclu avec ton ministre Seïdou Diéylia. Maintenant, je ne sais ce qu'il va survenir. Mon chef a voulu voir ce que nous étions devenus, et il est probable que la colonne restera à Kita tant que nous n'aurons pas quitté Nango. Peut-être poussera-t-elle jusqu'au Niger. Cependant, il est encore possible d'arranger les affaires, mais il faut pour cela que tu écoutes mes conseils, qui sont ceux d'un homme sage... Ainsi, hâte-toi, envoie-moi le traité que tu as entre les mains et donne tout de suite les ordres pour notre départ. C'est le seul moyen d'empêcher les affaires de s'embrouiller davantage. »

Finalement, le 5 mars, Ahmadou consentait à signer le traité ; il envoyait de bons chevaux et un guide aux membres de la mission, et, le 21 du même mois, ceux-ci quittaient Nango.

Connaissant bien l'esprit retors et indécis

d'Ahmadou, ils s'éloignèrent le plus rapidement possible de Nango, de crainte qu'un contre-ordre ne vînt les arrêter en route. Le 29 mars, ils traversaient le Niger entre Tourella et Nafadié. Puis ils prirent la route suivie et reconnue par Vallière dans son exploration, c'est-à-dire passèrent par Naréna, Niagassola, Mourgoula, où l'almamy, quoique fort troublé par l'occupation de Kita, fit contre mauvaise fortune bonne figure et les reçut en grande pompe.

Le 5 avril, ils arrivaient à Makadiambougou où les attendait le lieutenant-colonel Borgnis-Desbordes, à la porte du nouveau fort au-dessus duquel flottait le drapeau français. Cette vue fit battre le cœur de ces vaillants explorateurs qui, certes, avaient contribué pour une large part à l'accroissement de l'influence française dans le Soudan occidental.

Le 12 mai, enfin, la mission rentrait à Saint-Louis, après une absence de près de dix-sept mois.

A ceux que les progrès de notre colonisation au Sénégal intéressent, nous conseillons à nouveau de lire l'ouvrage du commandant Galliéni ; ils y trouveront des renseignements de toute nature qui n'ont pu trouver place dans ce court résumé.

VOYAGE DE MM. BAYOL ET NOIROT AU FOUTA-DJALLON (1881).

En 1881, le gouvernement décida l'envoi d'une mission au Fouta-Djallon pour conclure un traité de commerce et de protectorat avec les chefs de cet important État.

Le docteur Bayol, de retour du haut Niger, en reçut le commandement. Il s'adjoignit MM. Noirot, Billet et Moustier ; ce dernier revenait des sources du Niger.

La mission se rendit dans le Rio-Nuñez et s'organisa à Boké. Elle quitta cette localité le 17 mai 1881 et se dirigea sur Timbo. A quelques étapes de Boké, MM. Billet et Moustier firent retour à la côte. MM. Bayol et Noirot continuèrent vers l'est en suivant la route de retour d'Aimé Olivier jusqu'à Fougoumba, un peu au delà de la Tenné.

D'après le dire des indigènes, la Tenné serait un affluent du Bafing et non, comme l'indique Aimé Olivier, de la Falémé, qui descendrait du plateau de Labé sans recevoir d'affluents des environs de Fougoumba.

Les voyageurs se rendirent à Timbo en passant par Donhol-Fella. Le Bafing, qu'ils traversèrent un peu au nord de Timbo, avait déjà 120 mètres de large.

Ils arrivèrent à Timbo le 12 juillet et firent signer à l'almamy un traité de protectorat.

Le bon accueil qui leur fut fait dans cette ville les engagea à y prolonger leur séjour. Le docteur Bayol en profita pour recueillir des renseignements sur les Poul du Fouta-Djallon, sur leurs origines ; sur la généalogie et la chronologie de leurs almamy. Il apprit qu'avant l'occupation de Timbo par les Poul, cette ville se nommait *Gongovi* et était habitée par les Diallonké.

Au retour la mission prit par le nord, traversant le territoire de Labé près des sources de la Dimmah (Gambie) et de la Coumba (Rio-Grande). Les sources de ces deux grands fleuves, comme l'avait déjà reconnu Mollien, ne sont éloignées que de 1,500 mètres l'une de l'autre et sont situées près du village d'Oré-Dimmah (tête du Dimmah), à environ cinq kilomètres du village important de Tontourou. Jusqu'à Sillacounda la mission suivit la rive gauche de la Gambie, coupant tous ses petits affluents, se tenant un peu à l'est des routes suivies par Mollien et Lambert.

C'est à Sillacounda que la Gambie change de direction vers l'ouest; elle a, en cet endroit, environ 300 mètres de large. Son cours peut être considéré, dans cette région, comme la limite nord de l'oranger et la limite sud du karité.

A Mamakono, entre Gambie et Falemé, l'itinéraire du docteur Bayol se confondit sur une petite longueur avec celui d'Hecquart ; puis il traversa à Guéséba la Falemé, très profonde en face du village et large de 150 mètres environ.

Quelques jours après, MM. Bayol et Noirot tra-

versaient le Bambouk et le massif de Tambaoura. Ils arrivaient à Médine, le 17 novembre 1881, exactement six mois après leur départ de Boké.

Comme on le voit, le Fouta-Djallon est un pays qui a le don d'attirer les explorateurs. Le nombre de ceux qui l'ont visité est relativement assez considérable. Aux explorations dans le Fouta-Djallon déjà citées et dont nous nous sommes borné à résumer les dernières, il faut ajouter celles qu'entreprirent les Anglais Thompson en 1842 et Goldsburry, gouverneur des établissements anglais de la Gambie, en 1880. Ce dernier seul parvint jusqu'à Timbo, mais ne fut pas reçu par l'almamy. En 1881, une expédition organisée par M. Aimé Olivier et conduite par MM. Gaboriaud, de Fontenay et Ansaldi, se rendait de nouveau à Timbo. Ces explorateurs faisaient signer à l'almamy un traité de concession pour l'établissement d'un chemin de fer du Fouta-Djallon à la côte.

MISSION BAYOL ET QUIQUANDON DANS LE BÉLÉDOUGOU (1883).

En 1883, le docteur Bayol reçut l'ordre du colonel Desbordes de se rendre dans le Grand Bélédougou pour y faire connaître nos projets et pour signer avec les divers chefs des traités

d'amitié et de commerce ; on lui adjoignit M. Quiquandon, lieutenant d'infanterie de marine, chargé de dresser la carte du pays.

Partie de Bammakou le 16 avril, la mission se rendit dans le Bélédougou, traversa Nossombougou, Nonkho et Koumi. En quittant le Bélédougou elle entra dans une zone de villages indépendants dont les principaux sont : Manta, Banankoro et Néguessébougou. Cette zone, qui ne paraît pas avoir de nom générique, peut être rattachée au Fadougou et est limitée au nord par le Damfari (pays de Damfa), au delà duquel se trouve le Mourdiari (pays de Mourdia) que la mission visita également.

Par suite des dispositions douteuses des habitants, les voyageurs ne réussirent malheureusement pas à dépasser Douabougou, premier village après Mourdia. Il durent renoncer à visiter Segala qu'ils avaient pour objectif.

La mission fit retour sur Bammakou en visitant quelques villages qu'elle avait laissés sur ses flancs. Elle apportait des renseignements utiles sur le grand Bélédougou, le Fadougou, le Mourdiari, le Damfari, le Ségala, le pays de Meskala, ainsi que sur le Kalari, le Macina et sur Goumbou.

Elle avait en outre réussi à faire accepter par un grand nombre de chefs les traités que le colonel Desbordes avait préparés et auxquels il attachait une grande importance.

L'organisation politique de cette contrée est identique à celle que l'on rencontre à peu près

partout dans les pays mandingues. Ce sont des confédérations plus ou moins nombreuses de villages ayant à leur tête un chef dont l'autorité est plus ou moins respectée.

Voici l'énumération des confédérations qui ont accepté nos traités en 1883.

Nossombougou (3 villages), Nonkho (9 villages), Koumi (10 villages), Fadougou (4 villages), Damfari (48 villages), Mourdiari (39 villages), le Dionkoloni ou Sébété (14 villages), le Ségala ou Laséraна (25 villages) ; le Meskala ou Messakélé qui comprend les cantons de Doérébougou et de Toukourouba plus une vingtaine de villages indépendants ; et enfin le Markabougou qui comprend 22 villages y compris Sansanding sur le Niger.

Cette première série de traités eut pour résultat d'amener l'année suivante à traiter sur les mêmes bases avec le commandant de Bammakou, les chefs des pays de Daba, de Dio, de Diago, du Donsofara (environs de Delasabacoro), du Dosamana (environs de Doméla, au sud de Guinina), du Méguétana, (Koulikoro sur le Niger et environs), du Diédougou (Kafabougou, au nord du pays de Dio), du Domba (au nord du Diédougou, Bassambougou et ses environs), du pays de Toutoudo (au nord du Dombo), et enfin de Niékona (situé entre Toutoudo et Koumi).

MISSION DU DOCTEUR COLIN DANS LES PAYS AURIFÈRES DU BASSIN DE LA FALÉMÉ (1883-1884)

Au mois d'avril 1883, le docteur Colin, qui venait déjà de passer quatre années consécutives dons les régions du haut Sénégal, fut chargé par le ministre de la marine de se rendre « dans les pays du haut Sénégal et du haut Niger, voisins de ceux que nous possédions déjà, et pouvant donner des résultats commerciaux immédiats. »

Le docteur résolut de se rendre dans le Bouré, pays aurifère situé sur le haut Niger et renommé dans toute l'Afrique pour la quantité d'or qu'il fournit chaque année à de nombreuses caravanes.

Pénétrer dans le Bouré à cette époque et l'explorer d'une façon profitable n'était point chose facile, car ce pays était alors occupé par les soldats de Samory, avec lequel nous étions en guerre depuis deux années. Mais M. Colin comptait se rendre directement chez le conquérant et l'amener à traiter dans des conditions honorables et avantageuses. Il voulait en outre suivre, pour se rendre au Bouré, une route nouvelle, non encore parcourue par les voyageurs, allant en droite ligne de notre poste de Bakel au Niger, d'un accès facile et traversant des pays déjà d'une grande richesse et pouvant rapporter dès qu'on y installera des comptoirs.

Le docteur Colin quittait Bakel, pour se rendre

à Sénoudébou, le 25 juillet 1883. Il emportait des marchandises de traite pour une dizaine de mille francs. Son personnel de conducteurs, qu'il avait dû recruter à Khayes, après la désertion des premiers engagés, laissait beaucoup à désirer au point de vue de la discipline. Il ne pouvait compter que sur un soldat européen mis à sa disposition par le gouverneur, et qui, dès le début du voyage, dut s'arrêter pour cause de blessure.

On était en pleine saison des pluies ; il fallut six jours à la mission pour aller de Bakel à Sénoudébou.

Arrivé dans ce village, capitale du Bondou, le docteur s'occupa de se procurer des lettres de recommandation pour les chefs de Bambouk. Le roi du Bondou, Boubakar-Saada, un de nos plus vieux et nos plus fidèles alliés, fait chevalier de la Légion d'honneur, en 1859, par le gouverneur Faidherbe, était en relations d'amitié avec les plus importants d'entre eux.

Boubakar-Saada, alors en expédition dans le Tenda, fit attendre ces lettres quelques jours et la mission ne put quitter Sénoudébou que le 15 septembre. Le 21, elle atteignait Kéniéba. Les terrains détrempés, défoncés, les cours d'eau grossis par la pluie rendaient la marche difficile. Les bœufs porteurs et les chevaux se traînaient péniblement ; il en mourait quelques-uns en route.

De Kéniéba, la mission se rendit à Khakadian, à travers une immense forêt de plus de 60 kilomètres de largeur, dans laquelle les énormes trous

faits par le passage des éléphants, les bambous enchevêtrés, les cours d'eau gênaient et ralentissaient la marche. Le docteur ne parvenait à Dialimangana que le 20 octobre ; il s'y arrêta quatre jours pour laisser reposer les quelques animaux qui lui restaient.

Le 24, il partit pour Sola, premier village de l'État de Tambaoura et premières grandes mines d'or du pays. Lorsque les récoltes sont terminées, tous les gens du pays et des pays voisins viennent travailler à ces mines dont les puits commencent à deux kilomètres dans l'ouest du village et s'étendent très loin. Ces puits n'ont pas plus de quatre à cinq mètres de profondeur. Les mineurs trouvent l'or dans une couche de graviers formés de pudding ferreux et de cailloux de quartz.

Le 5 novembre, le docteur arrivait à Dialafara, la capitale du Tambaoura. Il conclut avec le chef de ce petit État un traité d'après lequel les Français avaient seuls le droit de coloniser, de commercer et d'exploiter l'or dans le Tambaoura.

Le docteur envoya un courrier à Famalé, le roi du Diébédougou chez lequel il devait se rendre en quittant Dialafara ; il lui demandait, pour suppléer ses bœufs, tous morts sauf deux, un âne pour lui et des porteurs pour ses bagages. Famalé lui envoya immédiatement trente porteurs et quatre chevaux conduits par ses trois fils.

Le 16 novembre, la mission quittait Dialafara pour se rendre à Kassama. On marcha presque tout le temps droit au sud le long de la muraille

de rochers qui forme la paroi ouest de la chaîne du Tambaoura. Cette chaîne de montagnes, qui prend naissance dans le grand massif du Fouta-Djallon, se continue jusqu'à Médine sur le Sénégal où elle forme le plateau du Félou ; elle constitue la ligne de partage des eaux entre le Bafing et la Falémé.

Le docteur Colin arrrivait à Kassama le 20 novembre au matin. Aucun Européen n'avait encore pénétré dans ce grand village, situé sur un plateau de la chaîne, à plus de 580 mètres d'altitude. Le vieux Famalé reçut royalement la mission, et le 22 novembre, entouré des notables du village, il signait un traité semblable à celui passé avec le Tambaoura.

Kassama n'est distant de Bafoulabé que de cinq bonnes journées de marche seulement. Le docteur pensa qu'il était important de reconnaître la région pour voir s'il ne serait pas possible de relier un jour Kassama à notre grande ligne de Médine au Niger. Il partit donc pour faire cette reconnaissance à laquelle il consacra près d'un mois, y compris un séjour de près de trois semaines à Bafoulabé. Il en rapporta des conclusions défavorables à l'établissement de la route.

De retour à Kassama et au moment de quitter Famalé pour continuer le cours de son voyage, le docteur Colin se trouva fort perplexe. Aller chez Samory, il n'y fallait plus songer ; plus d'argent, plus d'animaux porteurs, plus de marchandises, plus d'interprètes, des hommes dont on ne pouvait rien tirer, et Samory était dans le Gancouna, à

plus d'un mois de marche dans le Sud, tout près des montagnes de Kong ! Le docteur pensa que ce serait de la folie de tenter une semblable entreprise ; qu'en admettant qu'il pût pénétrer subrepticement dans le Bouré, il ne pourrait y faire aucun travail sérieux, qu'il avait toutes chances d'y être arrêté, pillé, et de perdre ainsi le fruit du travail fait jusqu'à ce jour. En somme, il avait étudié deux pays très riches, non seulement en or, mais encore en produits commerciaux de grande valeur ; dans l'état de ses ressources, il valait mieux ne pas tenter l'impossible, et il lui sembla plus rationnel de continuer simplement à rechercher la meilleure route pour faire arriver à bon compte les marchandises françaises. A première vue on devait penser que cette route était la rivière la Falémé qui arrose le Tambaoura et le Diébédougou.

Le 1er janvier 1884, il quitta Kassama et se rendit à Mouralia, village situé au pied du Tambaoura. C'est là que se trouvent les grandes mines d'or du Diébédougou, comme à Sola se trouvent celles du Tambaoura. Mais menacé de mort par ses hommes, sans guide, obligé de fuir pendant la nuit et de se cacher dans les bois, il dut retourner à Kassama, pour se mettre sous la protection de Famalé.

A la fin de janvier, il put, accompagné par le père de Famalé, se rendre de nouveau à Mouralia. Les puits aurifères, aux alentours de ce village, sont semblables à ceux de Sola et en aussi grand

nombre, mais on y trouve des morceaux d'or de dimensions plus considérables ; le docteur affirme en avoir vu de plus gros qu'un œuf de poule.

De là il se dirigea sur la Falémé qu'il atteignit le 28 février, au village de Kéniéko. Il continua sa marche vers le nord, en se rapprochant de la rivière autant que le permettaient l'absence des routes et la végétation inextricable qui couvre les rives. Cependant, par ses observations personnelles et par les renseignements puisés auprès des indigènes, il acquit la certitude que des chalands pouvaient remonter jusqu'à Kéniéko pendant la saison des hautes eaux. A Kéniéko, on est tout près de Sola et de Mouralia, car il n'y a pas plus de 40 à 50 kilomètres à vol d'oiseau de la Falémé au pied des montagnes, et le terrain à parcourir ne présente pas de difficultés considérables.

Le docteur Colin rentra à Bakel le 24 mars 1884.

Outre les traités, dont nous avons mentionné la teneur, il rapportait de son exploration des notions précises sur le Tambaoura et le Diébédougou, et la conviction que ces pays étaient des mieux partagés, parmi ceux du Soudan occidental, pour une exploitation facile et féconde. Placés à une altitude élevée, ils sont relativement sains ; ils renferment de l'or en grandes quantités ; très fertiles, ils produisent du caoutchouc, du coton, de l'indigo, du beurre végétal, du miel, de la cire, des arachides de qualité supérieure, du sorgho, du maïs, du bétail (bœufs et moutons), etc. Si les gisements aurifères ne donnaient pas tout ce qu'ils

semblent promettre, les colons trouveraient une compensation rémunératrice dans l'exploitation des richesses agricoles et forestières de cette contrée.

VOYAGE DE M. LENOIR DE SEDHIOU A MÉDINE (1884)

M. le capitaine d'infanterie de marine Lenoir fut chargé, en 1884, par le ministère de la marine, d'une mission de reconnaissance dans les bassins de la Casamance et de la Gambie et de rechercher les voies commerciales qui pourraient relier Sedhiou à Médine.

Il quittait le poste de Sedhiou le 21 juin, et, sur une petite embarcation, remontait la Casamance jusqu'à Diannah-Malary. Il devait en ce point organiser sa petite caravane avec les porteurs promis par Moussa-Molo, le roi du Firdou, avec lequel nous avions conclu un traité au mois de novembre 1883. M. Lenoir emmenait avec lui comme interprète un nommé Aly Diop qui avait déjà accompagné M. Bayol dans son voyage au Fouta-Djallon.

Diannah-Malary est situé à 70 kilomètres, à vol d'oiseau, à l'est de Sedhiou. C'est le point extrême de la navigation sur la Casamance, par suite de la présence d'un banc de vase molle qui barre le

fleuve et dans lequel on pourrait peut-être draguer un chenal. Les embarcations remonteraient alors jusqu'à Baniafaré, au cœur du Firdou, ce qui serait très avantageux au point de vue commercial.

Le Firdou produit en effet du caoutchouc d'excellente qualité en quantités considérables. Ce caoutchouc découle par incision d'une liane nommée *toll* par les indigènes. Celui qu'on recueille sur la Gambie provient d'une autre liane du nom de *mada;* il est d'une qualité inférieure.

En quittant Diannah-Malary, M. Lenoir marchait dans la direction du nord-est et arrivait à Amdalaye, la résidence de Moussa-Molo, le roi du Firdou.

Le Firdou est un État poul enclavé au milieu de populations mandingues. Il s'étend entre la Casamance et la Gambie et a, depuis quelques années, acquis une grande importance. Ses limites sont : au nord, la Gambie, de Mac Carthy à Oualibacounda ; à l'ouest, le Yamina, le Diara, le Soumboudou, le Pakao, le Brassou ; puis la frontière forme un rentrant et vient traverser le rio de Cachéo, au-dessus de Farim, et le rio de Géba, au dessus du poste de ce nom ; elle s'infléchit ensuite vers le sud pour englober le Payonko et le Pakési ; au sud, le Firdou est borné par la rivière Mana et à l'est par le Khabou et le Kantora.

Moussa-Molo, le roi du Firdou, est un homme jeune encore — il n'avait guère plus de trente ans, — intelligent et surtout paraissant très disposé à faciliter aux Français les moyens de commercer

dans ses États. Il fit à M. Lenoir l'accueil le plus amical. Si le voyageur éprouva quelques difficultés à se procurer les animaux et les porteurs dont il avait besoin, il le dut à Saada Ahmady, à ce moment l'hôte de Moussa-Molo. Ce Saada Ahmady, cousin de l'almamy Boubakar Saada, lui a depuis succédé, après la mort de l'héritier direct, Omar Penda. Les dispositions malveillantes de Saada à l'égard du voyageur, semblaient dictées par le dépit et par la cupidité non satisfaite, plutôt que par un sentiment d'hostilité envers les Français.

D'Amdalaye, le capitaine Lenoir marcha dans la direction du nord-est; il quitta bientôt le bassin de la Casamance pour entrer dans celui de la Gambie. Voici en quels termes il signale la différence assez notable qui existe entre les deux régions : « Dans le bassin de la Gambie le pays change un peu d'aspect; les villages, plus grands que dans la partie du Firdou que je venais de traverser, sont plus rapprochés. Les cultures sont beaucoup plus étendues. L'arachide, qui trouve un écoulement sûr par la rivière anglaise et ses affluents, est cultivée en assez grande quantité. Le sol plus meuble convient mieux à ce genre de culture.

« Tandis que de Diannah à Tiawara les produits d'échange ne se composent guère que du caoutchouc, qui fournit le meilleur appoint au commerce, de la cire, des peaux, de l'ivoire, des amandes de palme et de la noix de Toulou-couna, dans les parties qui avoisinent la Gambie

on ajoute aux mêmes produits l'arachide et la sésame.

« Quant aux cultures, à part l'arachide et la sésame, elles sont à peu près les mêmes : les diverses espèces de sorgho, le riz, le coton, les patates, les haricots et l'indigo. Si ce dernier produit était extrait d'une façon beaucoup moins primimitive que ne le font les indigènes, il donnerait certainement au commerce de la côte d'Afrique un bon rendement. »

Les forêts sont nombreuses et étendues dans les deux bassins. Les essences principales qu'on y remarque sont le caïlcédrat, le fromager, le nété, le baobab, le tamarinier, le rônier, les acacias, des ficus de diverses espèces, etc.

Le 16 juillet, M. Lenoir franchissait la Gambie à Oualibacounda, à un endroit où elle mesure cent cinquante mètres de large, et pénétrait dans l'État mandingue de Ouli.

Son premier projet était de longer la Gambie sur la rive droite jusqu'au Niocolo mais il avait dû y renoncer par suite de l'état de guerre existant entre le Firdou et le Kantora.

Les collines escarpées qui bordent la Gambie sur la rive droite rendent la marche pénible et fatigante. La rivière décrit entre Oualibacounda et Yarbatenda les méandres les plus sinueux. A l'un des coudes qu'elle forme, au sud de Nétéboulou se trouve un barrage, un seuil de roches, de peu d'épaisseur, mais coupant le lit du fleuve dans toute sa largeur. Si ce barrage était ouvert — et

les études faites par les ingénieurs anglais concluaient à la possibilité d'y arriver à peu de frais — les embarcations auraient en amont une grande étendue de rivière libre d'obstacle. Mais depuis plus de dix ans les Anglais semblent se désintéresser de ce qui se passe ou de ce qu'on pourrait faire dans la haute Gambie.

Pendant qu'il était dans un des villages riverains du fleuve, M. Lenoir reçut du roi du Ouli, par l'entremise du chef du village, des propositions en vue de placer son État sous le protectorat de la France. L'explorateur n'avait malheureusement aucun pouvoir pour traiter. Le Ouli était, il est vrai, presque ruiné et abandonné par suite des déprédations qu'y commettent les gens du Rip et du Badibou. Cependant, placé entre le Firdou et le Bondou, il compléterait d'une façon avantageuse les territoires protégés par la France, qui s'étendraient alors sans discontinuité de Sedhiou à Bakel.

De Nétéboulou, M. Lenoir voulait se diriger sur Badon, au grand coude de la Gambie, par la même route que Mungo-Park. Il en fut empêché par l'hostilité déclarée des gens du Tenda et du Gamou envers les Européens. Il prit alors à travers le Ouli, droit dans la direction de l'est, se tenant à égale distance des itinéraires suivis par Mungo-Park en 1796 et 1805.

Jusqu'à la rivière de Niéri-Ko, qu'autrefois on croyait être un canal de jonction entre la Falémé et la Gambie, M. Lenoir, sur un espace de 80 kilo-

mètres environ, ne vit qu'un seul petit village. Cette région est sillonnée par des marigots qui, à cette époque de l'année, étaient grossis par les pluies et débordaient dans les terrains bas environnants. Le Niéri-Ko présentait, pour la même cause, un obstacle sérieux. Après l'avoir franchi, le capitaine Lenoir s'arrêta au village de Goumbel, le premier du Bondou. Il y trouva un bon accueil chez des indigènes alliés depuis longtemps à la France, et dont plusieurs avaient été à Saint-Louis.

Marchant toujours à l'est, il atteignit le village de Goufongue où il séjourna vingt-deux jours en attendant les porteurs qu'il avait demandés à Bakel. Ceux-ci arrivés, il remonta un peu dans le nord-est et parvint à Dialafine, village du Bondou, situé à une vingtaine de kilomètres à l'ouest de la Falémé. D'après les renseignements qui lui furent donnés par les indigènes sur les difficultés de marche à travers le Badon, il abandonna son projet de se rendre dans cette ville et se dirigea vers le sud-est. Il avait pour guide un chasseur d'éléphants. Le pays, entre Farabana, sur la Falémé, et le coude septentrional de la Gambie, est l'habitat ordinaire de nombreuses bandes d'éléphants. Il est, du reste, absolument désert et parcouru seulement par les chasseurs d'ivoire. D'abord bas et marécageux, le terrain s'élève peu à peu à mesure qu'on s'approche du Bélédougou, pays légèrement accidenté qui sépare la haute Gambie de la haute Falémé, et qu'il ne faut pas confondre avec le Bélédougou du Niger.

Le 7 septembre, M. Lenoir était à Mamakono, déjà visité par Bayol. Le chef du Bélédougou, dont ce village est la résidence, reçut fort bien l'explorateur et lui donna l'assurance qu'il était resté et resterait fidèle au traité conclu avec le docteur Bayol; il laissait les caravanes venant à nos comptoirs traverser ses États sans payer de redevances.

Le capitaine Lenoir borna à Mamakono son exploration vers l'est. Il remonta au nord et revint vers la Falémé, qu'il atteignit le 17 septembre près de Fattendy. Le 18, il la traversait à Sansanding et, passant par Kéniéba et Farabanna, il arrivait à Médine le 3 octobre 1884.

Il conclut de son exploration que si les pays qu'il a traversés, le Firdou, le Ouli, le sud du Bondou, la haute vallée de la Falémé, sont plus riches, plus fertiles que le bassin du haut Sénégal de Médine à Bakel, ils sont d'une exploitation commerciale bien plus onéreuse par suite du manque de voies de communication faciles et sûres. En même temps, il indique comme pouvant être utilisées par le commerce, après quelques travaux d'amélioration et la construction de petits postes de protection, les voies naturelles : le Fogny ou Songrougou et la Casamance, d'un côté; la Falémé et le Niéri-Ko, de l'autre côté.

LA CANONNIÈRE LE NIGER. RECONNAISSANCE HYDROGRAPHIQUE DU NIGER (1884-1885).

Aussitôt que nous eûmes pris possesssion de Bammakou on songea naturellement à faire la reconnaissanee du Niger.

Au mois de septembre 1883, le ministre de la marine donna l'ordre de construire une canonnière démontable destinée à être transportée par fragments classés et numérotés jusqu'à Bammakou. « Cette chaloupe a 18^{m},60 de long, 2^{m},70 à sa plus grande largeur. La force nominale de sa machine est de 7 chevaux 1/2, la force effective de 30 chevaux. Elle peut porter un équipage d'une douzaine d'hommes avec une quarantaine de jours de vivres. Chargée, elle cale environ 90 cent. Son poids total est de 7,550 kilogrammes. Elle a coûté 67,000 francs y compris son transport jusqu'à Saint-Louis. Les essais furent faits sur la Seine; on put monter la chaloupe en deux jours.

« Elle arriva démontée au Sénégal vers les premiers jours d'octobre 1883, et à Khayes dans le mois de novembre. Les nombreuses caisses contenant les pièces de la chaloupe furent chargées sur des pirogues et chalands qui quittèrent Médine le 1er janvier 1884, remontant le fleuve. Il fallut transborder nombre de fois cet encombrant matériel; puis, à Badoumbé, le charger à dos d'ânes et de mulets. Il ne fut rendu à Bammakou que le

30 avril. Il a donc fallu quatre mois pour le transporter du Sénégal (Médine) au Niger, sur une distance de 150 lieues. Le prix de ce dernier transport s'est élevé à 116,000 francs [1]. »

Le 3 mai 1884, on commença les travaux de montage qui durèrent près de trois mois. Dans les premiers jours d'août la canonnière flottait sur le Niger et le 7 septembre, après des essais jugés satisfaisants et malgré des installations défectueuses et le manque de quelques pièces de la machine, elle quittait Bammakou et descendait le fleuve, remorquant un chaland de 12 mètres de long.

M. Froger, enseigne auxiliaire de la marine, la commandait.

M. Delanneau, capitaine de cavalerie, était à bord comme commissaire du gouvernement.

A 6 kilomètres en aval de Bammakou, se trouvent les passes de Soutandoundou ou de Sotuba; sur une longueur de plus d'un kilomètre le fleuve coule en rapides, absolument infranchissables pour une embarcation aux basses eaux, mais toujours franchissables, à la descente, au moment des hautes eaux. Le courant y est très fort; la profondeur minima est de $1^{m},20$.

Au delà la navigation est gênée par les rochers à fleur d'eau, par les arbres submergés qui encombrent le fleuve.

En face de Niamala existe un autre rapide : le

1. Général Faidherbe. *Le Soudan français*, 3e partie, p. 17.

lit est à fond de roche, la profondeur minima de $1^m,80$.

Enfin, un peu avant d'arriver à Manabougou, c'est-à-dire à environ 30 kilomètres en aval de Bammakou, se trouve encore un passage difficile. La profondeur minima y est de 2 mètres ; mais le courant est très rapide ; il y a des remous violents qui rendent la navigation dangereuse.

Après Manabougou le fleuve s'épanouit ; la largeur varie de 12 à 1,500 mètres ; vis-à-vis Koulikoro elle atteint 2 kilomètres. D'après les renseignements fournis par les indigènes, le fond est de sable et la navigation est libre de tout obstacle jusqu'à Tombouctou.

Le 11 septembre la canonnière mouillait devant Koulikoro. Elle dut borner là son premier voyage. M. Froger était tombé gravement malade et la machine fonctionnait si mal qu'on jugea imprudent de pousser plus loin.

Quand on voulut revenir à Bammakou, il fut impossible de remonter les rapides de Manabougou. La chaloupe dut rester en station devant Koulikoro où fut établi un petit poste provisoire de protection gardé par un détachement de la garnison de Bammakou.

Pendant la saison sèche, les pièces manquant à la chaudière ayant été expédiées de France, les réparations nécessaires furent faites.

Le 6 septembre 1885, la canonnière partait de Koulikoro ; M. le lieutenant de vaisseau Davoust succédait à M. Froger dans le commandement de

l'embarcation. M. le capitaine Delanneau continuait à remplir les fonctions de commissaire du gouvernement, et, à ce titre, restait chargé d'entrer en relation avec les états riverains du fleuve.

Le 14 septembre, le *Niger* s'arrêtait devant N'Yamina. Le capitaine Delanneau descendait à terre et après un palabre avec les notables et Sidi-Koné, le chef du village, il amenait ceux-ci à signer un traité plaçant leur petit État sous le protectorat de la France. Un article additionnel enjoignait aux sofa d'Ahmadou et à tous ceux qui n'accepteraient pas la nouvelle situation d'évacuer le village dans les quarante-huit heures.

Ahmadou aurait pu protester contre ce traité qui lui enlevait un village transformé par ses ordres en une sorte de camp retranché, en une tête de pont lui permettant de déboucher sur la rive gauche. Mais il se trouvait alors dans le Kaarta, assiégeant son frère Mountaga réfugié dans le tata de Nioro. Son fils auquel il avait laissé le gouvernement de Ségou, était, paraît-il, sans influence et n'aurait pu réunir une armée pour venir reprendre N'Yamina.

Cette révolution s'était accomplie de connivence avec les chefs du grand Bélédougou et du Messekhelé venus à N'Yamina sur l'invitation du capitaine Delanneau. Ce village au pouvoir des Bambara, c'était la rupture complète des communications entre le Kaarta et le Ségou. Du reste, depuis cette époque, Ahmadou, quoique ayant triomphé de son frère Mountaga, erre dans le

Kaarta ; il semble indécis, ne savoir à quel parti s'arrêter. Peut-être ne se croit-il pas assez fort pour rouvrir de vive force la route de ses États et attend-il que son armée, grossie par des recrues volontaires ou forcées, lui permette d'attaquer les Bambara?

Tout le long de la rive gauche, le capitaine Delanneau trouvait l'accueil le plus amical; des offres d'alliance lui étaient faites dans chaque village. Toutes ces populations bambara , affranchies depuis peu du joug des Toucouleurs, semblaient n'attendre qu'un signal et surtout qu'un secours pour se ruer à l'attaque de l'empire toucouleur. Au village de Goumakoro, situé à quelques kilomètres en aval de Sansanding, le capitaine Delanneau eut une entrevue avec Karamako-Diara, le descendant des rois bambara du Ségou. Celui-ci lui laissa entendre qu'il n'attendait qu'une occasion favorable pour chercher à reconquérir le royaume de ses ancêtres. Mais il ne voulait pas compromettre dans une action intempestive et mal préparée les chances que lui donnait la rébellion de tous les villages de la rive gauche contre l'autorité du sultan.

Après N'Yamina, la canonnière passa devant Ségou, à 200 mètres de la rive droite. Toute la population était sur les bords du fleuve. Elle semblait attirée seulement par la nouveauté du spectacle et ne manifesta ni crainte ni hostilité.

Le 1er octobre, la chaloupe le *Niger* fit relâche devant Sansanding. « Cet important marché des

Sarrakhollé qui pendant si longtemps avait résisté aux attaques des Toucouleurs de Ségou, avait cependant fini par succomber, car les explorateurs ne trouvèrent plus que des ruines là où s'élevait naguère, au temps de Mungo-Park et plus récemment de Mage, un centre riche et peuplé.

« En aval de Sansanding, le Niger est un véritable labyrinthe, un fouillis d'îles et de marigots, un enchevêtrement de bras au milieu desquels il est bien difficile de reconnaître le vrai fleuve et de se diriger si l'on n'a pas de pilote. Le commandant de la canonnière n'en avait pas engagé, faute probablement d'en trouver. On parvint cependant jusqu'à Diafarabé, au confluent du Niger et du marigot de Djenné, mais on ne put atteindre cette ville, le marigot dans lequel la canonnière s'était engagée devenant impraticable.

A partir de Diafarabé, les bois, assez épais jusque-là sur les deux rives, disparaissent presque complètement; à peine de temps à autre voit-on surgir au-dessus d'un immense désert d'herbes marécageuses, des bouquets d'arbres qui abritent de petits villages, quelques cases de pêcheurs, bien souvent abandonnées ou en ruines.

Le 12 octobre, la canonnière, revenant en arrière, passait devant Sansanding. Là on recueillait le bruit que le fils d'Ahmadou, qui commandait à Ségou, se préparait à barrer le passage à notre petit vapeur. Il n'en fut rien. Même la canonnière s'étant mise au plein, juste en face de Ségou, les Toucouleurs, qui s'étaient portés en

masse sur le rivage, assistèrent impassibles aux efforts faits par l'équipage pour dégager le *Niger*. S'ils avaient eu quelques projets hostiles, l'occasion était propice pour les mettre à exécution. La canonnière remise à flot vint mouiller en face de l'ancienne demeure d'el hadj Omar.

Le 19 octobre, après une navigation ralentie par le courant, on touchait à N'Yamina, et dans les premiers jours de novembre la canonnière était de retour au mouillage de Manabougou; elle avait eu beaucoup de peine à remonter les rapides entre Koulikoro et Manabougou, et avait dû renoncer, par suite de la baisse des eaux, à revenir jusqu'à Bammakou[1]. »

En résumé, dans cette campagne, la canonnière, quoique partie tardivement de Koulikoro, s'était avancée jusqu'à 500 kilomètres en aval de Bammakou, presque à mi-chemin de Tombouctou. On pouvait espérer qu'en 1886, elle atteindrait enfin cette ville. Des raisons diverses firent ajourner ce voyage.

L'échec relatif de ces tentatives de navigation et d'exploration lointaine sur le Niger tient à ce que nous n'y possédons qu'un seul bateau ; qu'une pièce de la machine vienne à manquer, que le navire s'échoue, et l'on est arrêté pour toute une saison.

L'organisation d'une flottille du Niger s'impose donc. C'est une question des plus importantes. On

1. Général Faidherbe, *Le Soudan français,* 4e partie, p. 10.

ne peut admettre, en effet, que nous ne profitions pas de la position exceptionnelle que nous avons su conquérir sur le haut Niger et que nous ne cherchions pas à tirer parti de la magnifique voie commerciale qui s'ouvre devant nous, en aval et en amont de Bammakou. La ligne des postes de Médine à Bammakou, établie au prix de tant d'efforts et de tant d'argent, n'a été ouverte que dans ce but. Il serait fâcheux, pour ne pas dire plus, que la France se laissât devancer à Tombouctou par une autre puissance européenne qui, plus persévérante dans ses efforts, plus audacieuse, plus clairvoyante surtout, y accéderait par le bas Niger et confisquerait ainsi à son profit tout le trafic du Soudan occidental et central.

Il est certain que la création d'une flotte du Niger serait coûteuse, pleine de difficultés. Le prix exorbitant du transport de la canonnière de Médine à Bammakou ne permet pas de renouveler de semblables opérations, et cependant, comme le disait, en 1885, le général Faidherbe[1], « d'ici à quelques années il sera indispensable d'avoir sur le Niger plusieurs bateaux à vapeur pour y faire la police. »

Plus loin, cet ancien gouverneur du Sénégal indique une solution pour ce problème : « Il faudrait faire faire immédiatement, pour le service de l'État, un vapeur de dimensions plus grandes que celles de la chaloupe *le Niger* et qui la doublerait.

1. *Op. cit.*, 3e partie, p. 18.

« On ne peut songer à faire venir la coque de France ni à fabriquer la machine à Bammakou. Il faut donc construire là-bas le navire en bois sur un modèle donné par le service des constructions navales du ministère de la marine qui fera fabriquer en France la machine à y adapter, laquelle machine serait démontable pour être transportée comme l'a été la canonnière *le Niger*. »

En un mot il faut créer à Bammakou ou à Koulikoro, un petit chantier de construction de navires en bois. Ajoutons que les moyens de communication entre les différents postes du haut Sénégal sont aujourd'hui bien améliorés et que, par conséquent, on peut espérer voir diminuer considérablement les frais de transport du matériel à amener à Bammakou.

LES MISSIONS TOPOGRAPHIQUES (1880-1886).

Pendant que nos colonnes expéditionnaires gagnaient chaque année du terrain vers l'intérieur, et par leurs armes ouvraient une large route jusqu'au Niger, des missions, composées d'officiers de la marine et de la guerre, cheminant à leur suite et rayonnant autour d'elles, couvraient d'un canevas géodésique et des mailles plus serrées d'un réseau topographique les vastes espaces s'éten-

dant de Médine au grand fleuve. Elles fournissaient ainsi les éléments d'ensemble et de détail permettant de dresser une carte exacte du Soudan occidental, de cette partie de l'Afrique qu'avec raison on commence à nommer le Soudan français.

Ce livre a pour but de faire connaître, à grands traits, dans leur ordre chronologique, les voyages de découvertes au Sénégal et dans les pays voisins. C'est une sorte de bibliographie développée des relations de ces voyages. Il n'a d'autre prétention que de faciliter les recherches sur ces sujets et de guider les explorateurs à venir. C'est aussi un recueil destiné à rappeler les noms de ceux qui, quels qu'aient été leurs mobiles, ont contribué à élargir le domaine de la science et de la civilisation dans ces pays si longtemps inconnus à l'Europe. A ce titre les noms des membres des missions topographiques y doivent figurer.

La première mission topographique officielle fut constituée en 1880. Elle était placée sous les ordres du commandant Derrien et comprenait trois officiers de la marine : MM. de Kersabiec, lieutenant de vaisseau, Sorin et Huc, lieutenants d'infanterie de marine ; six officiers de la guerre : MM. les capitaines Sever, de Sourdeval, Delanneau, Rivals, et les sous-lieutenants Delcroix et Brosselard[1].

Cette mission devait agir dans la zone de protec-

1. *Sénégal et Niger. La France dans l'Afrique occidentale.* Publication du ministère de la Marine et des Colonies. Challemel, éditeur, p. 309.

tion de la colonne expéditionnaire commandée par le lieutenant-colonel Borgnis-Desbordes.

Elle commença ses opérations le 21 décembre 1880, en mesurant une base de départ pour la triangulation sur le plateau de Félou, et poussa ses opérations géodésiques jusqu'à Kita où une seconde base fut mesurée. En même temps elle procédait au lever des itinéraires suivis par la colonne le long du Sénégal et du Ba-Khoy et jusqu'à Mourgoula et d'une route par le Gangaran ; elle leva les plans des environs de Médine, Bafoulabé, Kita et Mourgoula.

La mission topographique de 1881-1882 comprenait seulement deux officiers de la guerre et deux de la marine : MM. Henry, capitaine d'artillerie de la guerre, chef de mission ; le capitaine de cavalerie Delanneau et les deux lieutenants d'infanterie de marine Riou et Darlu. Ce dernier a succombé à la fin de la campagne[1]. Ses travaux comprirent le lever d'un double itinéraire de Bakel à Khayes, l'itinéraire de Kita à Kondou et au Ba-Oulé, le lever du cours du Ba-Khoy de Bafoulabé à Goniokory ; enfin, l'itinéraire de Kita à Keniéra, levé par le capitaine Delanneau qui suivait la colonne expéditionnaire, lorsque celle-ci tenta de venir délivrer Keniéra assiégé par Samory.

La mission topographique de 1882-1883 avait pour chef M. Bonnier, capitaine d'artillerie de la marine. Il avait sous ses ordres M. Brisse, capi-

1. *Op. cit.*, p. 317.

taine d'artillerie de la marine, MM. Vallière, Szymanski, Riou, capitaines d'infanterie de la marine; MM. Legrand et Thibon, lieutenants de la même arme, — ce dernier mort au début de la campagne; — un dessinateur du ministère de la guerre, M. Estrabou, avait été adjoint à cette mission[1].

Les résultats obtenus dans cette campagne furent particulièrement remarquables. Le colonel Borgnis-Desbordes, après avoir dit que la mission avait donné la limite extrême de ce qu'il est possible de demander à des officiers opérant dans le Soudan, terminait en ces termes son rapport sur les opérations topographiques de l'année 1882-83 : « Tous les officiers de la mission ont suivi le courageux exemple de leur jeune chef; ils n'ont ménagé ni leur peine, ni leur santé et ont travaillé avec méthode et succès. »

La mission rapportait en 8 feuilles au 1/100.000 le lever du Gangaran, du Fouladougou, du Birgo, de l'État de Bammakou, et un grand nombre de vues photographiques des forts, travaux d'art, types du pays, exécutées par le capitaine Delanneau.

En 1883-1884, MM. Tournier, capitaine d'infanterie de marine, et Quiquandon, lieutenant de la même arme, appartenant à la colonne de ravitaillement commandée par le lieutenant-colonel Boilève, exécutèrent d'intéressants levés d'itinéraires dans

1. *Op. cit.*, p. 322.

la partie sud du Fouladougou et dans le Manding de Niagassola.

M. Tournier était parti de Kondou pour rechercher une route directe sur le Manding de Kangaba et le Bouré, en évitant Bammakou.

Son itinéraire passait par Delasabacoro, dans le pays de Doosomana, coupait le Ba-Oulé près de Darabalé et ses sources près de Saguélé. A Kéniéro, M. Tournier, qui opérait seul avec un interprète, fut obligé par suite de la présence des sofa de Samory de changer de direction. Il marcha vers l'ouest, coupa le Bading-Kô près de ses sources, se rejeta sur le Birgo par Labata, Goro et se relia à l'itinéraire de la mission Bonnier-Brisse à Kabaro. La région reconnue est très montagneuse et les difficultés de marche y sont considérables. M. Tournier exécuta, en réalité, une véritable exploration, en déterminant la ligne de partage des eaux entre les affluents du Sénégal et le Niger, sur le revers occidental des monts du Manding; le revers oriental avait été reconnu par M. le lieutenant Vallière. Pendant ce temps M. Quiquandon levait des itinéraires dans le Manding de Niagassola.

En 1884-1885, au cours de la campagne entreprise par le commandant Combes dans les Manding et le Bouré, cinq officiers de la colonne coopérèrent aux travaux de topographie : MM. Harmand et Prost, lieutenants aux spahis sénégalais, Péroz, Durrand et Duponnois, lieutenants d'infanterie de marine. Ils reconnurent le Baniakadougou, le Gadougou, une partie du Bafing, le Goro, le

Bidiga, le Saninkouroula, le Bouré jusqu'au Tankisso, et la route, parallèle au Niger, de Tiguibiri à Bammakou.

La même année, MM. Monteil, capitaine, et Binger, lieutenant dans l'infanterie de marine, étaient chargés de l'étude d'un tracé de voie ferrée, entre Khayes et Bammakou. Ils levèrent l'itinéraire complet entre ces deux localités et déterminèrent un tracé ne s'écartant pas sensiblement, jusqu'à Kondou, de la route ordinaire des colonnes, mais suivant au-delà la vallée du Delaba. Ce tracé mesure 538 kilomètres de longueur et ne présente pas de pentes supérieures à 25 mill. par mètre.

MM. Minet, lieutenant d'infanterie de marine et Barrand, lieutenant d'artillerie de marine, exécutaient à la même époque quelques reconnaissances sur le Ba-Oulé, le Banding-Ko, et dans la vallée du Kankou, affluent de droite du Ba-fing.

Les résultats de l'année 1885-1886 furent moins considérables que ceux des années précédentes. MM. Hubert et Vimont, lieutenants d'infanterie de marine, détachés de la colonne commandée par le lieutenant-colonel Frey, revirent les itinéraires précédemment reconnus dans le Manding septentrional et y ajoutèrent deux itinéraires nouveaux, ceux de Nafadié à Nabou et Nougani à Kangaba. M. le lieutenant Péroz fit une reconnaissance plus intéressante en se rendant chez Samory, sur la rive droite du Niger.

Au mois d'avril 1886, M. le lieutenant d'infanterie Brosselard fut chargé par le ministre de la

marine, dont il était officier d'ordonnance, d'une mission politique dans la région de Bakel, bouleversée par l'insurrection du marabout Mahmadou Lamine Dramé. Il devait en même temps rechercher une route que pût suivre, au travers du Fouta, pendant la saison sèche, une colonne militaire pour gagner le plus rapidement possible Bakel, si ce poste était de nouveau menacé.

Suivant l'effectif de la colonne, M. Brosselard propose deux itinéraires différents :

1° L'itinéraire par eau, le plus long et le plus difficile, par suite des nombreux transbordements qu'il exige : le Sénégal et le marigot de Doué jusqu'à Diamal, village situé en aval du poste d'Aéré. On accède à Diamal avec des bateaux calant $1^{m},50$; à partir de ce point, il faut transborder sur des chalands calant au plus 1 mètre. On peut, avec ces derniers, naviguer jusqu'à Diaba, village situé près du confluent oriental du marigot de Doué avec le Sénégal. De Diaba à Bakna, sur un espace de 40 kilomètres, il faut prendre la route de terre. A Bakna on embarque sur le marigot de Civol, d'une profondeur minima de deux mètres. On gagne ainsi Matam d'où, sauf en mai et juin, on peut atteindre Bakel, avec des bateaux calant au plus $0^{m},60$. Toutes ces données s'appliquent, bien entendu, à la saison sèche.

2° La route de terre, la seule possible pour une forte colonne, part de Diamal, point de débarquement, et passe par Aéré, Oréfondé, Odegui, Matam et Bakel.

Ce fut cette route que suivit M. le lieutenant Brosselard qui avait débarqué à Mafou. Il mit onze jours pour parcourir la distance d'environ 450 kilomètres qui sépare Mafou de Bakel.

Au point de vue géographique et topographique, il rapportait des renseignements sur l'état actuel de l'île à Morfil, sur l'existence et le régime des marigots qui la sillonnent, ainsi que sur les marigots de Balel et de Civol.

Nous terminerons cette étude par l'énumération des principales cartes du Soudan occidental, faites depuis une trentaine d'années. Nous laissons à dessein de côté les cartes antérieures, qui ne présentent plus qu'un intérêt en quelque sorte archéologique.

1. Carte du Sénégal, de la Falémé et de la Gambie, dressée en *1861*, par le capitaine de frégate Brossard de Corbigny, sous la direction du colonel Faidherbe, gouverneur du Sénégal. Cette carte fut rééditée en *1864*, avec des additions du capitaine de frégate Vallon, comprenant les dépendances de la colonie, depuis la Gambie jusqu'à Sierra-Leone. Échelle du 1/895.000.

2. Carte du Soudan occidental, dressée en *1866*, par le lieutenant de vaisseau Mage, au retour de son voyage à Ségou. Échelle du 1/2.000.000.

3. Carte du haut Sénégal et du haut Niger,

faite par le capitaine Vallière, à son retour de la mission Galliéni, en *1882*. Échelle du 1/1.000.000.

4. Carte d'Afrique, dressée au dépôt de la guerre par le chef de bataillon du génie R. de Lannoy de Bissy, *1885*. Échelle du 1/2.000.000.

5. Enfin la carte, en quatre feuilles, des établissements français du Sénégal, dressée par ordre de M. le sous-secrétaire d'État au ministère de la marine et des colonies, par MM. le capitaine Monteil et le lieutenant Binger. *1886*. Échelle du 1/750.000. Cette carte, sur laquelle sont figurés les itinéraires des voyageurs dans le Soudan occidental, résume toutes les notions géographiques que nous possédons aujourd'hui sur cette partie de l'Afrique.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

ERRATA

Pages	Lignes	Au lieu de :	Lire :
17	19	nos côtes actuelles	nos cartes actuelles.
28	26	Kaeaedi	Kaëaédi.
69	20	goélette	goëlette.
115	20	sur un rocher	sur un sol rocheux.
125	24	nous entrons *dons* le Tiris	nous entrons *dans* le Tiris.
150	dernière ligne	à un journée	à une journée.
171	2e note, avant-dern. ligne.	Abratin	Ahratin.
211	1re note, 2e lig.	d'anciens village	d'anciens villages.
240	av.-dern. ligne	Loutou	Lontou.
249	23	la route droite	la rive droite.
268	13	Diombokko	Diombokho.

ANGERS, IMP. BURDIN ET Cie, RUE GARNIER, 4.

EXL 1553.



Gravé par A. Simon, 13, rue du Val-de-Grâce _ Paris.

MAISONNEUVE & LECLERC, Editeurs, PARIS.

Imp. Monrocq, 3, rue Suger _ Paris.


SMITHSONIAN INSTITUTION LIBRARIES
SMITHSONIAN INSTITUTION WASHINGTON D.C.


SMITHSONIAN INSTITUTION LIBRARIES
SMITHSONIAN INSTITUTION WASHINGTON, D.C.
ICI '86



SMITHSONIAN INSTITUTION LIBRARIES
3 9088 00051 6534